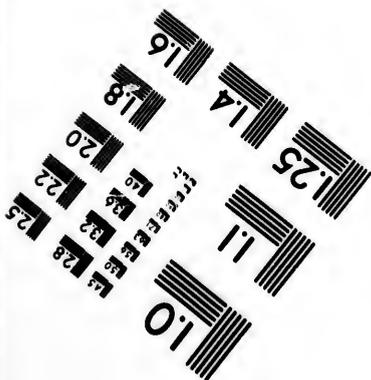
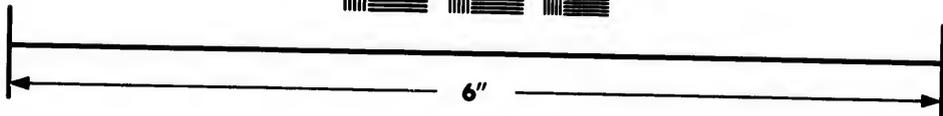
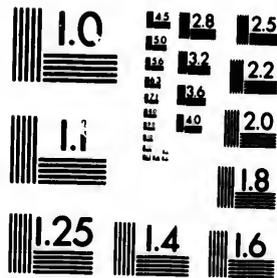


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16
18
20
22
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
12
13
14
15

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: / Pagination multiple.
Commentaires supplémentaires:
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

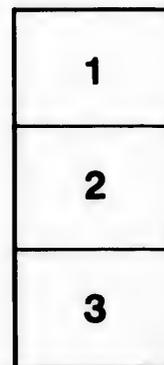
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

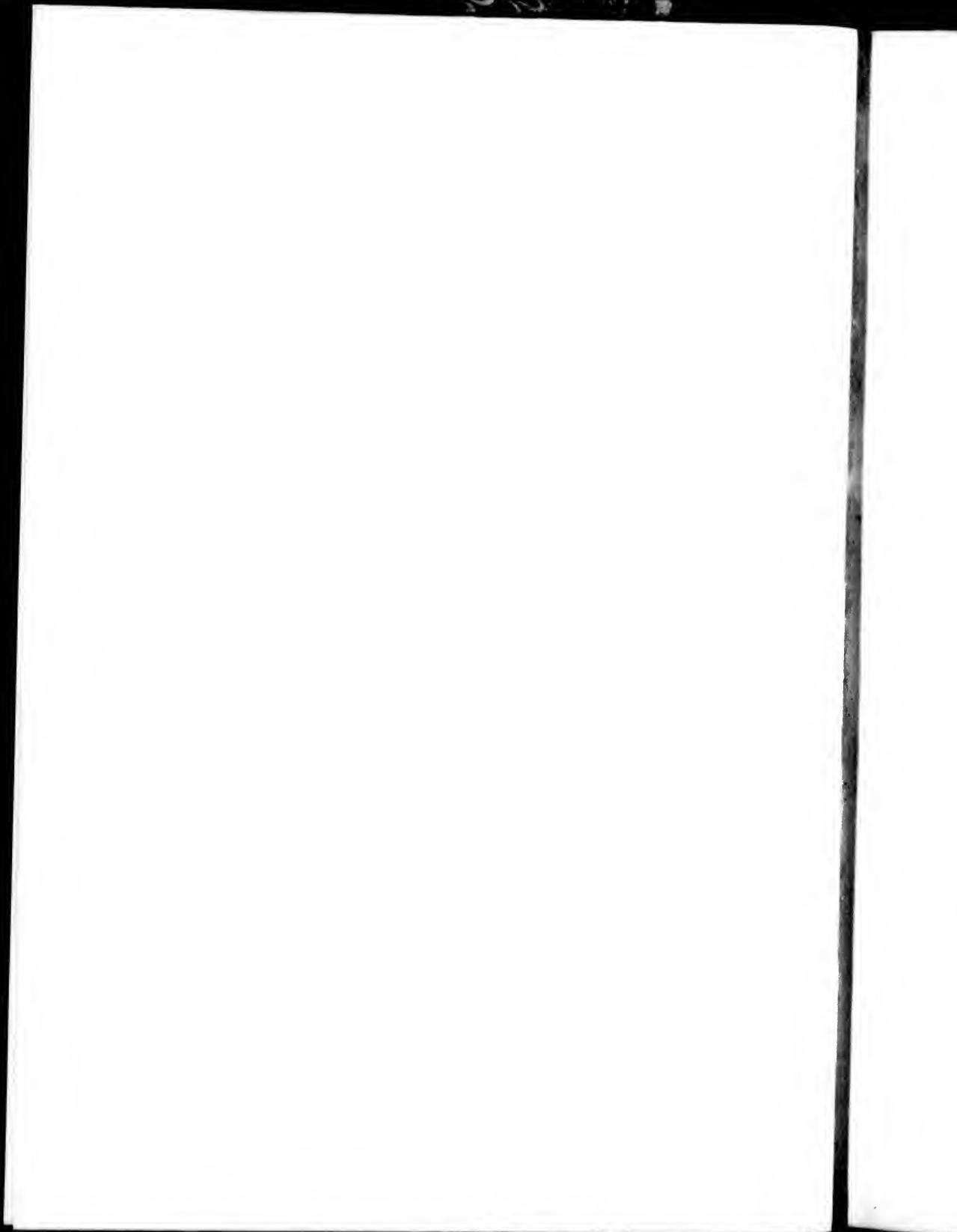
ées

re

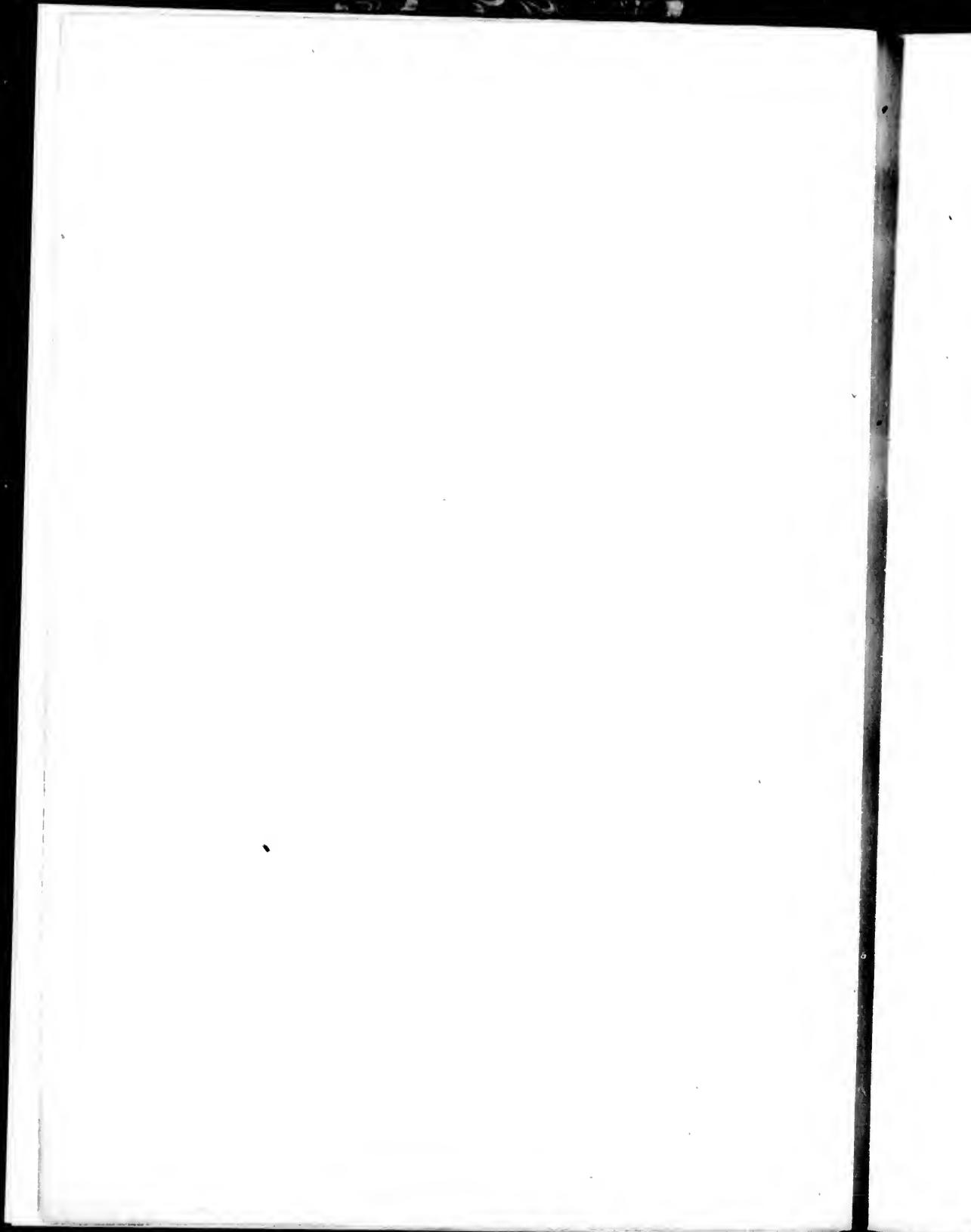
y errata
d to

nt
ne peiure,
çon à





COSTUMES CIVILS
A C T U E L S
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.



COSTUMES CIVILS

A C T U E L S

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS;

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs
Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARECHAL.

TOME PREMIER.



A P A R I S,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N^o 240.

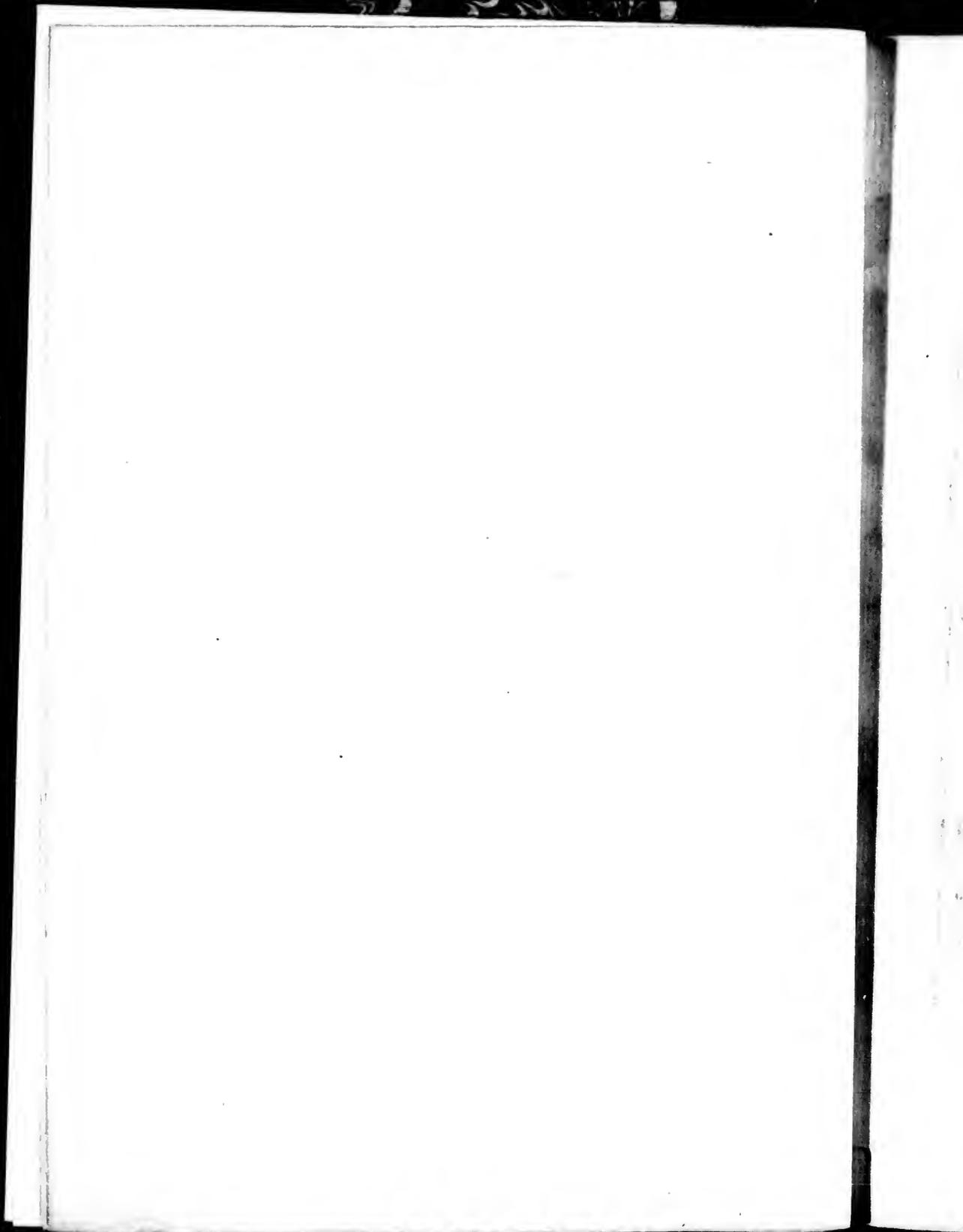
Et se trouve

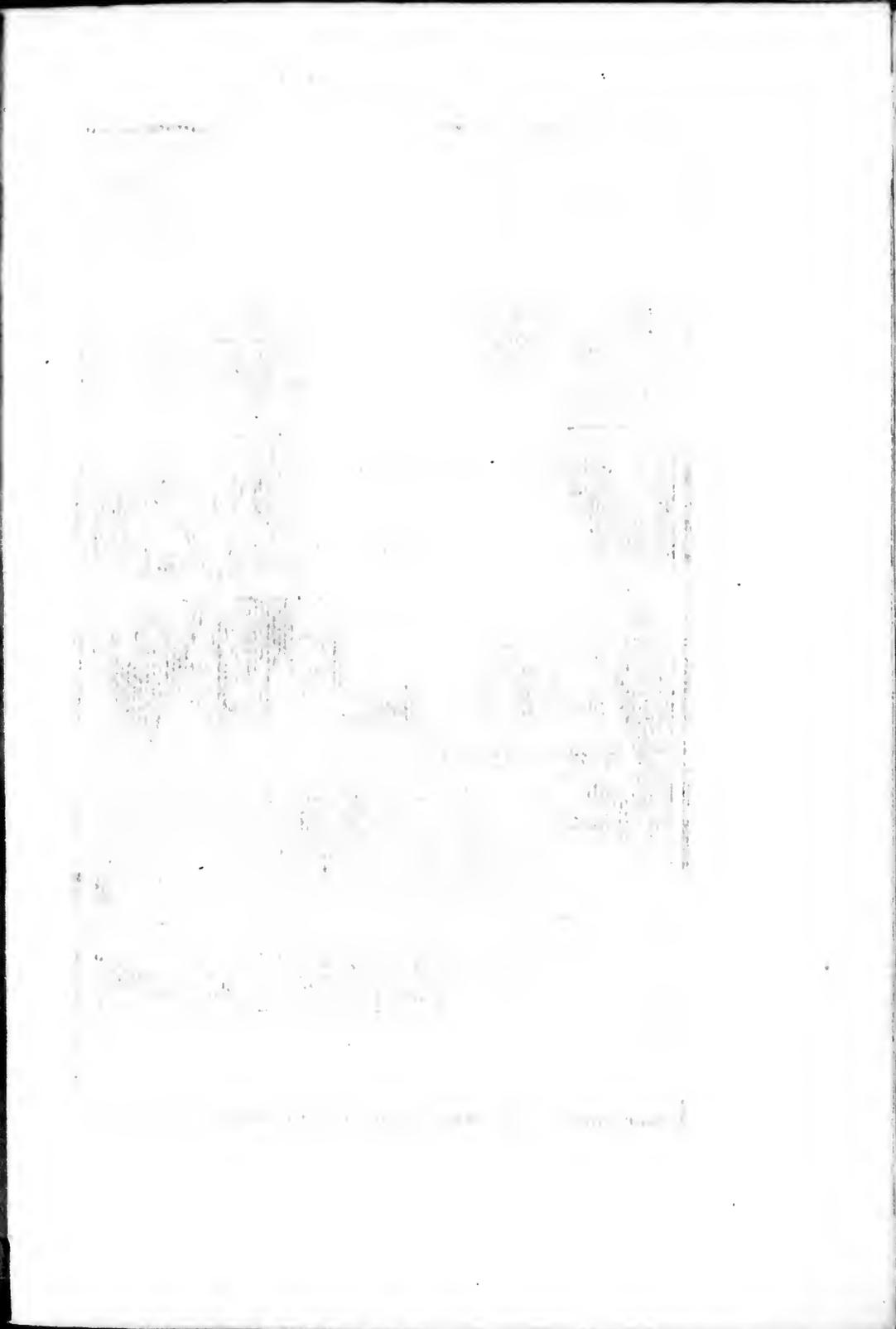
Chez } KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas
 } du Pont St. Michel.
 } BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des
 } Sergens.
 } GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
 } ET chez tous les Libraires de l'Europe.

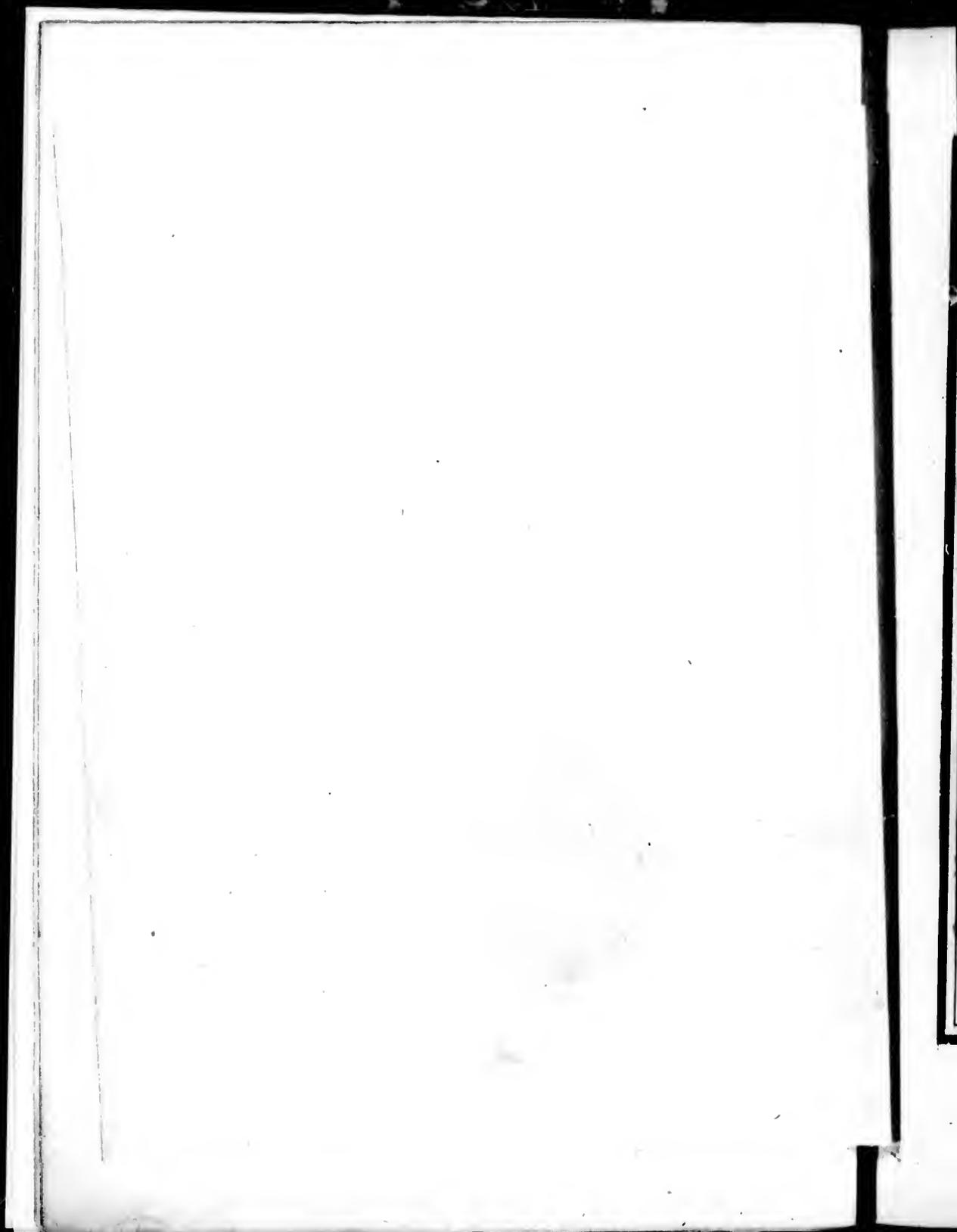
M. DCC. LXXXVIII.

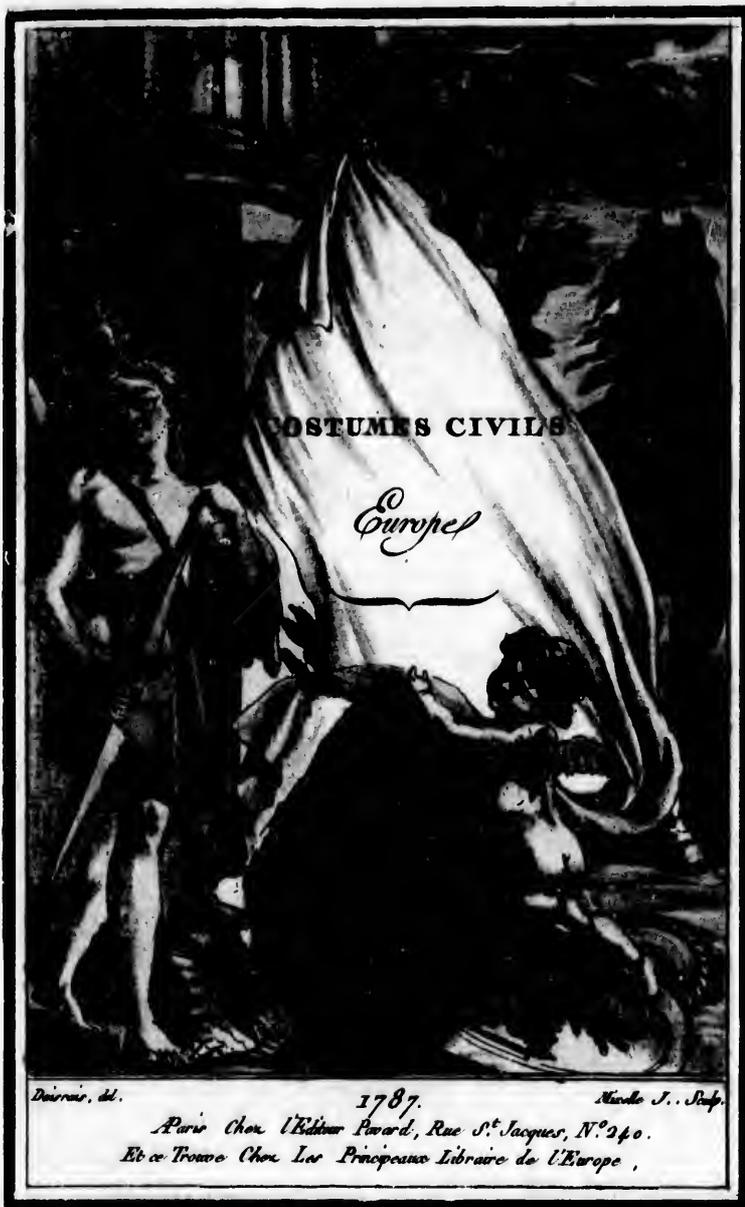
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI

1788









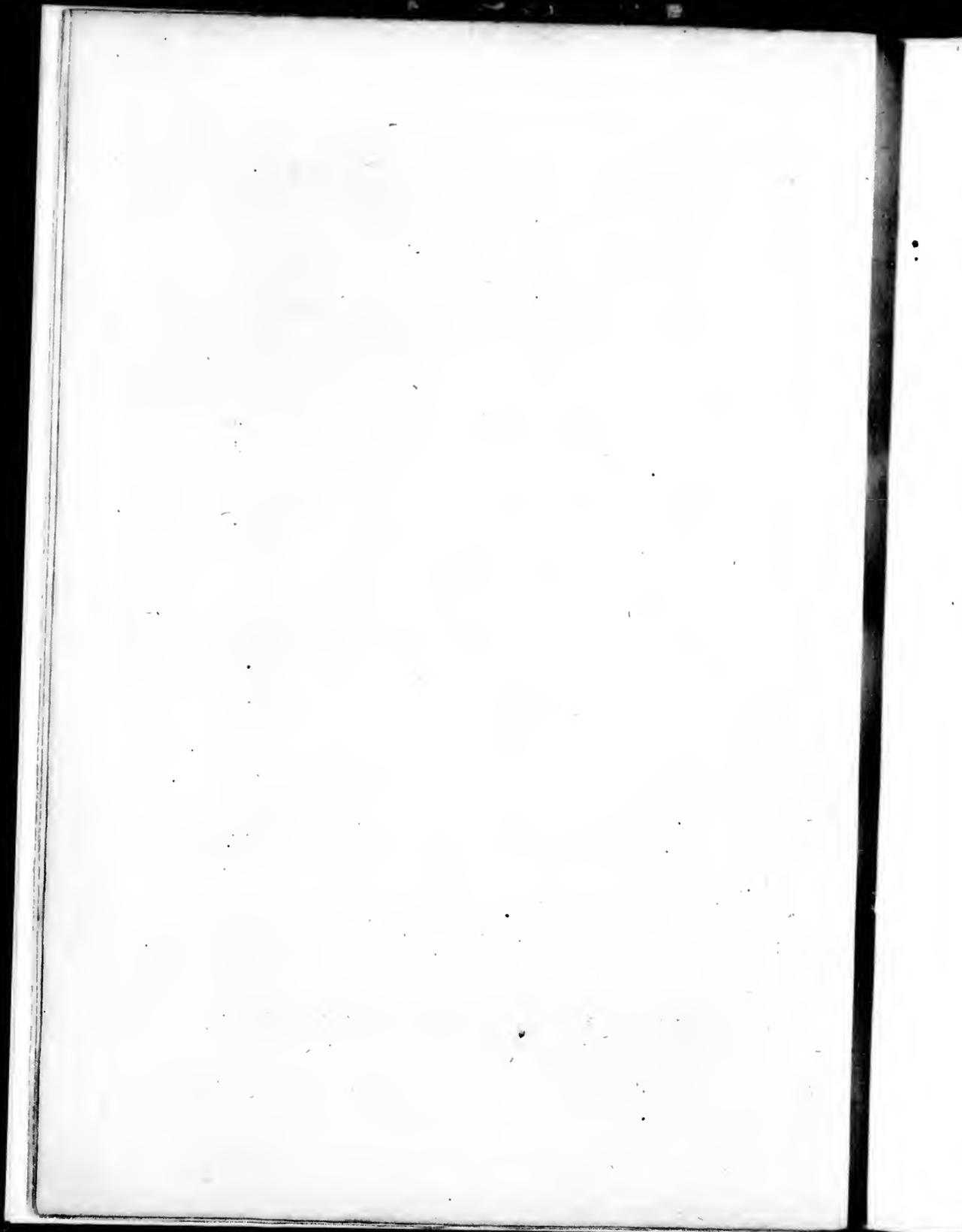
Dairvas, del.

1787.

Meunier J., Sculp.

*Paris Chez l'Éditeur Poyard, Rue S. Jacques, N.º 240.
Et se Trouve Chez Les Principaux Libraires de l'Europe,*

Francois, Sculp.





A MONSEIGNEUR

CHARLES-EUGENE-GABRIEL

DE LA CROIX,

*Maréchal de CASTRIES , Comte d'Alais ,
premier Baron des Etats de Languedoc ,
Ministre d'Etat , Chevalier des Ordres du
Roi , Gouverneur Général de la Flandre &
du Haynault , Gouverneur particulier de
la Ville de Lille , des Ville & Citadelle
de Montpellier , Ville & Port de Cette ,
Capitaine-Lieutenant de la Compagnie des
Gendarmes Ecoffois , Commandant Général
& Inspecteur du Corps de la Gendarmerie:*

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ accueillir avec bonté ,
l'hommage de cet Ouvrage , & vous
contribuerez à son succès , par la

confiance que votre Suffrage ne peut
manquer d'inspirer au Public éclairé,
que l'Auteur & l'Editeur ont le désir
d'intéresser.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
PAVARD.

A P P R O B A T I O N .

J'AI examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Costumes Civils actuels, avec un Abrégé historique, &c.* La fidélité des Vêtemens dans les Figures, & l'intérêt que l'Auteur a sçu répandre dans le texte, me fait croire que cet Ouvrage pourra être agréable au Public.

A Paris, le 12 Mars 1784. ROBIN:

P R I V I L É G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur GRASSET DE ST. SAUVEUR, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public & graver *les Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus, dessinés d'après Nature, gravés & coloriés, accompagnés d'un Abrégé historique de leurs Coutumes, Mœurs, Religion, Sciences, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, par lui & ses hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne : Et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une Cession, l'Acte qui la contiendra sera engistré à la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privilège que de la Cession ; & alors par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celui de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des Privilège de Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en

introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter. ni contrefaire lefdits Ouvrages , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de celui qui le représentera , à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la première fois , de pareille amende , & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons : à la charge que les présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , sur beau papier & en beaux caractères , conformément aux Règlements de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le sieur HUE DE MIROSMENIL , Commandant de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROSMENIL ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission ; & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le onzième jour de Février , l'an de Grace mil sept cent quatre-vingt-quatre , & de notre règne le dixième. Par le Roi en son Conseil , LE BEGUE.

Collationné sur le Registre XXII de la Chambre Royale &

*Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , fol^o. 41.
A Paris , le vingt-trois Novembre 1787.*

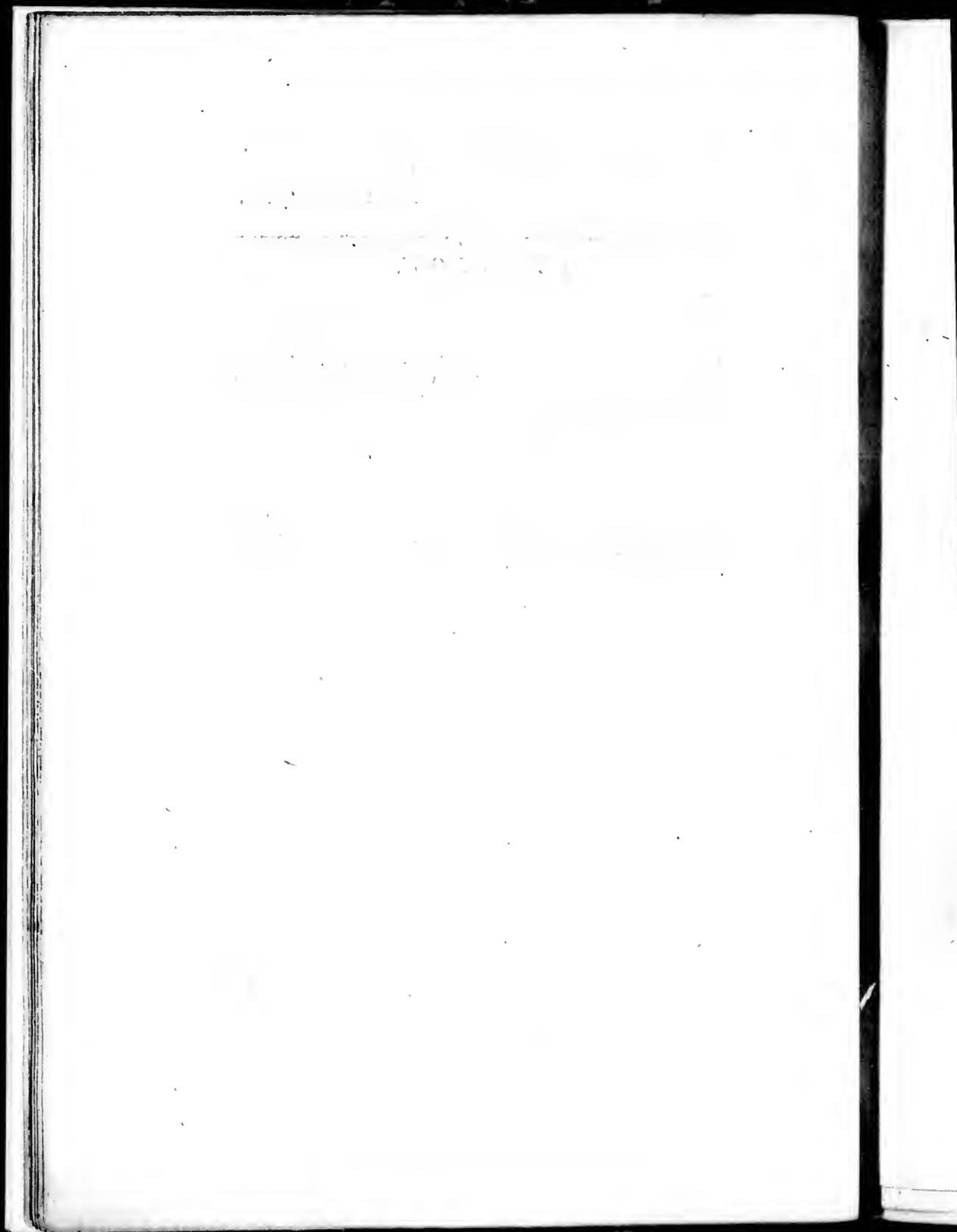
Signé, K N A P E N , Syndic.

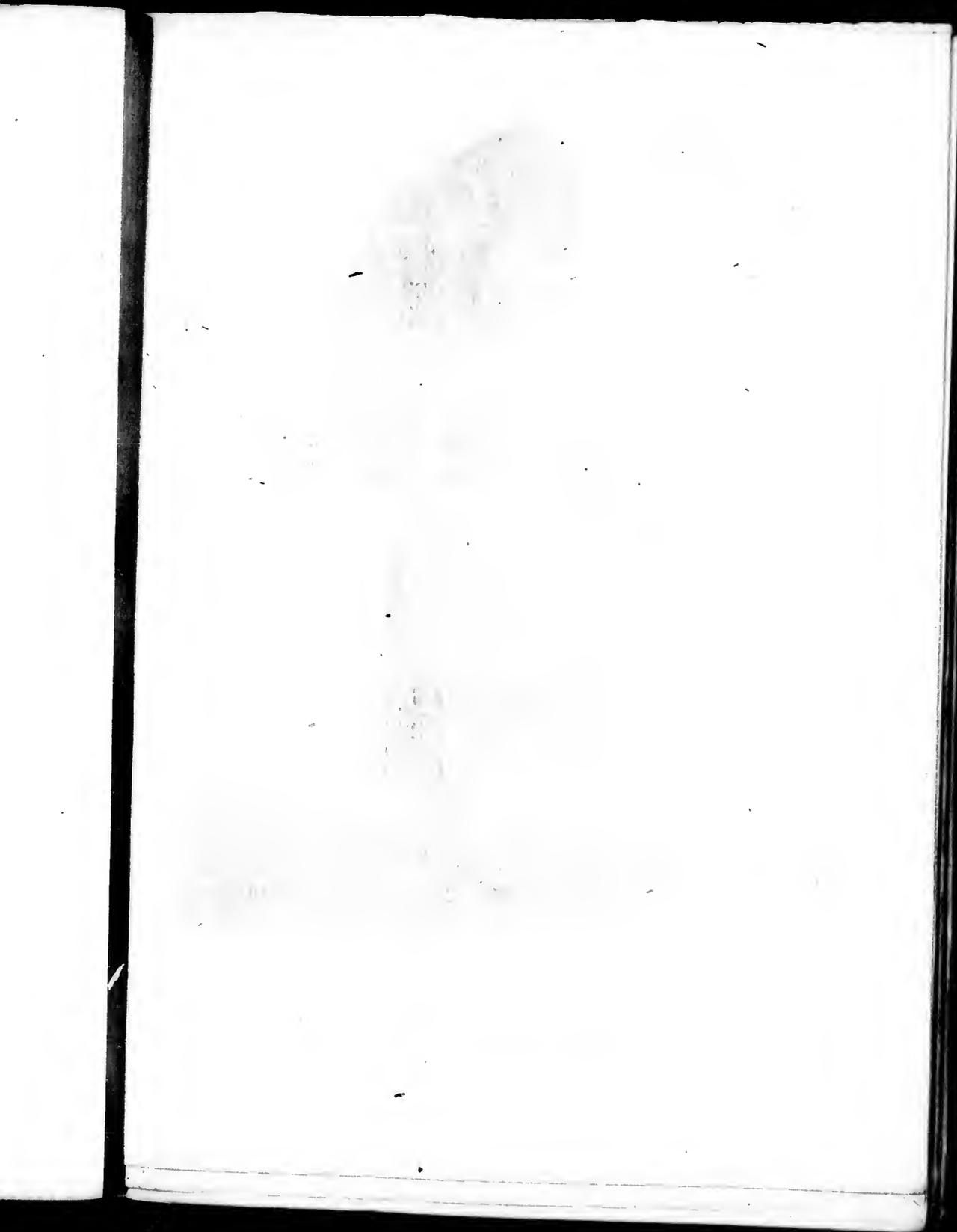
C E S S I O N .

JE déclare avoir vendu , cédé & transporté au sieur PAVARD , Marchand Papetier , mon Privilège des *Costumes Civils* que le Roi a bien voulu m'accorder , pour lui en jouir en mon lieu & place ; & ce , pour la somme de huit mille livres , qu'il m'a payées argent comptant. Fait à Paris , ce 30 Novembre 1784.

Signé, Le Chevalier DE ST. SAUVEUR.

Registré la présente Cession sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 238 , folio 212 , conformément aux anciens réglemens confirmés par celui du 28 Février 1721. A Paris , le 3 Décembre 1784. Signé , FOURNIER , Adjoint.



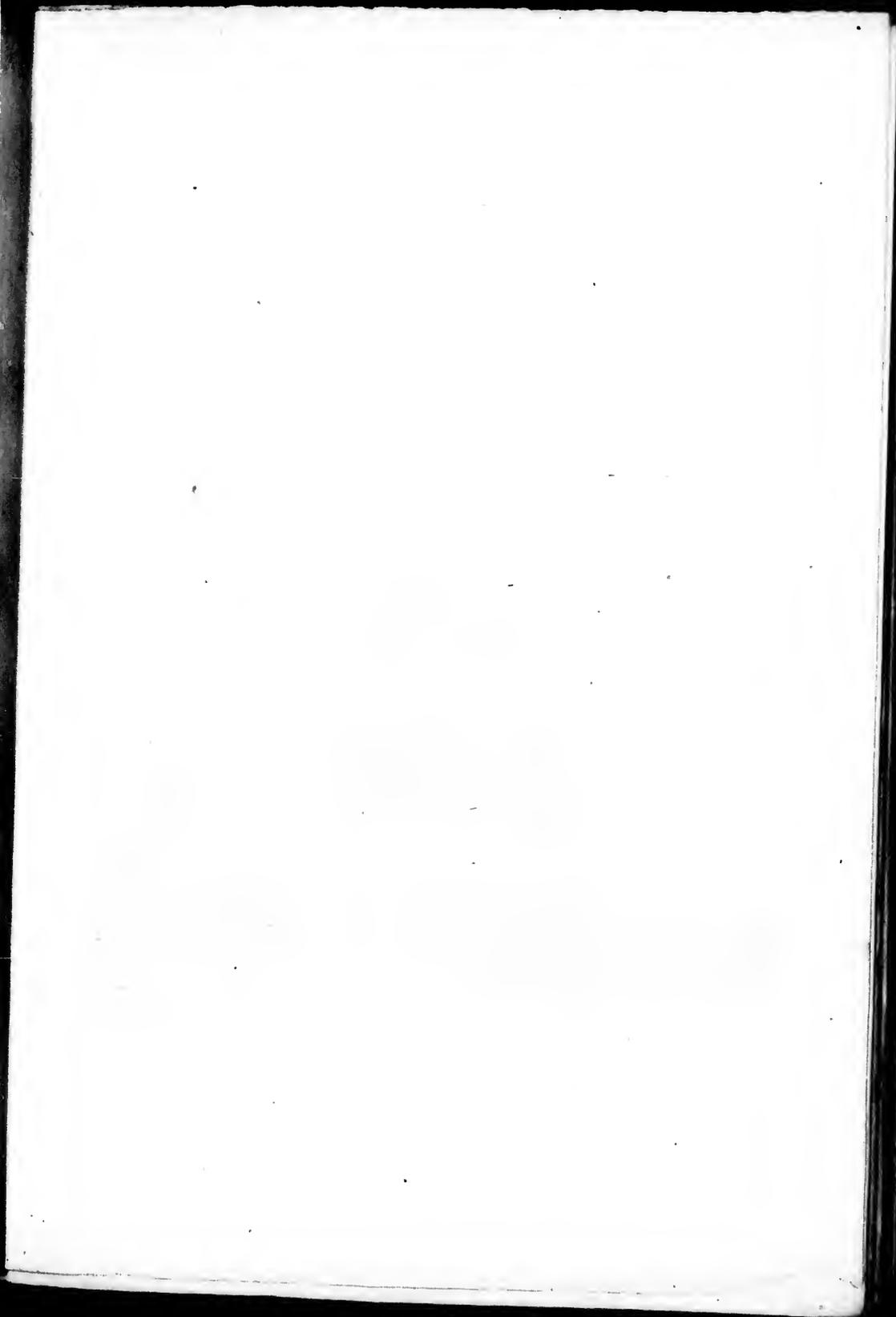




Turdiniere Francaise



Turris...





Bourgeoise de Paris.



Bourgeoise de Paris





Bourgeois, de Paris,



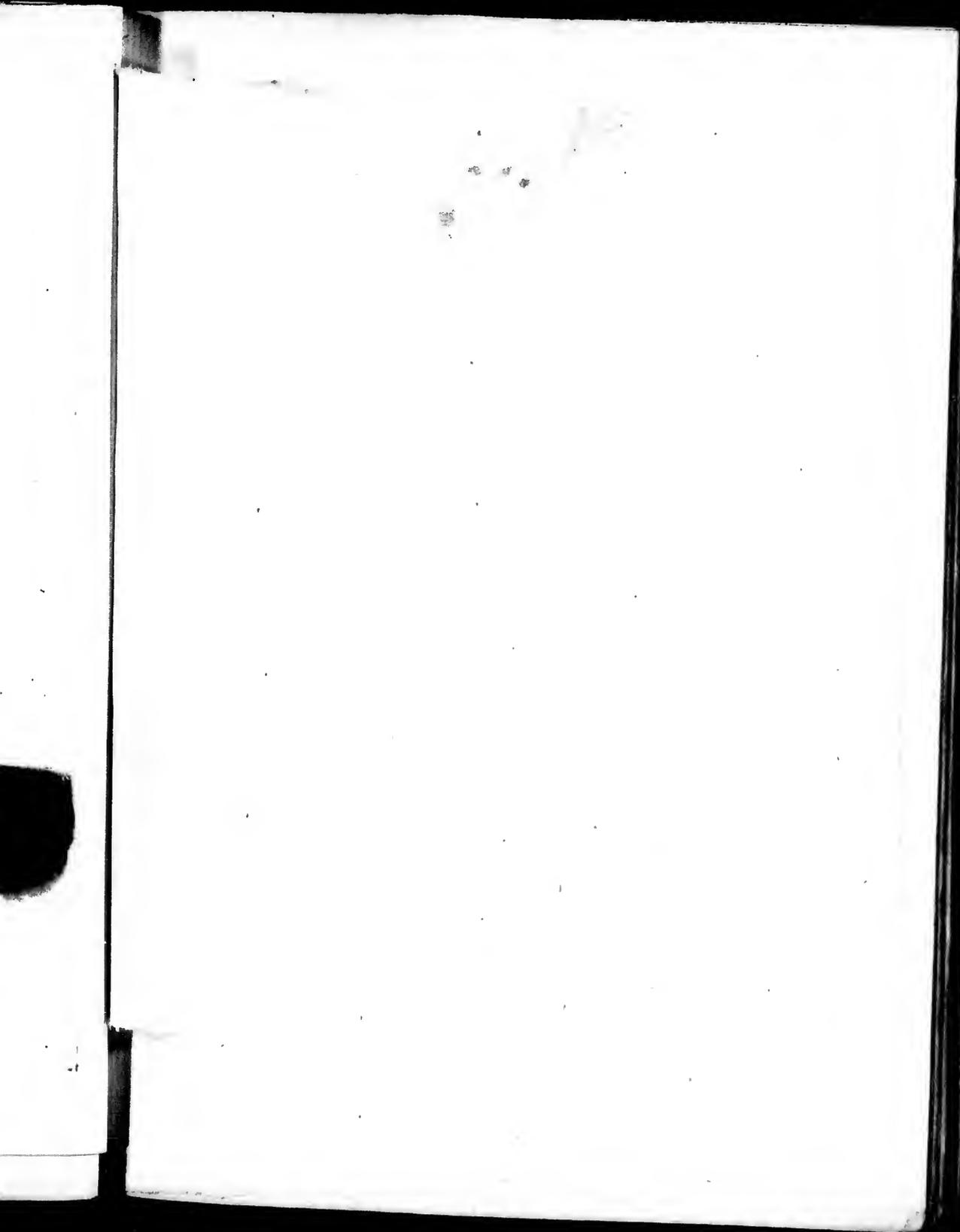


Bar... ..





Dame française





Portrait of a woman

Small, illegible text fragment on the left edge of the page.



Français.

NOTICE

DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE

PARIS.

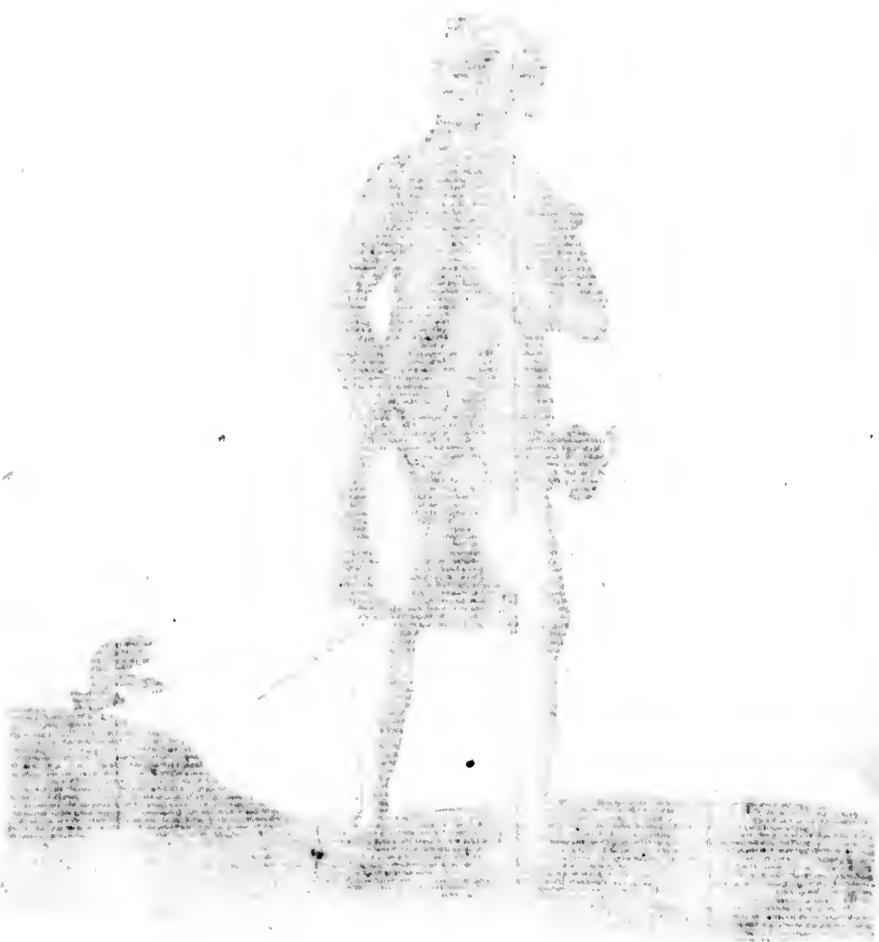
Le 15 Mars 1844.

Les membres de la Société de Médecine ont l'honneur de vous adresser ci-joint le programme des travaux qui doivent être présentés à la séance publique annuelle, qui aura lieu le 15 Mars 1844, à huit heures du soir, dans la salle de la Société, rue de la Harpe, n. 15.

Le programme est divisé en deux sections : la première, relative à la médecine générale, et la seconde, relative à la médecine légale. Les membres de la Société ont l'honneur de vous adresser également le programme des travaux qui doivent être présentés à la séance publique annuelle, qui aura lieu le 15 Mars 1844, à huit heures du soir, dans la salle de la Société, rue de la Harpe, n. 15.

Le programme est divisé en deux sections : la première, relative à la médecine générale, et la seconde, relative à la médecine légale. Les membres de la Société ont l'honneur de vous adresser également le programme des travaux qui doivent être présentés à la séance publique annuelle, qui aura lieu le 15 Mars 1844, à huit heures du soir, dans la salle de la Société, rue de la Harpe, n. 15.

Le programme est divisé en deux sections : la première, relative à la médecine générale, et la seconde, relative à la médecine légale. Les membres de la Société ont l'honneur de vous adresser également le programme des travaux qui doivent être présentés à la séance publique annuelle, qui aura lieu le 15 Mars 1844, à huit heures du soir, dans la salle de la Société, rue de la Harpe, n. 15.



Faint, illegible text or signature at the bottom center of the page.

NOTICE

SUR LES MŒURS DE PARIS.

QUELQUES esprits chagrins qualifient *Paris* de *nouvelle Babylone*, de *Sybaris moderne* : nos Rois l'appellent (1) *leur bonne Ville*.

Cette Capitale de la France ressemble à ces Femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, dont on se méfie, mais qu'on aime, qu'on aborde avec crainte, qu'on quitte à regret, & dont on ne perd jamais le souvenir.

Les Mœurs de Paris ont suivi la fortune de la France. Paris sert de modèle aux Provinces ; mais l'exemple de la Cour pèse sur la Capitale du Royaume. D'ailleurs, cette circulation successive & rapide des individus de toutes sortes qui s'y rendent, & qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse jamais cette Cité dans une situation permanente. Paris étant un des points centraux de l'Univers, tient un peu de tous les objets avec lesquels elle communique.

Cependant il est encore dans cette Ville immense, quelques citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux. A la faveur de leur obscurité, ils échappent à l'impulsion

(1) L'Empereur Julien l'appelloit *sa chère petite Capitale*.

générale , & meurent à-peu-près comme ils ont vécu , fans laisser de vuide ; on ne s'est point apperçu d'eux. Mais si leur destinée n'est point brillante , elle est du moins paisible & assez pure. On a voulu désigner ici ces bons Bourgeois qui , ne mettant pas le pied hors de la sphère étroite de leur quartier , végètent comme la plante attachée au sol qui l'a fait naître & qui la nourrit. Cette classe de Citadins estimables devient rare ; par la raison qu'ils ont bien de la peine à retenir leurs enfans constamment auprès d'eux ; & souvent il ne faut aller qu'au bout d'une rue pour découvrir un monde nouveau , bien propre à exciter la curiosité de jeunes gens qui n'ont encore rien vu. Nous avons connu de jeunes personnes nées dans la moyenne bourgeoisie , qui à vingt ans , n'avoient point encore franchi les limites de leur Fauxbourg , & ne connoissoient que de nom , le Palais (1) Royal & toutes ses merveilles. L'innocence de Mœurs étoit le fruit de leur ignorance. Mais ces familles retirées sous leurs toits écartés de la foule , sont difficiles à rencontrer , sur-tout à ceux qui n'observent Paris que dans les lieux publics.

Les Parisiens proprement dits , qui ne font pas la partie la plus nombreuse de cette Capitale , conservent encore quelque chose de ce caractère de loyauté qui distinguoit les Francs. Ils aiment la paix ; mais on les

(1) Quartier de Paris le plus brillant , le plus habité , le rendez-vous de tout ce que la Capitale a de plus aimable & de plus suspect.

trouve , quand il s'agit de prendre le parti de l'honneur. Ils n'attaquent point , mais ils savent se défendre. Ils sont bons , & l'ingratitude ne les corrige pas tout de suite de leur penchant à la bienfaisance. La nature les a doués de beaucoup d'aptitude pour les Sciences & les Arts ; mais l'imagination & la chaleur de tête n'est pas ce en quoi ils abondent. Leur cerveau paroît organisé plutôt pour faire des Philosophes que des Poètes ; & Paris a produit dix d'Alembert contre un Voltaire. Le Parisien aime ses Rois , sans être insensible aux charmes de la Liberté ; & s'il n'en a pas toujours soutenu les droits avec fermeté , il faut l'attribuer à plusieurs causes hors de lui. D'ailleurs , né insouciant & bonnaire , il fait quelques sacrifices à sa tranquillité personnelle ; & pardonne volontiers à ses Chefs , parce qu'il faudroit toujours être dans un état de guerre , si l'on ne fermoit pas les yeux sur les abus & les excès auxquels on doit nécessairement s'attendre dans un Empire & dans une Ville tels que la France & Paris.

La Populace de Paris est moins insolente & a moins d'énergie que celle de Londres ; elle est aussi plus pauvre & surveillée de plus près : elle est sale par habitude & semble se plaire dans la fange. Il faut l'intervention d'une Police exacte & rigide pour entretenir un peu de propreté dans les marchés. La description que les voyageurs nous rapportent des Peuplades (1) Sauvages ,

(1) Telles que les Kamtchadales. Voyez leur Article dans la partie de cet Ouvrage qui concerne l'Asie.

logées dans des cabanes hideuses à l'œil & repoussantes à l'odorat, pourroit convenir sans beaucoup de restrictions, aux basses classes du Peuple de Paris. Le linge qu'il porte tombe en pourriture, & le laisse souvent à nud. On ne peut faire un pas, sans rencontrer de ces êtres tellement abâtardis (1) par la misère, qu'ils n'ont pas même le sentiment de leur état. On a peine à distinguer leur sexe, à travers les haillons qui les couvrent. On rencontre par fois, des Femmes attelées avec des bêtes de somme, pour transporter les fardeaux d'un bout de la Ville à l'autre : d'autres femmes, assez souvent, se chargent de nettoyer les chaussées boueuses des piétons. Plusieurs passent le temps des Fêtes à ramasser les cendres, dont on a dégarni le foyer des maisons : ou bien, courbées des heures entières sur un ruisseau fétide, y cherchent quelques pièces de monnoie que le hasard auroit pu y laisser tomber : & ces scènes avilissantes ont lieu journellement au sein de la Capitale du Peuple le plus galant & le plus sensible de l'Europe. Ne diroit-on pas qu'on a ménagé ces honteux tableaux exprès pour

(1) Ils ont souvent à la bouche une expression énergique qui les peint d'un mot : pour dire, *j'ai beaucoup travaillé*, ils disent : *j'ai bien roulé mon pauvre cadavre*.

Leur reconnoissance a même quelque chose d'avilissant ; ils appellent *mon Maître* le simple particulier qui leur a fait quelque bien.

faire contraste avec les images riantes qu'étaient de toutes parts le luxe & la vanité.

La classe des Ouvriers mène une vie un peu moins triste que celle des porte-faix. Pour peu qu'un Artisan ait d'ordre, il se soutient, non sans peine toutefois. Le moindre écart qu'il se permet, le plus petit accident qui lui survient, le livre à la misère & à ses suites. Un Hôpital ou la Prison est sa ressource dernière. Heureux, quand il a le courage de ne point envier le sort de la classe des Domestiques.

Ceux-ci sont en grand nombre, & copient leurs Maîtres. Insolens & paresseux, joueurs & peu économes, un froid libertinage remplit leur désœuvrement; d'autant plus corrompus, qu'on leur passe tout, pourvu qu'ils ayent l'art & l'attention de rendre leur service agréable. Et en effet, ils préviennent les moindres caprices de ceux à qui ils appartiennent. Mais comme ils se vangent de cet assujettissement sur les protégés de ceux qu'ils servent! une urbanité insultante & dédaigneuse a remplacé les airs brusques qu'ils se permettoient jadis.

Les Femmes en condition rivalisent leurs Maîtresses jusque dans les boudoirs, & partagent leurs aventures; c'est le prix qu'elles mettent à leur discrétion, dont bientôt on sçaura se passer.

L'Ouvrière modeste, qui pourroit vivre honnête & libre, du produit de son travail assidu, piquée de se voir éclipsée par les parures de la Femme au service d'autrui, quitte son atelier pour passer dans un anti-

chambre , y apprend fous peu , à tirer parti de fa jeunefſe & de ſes charmes , & groffit bientôt la liſte nombreuſe de ces Beautés , (1) fléau des Mœurs , plaies honteuſes de la ſociété.

La baſſe Bourgeoiſe , que dévore ordinairement la paſſion du lucre , livrée toute entière aux détails du Commerce , ſe conduit avec aſſez de régularité. Toujours occupée & ſédentaire , elle n'a ni l'occafion ni le temps de ſuivre le train général. D'ailleurs , une famille qu'on a l'ambition de placer plus haut que foi , demande des ſoins. La loyauté dans les affaires ſouffre un peu , quand on eſt certain de ſauver les apparences. De petites fraudes hâtent le moment d'aller conſumer en paix & à l'écart , les fruits de ſon labour. Les enfans entrent dans le monde , s'attachent ſelon leur génie reſpectif , à tel ou tel objet ; & à coup ſûr , devenus plus que leurs pères , ils en vaudront moins.

La marche de la haute Bourgeoiſe , ou de la claſſe opulente des Citoyens du Tiers-Etat , eſt plus large & plus rapide. On commence par ſouffrir patiemment les rebuts des Grands & leurs ſarcafmes , dans l'eſpoir d'aller un jour de pair avec eux. C'eſt dans cette claſſe qu'on s'adonne aux grandes ſpéculations de la finance & de l'agiotage. Le Clergé , la Robe & l'Epée y vont recruter des ſujets ; & la manière d'y vivre ſe reſſent déjà de ces trois profeſſions. C'eſt là que le faſte

(1) On dit les Femmes publiques de Londres généralement plus jolies que celles de Paris.

s'affiche & se donne carrière. C'est là que le gaspillage tient lieu d'une dépense honorable. C'est là que va se rendre la jeunesse laborieuse des campagnes, pour y être métamorphosée en Valets oisifs. Ce sont ces maisons millionnaires qui soutiennent la réputation de la Capitale chez les Etrangers, & donnent une haute idée des ressources du Gouvernement capable d'un tel luxe chez les particuliers de la moyenne région; lequel luxe le cède à peine à celui de la Noblesse, toujours obligée de renchérir, quels que soient ses moyens.

Les familles Patriciennes, jalouses de l'antique considération qu'on leur portoit, se soutiennent le plus honorablement qu'elles peuvent aux yeux du Peuple, qui ne leur est plus aussi attaché qu'autrefois. Il est cependant quelques Magistrats recommandables, surtout parmi les jeunes. Mais l'influence du siècle a gagné jusqu'à eux; & ils n'ont pas sçu se garantir de tous les ridicules à la mode.

Le Clergé devenu moins exigeant & non moins éclairé, garde un silence prudent sur de certaines questions: & sur des propos très-indiscrets qu'on se permet aujourd'hui dans le monde.

Le Corps de la Noblesse n'a jamais été si instruit; & n'a jamais eu des goûts plus sains. Mais l'honneur François est un feu sacré, à la garde duquel tous les membres de ce Corps illustre n'ont pas veillé avec un zèle égal. Le besoin du moment a nécessité les

mésalliances ; & l'on a contracté insensiblement les habitudes de ceux dont on a emprunté les ressources.

Il est à Paris une classe d'individus , la pire de toutes. Ces gens ne tiennent à rien , & se mêlent à tout. Placés entre le Peuple & les Grands , ils protègent d'un côté , rampent de l'autre , & promettent ici ce qu'ils mendient ailleurs. Ils *font* ce qu'on appelle *des affaires* ; on les rencontre par-tout. Leur Costume en impose. La volubilité de leur langue étourdit , mais entraîne ; & eux - mêmes sont étonnés , comment ils existent.

Les Gens de Lettres de Paris forment un contraste avec les précédens. Mais ils sont en trop grand nombre pour conserver l'ascendant qu'ils se font vu sur ceux qui lisent , & qu'ils pourroient conserver , s'ils ne souffroient plus parmi eux ces Entrepreneurs d'Ouvrages imprimés , qui tiennent le Génie à leurs gages , & qui dans un loisir coupable , s'engraissent des sueurs du Talent ignoré , travaillant sans relâche dans leurs Bureaux. Paris fourmille de ces Spéculateurs Littéraires , de ces Agioteurs d'esprit , tenant Manufacture de Livres , impuissans à les faire , mais charlatans pour les débiter ; dignes rivaux des Libraires , qui ne les voient pas de bon œil ; ces gens là ne font rien , & tout se fait chez eux ; on sème pour eux , & ils ne laissent glaner les autres que quand ils ont récolté. Ils osent quelquefois davantage, Non contents du labeur , ils veulent encore

de la gloire. Ils achètent une réputation , en achetant (1) *de la copie* ; & pour se faire un nom , ils ne font que prendre la peine de signer le leur sur le Frontispice d'un Ouvrage dont ils ont payé le Manuscrit à tant *la Feuille*. Ces sottes menées minent insensiblement les Lettres , les appauvrissent & les dégradent en les assimilant aux denrées les plus viles du Marché.

On n'a pas encore obtenu à Paris , la liberté de la Presse. Le Gouvernement a établi depuis fort long-temps des Censeurs , fonction de confiance , très - délicate à remplir sans compromettre personne. Néanmoins il se trouve des sujets assez intrépides pour se charger d'un pareil fardeau.

Paris offre beaucoup de liaisons éphémères & vagues , que le caprice assortit un moment , & dénoue le moment d'après. Ces amours passagers sont peu favorables aux mariages. On contracte l'habitude de promener son choix , sans le fixer. Les Filles honnêtes ne peuvent plus se livrer aux charmes d'une inclination sentimentale. La Femme tendre ennuye ou paroît exigeante. Les Beautés faciles donnent le ton. On a banni l'étiquette , qui jadis se glissoit jusque dans les boudoirs ; mais on a passé à l'autre extrême. On ne se respecte plus. Le voile du mystère est déchiré , &

(1) Expression usitée dans les Imprimeries , pour signifier le Manuscrit sur lequel on compose une feuille d'impression.

le vice ne prend plus la peine de garder l'incognito. La Mère ne se cache pas plus de ses Filles, que le Père de ses Fils. L'Hyménée trouve encore dans la roture, quelques partisans de bonne foi. Mais par-tout ailleurs, c'est un manteau commode dont l'Amour fait son profit.

Les dissipations que le luxe invente tous les jours ; & multiplie dans la Capitale, ont amené ce désordre dans les Mœurs. L'uniformité des plaisirs domestiques dégoûte, quand on les compare aux amusemens variés qu'on peut se procurer hors de chez soi. Les petits Spectacles, les petites Assemblées, les petits devoirs de société distraient des occupations paisibles du ménage. Pour paroître, il faut une toilette longue & dispendieuse ; & c'est ainsi qu'on fait à la vanité le sacrifice de son temps & de son patrimoine.

Par conséquent aussi l'Education est négligée, ou conduite d'après de faux principes. Quelques Mères nourrissent leurs Enfans, afin qu'on sçache qu'elles ont lu *Emile*. Mais il vaudroit mieux souvent suivre l'ancienne méthode. On ne peut être tout-à-la-fois bonne Mère & Femme du jour.

Si l'Enfant résiste aux inconvéniens de cette première Ecole, un College ou un Gouverneur l'attend ; & ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de n'y perdre que son temps. La Société achève son Education : est-il étonnant qu'il devienne ce qu'on appelle un Homme de société ? Enfin, il embrasse un état. Appartient-il à la Noblesse Militaire ? Il est Officier né ;

quels que soient ses goûts ou ses talens, sa place est marquée à la tête d'un Régiment. Les enfans de roturiers ont du moins la liberté du choix.

On remarquera, en passant, que les Parisiens qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie, sont pour la plupart issus de race Plébéienne. Moliere (1), Regnard, Fleuri (2), Mallebranche (3), Rollin (4), Quinault (5), J. J. Rousseau (6), Santeuil, Catinat (7), Tavernier (8), Perrault, Helvetius (9), Toussaint, Voltaire (10), Lebon (11), Boulogne, Lefueur, Lebrun (12), Largilliere, Boucher, Lemoine, Oudri, Vouet, Mansard (13), Lenôtre (14), Favart (15),

(1) Fils d'un Tapisser.

(2)—D'un Avocat.

(3)—D'un Secrétaire du Roi.

(4)—D'un Couvelier.

(5)—D'un Boulanger.

(6)—D'un Cordonnier.

J. J. Rousseau est né à Genève d'un Horloger.

(7) Fils d'un Conseiller au Parlement.

(8)—D'un Marchand de Cartes Géographiques.

(9) L'Auteur du Livre de l'Esprit étoit d'une Famille de Médecins.

(10) Fils d'un Notaire.

(11)—D'un Peintre.

(12)—D'un Sculpteur.

(13) L'Auteur du Dôme des Invalides, étoit fils d'un Architecte.

(14) Fils de l'Intendant du Jardin des Tuileries,

(15)—D'un Pâtissier.

l'Auteur du Drame d'Eugenie (1), Mercier (2), Boulanger (3), Freret, (4) Lekain (5), &c. &c. &c. Tous ces noms sentent la roture, & ceux qui les ont honorés, appartenoient à des familles obscures, & disgraciées de la fortune : mais

C'est au sein du malheur que naquit l'industrie,
La mollesse toujours énerva les talens :
Le duvet paresseux assoupit le génie ;
Rarement, le Mérite habite chez les Grands.

Voyez le Pibrac moderne.

On élève les Filles à-peu-près dans le même esprit. On ne confie plus guère leur première jeunesse aux Monastères. De la maison maternelle, elles passent dans celle d'un Epoux, par un arrangement de famille, quelquefois conclu dès avant leur naissance. Si le cœur, au milieu de ces convenances, ose réclamer ses droits, on le fait taire, ou l'on compose avec lui.

Paris renferme un genre (6) de Femmes qui méritent l'attention de l'Amateur que le grand monde n'a pas encore blasé. Ces jeunes Beautés, nées de parens pauvres, se mettent de bonne heure dans le cas de

(1) Fils d'un Horloger.

(2) L'Auteur du Tableau de Paris, de l'an 1240, &c. est fils d'un Fourbisseur.

(3) L'Auteur de l'Antiquité dévoilée, &c. est né d'un Marchand.

(4) Sçavant Chronologiste & Philosophe hardi, né d'un Procureur.

(5) Fils d'un Serrurier.

(6) Ce qu'on appelle les Grifettes.

ne point être à la charge de leur famille. Elles apprennent dès le plus bas âge , à manier (1) l'aiguille ou la polissoire, (2) le pinceau ou (3) le tambour à broder. le travail de la semaine non seulement pourvoit à leur entretien , mais elles trouvent encore de quoi subvenir en partie aux frais d'une parure assez élégante ; car elles ont un Ami de cœur , à qui elles veulent plaire , & avec qui elles ne manquent pas de passer les jours de Fête dans des assemblées champêtres près les Barrières. Ordinairement on se rassemble quatre. L'on dîne sous la feuillée ; & le reste de la journée , l'on danse ou l'on se dédommage autrement d'une semaine toute entière écoulée loin l'un de l'autre. Ces Filles aimables , simples & douces , sont encore tendres & fidelles. Elles se reprocheroient une partie de plaisir , faite sans celui qu'elles aiment. Rien de plus touchant que les détails de leurs petits ménages. C'est un mélange piquant de pudeur & de volupté , de raison & de folie. Quelquefois on rencontre ces couples heureux dans les *Speclacles* (4) *Bourgeois* de la Capitale. L'Ami &

(1) Les Couturieres , Faisauses de corps d'enfans , Ouvrieres en modes , &c.

(2) Celles qui s'adonnent à polir les bijoux d'or & d'argent , &c.

(3) Celles qui enluminent les Estampes , qui peignent les Eventails , &c.

(4) Petites cotteries de jeunes Artisans ou d'apprentifs Marchands qui , à frais communs , construisent une petite Sale de Comédie , & répètent entr'eux pour s'amuser , quelques-unes des Pièces qu'ils ont vues aux grands Théâtres

l'Amie , pendant tout le temps de la représentation , ont une main l'une dans l'autre , & s'appliquent avec naïveté , les passages de sentiment qu'ils saisissent dans le Drame qu'on joue. Ces unions volontaires sont assez durables , résistent plus d'une fois à la séduction de l'or , & se terminent souvent par un lien plus sérieux.

Les Promenades publiques fournissent encore l'occasion d'étaler sur soi tout le luxe & le goût dont on est susceptible. On y fait assaut de parures ; les allans & les venans s'y passent en revue & s'y jugent en toute rigueur. Les Beautés du jour , qui ne le sont plus quelquefois du lendemain , y vont jouir de leurs triomphes. Montées sur des chars élevés , pour être vues de plus loin , elles ont peine à percer les flots de spectateurs amoncelés sur leur passage. C'est là que les *Merveilleux* de tous les étages font parade de leur choix , & font leur amour-propre. Mais ce n'est pas là que le Sage (1) de Geneve lors de son séjour (2) à Paris , portoit ses pas : de tels objets eussent blessé ses yeux , amis de la Nature , belle sans fard ; il préféroit les Boulevards du

Depuis que ces petites Sociétés domestiques sont en vogue , on a remarqué plus d'urbanité & de décence dans les Mœurs de la Jeunesse de Paris.

(1) J. J. Rousseau.

(2) Les dernières années qu'il y a passées , il demuroit au troisième étage de la Maison qui fait le coin de la rue Platrière. L'Auteur d'*Emile* & du *Devin du Village* y copioit de la Musique , pour vivre. Peu de gens en effet étoient dignes d'être ses bienfaiteurs.

Nord

Nord de la Capitale ; alors ils n'étoient pas ceints d'une haute (1) muraille.

Il semble que l'exemple de J. J. Rousseau & du petit nombre de ses imitateurs, ayent eu déjà quelque influence sur les Habitans de Paris. Jamais le Jardin Royal des Plantes n'a été si fréquenté. Il est vrai que le Génie (2) qui y préside en a fait un nouvel (3) Eden. Mais il ne faut pas en sortir par la porte principale qui donne sur les murs de l'Hôpital de la Pitié. Les impressions agréables ne tarderoient pas à s'effacer à la vue de cet Etablissement, qui ne fait point l'éloge des particuliers, s'il fait honneur au Gouvernement. Tous ces Enfans non réclamés, qui pullulent dans cette triste Maison, supposent des parens bien insensibles ou bien misérables.

Le Fauxbourg où se trouve situé le Jardin des Plantes, & les quartiers voisins, ont un aspect tel qu'on se croit transporté, en les parcourant, à 200 milles de la Capitale. La plupart des rues en sont désertes, même pendant les jours de travail. L'herbe y croît en plusieurs endroits. Les Habitans, misérablement

[1] Ceinture de pierre, pour assurer aux Fermiers Généraux la perception des droits d'entrées.

Les Etrangers n'afflueroient point dans cette Capitale, si elle n'avoit à leur offrir que des monumens de ce genre.

[2] M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi.

[3] Peut-être auroit-on dû substituer une Colonne Astronomique au petit Kiosque surmonté d'une sphère, qu'on vient d'élever au haut du Labyrinthe,

costumés , accroupis pendant les Fêtes , sur la porte de leur taudis , ressemblent à de pauvres insulaires qu'on ne visite pas souvent , & ouvrent de grands yeux , lorsqu'ils voient passer leurs concitoyens du centre de Paris. Quand l'Etranger fait son entrée dans cette Ville , par les Barrières de St. Jacques ou de St. Marcel , il croit que son guide s'est trompé de route , & qu'il lui reste encore bien des postes à courir , avant de pouvoir descendre dans les beaux Hôtels qui l'attendent aux environs du Palais Royal.

Dans ces Fauxbourgs & ailleurs encore , (& ce n'est point une exagération) , on seroit trop heureux de vivre des *miettes qui tombent de la table du Riche*. Quand les Valets d'une Maison opulente se sont bien repus avec les restes de leurs Maîtres , on (1) achète le rebut des Valets pour les revendre aux Habitans des Fauxbourgs , lesquels n'ont pas toujours de quoi se procurer cette nourriture avilissante. Cependant la Nature (ce semble) n'avoit dressé qu'une seule table pour tous ses Enfans.

Les repas à Paris , coûtent fort cher , sont fort courts , & les convives s'y montrent froids & dédaigneux. Les élégans des deux sexes affichent une santé délabrée , & n'oseroient avouer un bon estomach , parce qu'ils auroient cela de commun avec la roture , le peuple & les gens de la campagne. L'appetit a

[1] Ceux qui font ce petit trafic , se nomment des *regra-
niers*.

déserté nos tables , jadis abondamment servies , aujourd'hui décorées de mets délicats & peu substantiels.

Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche Fille de Bacchus , a disparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette sobriété fausse n'a point amélioré nos Mœurs. De misérables équivoques ont fait taire les refrains naïfs & sans prétention , que nos bons ayeux détonnoient , le verre à la main. Le Cynisme des Orgies privées , la froide débauche a remplacé l'ivresse bruyante , mais cordiale , qui reconcilioit les Amis brouillés , & même l'Hymen avec l'Amour.

Le Café a produit une révolution dans les Mœurs de Paris. Avant qu'il fût connu , ou du moins avant qu'il fût si commun , les honnêtes gens , les gens de la bonne compagnie alloient au (1) *Cabaret*. Il existe encore , dit-on , la Table ronde de pierre sur laquelle Moliere & la Fontaine , Racine & Boileau (2) s'accoudoient & trinquoient ensemble. C'étoit alors le bon temps de la Poésie. Sa décadence semble dater du moment qu'on ouvrit des Cafés publics dans la Capitale. Tous les oisifs mal-aisés s'y rendent sur-tout en Hyver.

[1] On appelle ainsi les endroits où le peuple de Paris & des environs va boire & s'enivrer. C'est là que Bacchus fait des heureux , & attache à la vie des êtres qui s'en dégouteroient bientôt , s'ils n'avoient la ressource au moins une fois la semaine , de noyer dans le vin , le souvenir de leurs peines journalières.

[2] *Chapelle* hantait les Cabarets du quartier dit le Marais. Il y composoit des vers au vin de Champagne.

Il est plus d'un individu qui y passe la vie. Les Anglois n'y sont pas si à leur aise que dans leurs Cafés de Londres ; ils s'apperçoivent au premier coup d'œil, qu'on n'y jouit pas de son *franc-parler*.

Cependant, il n'est point de Villes Républicaines, où l'on se trouve mieux à même qu'à Paris de jouir d'une certaine liberté ! Un Homme honnête, pour peu qu'il soit prudent, s'y conduit à-peu-près à sa guise. On ne prend pas garde au Sage, quand il est dans la foule. Il esquive la censure des uns, la malveillance des autres, & ne faisant ombre à personne, personne ne se trouve contraint de rougir en sa présence, & par conséquent personne ne l'évite, ne le remarque. A Paris, les états sont tellement fondus ensemble, on est distrait par tant d'objets, on se trouve en relation avec tant de personnages divers, que le curieux le plus impertinent, ou le plus mal-intentionné, se trouve en défaut. On va, l'on vient, sans rendre de compte. La calomnie & la médisance ne s'attachent qu'à ceux qui s'y singularisent, ou qui veulent faire du bruit. Mais l'ami de sa propre tranquillité, qui ne heurte point les préjugés nationaux & quelques autres encore, peut se faire une loi à part & la suivre sans inquiétude. Ce qui peut-être paroîtra contradictoire, le grand Homme qui voudroit fuir sa renommée, ne trouveroit point d'azyle plus sûr que Paris même, pour se mettre à l'abri des embarras de sa réputation acquise à Paris. C'est ce qu'éprouva J. J. Rousseau, pendant les dernières années qu'il passa dans cette Capitale, où son nom étoit consacré par la gloire,

& sa personne décrétée par les Loix. Il y vécut aussi obscur, aussi ignoré qu'il le voulut, & se trouva tous les jours en présence de ceux qu'il avoit dénoncés au tribunal de la raison, sans en être connu. Au contraire, dans les petits Etats qui lui donnèrent le jour, les enfans lui jetoient des pierres.

Mais, il faut l'avouer, ce chaos si favorable à la liberté du sage, a ses inconvéniens. S'en tient-on toujours au bien, quand on peut se livrer au mal avec impunité ? Que de pièges tendus à l'innocence ! que d'occasions offertes à ceux ou à celles qui n'attendent que l'occasion ! que de Maris trompés ! que de Mères abusées sur le compte de leurs Filles ! Et comment se retrouver dans un labyrinthe tel que Paris, quand on en a perdu le fil ? La Police, il est vrai, en connoît tous les détours. Mais à quelles extrémités ne faut-il pas être réduit, pour avoir recours aux vils instrumens qu'elle se voit forcée de mettre en œuvre.

Il en est de la Police de Paris, comme de l'organisation du corps humain. A en examiner la charpente & les ressorts qui la mettent en jeu, on admire comment ces deux machines compliquées, peuvent se mouvoir sans donner lieu à un plus grand nombre d'accidens.

On voudra bien observer que nous n'entendons parler dans tout cet article, que du général. Nous convenons qu'il est mainte exception à tout ce qui a pu nous échapper d'un peu trop prononcé.

Si les lumières pouvoient dédommager des Mœurs ;

Paris ne perdrait d'un côté que pour gagner de l'autre. Les Sciences & les Arts n'ont point en Europe, un foyer plus actif; & ceux qui se consacrent à l'étude, y trouvent des secours plus que par-tout ailleurs. Il n'est point d'associations qui réunissent plus de connoissances utiles & profondes que l'Académie des Sciences, sur-tout si on y incorporoit l'Académie Françoisse & celles des Inscriptions & Belles-Lettres. Les Artistes ont aussi leur tribunal: mais ceux qui tendent au grand, en appellent à la Nature, & ne connoissent que son école; elle seule fait les bons Peintres & les Poètes sublimes.

Les Sociétés Académiques, entretenues par le Gouvernement, sont parodiées dans plusieurs Assemblées particulières. Les Musées, les Lycées, les Loges Maçones, les Clubs, les Sallons, les Conférences, &c. La semaine n'a point assez de jours pour pouvoir assister à chacun de ces petits Bureaux d'esprit, dont on commence à se lasser. Ces (1) Maisons ont leurs petits ridicules, mais qui ne sont point dangereux, comme ce qui se passe dans les Académies de Jeux, & autres endroits de ce genre. Il fut un temps où la mode académique étoit tellement en vogue, que les Coëffeurs intituloient leurs Ateliers, *Académies de Coëffures*.

Tous ces détails sont bien misérables, sans doute; mais

[1] La manie fut portée au point, qu'on vit une Couturière tenir régulièrement chez elle, tous les Dimanches, séance Littéraire, & Spectacle.

il faut de tout cela dans une Capitale telle que Paris. La perte du temps est encore préférable au mauvais emploi du temps. D'ailleurs, pendant que les Citadins s'occupent de niaiseries, pendant qu'ils mettent de l'importance à la nomination d'un Bel-Esprit, au debut d'une Danseuse, &c. La Police en est soulagée d'autant. Il est plus aisé de contenir des Enfans que des Hommes.

Les Etrangers doivent se plaire à Paris, pour plus d'une raison. D'abord, ils y sont parfaitement accueillis; on a pour eux presque autant de déférence que pour les Femmes. Plus ils viennent de loin, plus on s'empresse à les satisfaire; la différence de Culte ou de Costume est un mérite de plus, & un motif pour les bien recevoir. Un Parisien est jaloux de laisser de lui une bonne opinion dans l'esprit des Voyageurs. Il aime en outre, à obliger, sans y regarder à deux fois; car il n'est pas méfiant: & il est moins rare de le voir dupe dans ses propres foyers, que de le surprendre, y faisant des dupes. D'ailleurs, on a beau jeu avec lui. Cazatier & peu instruit de ce qui se passe hors ses Barrières, tout l'étonne, & il est disposé à faire des sacrifices à sa curiosité. Un Etranger célèbre, en y arrivant, est l'idole des Parisiens; mais son Culte n'est qu'éphémère. On le néglige, du moment qu'un autre personnage monte sur la scène; & cela ne peut être autrement sur un théâtre aussi mouvant & aussi vaste que Paris, où l'on ne peut être tout à tous, à la fois.

Il faut voir Paris pour prendre une véritable idée

des avantages & des (1) inconvéniens de la civilisation! Veut-on connoître d'un coup-d'œil les prodiges qu'elle a enfantés avec le temps? Qu'on se transporte sur l'une des (2) monticules qui dominant Paris. Ce spectacle a son prix, même à côté des tableaux les plus superbes que puisse étaler la Nature livrée à elle-même. Les Voyageurs instruits, qui ont pénétré dans l'intérieur de ces grands Ateliers où se préparent & se consomment les révolutions physiques du Globe, trouvent à peine des expressions pour rendre ce qu'ils ont vu. La Civilisation a aussi ses merveilles. C'est la main de l'Homme, si foible quand il est seul, si puissante quand il a contracté les liens de la Société; c'est la main de l'Homme qui, du milieu des marais (3) de Lutèce; a fait sortir cette Capitale immense, où plus d'un million d'individus, se créent chaque jour des jouissances nouvelles, & enfantent de nouveaux chefs-d'œuvres, fruits de l'industrie & de l'émulation. La main de l'Homme a revêtu de pierre & de marbre, de bronze & d'or, la fange où jadis il végeait. Il y a

[1] Quand aux inconveniens, on en feroit un long chapitre, si l'on compulsait les Registres de la Police.

[2] Le Mont-Valerien, ou bien Mont-Marte; les Romains, dit-on, y avoient bâti un Temple à Mars.

[3] C'est le nom primitif de Paris, que J. César donna à cette Ville dans ses Commentaires.

loin de la hutte des (1) *Samoydes* & des *Lapons*, à la Colonade du Louvre (2). Rien de plus flatteur pour l'orgueil de l'espèce humaine, que l'aspect de Paris dans toute son étendue. La Nature semble y avoir cédé le pas à l'Art. Quoi de plus étonnant que ce chaos soumis à une Police réglée? Ces Palais où les Dieux de la Terre rivalisent celui du Ciel; ces Temples, sous la voûte desquels l'Homme est si petit; tout cet ensemble d'édifices doit en imposer à l'œil même de ceux qui en sont les Auteurs ou les propriétaires.

Mettons fin à cette ébauche par quelques considérations générales sur l'article des Modes & des Coutumes. Ce Chapitre ne seroit pas le moins important dans une Histoire raisonnée de Paris. Cette grande Cité doit une partie de sa consistance à cette matière légère & frivole. Rome étoit la Maîtresse du Monde par les Armes & la Politique; Paris tient le même rang, & le doit à ses Modes; & elle le mérite, sur-tout en ce moment. Jamais le goût n'a été plus consulté, & suivi plus constamment. Les Dames de Paris ne sont pas

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés à ces deux Peuples: Paris & tous ses charmes (y disons-nous) ne seroient point oublier à un Lapon sa cabane enfumée, son Canot, ses filets, & l'aspect sauvage de ses Montagnes de neiges.

(2) Il ne manque à Paris que de redevenir le séjour habituel de nos Rois. Eh! quelle demeure leur conviendrait mieux que le Palais des Tuileries, sur-tout si le plan de ce superbe Edifice étoit exécuté en son entier.

les plus jolies Femmes de l'Univers ; il s'en faut. Le climat , l'éducation , les habitudes journalières les privent de cet avantage ; elles ne portent point le sceptre de la Beauté : mais elles ont sçu dérober aux Graces leur ceinture. Les Ouvrières en Modes de la Capitale possèdent la baguette d'Armide. Il n'est pas toujours facile de reconnoître , quand elle sort , la Femme qu'on a vu entrer dans leurs Magafins. Elles ont trouvé l'Art de réparer les disgraces de la Nature ; ou du moins, elles les masquent avec une adresse que nos bons ayeux n'auroient jamais cru possible. Flore & Zéphir , sous le pinceau magique des Poètes les plus galans , n'ont pas plus de fraîcheur & de légèreté que les ajustemens qui sortent des mains industrieuses de ces Filles de Modes. Elles ont en outre, autant d'imagination que d'habileté. Leur cerveau fécond invente chaque jour des ressources nouvelles pour plaire : on est plus de temps à trouver des noms pour ces petits chef-d'œuvres qu'elles n'en mettent à les produire.

Non seulement chaque saison a son Costume , mais encore il en est un pour chacune des quatre parties (†)

(†) En 1779 , on a publié à Paris , un *Poème Erotique* , dédié à Madame la Princesse de Lamballe ; & portant pour titre : *les Quatres Heures de la Toilette des Dames* , en Quatre Chants : l'Auteur (qui est un Abbé) a prodigué à son Edition in-8°. tout le luxe de la Gravure. Le Lecteur eut préféré tout le luxe de la Poésie dans un Ouvrage , qu'on eut

du jour. Il y a la Toilette du lever , celle du milieu de la journée , celle de l'après-dîné , & encore celle du soir , & souvent une cinquième pour la nuit. Les lieux où l'on va motivent aussi un ajustement particulier. La promenade ou les visites du matin demandent un vêtement plus simple , moins à prétention que ceux qu'on étoit dans les Jardins publics , l'après-midi. On ne va point au Spectacle dans les mêmes habits consacrés au Bal. La Campagne & la Ville ont chacune leurs couleurs , leurs livrées , leurs formes plus ou moins recherchées.

L'âge devoit , ce semble , avoir aussi sa parure. Mais les Femmes sont volontiers des anachronismes ; & la Fille est éclipsée par les airs coquets de la Mère.

Le rang n'est pas mieux distingué. Les Courtisannes en règne donnent le ton , & sont copiées à l'envi par les autres Femmes , de quelque condition qu'elles puissent être. Lais sortant d'une orgie , s'apperçoit qu'un air échevelé sied à ses charmes ; en conséquence , elle se montrera le lendemain au public avec une chevelure en désordre ; & le surlendemain, Bourgeoises & Financières , Patriciennes & Dames du plus haut

bien voulu faire passer pour le pendant des *Quatre Parties du Jour* de M. le C. — L. de Bern.

Consultez plutôt la *Galerie des Modes & Costumes François*, dessinés d'après Nature , gravés & colorés ; ouvrage commencé en 1778 , & qui se continue avec succès. A Paris , in-fol. chez Einaut & Rapilly.

parage , laisseront tomber leurs cheveux jusque par-delà la ceinture ; & la Beauté pudique , pour ne point se singulariser , se verra obligée d'adopter le maintien d'une Bacchante.

Les Costumes de Théâtre , dans une Pièce nouvelle , fervent encore à varier les Modes : une Actrice applaudie sous telle ou telle (1) Coëffure , sous tel ou tel Habit , ordinairement , fait loi ; & le jour suivant , toutes les Éléantes du moment paroîtront comme autant d'Actrices sortant de leurs Loges pour jouer chacune le même rôle.

Il faut cependant rendre justice aux Dames Françaises , & spécialement aux Parisiennes : quelquefois elles justifient leur amour pour la parure , & les variations qu'elles lui font éprouver par le motif qui leur fait adopter telle ou telle mode. Le patriotisme assez souvent détermine leur manière de se mettre ; & leur Costume devient en même temps un hommage rendu aux (2) Héros du jour , & un mémorial pittoresque des évènements qui font (3) honneur à la Nation.

Au reste , quand le Sexe né pour plaire , n'auroit pas

(1) Ainsi on a vu routes les Femmes , vieilles ou jeunes , frisées à la manière de *Cherubin* , nom du Page , dans la Comédie du Mariage de Figaro.

(2) En 1776 , n'a-t-on pas porté des chapeaux à la Henri Quatre , & des bonnets à la d'Estaing , à la Voltaire , &c.

(3) En 1778 on portoit des bonnets à la Victoire : les Femmes se coëffoient d'un Casque Anglois. D'autres hisserent sur leurs cheveux , le Vaisseau la Belle-Poule , &c.

toujours des intentions patriotiques , la mobilité de ses goûts mériteroit toujours de la reconnaissance de la part des vrais patriotes , en ce qu'il en résulte une branche de Commerce la plus florissante peut-être de toutes. Les Hollandois ont leurs Epices ; les Espagnols ont leurs Piastras : les François n'ont rien à envier à leurs voisins, puisqu'ils possèdent le génie des Modes : & puisque tout ce qu'il y a de civilisé dans les quatre parties du Monde devient nécessairement tributaire des Modes Françoises. Tant que la France conservera la prééminence en ce genre , elle fera toujours riche assez & assez puissante. Car ce ne sont pas seulement les Provinces du Royaume qui se procurent , à grands frais , les parures en vogue dans la Capitale ; tous les autres Etats de l'Europe s'empressent de les naturaliser chez eux. En sorte que le Costume François est devenu presque aussi universel que la Langue Françoisse. La supériorité de ce Peuple ingénieux & galant , aimable & léger , est reconnue par-tout où les Arts se sont introduits. On pourroit dire que les Modes Françoises sont aux Arts & aux Sciences , ce que les fleurs sont parmi les productions de la Nature.

Les Coëffeurs & les Couturières partagent la gloire des Faiseuses de Modes ; & le concours de ces trois professions brillantes a mis le sceau de la perfection à l'Art de la Toilette.

Il est bon d'observer que parmi ce qu'on appelle la *bonne Compagnie* ou les *Gens comme il faut* , à Paris ,

il y a émulation de goût pour les Modes, entre les deux sexes. Ils se consultent réciproquement sur cette importante occupation de la vie; & les Hommes ne cèdent guère aux Femmes. On peut dire qu'il règne entr'eux une harmonie & une douce rivalité qui feront peut-être hauffer les épaules à la Philosophie, mais que l'Observateur Politique remarquera en souriant.

Nous ne donnerons point ici une description exacte des différens Costumes de Paris. Ce détail demanderoit un Volume entier; & ce seroit à recommencer chacun an.

Le peu que nous en avons dit & dessiné, pourra même suffire, quant aux Provinces de France; dans lesquelles on rencontre à chaque endroit où l'on passe, la caricature plus ou moins chargée des Modes de Paris; car les Modes Françoises ressemblent à ces vins légers, qui ne peuvent soutenir le transport.

Fin de la Notice sur les Mœurs de Paris.

a
e
s
t
s
e
it
n
a
ns
la
s;
a

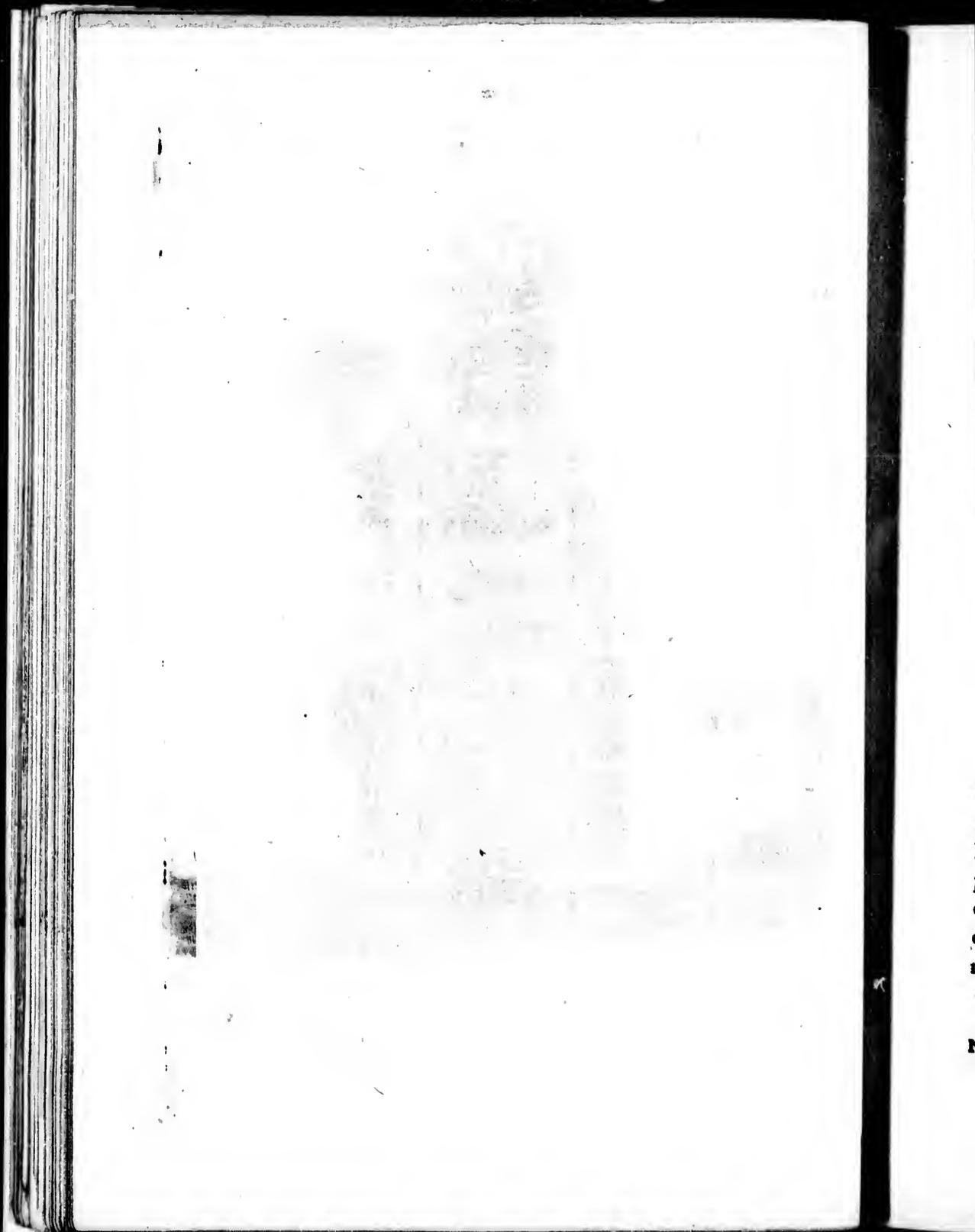


Dame de Calais

NOTICE
OF THE
MAY INDEPENDENT

The following is a list of the members of the
MAY INDEPENDENT...
Name Address
John Doe 123 Main St
Jane Smith 456 Elm St
...

...



N O T I C E
H I S T O R I Q U E
SUR LA VILLE DE CALAIS.

CALAIS, Ville de Picardie & Capitale du Pays reconquis en cette Province, figure depuis long-temps dans l'Histoire. Si ce n'est pas de ses Habitans que César dans ses Commentaires, fait mention sous le nom de *Calètes*; (1) on pourroit reconnoître dans le Port de cette Cité maritime, celui d'*Ilius*, où le Conquérant des Gaules donna ordre à ses Troupes de se rendre pour faire une descente en Angleterre. Calais, du temps des Romains, étoit un Bourg avec clôtures. Tout le monde (dit Belle-Forêt) y admet un Port dès-lors habité. Baudouin IV^e, Comte de Flandre, fit nettoyer le Canal de cette Ville & creuser son bassin, vers la fin du 10^e siècle : au commencement du 13^e, Philippe de France, Comte de Boulogne & Oncle de Louis IX, la ferma de fortes murailles, & lui donna des remparts. Edouard III, Roi d'Angleterre, l'attaqua au mois de Septembre de l'année 1346, & n'y fit son entrée que le 13 Août 1347. Peu de Sièges ont été plus mémorables.

(1) Voyez notre Notice sur le Pays de *Caux*, en Normandie.

230 NOTICE HISTORIQUE

Edouard III, (1) qui parvint à la Couronne, couvert du sang de son Père & de son Oncle, commença par rendre hommage, en personne, à Charles IV, pour la Guyenne, & finit par prendre le Titre & les Armes de Roi de France; vainqueur à Crécy par le bras de son fils le Prince (2) Noir, il avoit déjà ravagé les Côtes de la Normandie, & s'étoit rendu maître de plusieurs Villes. Il jetta des yeux de Conquéranr sur Calais, qui lui paroissoit l'entrée la plus commode du Royaume dont il se disoit le Souverain, malgré les dispositions contraires de la Loi (3) Salique. Les Calaisiens, pourvus de munitions, firent une longue & vigoureuse résistance, dans l'espoir d'être secourus par leur Roi. Philippe VI se présenta en effet, à la tête d'une Armée de 60000 hommes. Mais le Monarque Anglois avoit fait construire entre Calais, la rivière de Maye & le Pont, une espèce de seconde Ville, composée de bâtimens de charpente, recouverts de chaume & de genets, formant par ce moyen, une enceinte exacte depuis la rivière jusqu'à la Mer. Cette circonvallation étoit fortifiée de redoutes & de forts.

(1) C'est ce Prince qui institua l'Ordre de la Jarrettière : les Rois ont donc le talent ou le droit de tout ennoblir.

(2) Lequel (dit *Wiggins*, Historien Anglois), possédoit toutes les vertus, sans aucun mélange de vices,

Edouard son Père lui dut toute la gloire de son règne.

(3) Edouard III, Roi d'Angleterre, n'étoit le Neveu de Charles le-Bel, Roi de France, que par sa Mère.

Les Calaisiens , au bout de dix mois de résistance , se sentoient toujours le même courage (1) , mais n'avoient plus de vivres : il fallut capituler. Edouard , humilié d'avoir perdu tant de temps & beaucoup d'hommes au pied de la même Ville , exigea d'abord que les Habitans s'en remissent à sa discrétion. Cependant , après maintes sollicitations , on obtint comme une grace , que six des plus notables d'entre les Affiégés , viendroient apporter les Clefs , pieds nus , la corde au cou , prétiage certain du traitement qu'on leur gardoit. Les ordres du Vainqueur notifiés à Jean de Viernne , Commandant de Calais , on assemble tous les Citoyens. A cette sinistre nouvelle , succède un silence morne. Eustache de S. Pierre , l'un des plus riches d'entre ses concitoyens , s'avance au milieu d'eux , disant qu'il se propose pour être la première des six victimes qu'on exige. Son exemple étonne

(1) On dit même que les Femmes voulurent contribuer à la défense de leur patrie , & formèrent un corps de 200 Amazones , sous la conduite de Béatrix , fille d'Amoury , Comte de Guines , & promise au fils d'Eustache de S. Pierre.

Consultez à ce sujet , un petit Roman historique , qui n'est pas sans intérêt , & qui porte pour titre : Histoire d'Eustache de S. Pierre , au siège de Calais , en 1346-1347. Calais-Paris, 1765 , in-12. fig. 168 pag.

d'abord, & bientôt est imité. (2) Jean Daire & quatre autres se joignent au premier, & s'acheminent vers le Camp Ennemi. On les mena à la Tente du Roi, que rien ne put émouvoir. Déjà le *Coupe-Tête* est mandé. Il arrive. Mais la Reine Philippe obtint leur grace, non sans peine; il fallut la demander, au nom de l'enfant à naître qu'elle portoit dans son sein. Les six Calaisiens, déceimment vêtus par les soins de cette bonne Princesse, allèrent se réunir au reste des Habitans, chassés de leur Cité, & au fort duquel Philippe de Valois pourvut en Père.

C'est à ce sujet que le bon André Duchesne s'écrie: « mémorable fait, & digne de compassion singulière; » & puis, qu'on die que notre France ait été dégarnie de ses Horaces, Curiaces & Decies? Nous avons les nôtres, comme les Romains; mais une certaine setardise qui est en nous, d'apprendre plutôt les singularités des Etrangers que les nôtres, nous les fait ignorer ».

Du Belloi a sçu nous venger de ce reproche, dans son Drame patriotique du Siège de Calais.

Le Conquérant peupla la Ville déserte, d'Anglois qui y accoururent en foule, attirés par les grands

(1) Il existe encore quelques descendans de ce bon citoyen; entr'autres, M. l'Abbé Daire, ci-devant Bibliothécaire des Céléstins de Paris, littérateur laborieux, à qui nous devons une Histoire exacte de la Ville d'Amiens, 3 vol. in-4^o.; une autre de la Ville de Mondidier, in-12. &c.

privilèges qu'il accordoit à ceux qui vouloient s'y établir.

C'est à Calais que le fameux Comte de Warwick, qui en étoit Gouverneur, & qu'on appelloit *le faiseur* (2) *de Rois*, avoit établi le centre de la rebellion. Tous les mécontents de la Cour d'Angleterre accouroient dans ce Gouvernement, où ils étoient à même de recevoir les secours de la France ou du Duc de Bourgogne.

Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, mécontent tout-à-la-fois de l'Angleterre & de la France, n'ayant pas fait sa paix avec Charles VII, voulut s'emparer de Calais, pour se venger des uns & des autres.

Laiſſons parler un moment *Duchefne* : « depuis ce
 » temps là Calais n'a pu être retiré de la main de
 » l'Anglois, juſques en l'an 1558, que le Roi Henri II,
 » ſe faſchant de ce que cet Etranger lui occupoit une
 » ſi bonne place, il y avoit deſjà 210 ans, déclara
 » le Duc de Guiſe ſon Lieutenant-Général en tous
 » ſes pays. Et dreſſant deux Armées, lui en donna
 » une, qu'il fit en extrême diligence acheminer contre
 » icelle (Calais.) Elle parut au premier jour de Janvier,
 » & ſignala d'abord ſon arrivée par la priſe du Fort
 » de Nieullay; & le lendemain, par la reddition de
 » celui de Riſoun. Ainſi le chemin de la Ville étant

(1) Il avoit reçu ce ſurnom de la populace Angloiſe. On dit que pour ſ'en faire bien venir, il faiſoit tuer ſept bœufs dans un déjeuner.

» ouvert , & les affaillis surpris au dépourvu , forclos
 » d'espérance de secours assez soudain , le Chasteau
 » premièrement , puis la Ville revinrent à l'obéissance
 » de cette Couronne aussy gayement qu'elle vit ses
 » anciens Bourgeois dire tristement adieu l'an 1347 ,
 » à leur pauvre & désolée patrie ».

Le 23 Avril 1596, Calais fut encore prise par le Cardinal d'Autriche ; mais le Roi d'Espagne la rendit à la France , par le Traité de Vervins.

La Mère de Louis XIV fit appendre aux murs de l'Eglise des Capucins de Paris (1), un *Ex - Voto*, en l'honneur de la Vierge-Marie , pour attester la convalescence qu'elle obtint du Ciel par son intercession , en faveur de son auguste Fils , attaqué d'une maladie grave à Calais , en 1658. Le Monarque avoit alors 20 ans.

Calais est désigné sous le nom de *Scala* , par les anciens Historiens. Son Fauxbourg ou la Ville basse de S. Pierre , se nommoit jadis *Petressa* , *Petresse*. Son nom actuel étoit inconnu avant le XII^e. siècle.

Calesium ou *Caletium* sont aussi deux noms latins de Calais.

On remarquera que le mot *Cale* est un terme qui exprime un abri où l'on refugie les Vaisseaux , pour les préserver des coups de vents.

Calais n'a rien de remarquable que sa Citadelle , qui est très-forte.

(1) Le Couvent de la rue de S. Honoré.

Cette Ville , située à 61 lieues, au nord , de Paris , est assez florissante. Le Lin forme une des branches de son Commerce , qui probablement va se ressentir du Traité passé entre la France & l'Angleterre , & ouvert le 10 Mai 1787.

Les Femmes Galeiennes , ainsi que dans les autres Provinces , imitent , tant bien que mal , les Modes & le Costume de la Capitale : ainsi qu'à Rouen , elles trouvent très-commode l'usage de ces amples capotes qui les enveloppent de la tête aux pieds.

La Ville de Calais s'est distinguée tout récemment , par les honneurs civiques qu'elle a rendus au premier Aéroneute qui ait osé franchir le *pas-de-Calais*.

Fin de la Notice Historique sur Calais.

SUR CAIRN

Cette Ville, située à 27 lieues au nord de Paris, est une des plus belles de la France. Elle est bâtie sur un rocher escarpé, et est entourée de murailles et de fossés. Elle a été fondée par les Romains, et a été appelée Cairn, à cause de sa situation sur un rocher.

Les Romains ont bâti une ville sur ce rocher, et l'ont appelée Cairn. Elle a été détruite par les Français, et a été rebâtie par les Anglais. Elle a été rebâtie par les Français, et a été rebâtie par les Anglais.

La Ville de Cairn est une des plus belles de la France. Elle est bâtie sur un rocher escarpé, et est entourée de murailles et de fossés.

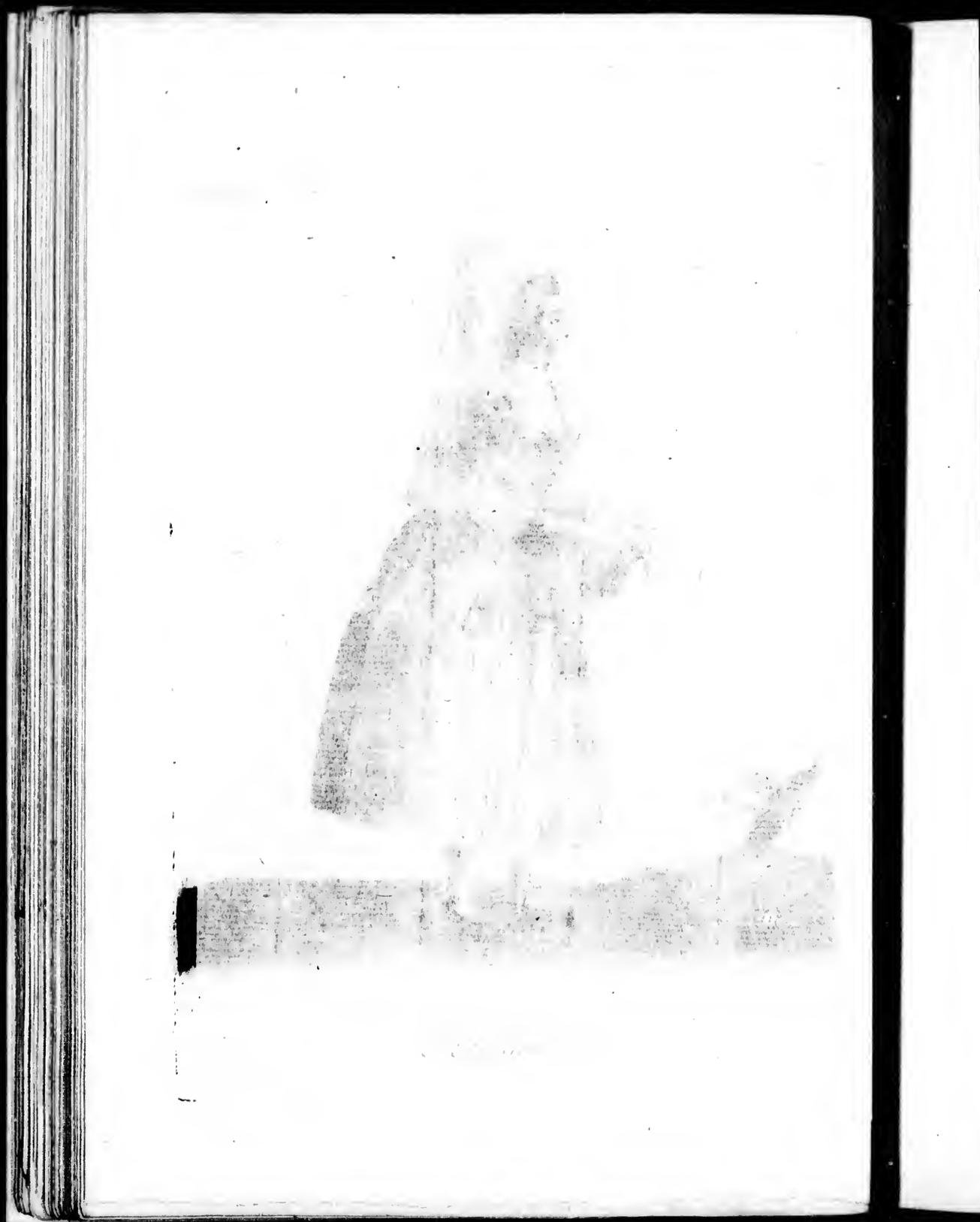
Elle a été fondée par les Romains, et a été appelée Cairn, à cause de sa situation sur un rocher.



Cauchoise?

NOTICE
DE LA SOCIÉTÉ
DES ÉCRIVAINS
FRANÇAIS

La Société des Écrivains Français a l'honneur de vous adresser ci-joint le programme de son prochain congrès, qui se tiendra à Paris, le 15 mai 1904, sous le patronage de M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Ce congrès aura pour objet de discuter les questions relatives à la situation des écrivains en France et de proposer des mesures pour leur assurer une meilleure situation matérielle et morale. Les membres de la Société sont priés de se rendre au siège social, 10, rue de Valenciennes, à Paris, pour se faire inscrire et recevoir le programme. Les non-membres peuvent également se faire inscrire moyennant le versement d'une cotisation de 1 franc. Les frais de déplacement et de séjour sont à la charge des participants. Le programme est adressé à tous les membres de la Société et à tous ceux qui s'en sont fait inscrire. Les membres de la Société sont priés de se rendre au congrès avec leur carte de membre et leur cotisation. Les non-membres doivent se faire inscrire au plus tard le 10 mai 1904. Les questions relatives au congrès peuvent être adressées au secrétaire général, M. [Nom], au même adresse que ci-dessus. Le programme est également disponible chez les libraires et les papeteries de Paris. Les membres de la Société sont priés de se rendre au congrès avec leur carte de membre et leur cotisation. Les non-membres doivent se faire inscrire au plus tard le 10 mai 1904. Les questions relatives au congrès peuvent être adressées au secrétaire général, M. [Nom], au même adresse que ci-dessus. Le programme est également disponible chez les libraires et les papeteries de Paris.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PAYS DE CAUX, EN NORMANDIE.

LILLEBONNE, du temps des Romains, sous Auguste, étoit le chef-lieu de la petite contrée de France, habitée par les Caletes (1), ancêtres des Cauchois. Caudebec en est aujourd'hui la Capitale. C'est une des plus belles Villes du troisième ordre. On y fait du Commerce ; mais elle a laissé un peu déchoir ses Fabriques de chapeaux de son nom, & faits de laine & de duvet d'autruche ou de poil de chameaux.

Dieppe est plus forte, & doit son importance à sa position & aux privilèges accordés à ses Habitans industrieux & amis du travail. Ils ont entr'autres droits, celui de se garder eux-mêmes. Pourquoi chaque Ville du Royaume ne jouit-elle pas de ce droit si naturel & si convenable à tous égards ? Les Dieppois font de belles

(1) Ce que nous appellons aujourd'hui *Chef de Caux*, à l'endroit où la Seine se perd dans l'Océan, représente ce qu'on appelloit du temps de César, le *Promontoire* ou le *Cap de Caletes*. Les Caletes avoient promis au conquérant des Gaules, de lui fournir 10000 combattans.

dentelles & d'autres ouvrages qui forment une branche lucrative de Commerce.

Ce furent des Marchands Dieppois qui les premiers montrèrent aux Européens le chemin de la Côte de Guinée & du (1) Sénégal. En 1364, ils établirent un Comptoir sur les bords du Niger, & y bâtirent un Fort, dit le *Petit-Dieppe*.

La petite Ville d'Eu n'a de remarquable que le tombeau ou plutôt le (2) cénotaphe de Henri de Guise, dit le *Balafré*, Prince d'autant plus ambitieux, que tout en lui favorisoit son ambition.

Yvetot est le chef-lieu d'une petite Principauté, presque souveraine. Ce petit pays est en Franc - Aleu Noble, quitte de toute redevance. Ce fut en 1640, que « la Maison d'Albon eut en propriété le Fief » d'Yvetot, par le mariage de Camille d'Albon avec » Julie de Crevant, qui hérita de cette Terre. Depuis » Clotaire I, la Principauté d'Yvetot a toujours joui » d'un grand nombre de très - beaux privilèges. Les » Habitans sont exempts d'Aides, de Tailles, de » Gabelles, de Fourrages, de Ban & arrière-Ban, de » Relief, Emprunt, Aubaine, Droits d'amortissement,

(1) Voyez notre article des Africains de la Côte du Sénégal.

(2) Assassiné lâchement à Blois, par ordre de son Maître pusillanime; le cadavre du Duc de Guise fut brûlé aussi-tôt, tant on craignoit l'enthousiasme du Peuple, qui auroit bien pu honorer comme un S. Martyr, ce Prince, son idole pendant sa vie.

» Subvention,

» Subvention , Aide-chevels , & généralement de toute
 » contribution quelconque , à la réserve de la Capita-
 » tion & du Vingtième. Le Prince y a les droits de Foire
 » & de Marché , & perçoit à son profit , le quatrième de
 » toutes les boissons qui se vendent en détail ; il
 » nomme à tous les Offices des Tribunaux de Justice ,
 » aux Bénéfices-Cures (1) de la Principauté , & aux
 » Canoncats de la Collégiale d'Yvetot «.

Tant d'immunités attachées à cette Seigneurie , on ne sçait en quel temps , ni à quelle occasion , l'ont fait regarder comme un petit Royaume. Le Comte d'Albon , *Prince régnant* (1787) , semble avoir voulu consacrer cette tradition populaire en faisant graver un Sceptre (2) , au bas de son (3) Portrait. Sur le Fron-

(1) Le Curé actuel (1787.) M. l'Abbé *Déjardins* , a débuté dans la carrière Apostolique , par un Discours sur l'*Aumône* , prêché avec succès & imprimé à Paris , en 1785. Le nombreux bercail dont il est chargé , demande tout son zèle.

(2) La Maison d'Albon , originaire de Dauphiné , porte pour Armes , de Sable à la Croix d'or.

(3) Ce Portrait , accompagné du Sceptre en fautois avec le flambeau du Génie , se trouve imprimé en rouge , à la tête d'une brochure de 64 pages in-8°. , publiée en 1784 , à Paris , intitulée : *Discours sur cette question , si le siècle d'Auguste doit être préféré à celui de Louis XIV , relativement aux Lettres & aux Sciences* , par M. le Comte d'Albon , de la plupart des Académies de l'Europe. L'Auteur y donne le pas au siècle de Louis-le-Grand.

M. le Comte d'Albon , connu par d'autres Ouvrages

tispice de l'Eglise d'Yvetot , édifice moderne , très-décent & d'une majestueuse simplicité , on lit aussi cette Inscription latine (1).

D E O V I V E N T I ,
C A M I L L U S I I I .

Sur le Tabernacle du principal Autel sont écrits , en lettres d'or , ces deux mots :

D O N U M
P R I N C I P I S .

Le Seigneur d'Yvetot , en conséquence , a sa Justice , ses Gardes , sa Ferme générale , &c.

Un avantage plus précieux que tout cela dont jouit ce petit canton , c'est la fertilité & la beauté du sol. Rien de plus riant que la campagne au milieu de laquelle est situé le Bourg d'Yvetot. Les plus beaux Paysages de l'Ecole Flamande n'offrent point de Sites plus pittoresques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois , la paille & de la terre détrempée ,

plus importants , s'est sur-tout fait honneur en accordant l'hospitalité dans ses Jardins de Franconville , à la cendre du sçavant Auteur du Monde Primitif , *Court de Gebelin*.

(1) Cette Inscription en rappelle une autre d'un Iaconisme encore plus noble. C'est celle de l'Eglise de Ferney : DEO ,
VOLTAIRE

suffisient à la construction des maisons commodes & bien clausées ; peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs , elles offrent le coup-d'œil le plus agréable. Chaque petit domaine est palissadé ainsi , & ombragé par quantité d'arbrisseaux , dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne ; mais on n'en est pas moins gai , en s'abreuvant de cidre & de biere.

Il faut parcourir les Guinguettes pendant les quatre Foires qui s'y tiennent tous les ans , pour prendre une idée des Femmes Cauchoises , d'une figure moins intéressante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur Costume n'est pas plus heureux , mais une extrême propreté , le désir de plaire , l'amour de la parure , & quelque peu de coquetterie , président à leur toilette. Voici à ce sujet , un trait de caractère. Beaucoup d'entre les Filles d'Yvetot qui aiment à *piaffer* , expression du pays , pour peindre leur prétention en fait de parures , ne gagnant pas assez pour fournir aux frais de leurs ajustemens , prennent sur la longueur de leurs chemises , de quoi leur donner l'ampleur nécessaire au tour de gorge & aux rangs de manchettes attachées à la naissance du bras , selon leur usage bizarre. Enforte que ces chemises descendent à peine jusqu'à la ceinture ; mais aussi on n'a point ménagé l'étoffe , lors de la coupe des manches.

En général , les Mœurs ne sont point aussi pures qu'on seroit en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot , il est un lieu de plaisir , qu'on appelle *zigue-zague* , espèce de labyrinthe , dans

lequel le fil de la sagesse est sujet à se rompre.

Un usage digne de remarque, c'est que les Femmes entr'elles s'embrassent sur le front. On ne se donne point de baisers sur la joue.

A Yvetot on tient table long-temps, & l'on joue beaucoup. Le vin ordinaire y vaut vingt - quatre sols la bouteille ; on n'en boit pas tous les jours. Mais l'eau-de-vie est la liqueur favorite, même des Femmes.

La plupart des Filles passent leur jeunesse à filer du coton. On paye leur journée, en proportion de leur habileté, depuis quatre jusqu'à douze sols. Ce gain suffit difficilement à la toilette des Fêtes.

On y manufacture & on y trafique beaucoup de siamoises.

Les Habitans, de leur propre mouvement, viennent de former entr'eux, une Milice Bourgeoise, qu'ils appellent *la Cinquantaine*, parce qu'elle est composée de 50 personnes armées. Le Procureur Fiscal est leur Chef. Lors du passage du Roi, par Yvetot, pour se rendre à Cherbourg, en 1786, ils rendirent tous les honneurs militaires à leur Souverain : étonné du bon ordre & du zèle de cette petite Troupe, le Roi leur permit d'être ses seuls Gardes dans l'étendue de la Principauté. Les Cauchoises d'Yvetot se distinguèrent aussi dans cette occasion. Cinquante choisies parmi elles, vêtues de blanc, s'acheminèrent au-devant de Louis XVI, & lui offrirent un tribut de fleurs & de fruits. Celle qui marchoit la première, ceignit la tête de son Prince d'une couronne de Laurier.

Qu'on nous permette tous ces menus détails , qui servent à peindre les Mœurs de la Province , & sur-tout du pays de Caux.

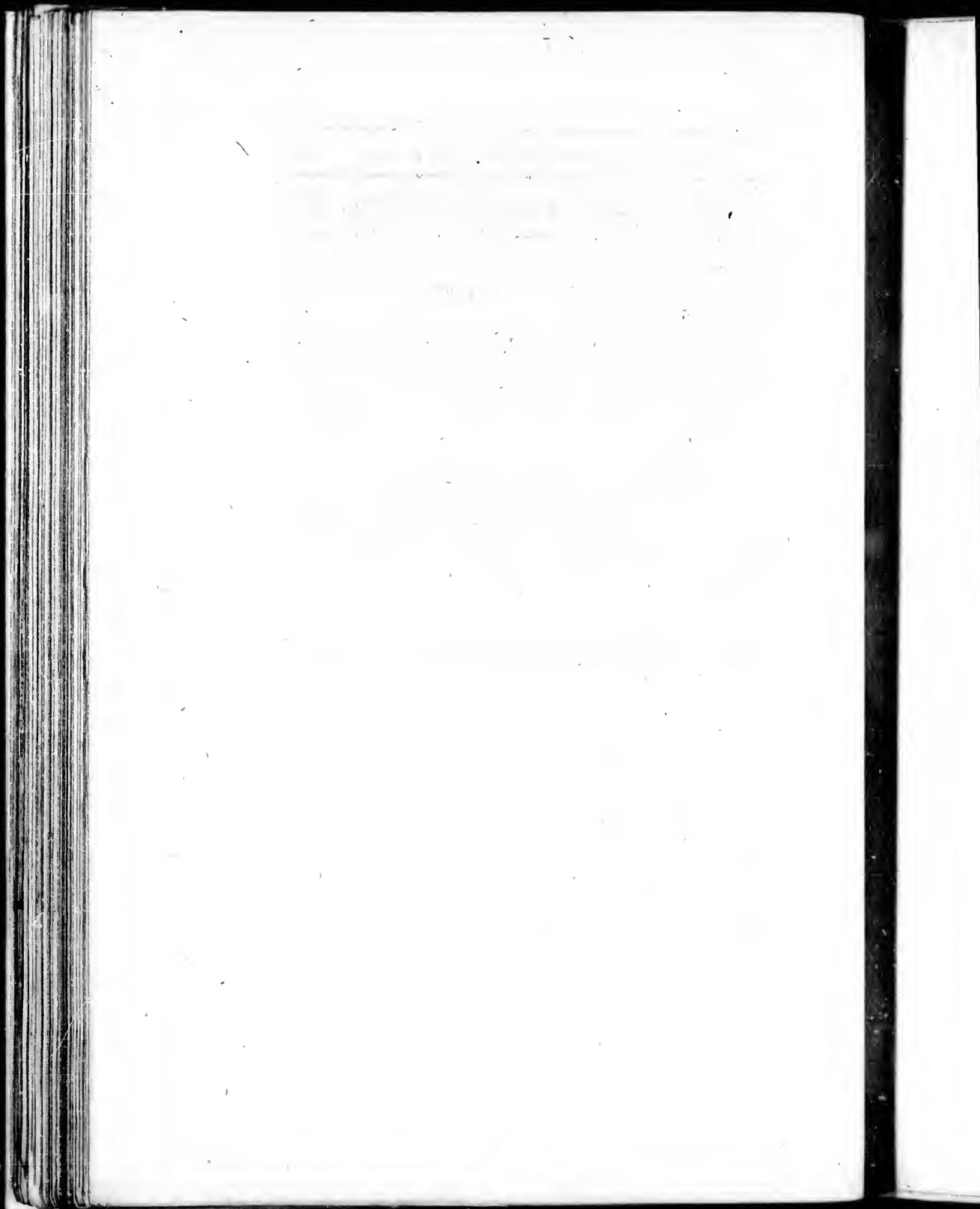
Le Bourg d'Yvetot & son territoire renferment de dix à douze mille ames.

Beaucoup de maisons du Bourg sont en brique. Le Château seul est de pierres , & d'une haute antiquité. Il tombe presqu'en ruine. On le conserve , par respect pour sa vétusté.

Le Prince a cédé le Jardin du Château , pour en faire des halles couvertes , qui sont très-belles.

St. Pierre est la Fête patronale du Pays ; mais les Habitans ne se distinguent guère par leur dévotion. Les Filles & les Garçons préfèrent la danse & la table aux soins de leur salut.

Fin de la Notice Historique sur le Pays de Caux.





Matelot provençal

NOTICE

TO THE PUBLIC

OF THE

PROCEEDINGS

OF THE

COURT OF COMMONS

IN PARLIAMENT ASSEMBLED

IN THE YEAR 1841

AND 1842

AND 1843

AND 1844

AND 1845

AND 1846

AND 1847

AND 1848

AND 1849

AND 1850

AND 1851

AND 1852

AND 1853

AND 1854

AND 1855

AND 1856

AND 1857

AND 1858

AND 1859

AND 1860

AND 1861

AND 1862

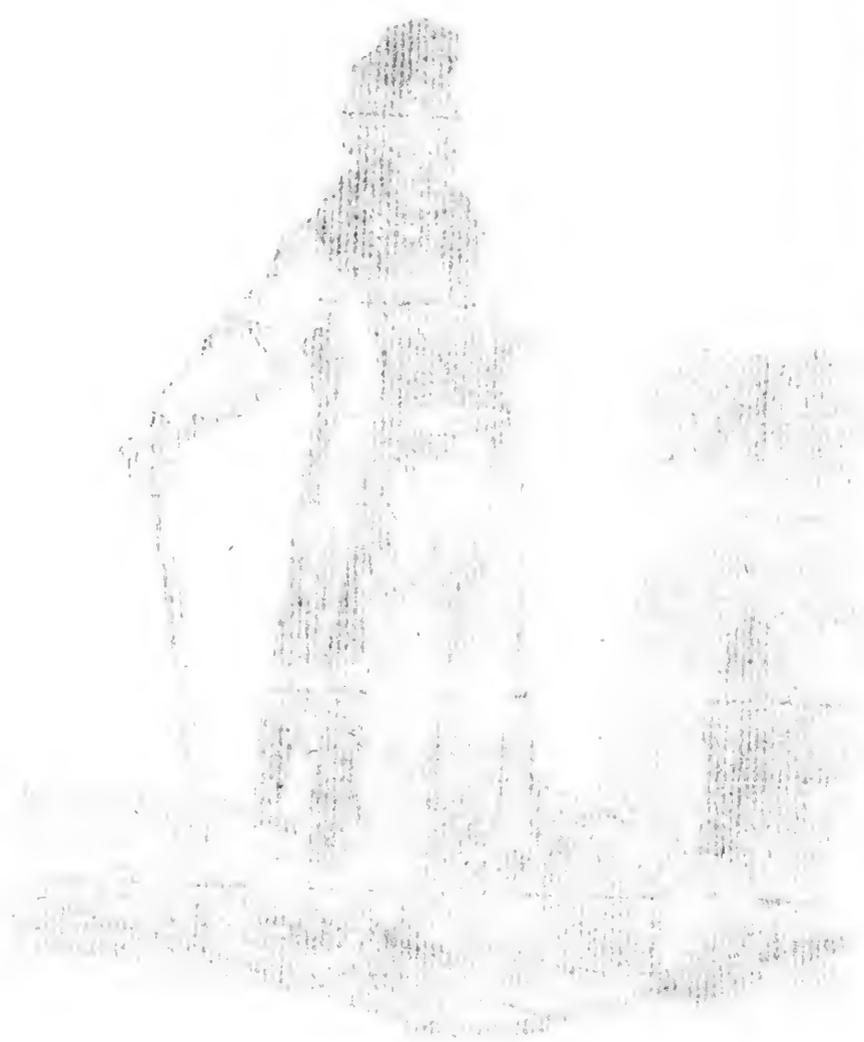
AND 1863

AND 1864

AND 1865

AND 1866

AND 1867



1600

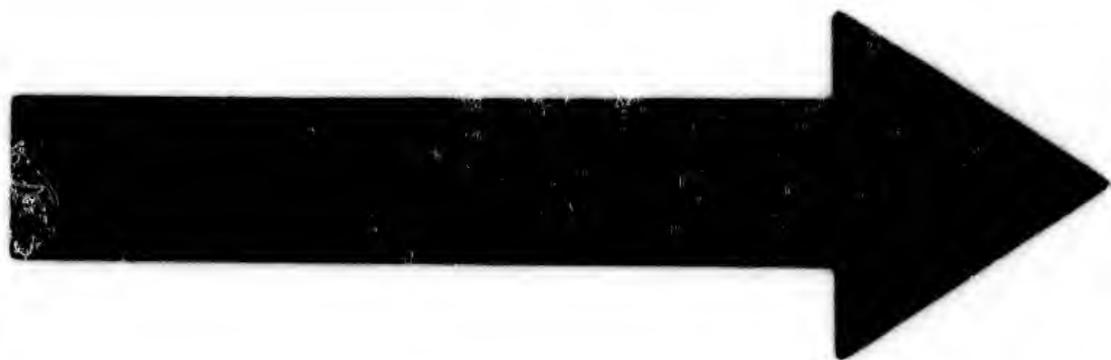
NOTICE

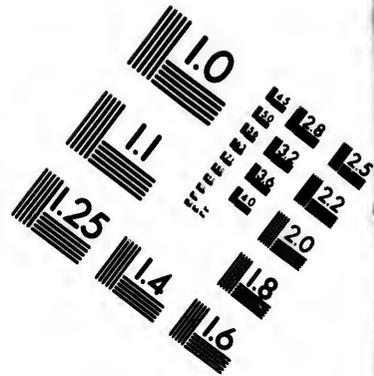
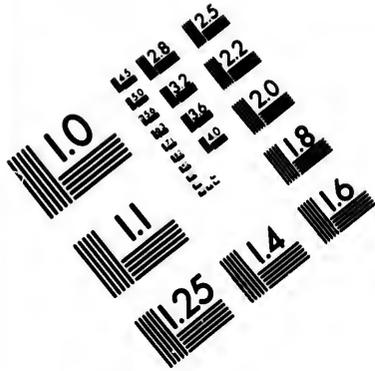
HISTORIQUE

SUR LA PROVENCE.

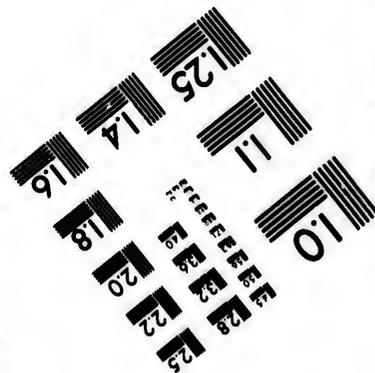
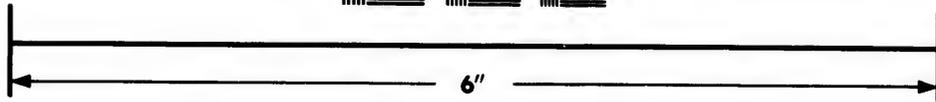
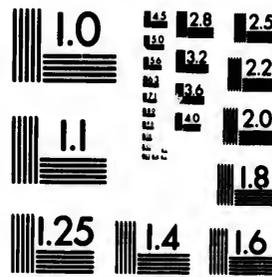
LA *Provence* est l'une des plus belles *Provinces* de la France. Son climat & ses monumens suffiroient peut-être à ceux qui n'ont pas la manie de voyager, pour leur donner une idée de l'Italie & des Romains. Son état actuel lui fait regretter peu ce qu'elle étoit jadis. Elle pouvoit avoir plus de gloire, mais elle ne faisoit pas plus de Commerce, & le sol n'étoit pas plus fertile. L'Observateur qui parcourt cette agréable contrée, y rencontre souvent les noms de Cesar & de Louis XIV. Et en effet, la Provence doit beaucoup à ces deux grands Princes, mais encore plus à la Mer. Sa principale richesse consiste dans son trafic maritime. Les Provençaux semblent nés pour ce genre de vie, & rappellent encore les Phocéens, leurs premiers ancêtres.

La Ville de Marseille expédie chaque année, pour plus de 3050000 liv. en Italie, de draps, serges, toiles, chemisettes de coton, bas de fil & de laine de miel, prunes, figues, huiles, vins, eaux-de-vie, &c. Elle en retire du chanvre, de la soie, du soufre, &c.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

riz, bled, anis, manne, &c. pour plus de 30336000 liv. Elle envoie en Espagne, des toiles, des cotons filés, des étoffes de soie & de laine, draps d'or & d'argent, galons & dentelles, futaines, bazins, buffles, chapeaux, peignes, épingles, quincailleries, papiers, prunes, encens, gomme arabique, galls, safran, & drogues de toute espèce, pour environ 9170000 liv. Elle en reçoit en échange, des laines, des soies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piastres, des huiles, du bois de campeche, de la falsepareille, du sucre, du vermillon, de la reglisse, des raisins secs, &c. pour un valeur d'environ 8185000. liv. Son négoce dans les échelles du Levant, est plus grand encore.

Aix est la principale Ville de la Provence, & une des mieux bâties de tout le Royaume. Elle entretient quelques Fabriques d'étoffes, & jouit du privilège de trois Foires par an, qui durent cinq jours chacune.

Les Habitans de *Pertuis* ne seroient pas fâchés que l'on crût originaire de leur Ville, *Petrone*; ce Poète épicurien, qui, désespérant d'amender ses compatriotes, chercha à se distraire des maux du despotisme dans le sein des plaisirs, & tira tout le parti possible de la vie.

Salon n'a de remarquable que le Tombeau de *Nostradamus*, le *Mathieu Lansberg* de son temps, supérieur à son siècle, puisqu'il ne se donna pas même la peine de le tromper avec esprit; il obtint la faveur de *Catherine de Medicis* & de *Henri II*; il reçut la visite & des écus d'or

d'or de Charles IX : tandis qu'Adam Crapone (dans un âge plus éclairé), natif de Salon , après avoir vivifié sa patrie par ses travaux hydrauliques , n'eut d'autre récompense que de laisser son nom à un Canal , & mourut à 40 ans , empoisonné par de lâches envieux.

Berre ne pourroit prétendre à une sorte de célébrité dans l'Histoire , qu'en prouvant que l'Etang de Marnagnane , distant d'une lieue , est l'ouvrage (1) de Caius Marius , ce Romain farouche , qui ne sçut que vaincre , & souilla toujours ses trophées dans des flots de sang.

Tout près de là est Martigues , dont les Habitans ne payent point de Tailles. La pêche du poisson , celle du corail , des coquillages & autres productions marines , est leur principale occupation. Le Corps des Pêcheurs & des Matelots y donne presque tous les ans , le spectacle des Joutes sur la Mer , au son d'instrumens militaires.

Des Pêcheurs & des Matelots Catalans fondèrent la Ciotat , petite Ville maritime , qui a un bon Port & une Amirauté.

Ollioules & la Cadiere ne sont que deux Bourgs près de la Mer ; mais les Couvens qu'ils renferment ne les ont rendu que trop fameux par le scandale que le Père Girard y a donné aux Mœurs & à la Religion.

(1) Lors de son expédition en Provence , contre les malheureux Teutons,

Arles mérite l'accueil des Voyageurs & par sa position présente & par les souvenirs qu'elle rappelle. Elle possède encore des restes de la puissance Romaine. Jules Cesar y éleva un Amphithéâtre. Elle érigea une Colonne au grand Constantin, vers l'an 275. Quatorze siècles après, elle redressa un ancien Obélisque en faveur de Louis-Le-Grand. Ces deux Princes avoient quelques rapports dans leurs caractères. Constantin & Louis XIV étoient sujets à prendre le faste pour la vraie grandeur.

Arles est le Siège d'une Amirauté.

La première Eglise Chrétienne de France a été élevée, dit-on, dans le Bourg de Notre-Dame de la Mer, au milieu de l'Isle de la Camargue. Les Habitans sont Pêcheurs & Mariniers sur le Rhône.

Tarascon, voisine de Beaucaire, n'a point changé de nom depuis Strabon & Ptolomé. On en dit les Habitans fort gais.

La petite Ville de St. Remy ose à peine se glorifier aujourd'hui d'avoir donné la naissance à Nostradamus.

Marseille, Capitale de la Provence par le fait, si ce n'est par le droit, est très-ancienne, comme on sçait. Elle ne compte déjà pas moins de 24 siècles. Elle soutint un siège contre Cesar. Le Conquérant des Gaules la réduisit à sa discrétion, & eut le bon esprit de lui pardonner, après toutefois l'avoir désarmée. Avant cette fatale époque, le gouvernement de Marseille étoit aristocratique. Son Sénat, composé de 600 personnes éclairées, étoit devenu l'oracle des Gaules. Le siège

de Marseille est assez bien peint dans ces quatre vers de Frédéric II , (1) Roi de Prusse :

Marseille de ses Forts jusqu'alors indomptés ,
Repoussa de Cesar les assauts répétés ;
Lassé de ces longueurs , mais sûr de sa fortune ,
Cesar soumit Marseille à l'aide de Neptune.

L'Art de la Guerre , Chant IV.

Parmi les Etablissmens qu'elle renferme , on distingue les Ecoles d'Hydrographie & de Construction. C'est dans le bague de son Port , que Montesquieu montra une ame aussi belle que son génie étoit beau. On se souviendra long-temps du trait de bienfaisance qu'y exerça l'Auteur de l'Esprit des Loix , & qui ne fut connu que plusieurs années après sa mort. Cette belle action a fourni au Théâtre un Drame intéressant , sous le titre du *Bienfait Anonyme*. L'Auteur du *Tableau de Paris* (M. Mercier) , en a fait aussi une pièce nationale , intitulée : *Montesquieu à Marseille*. C'est ainsi que l'Auteur Dramatique y peint le caractère des Provençaux : « Le Provençal , actif & plein de feu , » est propre au Commerce , aux Arts & à la Guerre. » On le voit se distinguer par-tout. Il est laborieux & » frugal ; il a dompté la stérilité (2) de son territoire » par l'économie. J'ai trouvé ici (3) plus communément

(1) Voyez notre Notice Biographique sur ce personnage illustre , insérée dans la Galerie universelle des Hommes célèbres , depuis Léon X , in-48. fig.

(2) Ceci n'est pas tout-à-fait exact.

(3) A Marseille.

» qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent » à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme » par instinct. On diroit que leurs belles qualités n'ont » pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose » de rude; mais ils ne sont pas du moins étonnés » des vertus qu'ils possèdent ».

A Pomieres, Bourg de la Sénéchaussée de Bigroles, se voient encore les restes de la Pyramide triomphale, élevée pour éterniser la victoire sanglante de Marius, sur les Cimbres.

On va encore en pèlerinage à la Ste. Beaume, parce que nos Pères, plus crédules que leurs neveux, y alloient.

Au haut du Mont-Cotignac est une Chapelle de Notre-Dame des Graces, ainsi nommée, plus à cause des graces qu'on lui demande, que de celles qu'elle accorde.

Toulon est une Ville forte & commerçante. Louis XIV lui donna un Port & un Arsenal, où l'on enseigne les Mathématiques aux Gardes de la Marine. La Salle des Voiles est immense. Il y a une Amirauté. Elle a aussi diverses Manufactures pour occuper les pauvres, & quelques fabriques de grosses étoffes de laine.

Fréjus, siége d'une Amirauté, n'est pas une Ville de fraîche date. On y rencontre à chaque pas, des monumens Romains, des Acqueducs, des Amphithéâtres, des Statues, des Trépieds, &c.

Fayence , petite Ville sur un ruisseau , dans les montagnes de la Sénéchaussée de Draguignan , fabrique encore de belles vaisselles de terre , qui lui ont probablement donné le nom qu'elle porte ; car on sçait que la fayence est originaire de Faenza en Italie.

Il y a une Verrerie au Bourg d'*Auvaire* , non loin de l'endroit précédent.

Grasse est une Ville peu grande , mais riche & peuplée. On y commerce des fruits secs , l'huile d'olive , des parfums , des peaux en mégies & des cuirs tannés qu'on recherche.

Antibe n'est connue que par l'apprêt de ses *Anchois*.

Vence , Ville ancienne , n'est aujourd'hui qu'un petit Evêché , dont la Cathédrale occupe la place d'un Temple de Mars. Les modernes se sont permis de plus étranges métamorphoses.

La haute Provence a peu de Villes de quelque importance. *Senex* , *Riez* , *Glandeve* sont peu de chose , malgré leur titre d'Evêché.

Digne seroit moins connue encore , si cette petite Ville n'avoit servi de berceau à Gassendi , qui n'eut pas le génie de Descartes , son rival ami , mais qui fut , dans ses écrits & dans ses mœurs , aussi bon Philosophe.

Sisteron s'honore de la naissance d'un personnage intéressant , *Albertet* , qui aima comme Petrarque , & qui mourut d'amour. C'étoit l'un de ces Poètes Provençaux si justement célèbres par leurs chansons , remplies de grace & de sentiment , de délicatesse & de feu.

Trois Foires, de trois jours chacune, enrichissent Forcalquier, dont les Habitans d'ailleurs sont exempts de péages par toute la Province. Son territoire, en franc-alleu, est l'un des plus agréables de la France.

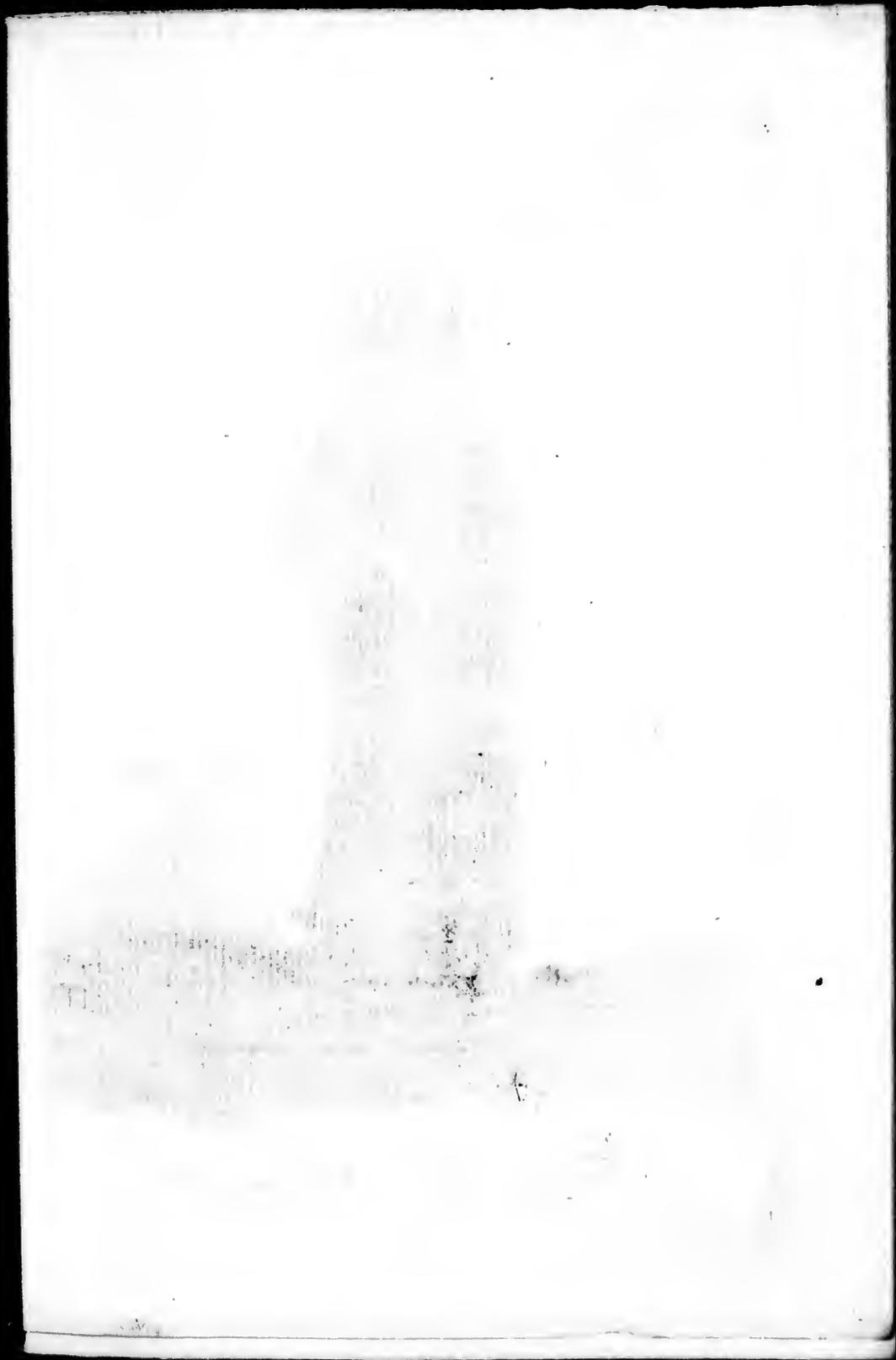
Les Antiquaires qui passent par la Ville d'Apt, s'arrêtent pour examiner les restes d'un Amphithéâtre Romain. Les ames dévôtes s'y arrêtent aussi, pour y baiser les reliques du corps de la Vierge Sainte, exposées à la vénération des fidèles pendant tout le jour de la Fête de l'Assomption.

Barcelonnette est le chef-lieu d'une Vallée, comparable à celle de Tempé; canton tout-à-fait convenable à la vie pastorale dont nous n'avons plus d'idée. N'en accusons pas la Nature. Tous les ans, elle étale à nos yeux de beaux tapis de verdure; tous les ans, elle nous invite à ses Fêtes printannières: mais elle ne trouve plus parmi nous, d'acteurs pour répéter tous les ans les scènes champêtres de Théocrite. Il y a bien encore de rians paysages; mais il n'y a plus de Bergers.

Fin de la Notice Historique sur la Provence]

ient
pts
en
pt,
ltre
y
ées
e la

pa-
able
Pen
nos
ous
uve
les
ore



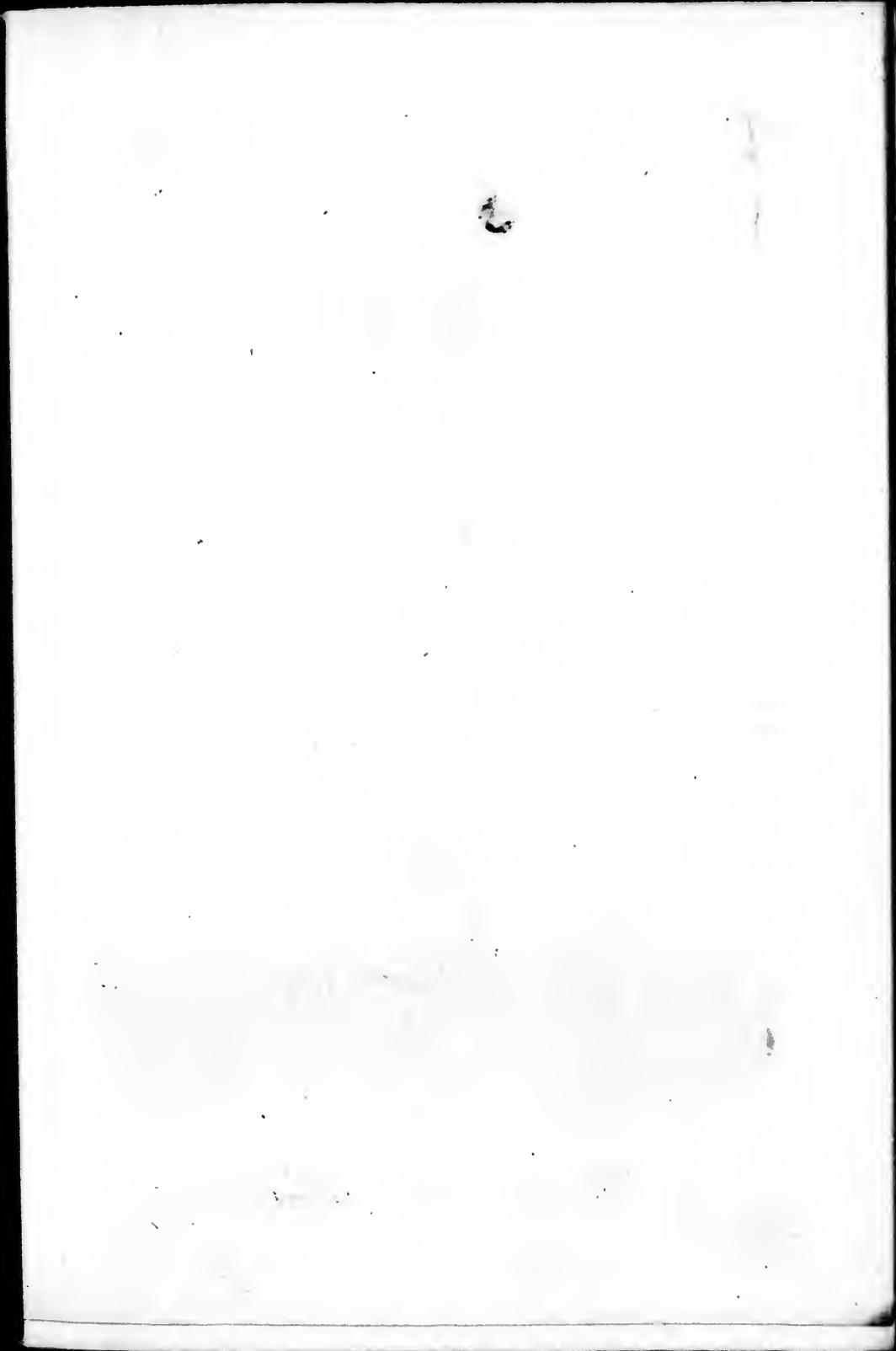


Femme de Navarre





Fountain of the ...





Homme de Navarre



Homme de - Vauvre

NOTICE
SUR LA NAVARRE,
HAUTE ET BASSE.

*R*OI de France & de Navarre : le Monarque des François ne prend pas d'autres titres. Cependant, à l'exemple de plusieurs de ses voisins, il pourroit accompagner son nom d'une longue suite de diverses qualifications plus ou moins légitimes. Mais il préfère de donner une leçon de modestie ; & même l'Écu de *Navarre* n'est peut-être accolé à celui de France, que pour faire sentir davantage le ridicule des prétentions à la multiplicité des Royaumes, sous un seul Sceptre, & en même temps pour conserver des droits sur la totalité d'une Province, dont on ne daigne pas réclamer la partie usurpée.

Au reste, tout ce faste diplomatique que des Princes d'Europe ont eu la petiteffe d'emprunter aux Despotcs de l'Asie, ne prouve rien & n'en impose plus. L'étiquette & l'habitude sont qu'on s'en sert encore. Mais on convient assez généralement que le grand nombre des Provinces & l'étendue des Empires se trouvent trop ordinairement en raison inverse de leur force & de leur prospérité. Les grands Administrateurs paroissent enfin convaincus qu'il est plus glorieux & plus doux de mériter l'amour d'une certaine quantité d'individus

2 NOTICE SUR LA NAVARRE,

heureux, que de régner sur une multitude de mécontents.

La Navarre qui, du temps de Jules-César, faisoit partie de la Novempopulanie, passa successivement sous la domination des Romains, des Wisigots, des François, des Gascons, des Ducs d'Aquitaine. Abandonnés de Louis-le-Débonnaire, ils se donnèrent un Chef pour secouer le joug des Sarrafins. La Maison de ses premiers Rois éteinte, ce pays, limitrophe de la France & de l'Espagne & presque dans les Pyrénées, devint le domaine de plusieurs Princes, tour-à-tour, & enfin appartient à la Maison d'Albret.

« Quoique le Royaume de Navarre ait été porté
» à la Couronne de France par Henri - le - Grand,
» les Espagnols ne laissent pas de jouir de la partie
» qu'on appelle la Haute Navarre, par droit de bien-
» séance; parce qu'elle étend les limites de leur Etat,
» jusqu'aux Pyrénées. Ferdinand V, Roi d'Arragon,
» l'enleva injustement sur Jean Albret, grand'père
» maternel de notre Henri IV. L'Empereur Charles-
» Quint, dit-on, étant à l'article de la mort dans le
» Couvent des Hiéronimites de S. Just en Estramadure,
» où il s'étoit retiré en 1556, pour y finir ses jours,
» commanda à Philippe II, son Fils, de restituer la
» Navarre au Roi de France, vu qu'il ne la possédoit
» pas à bon titre; & que Philippe II n'en ayant rien
» fait, s'en déchargea sur Philippe III, son Fils, qui ne
» s'en acquitta pas mieux que lui ».

Tous ces remords de Princes, *in articulo mortis*, n'ont apporté guères plus de profit aux vivans que d'honneur

d'honneur aux morts : on en reste pour l'ordinaire , à l'aveu de la faute ; & la conscience du convalescent ou du successeur ne se croit pas du tout obligée d'acquiescer celle du malade ou du moribond.

La Haute Navarre ne valoit guère la peine d'une injustice. C'est un Pays de montagnes, pauvre & assez peu fertile, qui s'accommoderoit mieux du régime républicain. Les Habitans ont leurs loix particulières & s'imposent eux-mêmes. On les dit adroits & laborieux, galants, mais jaloux. Les Femmes sçavent encore s'en faire respecter.

Pampelune en est la Capitale & le chef-lieu de la Justice. Les Magistrats n'y siègent sur leur Tribunal, que pendant trois ans. On les élit une seconde fois, pour trois autres années, quand on est content d'eux ; & il faut que le Juge, parvenu à la fin de son temps, mette fin aussi aux procès dont il a connoissance. On dit que les Plaideurs se louent beaucoup de cet arrangement ; du moins ils apperçoivent un terme à leur attente.

Le plus beau Monument de cette Ville, est un Edifice assez considérable, & qu'on appelle Maison de Conversation. Il occupe le centre d'une Place publique, circonscrite par un portique quarré. C'est là que se rassemblent les Habitans des deux sexes, pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Un Théâtre ne produiroit pas les heureux effets qu'on retire de cet établissement. Les Citoyens de Pampelune se servent eux-mêmes de spectacle ; obligés de s'observer

4 NOTICE SUR LA NAVARRE, &c.

l'un l'autre, ils font des sacrifices à l'opinion publique ; & les mœurs y gagnent.

C'est à Xavier , Bourg du district de Sanguesa , dans la Navarre Espagnole , que naquit François , l'Apôtre des Indes. On n'auroit rien à reprocher aux Espagnols , si leurs expéditions dans l'Occident , eussent été conduites dans le même esprit que les Missions de François Xavier dans l'Orient. Il ne courut tout au plus , que le risque de passer pour un insensé (1) parmi les Japonois ; Fernand Cortez fut regardé comme le Bourreau des Américains.

La Navarre Française ou Basse Navarre , a bien moins d'étendue que l'autre , & est encore plus pauvre. Mais avec du travail , le sol y nourrit les Habitans , pour la plupart d'un caractère tout-à-fait aimable.

S. Jean-pied-de-Port est la seule Ville , ou plutôt le seul Bourg d'un peu d'importance. Au reste , le nombre & l'opulence des Cités dans une Province , sont des signes équivoques du bien-être des Habitans. Un canton qui seroit peuplé également sur tous les points de sa surface , & couvert de petits domaines isolés & bien tenus , offriroit à l'Observateur sage un coup-d'œil plus satisfaisant à tous égards , que deux ou trois amas de maisons dont la population métamorphoseroit le reste de la contrée en un désert.

(1) Xavier se vit traiter par les Indiens , comme un insensé , dit Racine , Histoire Ecclésiastique , T. 9 , art. 23.

Fin de la Notice sur la Navarre , Haute & Basse.

.
e
n
. .
,
e
e
es
n
fa
n
il
as
le.
—
un
3•

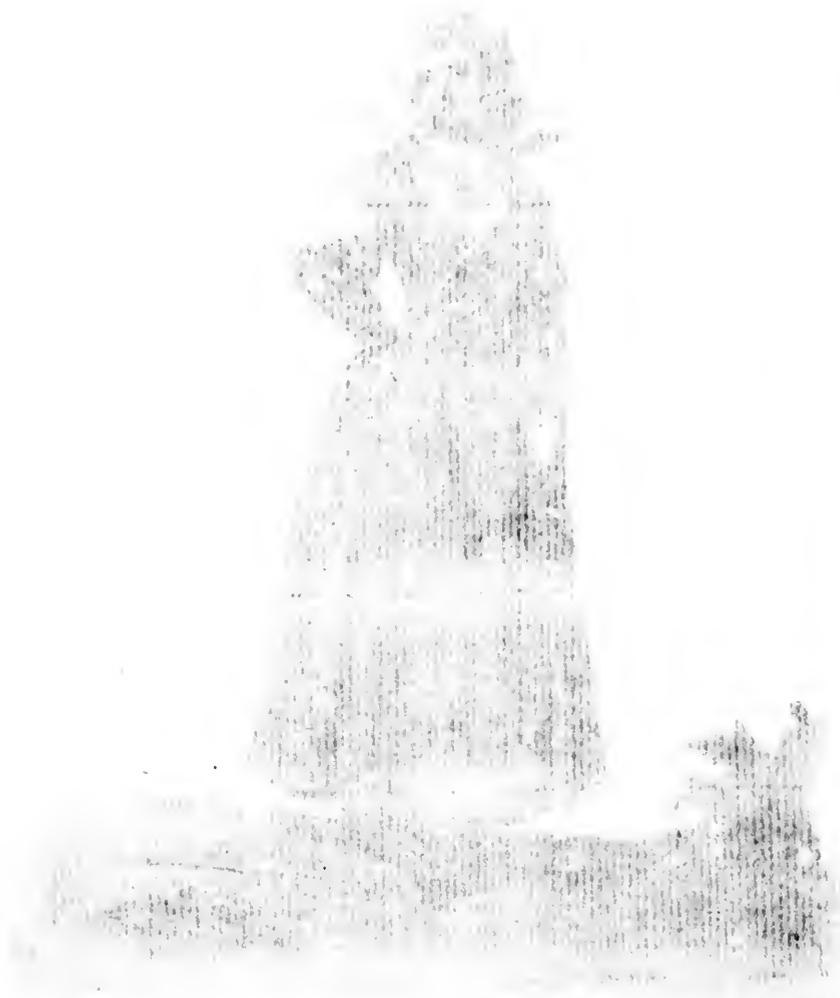


femme de t'Aragon.

Windle sculp.

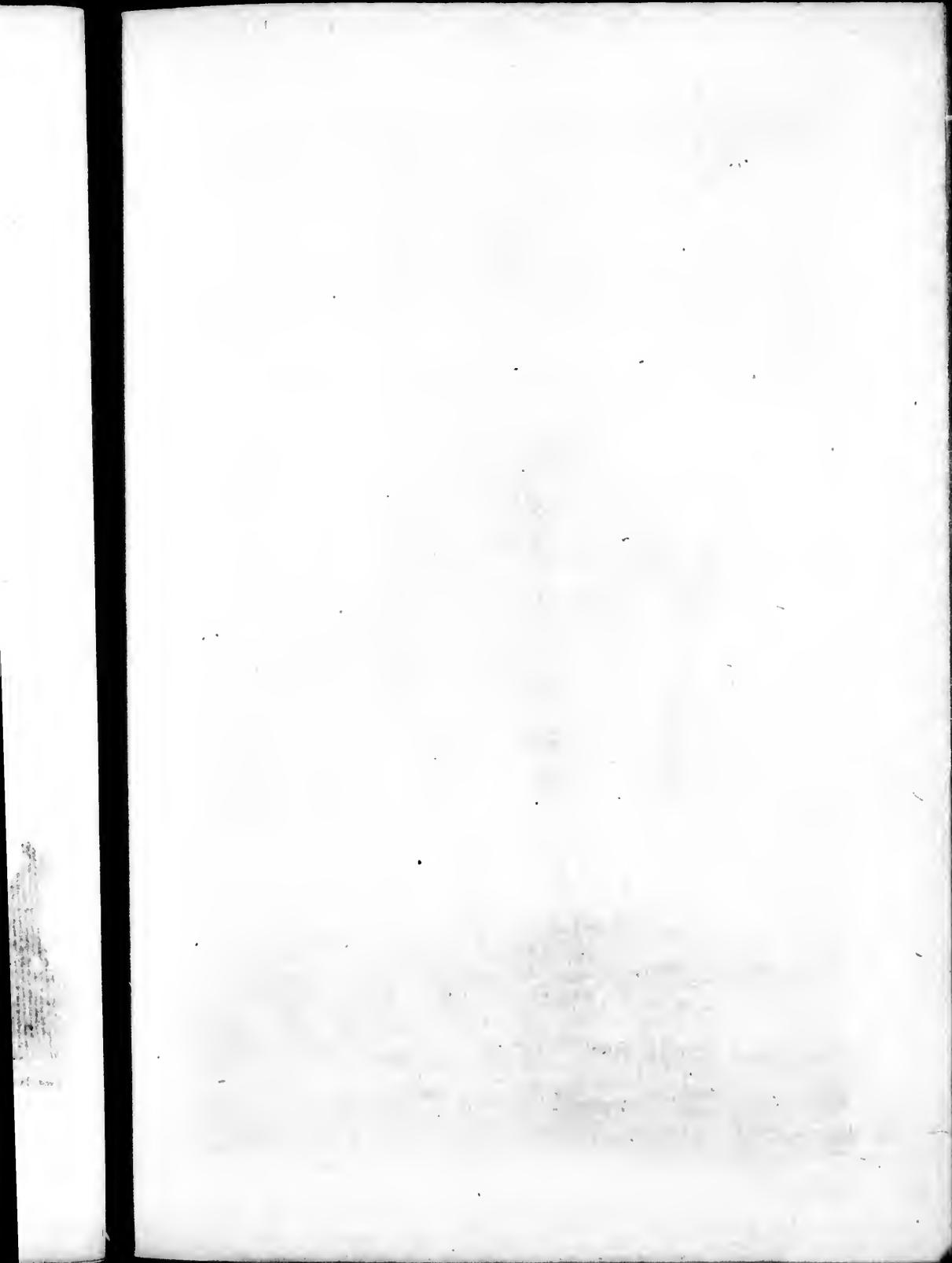


Windle sculp.



Monument to the ...

1850





Mixelle sculp.

Homme de l'Aragon.

M U R S E C O U T O M E S D E L A N O U V E L L E

Le Royaume d'Aragon n'est point un Royaume
 simple, mais les Aragonnois ont une
 Couronne d'Etat que le pape ne peut décerner. Ils ont
 une Couronne d'Etat, et une Couronne d'Empire.
 Ils ont une Couronne d'Empire, et une Couronne
 de France de toute l'Espagne. Le Prince du royaume
 est un long-temps du joug de la couronne. Son pater-
 nal est un héritier à la couronne. Il est digne
 d'être un Despote, mais il n'est pas un Despote.
 Il ne peut pas préférer pas toujours la couronne à la
 couronne des ennemis fournis. On ne put tout-à-fait
 s'en passer les Aragonnois, ils montrent encore un
 courage, une hardiesse peu ordinaire. Ce qu'ils font
 est un grand mal, et qu'il est un grand mal de
 leur. Ils regardent encore comme important au reste
 de la couronne, avec le temps, à la couronne
 d'Espagne. Ils se distinguent aussi par la violence de leur
 couronne, mais ils n'ont ni couronne ni couronne par
 la couronne, et se couronne couronne. Ils se
 couronne couronne, et se couronne couronne.
 Ils se couronne couronne, et se couronne couronne.

sculp.



I
C
un
pe
les
plu
pré
am
des
car
qua
dén
cour
n'a
fiert
des
d'Es
espr
que
leurs
omb



M Œ U R S
E T C O U T U M E S
DES ARRAGONOIS.

LE Royaume d'Arragon n'étoit autrefois qu'un Comté; mais alors les Arragonois vivoient libres sous un chef qui n'étoit que le premier défenseur de l'indépendance commune. Alors ils pouvoient encore se dire les descendans de ces braves Celtibériens, peuples les plus puissans de toute l'Espagne. La stérilité du sol les préserva long-temps du joug de la servitude. Leur patrie, amas de rocs indéfrichables, ne parut pas d'abord digne des regards d'un Despote. Mais enfin leur tour arriva; car les Rois ne préférèrent pas toujours la qualité à la quantité des provinces soumises. On ne put tout-à-fait dénaturaliser les Arragonois; ils montrent encore un courage, une hardiesse peu ordinaire. Ce qu'ils sont n'a pu leur faire oublier ce qu'ils étoient. Pleins de fierté, ils se regardent encore comme supérieurs au reste des peuplades soumises, avec le temps, à la couronne d'Espagne. Ils se distinguent aussi par la vivacité de leur esprit; mais ils n'ont pu conserver de leur ancien état que le droit précaire de se gouverner selon leurs loix & leurs coutumes particulières; foible dédommagement, ombre vaine d'une liberté dont ils ont perdu pour

jamais la réalité. La Noblesse accueille les Etrangers avec beaucoup d'empressement & d'égards; mais le peuple indiscipliné & malheureux sur un fol ingrat qu'il habite malgré lui, se rassemble sur les grandes routes, & se pourvoit, par la violence, de ce qu'il ne peut obtenir autrement. Malheur aux jeunes beautés qui tombent entre leurs mains; on exerce impitoyablement sur elles le droit du plus fort; & le plus fort ne connoît d'autre loi que celle de ses besoins & de ses desirs.

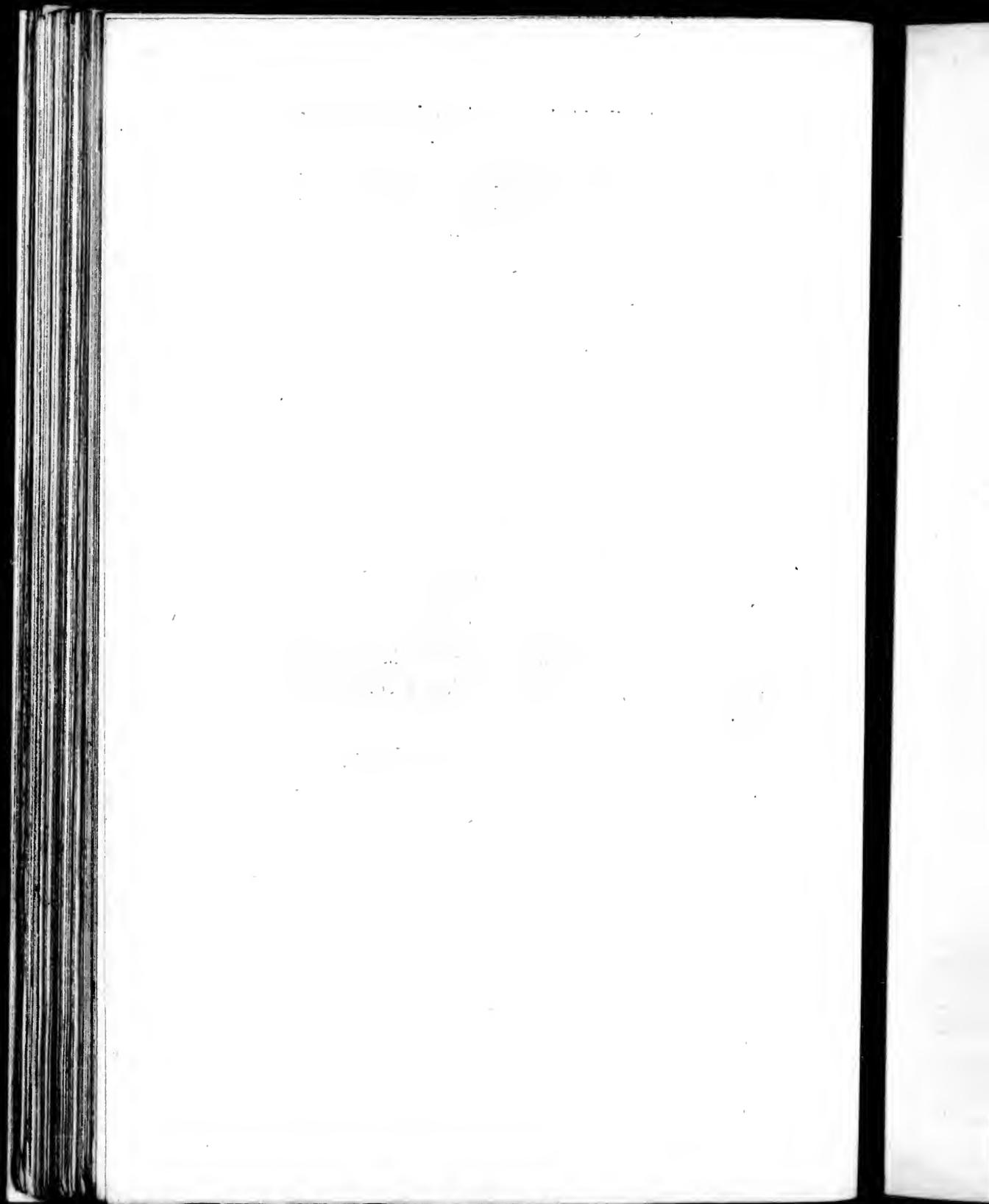
Sarragosse est la capitale de l'Arragon, Cité antique dont les Phéniciens jettèrent les fondements, & qui fut habitée par une colonie Romaine sous l'Empereur Auguste. Qu'elle est changée! & c'est à l'Inquisition qu'on doit cette métamorphose. Le plus célèbre des Grands Hommes modernes que cette ville a produit, c'est Molinos.

Il existe encore, mais dans un état pitoyable de dégradation, d'autres villes de la plus haute ancienneté. Ptolémée, dans sa Géographie, parle de Jacca; on la retrouve encore aux pieds des Pyrenées, sur la rivière d'Arragon. Elle nourrit quatre Couvens qui devoient la dispenser des frais d'un Hôpital qui est bien tenu. C'est aussi le Siège d'un Evêque qui n'est doté que de vingt mille livres de revenu. Jacca est le chef-lieu d'un district composé de cent quatre-vingt-dix-sept villages. Voici le costume d'un habitant de ce canton; il respire la simplicité, pour ne pas dire l'indigence. Le bonnet rabattu est la pièce la plus ornée. Le vêtement de dessous est court & ample. Par-dessus on passe une espèce de farau de toile ou de gros drap, selon la saison, Ce

vêtement , qui ressemble à une tunique de Diacre par devant , a la forme d'un manteau court par derrière , avec un capuchon fort large , ce qui fait paroître les épaules grosses. Par-dessus les bas , on passe des chaufsons fort hauts ; des pantoufles ouvertes sur le pied , fort assujetties par des courroies croisées & attachées aux jarrettières de la culotte.

Une Campagnarde Arragonoise est vêtue comme les femmes de la Cour de France du temps de Henri IV ; un collet monté faisant l'éventail , arrondi tout autour du col derrière la tête. Elle porte un corset sans manches , sous lequel les manches de la chemise bouffent sur le haut du bras. Le reste du bras est couvert de ce qu'on appelle encore aujourd'hui des amadis , mais garnies avec beaucoup de richesse. Le collet de la chemise se ferme au haut du sein & ne laisse rien entrevoir. Au bout d'un grand chapelet , qui retombe sur la poitrine , sont ordinairement suspendues quantité de médailles consacrées , de croix & autres menus objets de dévotion ; c'est la mode du pays. C'est l'esprit dominant de la province. Heureux les habitans , si la superstition ne donnoit lieu qu'à des ridicules.

Fin des mœurs & coutumes des Arragonois.







Catalanne.

Mirelle sculp.

elle sculp.







Catulan.

DE J R S

COUVE

CHAPITRE

que, pour...
 habitent...
 dans ce qui...
 tel, la notion...
 d'objets...
 d'analyse...
 la nature...
 de beaux...
 de l'âme...

de l'âme...
 de l'âme...
 de l'âme...

The scaly



L

L

orig
lui d
peut
la be
tère
avan
s'app
faire
néce
poir
auffi
offri
& d

Le
le ca
a vu
tions
la lib



M Œ U R S

ET C O U T U M E S

D E S C A T A L A N S .

LA Catalogne , province d'Espagne , fut , dit-on , originairement habitée par les Goths & les Alains , qui lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui . Cela peut être : mais ce qui doit intéresser davantage , c'est la bonté du sol , le nombre des habitans & leur caractère digne d'éloges à bien des égards . Cette province avantageusement située , se suffiroit à elle-même , si elle s'appartenoit . La nature ne lui a presque rien laissé à faire pour être heureuse . Les productions de première nécessité y sont abondantes & trompent rarement l'espoir du cultivateur laborieux . Sa position lui ménage aussi la ressource du commerce ; & les montagnes lui offriroient , dans l'occasion , plusieurs moyens de défense & de sûreté .

Les Catalans ont tenté plusieurs fois de faire revivre le caractère national de leurs premiers ancêtres . On les a vu naguères soutenir au prix de leur sang leurs prétentions à l'indépendance . Ils ont fait plus d'un sacrifice à la liberté . Dans les beaux jours de la Grèce , le succès

eût couronné leur généreuse audace, Mais la saison d'être libre est passée pour l'homme. La Catalogne s'est vue traiter de province rebelle par les Rois d'Espagne ; & les habitans actifs & courageux, laborieux & fiers, attirent sur eux l'œil du Gouvernement comme sur des sujets suspects. L'Inquisition a un Palais dans la Capitale de cette province, & obstrue tous les passages à la lumière. Les Catalans n'osent point lire.

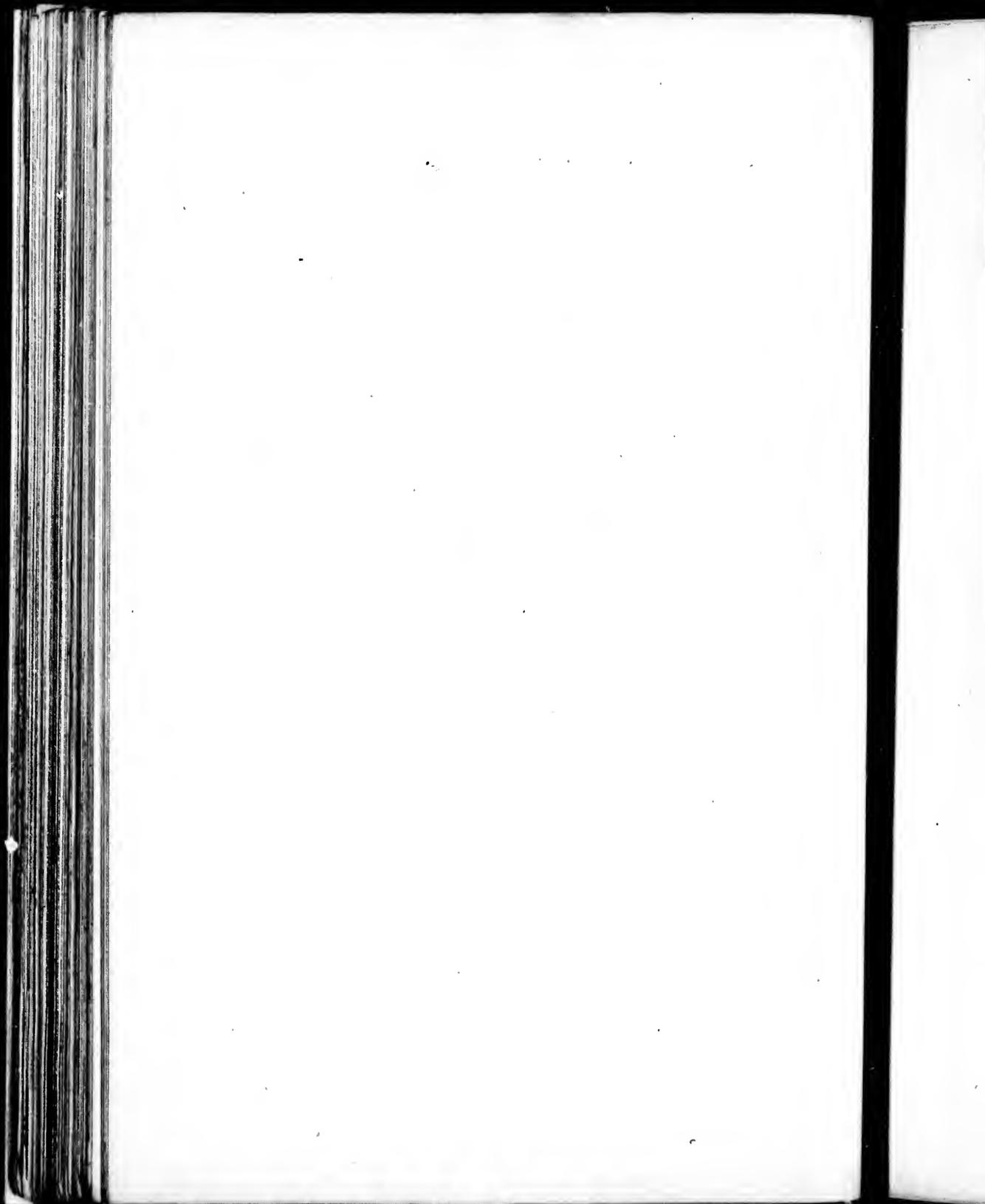
Tarragone est moins commerçante que Barcelone ; mais elle rappelle des souvenirs qui contrastent parfaitement avec l'état actuel des choses. Son Archevêque, avec ses 110000 livres de revenu, ne dédommage pas cette Cité antique de la gloire dont elle brilloit jadis, lors du séjour des deux Scipions dans ses murs. L'enceinte de l'Eglise de Notre-Dame des miracles, bâtie aux dépens des monumens Romains, n'atteste que les ravages du temps, & la bizarrerie des évènements.

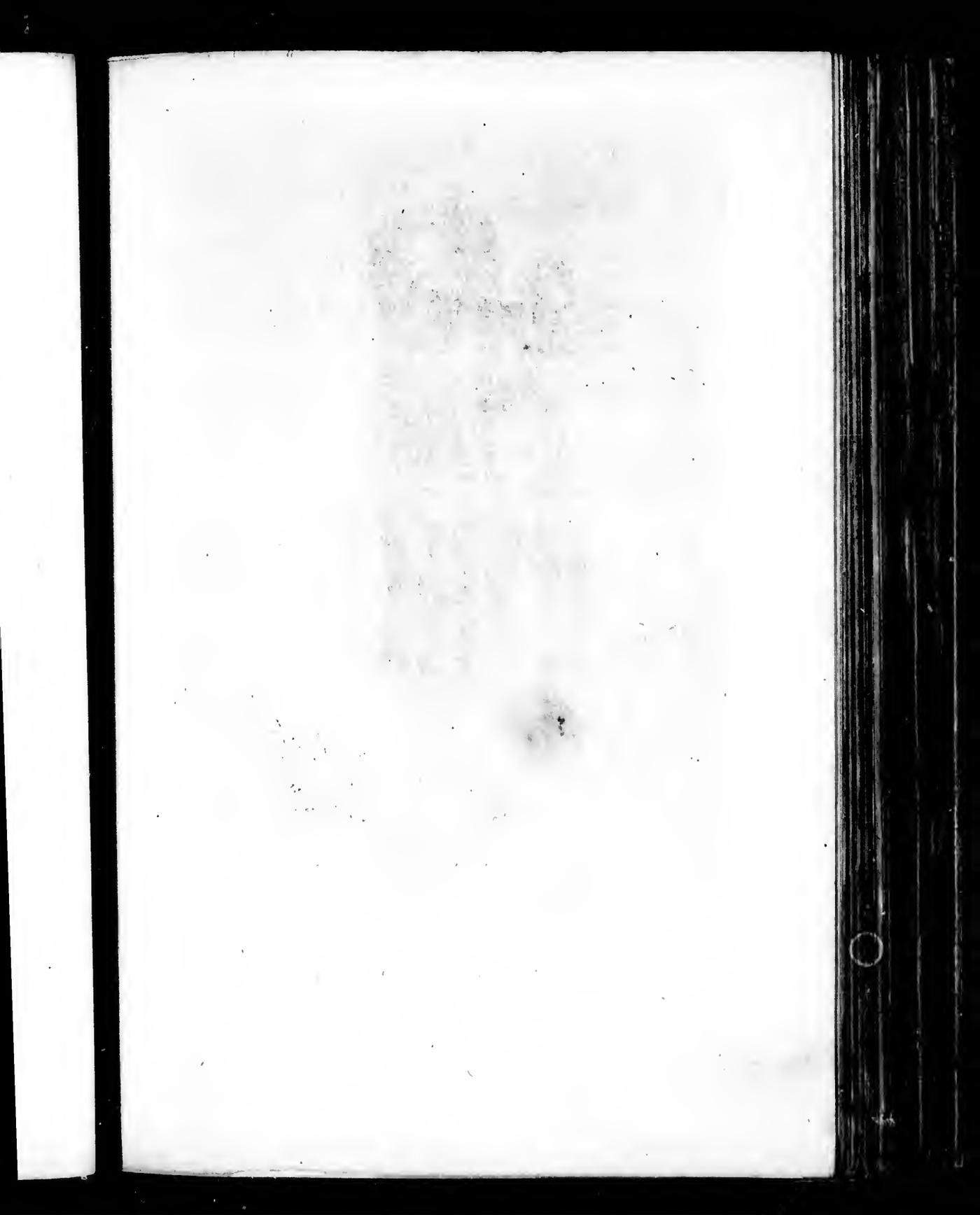
Le costume du Catalan achèvera son signalement. Il renferme ses cheveux dans un réseau, & se couvre la tête d'un bonnet dont la pointe, garnie d'une houppe, retombe sur le côté ; il fait usage aussi du chapeau à trois cornes. Son habit de dessous est court ; c'est une espèce de gillet qui se croise sur l'estomac, & se ferme avec des boutons ; il est orné de revers. Les manches sont assez justes & descendent jusqu'au poignet ; elles sont fendues par le bas avec plusieurs boutonnieres sur un revers de couleur différente du reste. Par-dessus, il porte une draperie, manteau très-ample dont il s'entoure les reins, mais dont le haut ne lui couvre qu'une épaule & qu'un bras. Ses culottes sont à la Fran-

çoife; mais il ne cache pas les jarretières de ses bas. En place de souliers, il porte des sandales ou pantoufles qu'il assujettit avec des courroies croisées autour de sa jambe, à la manière des brodequins des Anciens.

Les Catalanes ont le derrière de la tête & des épaules couvert d'un large voile assujetti sur le haut du front. Un corset qui dessine la taille se lace par devant; & ce qu'il laisse trop à nud est recouvert par un fichu rayé & fixé au milieu du sein avec deux épingles à grosses têtes. Ce corset, ordinairement brodé, a des manches qui ne passent pas l'endroit de la saignée. Un jupon descend jusques sur la cheville, & par-dessus un tablier moins long & très-étroit. Elles portent des mules pour chaussures.

Fin des mœurs & coutumes des Catalans.







femme de Burgos.



NOTICE

HISTORIQUE

DES BURGOS.

L'histoire des Espagnols se trouve dans l'ouvrage de
 Fr. X. de S. J. de la Cruz, qui est le plus exact et le
 plus complet sur les usages et les mœurs de ce
 peuple. On trouve aussi dans l'ouvrage de S. J. de la Cruz
 une description de la ville de Burgos, qui est une
 ville très ancienne et très célèbre. On trouve aussi
 dans l'ouvrage de S. J. de la Cruz une description de
 la ville de Burgos, qui est une ville très ancienne
 et très célèbre. On trouve aussi dans l'ouvrage de
 S. J. de la Cruz une description de la ville de Burgos,
 qui est une ville très ancienne et très célèbre.

L'histoire des Espagnols se trouve dans l'ouvrage de
 Fr. X. de S. J. de la Cruz, qui est le plus exact et le
 plus complet sur les usages et les mœurs de ce
 peuple. On trouve aussi dans l'ouvrage de S. J. de la Cruz
 une description de la ville de Burgos, qui est une
 ville très ancienne et très célèbre. On trouve aussi
 dans l'ouvrage de S. J. de la Cruz une description de
 la ville de Burgos, qui est une ville très ancienne
 et très célèbre. On trouve aussi dans l'ouvrage de
 S. J. de la Cruz une description de la ville de Burgos,
 qui est une ville très ancienne et très célèbre.



Comme de l'Église

H
pe
G
R
à t
au
riv
ma
Af
feu
mo
du
aff

C
eur
un
Luc
C
Hér
Fra
man



NOTICE

HISTORIQUE

SUR BURGOS.

BURGOS, Capitale de la vieille Castille (1), eut pour Fondateur un Prince que l'Histoire a surnommé le Grand : seroit-ce pour recompenser Alphonse III (2), Roi d'Oviedo ou de Léon, d'avoir fait crever les yeux à ses quatre frères, qui apparemment portoient ombrage au trône sur lequel il vouloit être assis tout seul & sans rivaux ? Alphonse, devenu père, fut puni d'avoir été mauvais parent. Son fils, Garcie I. du nom, Roi des Asturies, souleva contre lui les Comtes de Castille ses feudataires, & probablement abrégé ses jours ; car il mourut à quarante-quatre ans, vers le commencement du X^e siècle. Mais en dotant maintes Eglises, il avoit assez fait aux yeux de ses contemporains superstitieux

(1) Les Castillans (selon Tite-Live & Pline, L. IV. c. 20.) eurent pour prédécesseurs dans la région qu'ils occupent, un Peuple qu'on nommoit *Vaccæi*, & qui fut conquis par Lucullus & Marcellus.

(2) Alphonse dit le Grand avoit pour contemporain un Héros bien plus digne de son surnom ; alors régnoit en France le Comte Eudes, qui sauva Paris des armes des Normands, pendant un siège de deux années.

pour mériter le surnom glorieux qu'on écrivit sur sa tombe, & que la postérité doit effacer du Temple de mémoire. Ce fut Alphonse qui donna ordre au vaillant Dom Diegue, fils & successeur de Rodrigue, Comte de Castille, de construire dans ce Royaume infesté par les Maures, la Ville de Burgos, Cité embellie avec le temps & aux dépens des campagnes qui l'avoisinent. Elle est assise sur la pente d'un mont assez élevé, & se prolonge en faisant le demi-cercle jusqu'à la rivière d'Arlenzon. On y remarque des places publiques richement décorées; une de ses portes offre dans des niches dorées une suite complete des statues des Rois d'Espagne, parmi lesquels on en compte si peu qui soient dignes seulement des honneurs du buste. L'Archevêque de Burgos, qui a quatre Evêques pour suffragans, jouit de deux cents mille livres (1) de revenus; l'Eglise Métropolitaine est un vaisseau vaste & construit de façon qu'on peut y chanter cinq grandes Messes à la fois sans cacophonie. Derrière le Chœur est la Chapelle du Connétable de Castille, remplie de tombeaux de marbre bien travaillés. Les Augustins possèdent sur le Maître-Autel de leur Eglise un Crucifix bien précieux; grand comme nature, il est si parfait qu'il ne lui manque,

(1) Dans une relation Italienne du Royaume d'Espagne par Leti, publiée en françois à Bordeaux, on ne donne que 30000 liv. de rente à l'Archevêque de Burgos; alors il n'avoit point de suffragans.

D'autres lui assignent 40000 ducats.

pour ainsi dire, que la parole. Plusieurs Pèlerins ont assuré lui avoir vu croître les cheveux, la barbe & les ongles; sans doute c'est une façon de parler, pour exprimer jusqu'à quel point l'Artiste a su porter l'illusion. Aussi (disent quelques Légendaires) ce monument sacré n'est point le résultat d'un ciseau profane. Deux traditions populaires tiennent les crédules esprits en suspens à ce sujet. L'une veut que le saint Crucifix de Burgos soit l'ouvrage de Nicodeme, Disciple de Jésus; lequel en effet auroit bien pu conserver une image fidelle de son divin Maître, qu'il eut le bonheur d'avoir sous les yeux. L'autre opinion prétend qu'il fut apporté du Ciel en terre par un Ange. Quoi qu'il en soit, ce Christ est éclairé par trois cents lampes & soixante chandeliers d'argent massif. Un candelabre d'or massif aussi brûle devant lui. Trois rideaux chargés de pierreries se tirent l'un après l'autre, avant qu'il soit exposé à la juste vénération des Fidèles, préparés à ce pieux & magnifique spectacle par deux Messes dévotement entendues.

Burgos conserve encore le Palais des anciens Comtes & Rois de Castille. Car cette partie considérable de l'Espagne devint une royauté dès l'an 1035, & en est redevable aux Rois de Navarre. A cette époque, Ferdinand premier du nom, fils de Dom Sanche, Roi de Navarre & Comte de Castille, s'en fit appeller Roi, par la raison que son père l'étoit de la Navarre.

La description qu'un Voyageur (1) de la fin du siècle

(1) Relation du Voyage d'Espagne. Paris, chez C. Barbin, 1691, avec Privilège du Roi, Voyez le tome III. in-12.

dernier fait de la Castille, peut encore trouver aujourd'hui son application : il y croît peu de bled ; & comment en viendrait-il, à moins que la terre n'en voulût produire d'elle-même, comme dans le pays de promesse ? Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de la cultiver ; & comme le moindre paysan est persuadé qu'il est *Hidalgo* (1), c'est-à-dire, Gentilhomme ; que dans la moindre maisonnette, il y a une histoire apocriphe, composée depuis cent ans, qui se laisse pour tout héritage aux enfans & aux neveux du villageois, & que, dans cette histoire fabuleuse, ils sont tous entrer de l'ancienne Chevalerie & du merveilleux, disant que leurs trisaïeux, Dom Pedro & Dom Juan, ont rendu tels & tels services à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* (2), ni à la *decendencia* (3). Voilà comme ils en parlent, & ils souffrent plus aisément la faim, & les autres nécessités de la vie, que de travailler, disent-ils, comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des esclaves : de sorte que l'orgueil, secondé de la paresse, les empêchent la plupart d'ensemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des étrangers les cultiver ; ce qui arrive toujours par une conduite particulière de la Providence, & par le gain que ces étrangers plus laborieux & plus intéressés y trouvent : de sorte qu'un paysan est assis dans sa chaise,

(1) *Hidalgo*, noble.

(2) *Gravidad*, gravité.

(3) *Decendencia*, lignée, postérité.

lisant un vieux Roman ; pendant que les autres travaillent pour lui & tirent tout son argent.

Par-tout où l'on n'est point à son aise, soit par sa faute, soit autrement, on ne s'empresse pas à se donner une postérité. La vieille Castille (dit un Voyageur tout récent) est, à proportion gardée, la Province de l'Espagne où l'on se marie le moins ; & encore, ceux qui se marient prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Ce même Voyageur avoit dit quelques pages auparavant : les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre. En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en assez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquisition les tourmente, & les charges & les impôts de toute espèce les obligent à s'en retourner chez eux. Dans la Castille & les Provinces qui en dépendent, on paie une taxe fort lourde, connue sous le nom d'*alcavala*. En 1342, les Etats de Burgos accordèrent au Roi Alonzo XII la vingtième partie de tout ce qui se vendroit, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Maures. Il n'y a plus de Maures en Espagne ; on les a tous chassés : mais le subside subsiste toujours ; seulement il a changé de nom ; il s'appelle aujourd'hui le dixième.

Burgos est à 225 lieues de Paris.

Les gens du Peuple & de la campagne conservent jusques sous leurs haillons une certaine hauteur qui fait le caractère de la Nation ; il semble que les pauvres crai-

6 NOTICE HISTORIQUE SUR BURGOS.

gnent moins de manquer de pain que d'habits. Chacun, selon ses forces, affiche le luxe des ajustemens. La simple villageoise des environs de Burgos a le bas de ses jupons brodé; les manches de son vêtement de dessus, qui lui couvrent le poignet en forme d'amadis, sont garnies d'une bordure élégante; & tout le reste est à proportion. Trois ou quatre rangs de perles lui couvrent la gorge. Sa coëffure est la pièce la moins recherchée de son costume; c'est un mouchoir noué sur le chignon du col. L'habillement des Castillans est plus simple, & leur fortune ne leur permet pas d'user de draps fins; en sorte que leurs plus belles laines passent toutes chez l'étranger.

Fin de la Notice historique sur Burgos.



Morelli sculp.

Femme de Salamanque.







Homme de Salamanque.

Micelle sculp



L

I

ex
dé

qu
po
les
mé
rép

fai

cin

por

tan

f

cul

ma

gne

les

en

une



M Œ U R S

DES LEONIENS

Et des Habitans des Hameaux de Salamanque.

LES Espagnols, magnifiques au moins dans leurs expressions, possèdent deux chétives provinces qu'ils décorent du titre pompeux de Royaume de Léon.

L'une de ces provinces, sise en Amérique, a quelques mines mal exploitées, mais n'offre point de villes pour y séjourner, ni aucun habitant pour défricher les montagnes stériles; colonie au reste digne de la métropole. C'étoit bien la peine d'aller si loin, & de répandre tant de sang pour régner sur un désert.

L'autre Royaume de Léon, objet de cet article, fait partie de l'Espagne, en Europe, on lui donne cinquante lieues de long sur quarante de large. Elle pourroit, sans secours étrangers, nourrir ses habitans, fussent-ils aussi nombreux qu'ils sont clairs-semés sur sa surface. On y trouve quelques mines, mais l'agriculture y languit. La terre n'est féconde que quand des mains libres la cultivent. On y rencontre des montagnes à perte de vue; les habitans se cantonnent dans les vallées. Le peuple en général y est si grossier qu'il en paroît presque barbare. Il végéta long-temps dans une ignorance stupide, presque inconnu à ses Maîtres. Il

étoit heureux, autant qu'on peut l'être, au sein des ténèbres & de la fange des préjugés de toutes sortes. Mais les Missionnaires, qui pénètrent par-tout, pénétrèrent jusqu'à lui, & voulurent faire des espèces de chrétiens de ce reste des anciens Iberes. Les Léoniens furent convertis, mais ne s'en trouvèrent pas meilleurs. Le peu de lumières dont ils furent susceptibles ne leur fit sentir que davantage leur état précaire sous un Gouvernement superstitieux & absolu. Les disputes Théologiques leur ont fait même contracter un esprit de chicane & de mauvaise foi qui rappelle le caractère Normand.

Léon est la Capitale de cette province, qui en a retenu le nom. C'est une ville ancienne; elle fut, dit-on, bâtie par une Légion Romaine; & fidèle à son origine, son Siège Episcopal, richement doté, ne relève que de la Chaire Papale. Elle n'est recommandable aujourd'hui, ainsi que les autres Capitales de l'Espagne, que par la ridicule magnificence de ses Eglises, & par le nombre de ses Couvens.

Elle est éclipsée par Salamanque. Le territoire de cette ville est fertile & abonde en grains & en troupeaux. On y voit aussi quelques vignobles. Les villages ne s'y touchent point, mais quelques-uns sont assez peuplés. La jeunesse y est aimable & aime à rendre des services aux voyageurs. Elle n'affecte pas tout-à-fait autant les airs importans des fiers Andaloux. Les vivres y sont d'un prix excessif; on y mange d'excellentes truites fraîches, dont fourmille la rivière de Torto. On y voyage péniblement, sans y rencontrer un seul arbre dans l'espace de plusieurs lieues. Mais les hôtelleries,

sur les grandes routes , sont un peu plus fréquentes & un peu mieux fournies.

On élève une grande quantité d'Anes aux environs de Salamanque , dite la mère des sciences & des arts , si célèbre par son Université , mais où l'on rencontre comme ailleurs beaucoup de pédans & peu de gens vraiment doctes.

Le costume d'un villageois des environs de Salamanque a de la grace & beaucoup de noblesse ; un grand chapeau à bords rabattus , & dont la forme est serrée par un nœud de rubans couvre la tête & laisse à peine en voir les cheveux ramassés en catogan ; point de boucles sur les faces ; les oreilles restent entièrement à découvert. La chemise est ornée d'un collet brodé , & entr'ouverte à l'ordinaire ; le jabot est ordinairement garni ; par-dessus on passe un habit court , ou plutôt une veste de la même couleur que les culottes , & enrichie de boutons brodés. Les manches , qui retombent jusque sur le poignet , sont ouvertes vers le pli du bras. Une large ceinture est une pièce essentielle du costume. Les culottes n'ont ni boutons ni boucles. Par-dessus on ne manque guère de jeter un ample manteau dont la matière est presque toujours d'un drap commun qu'on tire de l'Angleterre. On porte des bas blancs à coin , & les fouliers sont noués avec une courroie que recouvre une rosette ou un morceau d'étoffe dentelé.

L'habillement des femmes est élégant & commode. Elles portent un chapeau rond orné de rubans dont les bouts pendent sur l'oreille. Par-dessous une espèce de capuchon peu ample , qui se noue sous le manton , &

dont les extrémités pourroient servir de fichu. Un corset assez juste dessine la taille , & est assez échancré sur le devant pour laisser plus que soupçonner des trésors qui n'ont point été donnés en effet pour être ensevelis. Ce corset est enjolivé de quantité de légers desseins plus ou moins riches , & chargé de quantité de médailles représentant des têtes de Saints & Saintes. Il est lacé & assujetti par le bas avec une petite ceinture étroite. Les manches , qui ne font point pièce avec le corset , sont bouffantes , & ne se resserrent que vers le poignet brodé avec soin. Plusieurs colliers ou rangs de perles descendent sur la gorge plus ou moins , selon les circonstances , ou plutôt d'après les conseils d'une coquetterie plus ou moins raffinée. Les jupons descendent fort bas , ils sont garnis à plusieurs étages , ainsi que le tablier , qui est toujours un peu plus court. Ces jupons , dans le besoin , se relèvent sur les hanches , passés dans un noeud de rubans.

Fin de la Notice sur le Royaume de Léon , & sur les Habitans des Hameaux de Salamanque.

t
e
s
.
s
s
k
s
nt
é
r-
i,
ur
nt
ft
a,
le

es



Torreador.

H. G. 1847



L
jeu
per
teu
les
Na
& l
Esp
affit
Esp

(1
pour
est l
Pa
lance
Ba
comb
les m
Ma
qui ,



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TOREADORS.

LES Modernes ont quelque chose à opposer aux jeux sanglans du Cirque des Anciens. Les (1) *Toreadors* peuvent donner une idée assez complète des Gladiateurs.

Le combat des taureaux est un spectacle imaginé par les Mores, & devenu le plus cher amusement de la Nation Espagnole. La force, mais sur-tout le courage & l'adresse y brillent dans tout leur éclat. Une femme Espagnole engageroit ce qu'elle a de plus précieux pour assister à cette sorte de fête nationale. Le sang d'un Espagnol bouillonne, quand il rencontre un taureau; il

(1) *Torero* est encore plus usité dans la langue Espagnole pour exprimer celui qui combat un taureau: *Torero* ou *Toreador* est le mot générique; en voici les espèces:

Picador, Piqueur, ou celui qui combat à cheval avec la lance le premier taureau.

Banderillador, le poseur de banderolles, ou celui qui combat à pied le second taureau, avec des banderoles dans les mains, qu'il fiche & accroche au col de l'animal furieux.

Matador, le Tueur; c'est le principal *Toreador*, celui qui, à pied, tue le taureau.

NOTICE HISTORIQUE

ne peut se retenir & lui présente sa *cape* * pour l'exciter & le mettre en furie. Les capes rouges sont celles qui l'animent le plus.

Les plus fameux combats de taureaux pour la force, la grandeur, & la vaillance des animaux qu'on y lâche sont ceux de Cadix. Il y en a de fort beaux à Madrid & au *Sitio* (1) d'Aranguez. Ils ont lieu une fois par semaine, pendant quatre mois, finissant à la canicule. Le jour n'est pas le même pour la ville que pour la Cour. Chaque ville d'Espagne donne des combats de taureaux plus ou moins fréquemment.

Les mêmes Toreadores soutiennent deux combats par jour; un de six taureaux le matin; un de douze le soir. Le plus intéressant, pour la bravoure qu'on y déploie, est celui du matin. Le plus imposant pour la pompe du spectacle de l'amphithéâtre est celui du soir.

Les femmes vont néanmoins à celui du matin. Elles y assistent dans leur négligé (la *mantille* & la *basquine*.) C'est leur costume, quand elles se rendent à l'Eglise. Les deux sexes ont une égale passion pour ces amusemens féroces. Les dangers auxquels s'exposent les Acteurs de cette scène sanglante, & même les Assistans, & les excommunications des Pontifes de Rome, dont

* *Cape*, c'est un manteau.

(1) Maison de plaisance du Roi d'Espagne, sur le Tage, dans la nouvelle Castille. On y voit un des quatre grands Amphithéâtres permanens d'Espagne: bâti de brique, & d'une forme circulaire, il peut renfermer 5000 personnes: Cet amphithéâtre est destiné aux combats de taureaux.

SUR LES TOREADORS.

On connoît tout l'ascendant sur l'esprit religieux des Espagnols, rien ne fauroit les détacher du plaisir qu'ils goûtent aux combats des taureaux. Il arrive assez souvent les accidens les plus tragiques. Le Voyageur instruit qui nous a communiqué ses Journaux écrits sur le lieu même en 1784, a vu à un combat du matin un seul taureau éventrer ou mettre hors de combat huit à dix chevaux, & blesser deux ou trois hommes. Il a vu un Toreador fuyant un taureau, mais, poursuivi par les huées des Spectateurs, revenir sur ses pas en désespéré, & défier le quadrupède furieux; lequel le jetta sur l'arène à plus de dix pieds pardeffus lui. Ce ne fut que par un hasard inoui qu'il ne mourut point de sa chute. Eh bien! on fut obligé d'empêcher ce malheureux de retourner une seconde fois au combat (tant l'opinion publique & l'amour-propre ont de pouvoir sur l'homme.) Il faut en être le témoin pour avoir une idée de la vaillance & de l'adresse des Toreadors. Ils jouent avec un taureau en fureur, comme on s'amuse avec un jeune chien. Ils font avec leur manteau des feintes qui éloignent d'eux l'animal qu'ils ont agacé. Qu'on ne juge point des taureaux qui servent au combat, d'après notre gros bétail de France. Leurs cornes menaçantes, leur taille gigantesque, l'expression de leurs yeux ardens les rendent véritablement effrayans & redoutables. Mais s'ils paroissent terribles, ce n'est pas pour les Toréadors. On est tout stupéfait, & l'admiration se mêle à l'étonnement, quand on voit ces hommes intrépides, renversés, foulés sous les pieds

NOTICE HISTORIQUE

du taureau on jettés contre les barrières de l'amphithéâtre d'une telle impétuosité, qu'on peut entendre craquer leurs os; quand on les voit se relever sains & saufs, & prêts à assaillir de nouveau l'ennemi redoutable plutôt lassé qu'eux. On a peine à concevoir comment ils ne sont point brisés des secousses violentes dont ils sont le jouet. On les croiroit en ce moment d'une nature surhumaine. Il y en avoit un à Cadix, nommé *Candid*, qui faisoit des tours d'agilité les plus surprenans; quand le taureau fondoit sur lui, tête baissée, suivant son usage, il lui mettoit le pied sur la tête, & le coup que donnoit le bœuf pour s'en délivrer, lui servoit à franchir l'espace dans toute la longueur de l'animal. Cet infortuné Toreador mourut misérablement, mais avec beaucoup de gloire, au Port Sainte-Marie, petite ville distante de deux lieues & séparée de Cadix par la baie. *Candid* voyant un de ses camarades en danger, jetta son manteau entre lui & le taureau, & parvint à le sauver. Mais l'animal irrité d'avoir laissé échapper sa proie, s'adressa au généreux libérateur. Celui-ci, privé de son manteau, & n'ayant plus aucun moyen de défense à opposer, prit le parti de se jeter à plat ventre contre terre. Le taureau lui passa plusieurs fois sur le corps, sans pouvoir l'accrocher avec ses cornes. Les camarades de *Candid* eussent eu tout le temps de le secourir; mais on prétend que par une jalousie dont seroit incapable le plus féroce des Antropophages, ils ne firent aucun mouvement. Enfin, après plusieurs tours, le taureau enfila le malheu-

SUR LES TOREADORS.

reux, le fit sauter en l'air, le reprit encore & traîna sur l'arène sanglante le cadavre suspendu à ses cornes. Telle fut la fin de l'un des plus braves Toreadors dont on garde la mémoire en Espagne. Il fut remplacé par le célèbre Joaquin Costillares, homme de la première force & très-adroit. Romero, qui l'emporte encore sur Costillares, est aujourd'hui le premier Toreros de la Cour.

C'est aux combats du taureau, plus peut-être que dans leurs armées & même à leur infanterie, qu'on reconnoît les Espagnols pour une Nation hardie & courageuse.

L'ensemble d'un combat de taureaux forme un magnifique spectacle. On y est placé comme dans les amphithéâtres Grecs & Romains. Et en effet, à *Mérida*, ville Espagnole, illustre par son antiquité, & par les belles ruines qui l'attestent, l'amphithéâtre, bâti par Auguste, sert d'emplacement aux combats de taureaux qui s'y donnent.

Dans nos mœurs françoises, ce spectacle doit paroître cruel; mais il ne doit pas inspirer la même pitié que le combat des Gladiateurs. Les Gladiateurs étoient pour la plupart des esclaves que l'on sacrifioit inhumainement aux plaisirs du Public. C'étoient des victimes du préjugé politique, & les jeux du Cirque étoient comme des supplices auxquels on les condamnoit. Rien n'oblige les Toreadors à exercer cette profession inouïe. Un vil salaire est presque toujours le seul aiguillon qui les pousse sur l'arène. Ils sont peut-être moins intéressans

NOTICE HISTORIQUE

que leurs coursiers ; on abuse de leur bravoure naturelle pour les conduire à la boucherie en pure perte. Les taureaux inspirent moins de pitié ; ce sont des animaux féroces dont on a tout à craindre. Cependant ce goût de la Nation pour le carnage dépeuple les campagnes d'animaux utiles. Il en résulte un autre inconvénient auquel on ne prend pas garde assez. On permet au bas peuple de se nourrir de la chair des taureaux morts enragés dans le combat ; cette chair , achetée à vil prix , ne sauroit être saine , & doit déposer le germe de plusieurs maladies dans le corps de ceux qui s'en repaissent.

Mais passons aux détails curieux des combats de taureaux. Le monde occupe tout un amphithéâtre ou la charpente de bois construite autour de l'arène.

Il y a des places à très bon compte ; mais on y est mal à son aise , exposé au soleil. Ce sont des endroits bas où le taureau peut s'élancer , mais où il ne sauroit nuire. Les places honnêtes sont à six livres. Les loges coûtent aux environs de deux louis.

Quand les trompettes ont sonné , l'arène , rempli de populace , se vuide. Des Cavaliers ou Dragons (1) , précédés de deux hommes aussi à cheval , en robe & en grande perruque , font le tour de l'arène & en balaient tout le monde. On sort.

Les trompettes sonnent encore ; trois *Picadors* entrent ; une porte s'ouvre ; un taureau en sort &c.

(1) C'est la Police Militaire & celle de robe.

SUR LES TOREADORS.

s'élançe avec furie sur le premier objet qui le frappe. Le Picador l'attend de pied ferme & sa lance en arrêt ; & à l'instant qu'il fond sur lui , il lui donne un coup de lance sur le col. Quelquefois le choc est si rude que l'arme se rompt , ou bien elle entre si avant , que le Picador ne pouvant la retirer , le taureau l'emporte & fait plusieurs tours avant d'en être débarrassé. Quand le Picador est en danger , des gens à pied , munis d'un manteau , occupent le taureau , & rendent vains tous ses efforts. Entre les mains d'un homme de sang froid , le manteau est l'arme la plus sûre en pareil cas. Mais souvent l'animal opiniâtre se jette sur le cheval ou le blesse à la croupe , rarement au poitrail , parce que la lance du Cavalier est assez longue pour mettre sa monture à l'abri.

Quand le combat à cheval a duré quelque temps , arrivent les Banderilladores ; en chaque main ils portent un bâton dont le bout ferré se termine par un crochet ou une pointe acérée. Le bâton , dans toute sa longueur , est garni de franges de papier. Ils s'approchent du taureau avec adresse , lui fichent dans le col un de ces *banderillas* , quelquefois tous les deux , & s'écartent précipitamment. Le taureau les poursuit. Mais ils franchissent la barrière , quoiqu'elle soit fort haute , & de-là , comme dans un retranchement , ils insultent au taureau avec impunité. Pendant cette seconde partie du combat les chevaux ne se retirent pas toujours. Quelquefois , & même assez ordinairement , les Picadores à leur tour offrent leurs services & donnent de tems en tems du secours.

NOTICE HISTORIQUE

Quand on entend les trompettes , c'est l'arrêt de mort. Préalablement les Matadors qui arrivent sur la scène provoquent le taureau en jouant à ses yeux de leurs manteaux rouges ou violets , & amusent les spectateurs par des tours de force & d'adresse surprenants.

Enfin , un Matador prend bien son tems & enfonce son épée entre les deux épaules du taureau , au moment que cet animal , dans sa plus grande furie , se dispose à fondre sur son ennemi. Il faut , pour la gloire du Matador , que le taureau tombe & meure en même temps du coup. Si le Matador le manque , s'il le fait saigner , ou place mal son épée , on le hue , & c'est ce qui arrive assez communément. S'il réussit , on bat des mains. Le taureau à terre , on l'achève en lui portant entre les deux cornes un coup de poignard ou d'un grand & fort filet. Il est un endroit du corps , connu des Toreadors , auquel ils s'adressent pour le tuer roide.

Cette expédition finie , la barrière s'ouvre pour laisser entrer avec impétuosité trois mulets vigoureux & richement parés. Des gens à pied les conduisent au grand galop. On attache à leurs harnois , avec des cordes , les cornes du taureau expirant , & on l'entraîne avec rapidité hors de la barrière qui se ferme. L'arène ne reste pas long-tems vacante ; une autre porte s'ouvre pour y laisser entrer un nouveau taureau , qu'on emmène de la même manière.

Un étranger qui assiste à ces différens détails d'un combat de taureau , ne revient pas de l'agilité & de la vivacité qu'il remarque dans la Nation Espagnole , que

SUR LES TOREADORS.

tout le monde croit lente & grave. Il faut voir comme tout cela se passe. En un clin d'œil la scène change, sans qu'aucun des Acteurs soit blessé ou foulé aux pieds des mulets les plus agiles & des plus rapides coursiers qu'il y ait dans l'univers. On doit même être surpris que pendant le combat il arrive si peu d'accidens ; il faut toute l'adresse, toute la souplesse, tout le courage & en même temps tout le sang froid des Espagnols, pour qu'ils ne soient pas plus souvent victimes de leur passion pour des jeux où l'on court les plus tristes hasards, où la vie est exposée de toutes les manières.

On observera que, par précaution, il y a des Chirurgiens & des Prêtres munis de médicamens & des Huiles Saintes, pour secourir & administrer sans délai, sur l'arène même, les hommes blessés ou mourans.

Enfin, pour terminer le spectacle, on fort un taureau dont les cornes sont émoussées à leur pointe avec une petite boule de bourre comme le bouton d'un fleuret ; ou bien on fait choix d'un jeune taureau fort doux. Un alguasil à cheval vient voltiger & faire le fanfaron autour de l'animal paisible, mais cependant d'un peu loin. Quelques momens après, on permet à la populace & aux enfans de se précipiter dans l'arène, pour combattre la dernière victime, ou plutôt pour faire mille voltes autour d'elle. Jusqu'à ce moment, il faut une peine infinie pour contenir le peuple impatient pendant le combat de sauter dans l'arène pour se mesurer contre les taureaux les plus furieux ; il les anime du dedans des barrières avec des mouchoirs & des chapeaux.

NOTICE HISTORIQUE

tout le peuple , sans exception , est hors de lui quand il rencontre sur son chemin un taureau.

A l'occasion de l'avènement des Rois d'Espagne , à la Couronne , ou bien à la naissance de leurs enfans , on donne à Madrid (1) un superbe combat de taureaux , à la plaza-Major , large carré dont les balcons réguliers contiennent un peuple immense. Des Gentils-Hommes pauvres s'y font Toreadors dans l'espoir d'obtenir du Roi dans la suite un grade dans ses troupes. Les combats de taureaux qui servent de fêtes publiques , ont lieu ordinairement en présence du Roi , de la Cour & des Ministres Etrangers.

Les jeunes gens de la bonne Compagnie y assistent en *Maxos* , c'est à-dire en Petits Maîtres , avec le grand feutre , le manteau & un redecilla ou réseau de soie qui enveloppe leurs cheveux. Ils portent de longues épées sous le manteau. Dalrymple vit à Cordoue un combat de taureau où une femme , espèce de Bat-

(1) Il y a dans cette Capitale un amphithéâtre destiné aux combats de taureaux. Il fut construit en bois en 1746. l'aire a 160 pieds de diamètre. Il y a des loges couvertes , & peut contenir dix mille spectateurs. Le produit de la recette est pour les Hôpitaux. Ecoutons un moment le Major Dalrymple : Il y a eu ici deux combats de taureaux , pendant mon séjour. A l'un d'eux , il périt un homme & cinq chevaux. La fureur de ce plaisir est réellement singulière. Cependant on m'a assuré qu'elle étoit beaucoup diminuée dans la Capitale. La première attaque du taureau par un homme à cheval a vraiment quelque chose de noble & de courageux qui plaît. Mais la fin , que j'appellerai mieux la boucherie , est un spectacle fort dégoûtant.

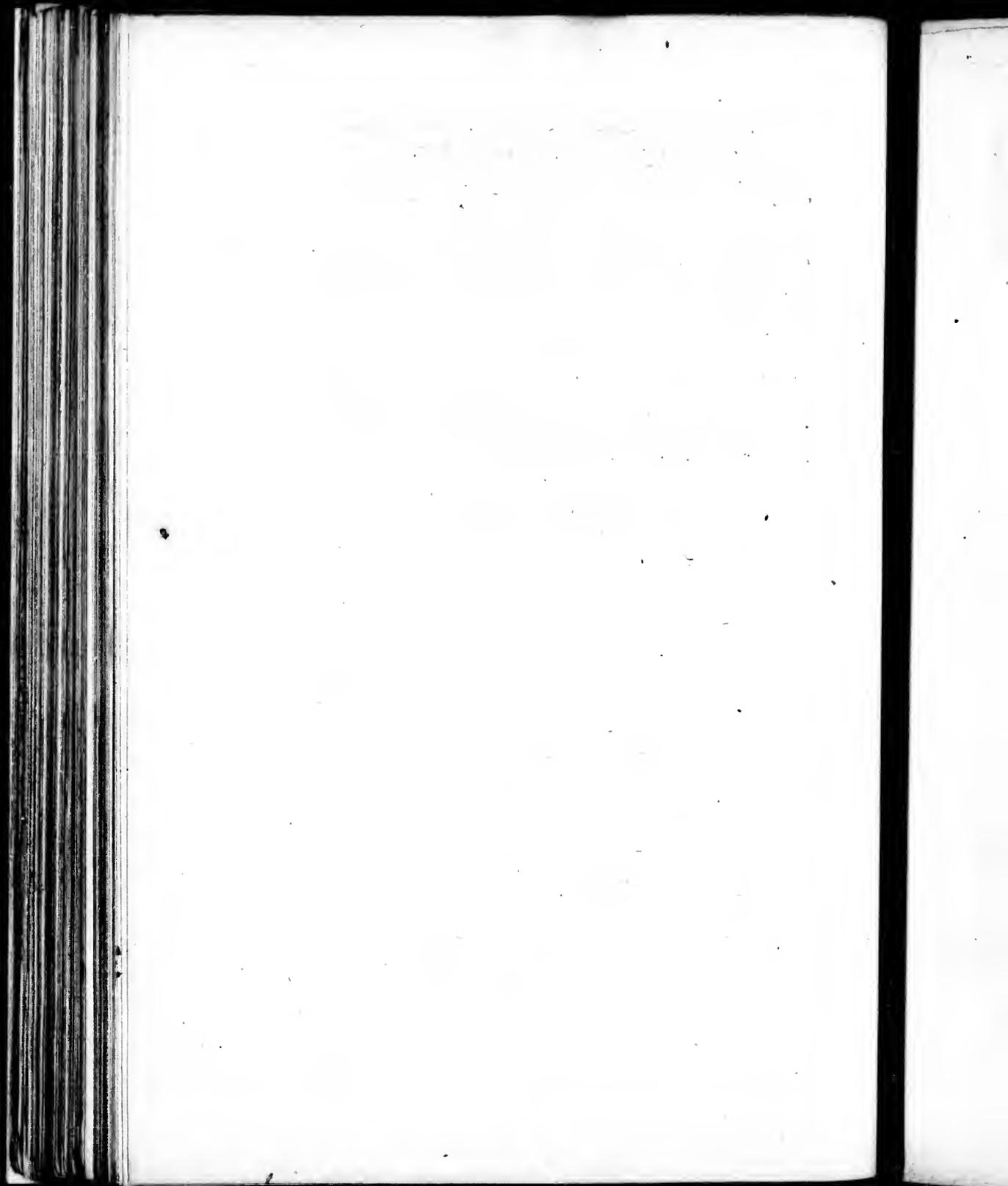
SUR LES TOREADORS.

leuse ; *Guittana* , osa entrer en lice ; elle fut renversée & foulée aux pieds de l'animal , au milieu des applaudissemens de tout l'amphithéâtre. Une grosse poignée de piaftres-gourdes dédommagea de sa défaite le Toreador femelle.

Le combat de taureaux qui a lieu hors des murs de Paris, n'a de commun avec ceux d'Espagne que le nom.

Le costume du Toreador s'explique assez de lui-même , & à la seule inspection. Il tient beaucoup de l'habillement leste de nos Coureurs.

Fin de la Notice historique sur les Toréadors.

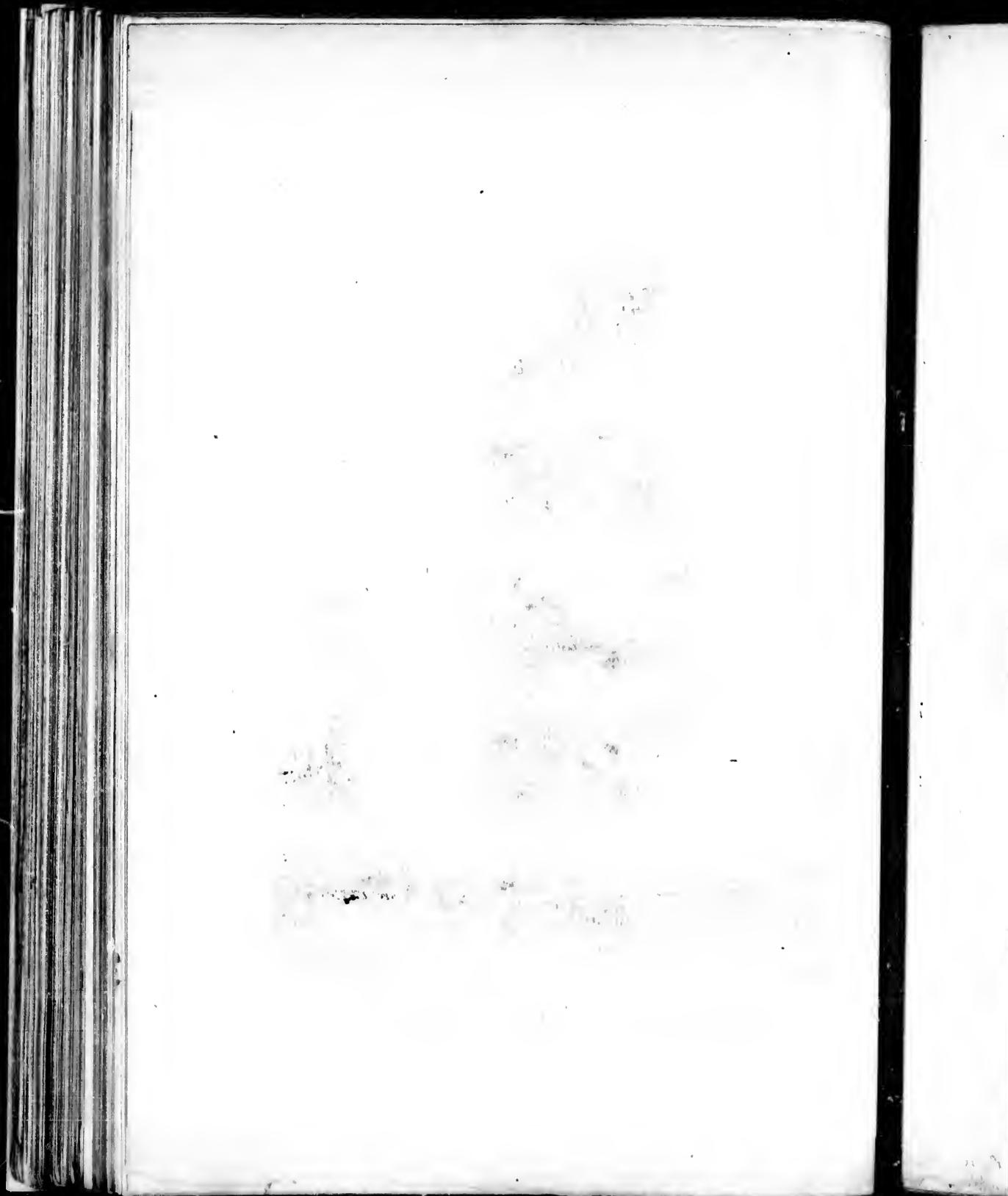






Marchande d'Orange de Meurvy.









Marchand d'Orange de Murcy.









Desrau del.

femme de Murcie.

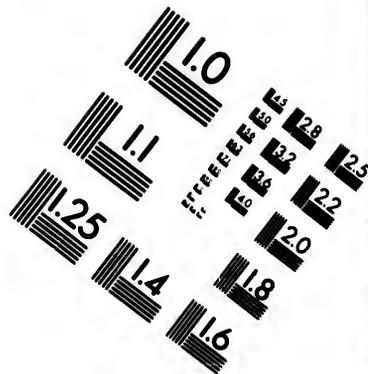
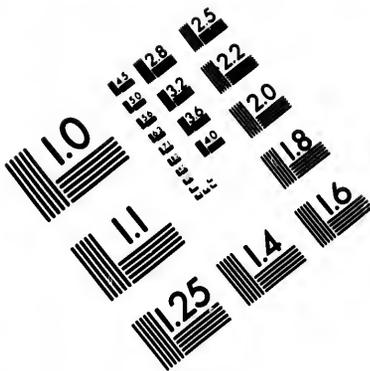
Mirelle sculp.

sculp

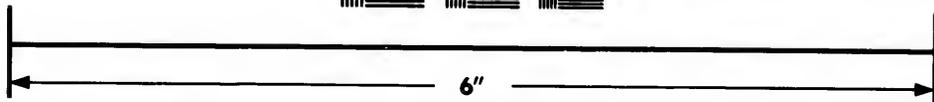
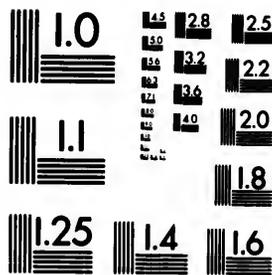


[Faint, illegible handwritten text]





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18
6

10
E 36
E 32
E 28



Dessiné de

Mirelle sculp.

Homme de Murcie.



Woman with staff



M Œ U R S E T C O U T U M E S

DES HABITANS

DU ROYAUME DE MURCIE.

C'EST sur-tout en politique que les plus petites causes donnent lieu aux plus grands événemens. Un caprice amoureux du Roi des Goths, alors maîtres de l'Espagne, occasionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue (1), élu par sa Nation, abusa du pouvoir suprême pour déshonorer la fille (2) de l'un de ses Généraux. Outragé dans ce

(1) Ce Prince courageux paya cher son incontinence. Vaincu par les Maures, les uns le font mourir de ses blessures & de son désespoir; les autres disent qu'il échangea le Manteau Royal contre un froc, & finit ses jours Hermite en Portugal. Un Historien Arabe, témoin de la révolution, raconte qu'après sa défaite il prit les habits d'un Berger, & se réfugia dans la Castille, sans laisser aucune trace de lui.

(2) Elle se nommoit Florinde. Pour instruire ses parens de ce qui venoit de lui arriver, à la Cour, de la part de Rodrigue, auprès de l'Épouse duquel elle étoit, sa pudeur, dit-on, lui fit imaginer de ne leur envoyer qu'une bague fendue en deux, au lieu du récit qu'elle ne pouvoit

MŒURS ET. COUTUMES

qu'il avoit de plus cher, le père (1) alla chercher des vengeurs chez ses voisins d'Afrique. Le Royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de Maître, & ne couta presque rien aux Vainqueurs. Les portes de la Capitale leur furent ouvertes aussi-tôt qu'ils se montrèrent. Les Habitans évacuèrent leur patrie, & l'abandonnèrent aux Soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit dès-lors l'un des cantons de l'Espagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une Armée stationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Afriquain de nation, en fut nommé Gouverneur. Cet événement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conservèrent la Murcie jusqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un Héros de la trempe de Ferdinand III (2) Roi de Castille, pour les déposséder.

prendre sur elle de leur mander elle-même. On ajoute qu'elle ne voulut survivre à la perte de sa virginité, que pour en voir la réparation. Les Espagnols désignèrent cette fille chaste sous le nom de *Cava*. Une tradition populaire nous apprend qu'elle se précipita du haut d'une tour, à *Villa-Viciosa*, appelée depuis *Malaca* ou *Malaga*, ville de la méchante fille, à cause des maux dont elle fut cause.

(1) Le Comte Julien, Ambassadeur de Rodrigue en Afrique, pendant que son Roi, sans mœurs, faisoit violence à sa fille.

(2) Ce Roi, cousin-germain de Saint-Louis, étoit aussi digne que lui de l'apothéose. Le Pape Clément X, qui le

DES HABITANS DU ROYAUME DE MURCIE.

Quelques-uns ne purent se résoudre à quitter un pays aussi fertile & aussi agréable pour passer en Afrique; & oubliant qu'ils avoient été libres, y vécurent dans une condition précaire & voisine de la servitude.

Le plus grand revenu que la Couronne tire de cette province, est dû à la soie avec laquelle les Maures déjà depuis long-temps fabriquoient de belles étoffes. La soude est aussi un objet de commerce très-important. Le terrain sec & montagneux demande une culture pénible; mais on en seroit bien payé par la bonté de ses productions. Il faut espérer que la construction du Canal réveillera l'industrie, en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en est la capitale. Ce n'est pas ses onze Eglises paroissiales, ses huit Couvents, & son Tribunal de l'Inquisition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaste bibliothèque; mais on n'y trouve que des livres scholastiques.

On voit dans la Cathédrale le mausolée d'Alphonse X, fils du Libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au Catalogue des Saints, comme son père, son nom se trouve quelquefois inscrit sur la liste des *esprits forts*, à cause d'un propos assez leste qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut surnommé

canonisa, mit dans son bref la clause, que les Espagnols seuls en chommeroient la fête: comme si la mémoire d'un bon Prince ne devoit pas franchir les limites de sa Patrie. Un Grand homme appartient à l'Univers entier.

MŒURS ET COUTUMES.

l'Astronôme, parce qu'il avoit le goût des hautes sciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut aussi donné, il auroit dû se montrer moins ambitieux. Il en fut bien puni dans la personne de son fils ingrat, qu'il se vit contraint de maudire ; il se réfugia & mourut de chagrin dans sa *bonne ville de Murcie* ; c'est ainsi qu'il parloit de cette Capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de sa vie orageuse & un tombeau après sa mort. L'exemple de ce Prince & de tant d'autres devoit bien corriger les Petits de la manie d'envier le sort des Grands.

Tout se pèse à Murcie. La Justice y est très-sévère ; & la police très-exacte. Celui qui surfait & vend au-delà du prix fixé par le Magistrat, est promené sur un âne & reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Cartagène est la seconde ville de Murcie ; elle est encore célèbre par son port ; mais de long-temps elle ne recouvrera l'état florissant dont elle jouissoit jadis. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, Prince dont le règne est la plus brillante époque des annales de l'Espagne.

Les Habitans de la petite ville de Lorca font presque tous les descendans de ces braves Goths, jadis les Maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriser. Rien de plus contraire aux principes & aux effets d'une saine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte sept paroisses & cinq Couvens.

DES HABITANS DU ROYAUME DE MURCIE.

Sancta-Crux de Caravaca, est un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andalousie & à la Nouvelle Castille. Il a un Château, une paroisse & six Couvens. C'est-là qu'on se procure des Crucifix propres à se préserver de la foudre.

.....

C'est dans la plaine d'Almanza que les François & les Espagnols remporterent une victoire célèbre sur les Anglois, commandés par le Maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obélisque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet événement dut flater la vanité des vivans, mais ne fut pas sans doute aussi profitable aux Soldats morts dans le combat, que les cinquante mille messes que Philippe V fit célébrer pour le salut de leurs ames. Almanza renferme huit Couvens, & n'a que 1600 habitans.

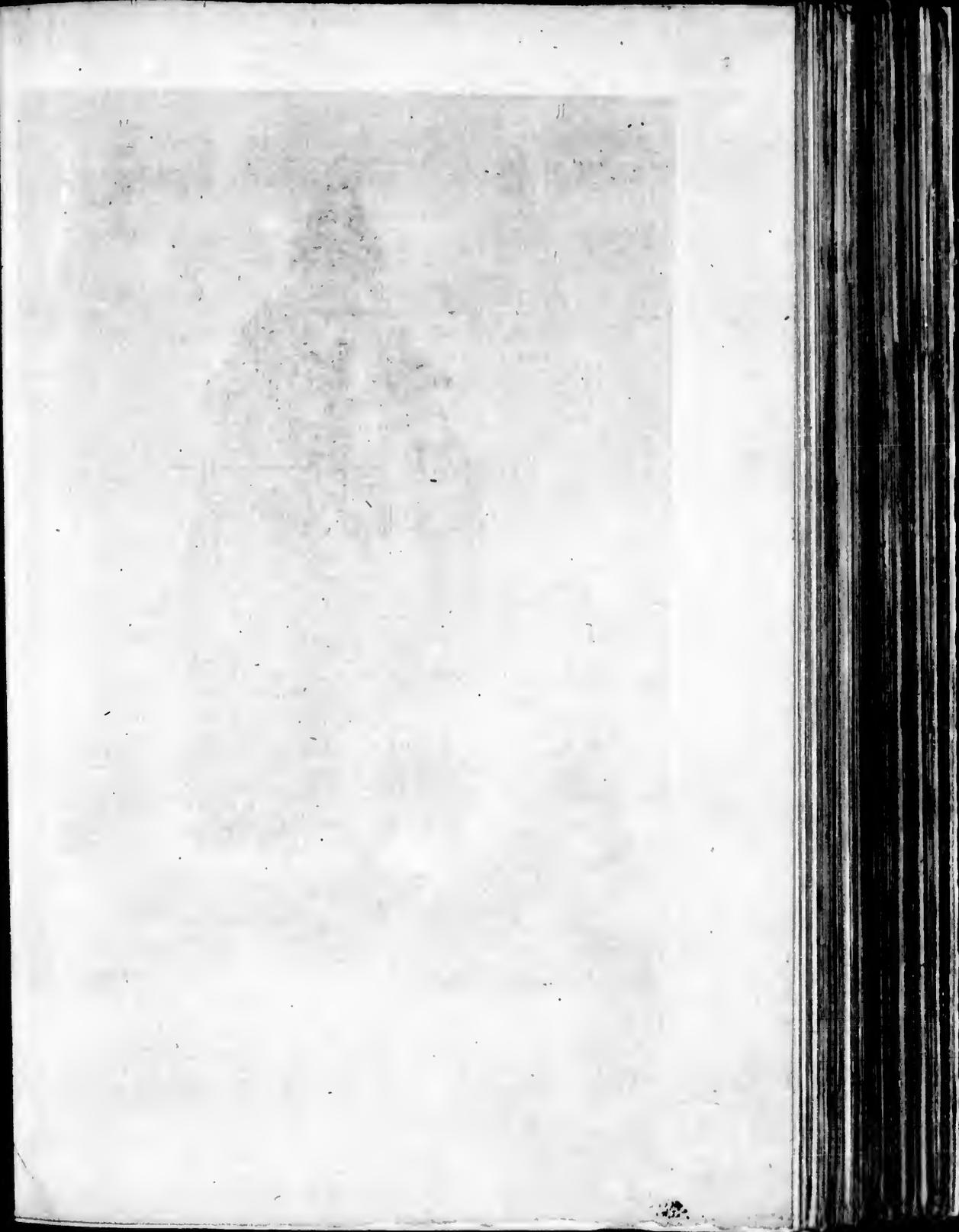
L'habillement d'un homme de Murcie consiste en un gilet fort court, & par-dessus une veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupe enveloppe les cuisses & débordé à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec soin, & ornée par devant d'un nœud de rubans & de plusieurs glands. Un manteau ample & bordé de franges est la pièce essentielle du costume; on le porte quelquefois sans être attaché, ployé sur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, & le bouton est remplacé par une rosette. La chaussure n'est qu'une sandale assujettie au pied par un réseau; outre

MŒURS ET COUTUMES

cela, on porte des chaînes au col & on y suspend des reliques. Les femmes sont costumées très-élégamment, même parmi le bas Peuple. Sur un corset à manches bouffantes, elle portent une écharpe assez ordinairement. Un tablier brodé & à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête est le voile qu'on fait retomber sur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on suspend des Croix d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.

s
s
.
4
r
-
te





Habitant de l'Andalousie.



...
I
à
a
H
&
fi
fo
to
n
d
jo
p
à
V
to
ch
d'
hé
fer
ab



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ANDALOUSIE.

L'ORIGINE de presque tous les établissemens politiques de l'Europe, & même du monde entier, est à-peu-près la même. L'esprit d'intérêt & de conquête a seul motivé les divers déplacemens des hommes. Les Phéniciens pour étendre leur commerce, les Vandales & les Maures pour accroître leur domination, ont occupé successivement la Province d'Espagne, nommée à présent Andalousie : sol fortuné; l'une des contrées de la terre le plus habitables & le moins habitées; il ne lui manque que des cultivateurs intelligens. Mais que penser d'un pays où le Voyageur dans tout le cours de sa journée ne rencontre sur sa route que deux Villages pour reprendre haleine, & trouve à peine trois individus à qui parler? C'est peut-être la rareté des rencontres de Voyageurs qui a donné lieu à l'usage pratiqué dans toute l'Espagne de se saluer réciproquement sur les grands chemins. Que penser d'un pays hérissé de croix, indices d'autant de meurtres! que penser d'un pays où les hôtelleries sont aussi rares que mal desservies! d'un pays fertile en oliviers, & où cependant on ne sert sur les aables que l'huile des lampes!

Séville, Capitale de l'Andalousie, passe pour l'une des Villes les plus anciennes de tout le Royaume. Son enceinte fortifiée est un ouvrage Romain. Entr'autres monumens, on y remarque deux colonnes corinthiennes portant un Hercule & un Jules-César; statues antiques. Aussi a-t-on eu soin de graver sur la porte de Xerès, reconstruite en 1561, cette inscription Espagnole;

*Hercules me edifico,
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altos;
Et Santo Rey megano
Con Garci Perez de Vargas;*

Hercule m'a rebâtie;
Jules-César m'a fortifiée
De murs & de tours hautes
Et le Saint Roi m'a reconquis
Par le bras de Garci Perez de Vargas.

Ce Roi, mort en 1252, ne fut canonisé qu'en 1617. Ferdinand III. méritoit de l'être de son vivant. Parent de S. Louis, il s'en montra le digne contemporain; il prit aux Maures Cordoue & Murcie (1); Séville se rendit à lui en 1248, après un siège de seize mois; il ne tint pas à ce Monarque que le Royaume de Maroc (2)

(1) Voyez notre article de Murcie.

(2) Comment se fait-il que sur un rivage qui n'est séparé de l'Europe que par un peu de mer, il existe depuis trop devienne

devienne Province d'Espagne. Du moins, il fit à son Peuple tout le bien qu'il put, en le protégeant contre les Grands & les Brigands de ses Etats, & en épurant

long-temps trois ou quatre Gouvernemens, théâtres d'horreurs exercées sur nos compatriotes esclaves? Comment se fait-il que les Nations policées, à la vue desquelles se passent journellement des scènes de férocité, se contentent d'envoyer quelques Missionnaires & beaucoup d'or? Chez les anciens Grecs, Hercule (que Séville se vante d'avoir pour Fondateur) eût purgé l'Afrique de tous ces petits brigands couronnés, qui, de nos jours, se livrent en toute sécurité à tout ce que leur conseillent le caprice brutal & l'avidité intéressée. Gelon, Roi de l'antique Sicile & vainqueur de Carthage, imposa pour tribut aux vaincus la défense de brûler leurs propres enfans sur les Autels de leurs Idoles : à l'exemple de ces véritables Héros, ne se trouvera-t-il pas quelque preux Chevalier digne de ce nom, qui, à la tête de plusieurs amis ardens de l'humanité, franchissant le détroit de Gibraltar, vienne apprendre à régner à une poignée de Roitelets féroces qui ne sont hardis que par impunité. Au retour de cette expédition qui vaudroit bien celle d'une Croisade, les infortunés rendus libres, avant de rentrer dans leur Patrie, se feroient un devoir d'élever en face des Colonnes d'Hercule, une pyramide avec ce peu de mots :

Au nom de l'Europe,
Un Homme
Est venu rétablir les droits de ses semblables,
Indignement violés
Sur cette Côte de l'Afrique.

Les Chevaliers errans, si spirituellement ridiculisés par Cervantes, eussent été capables d'un tel coup de main &

le Code des Loix. La Castille (1) lui doit son Conseil Souverain.

Les rues de Séville sont étroites & irrégulières, comme dans presque toutes les Villes de l'Andalousie. Près de quatre-vingt Couvens ne contribuent pas à l'accroissement de sa population, qui monte à peine à 100000 mille ames; d'autres disent 300000 mille. On en comptoit 600 mille, lors de la conquête qu'en fit S. Ferdinand. Dans une relation du Royaume d'Espagne faite par Leti, on donne à l'Archevêque de Séville quatre-vingt mille écus (2) de revenu. Le Major d'Alrymple, dans son voyage en ce pays, évalue les honoraires de ce Prêlat à 300000 piastres (3). Busching, dans sa géographie, ne les pousse qu'à 140000 liv.

Séville a une Université, mais il n'en sort que des Théologiens.

Plus une Ville est riche, moins il devroit, ce semble, y avoir d'hôpitaux. Le nombre des hospices à Séville est considérable.

c'est dans l'Andalousie que devroient naître de tels personnages. Mais ils n'auroient le droit de rien entreprendre, tant qu'on verroit à Séville quantité d'esclaves Indiens & Africains vendus, marqués & traités comme des bêtes de somme. Voyez notre article de Malthe.

(1) Voyez notre notice de Castille.

(2) Et une fois autant à son Chapitre.

(3) La piastre vaut 5 liv. & 5 s.; ainsi c'est 1,575,000 liv. tournois.

La Cathédrale, monument des Goths, à qui il ne manquoit qu'un peu plus de goût, renferme la cendre de S. Ferdinand, dont nous avons dit un mot ci-dessus, & d'Alphonse-le-Sage (1) son digne fils; celui de Ferdinand Colomb y repose aussi, honneur qu'on auroit dû peut-être rendre tout aussi-bien à son père. Voilà les hommes! Christophe Colomb donne un monde à l'Espagne, & ne fait que des ingrats; l'Abbé Ferdinand Colomb lègue sa bibliothèque à Séville, & on l'inhume avec les Rois,

Il se dit tous les jours trois cents Messes (2) dans l'Eglise Métropolitaine de Séville. Les habitans n'en sont pas plus amendés pour cela. La parure & l'ivresse partagent, dit-on, tous leurs instans. La plupart, ajoute-t-on, sont des petits-mâtres sans mœurs, & souvent sans grâces (3).

L'établissement le plus important de la Capitale de l'Andalousie, est la Manufacture de tabac : mais le commerce ne doit pas y fleurir beaucoup; car l'herbe croît au milieu de la Bourfe, bâtiment superbe, mais déserté,

(1) C'est ce Prince que le compas d'Uranie consola de la perte du Sceptre Impérial; & qui mourut de chagrin d'avoir été obligé de combattre & de vaincre son fils rebelle & révolté contre lui.

(2) Les honoraires pour chaque Messe sont de deux réales.

(3) C'est au Théâtre François qu'il faut aller prendre une idée des mœurs de Séville mises en scène avec autant d'esprit que de gaieté, par M. Beaumarchais.

A Séville, on ne voit point, comme à Paris, ruisseler dans les rues le sang des boucheries : mais elles ne sont peut-être placées hors des murs que parce qu'on a imaginé de faire combattre avec des chiens les animaux à cornes que l'on destine au couteau, afin que la chair en devienne plus tendre. Il faut être bien persuadé que les bêtes ne sont que des machines, pour se permettre ce raffinement barbare de sensualité, aux dépens de la vache qui nous a donné son lait, & du bœuf qui a traîné nos charrues.

Parmi les personnages illustres qu'a produit Séville, elle revendique Trajan, Prince du très-petit nombre de ceux qui n'ont point fait repentir les hommes de s'être donné des maîtres.

Il étoit Sévillois aussi, ce bon Las-Cafas, qui plaida avec tant de chaleur & pendant un demi-siècle la cause des Indiens au Tribunal même de leurs persécuteurs. L'Evêque fut écouté froidement. Que Barthelemi n'eût-il été Empereur, au lieu de Charles-Quint ? Tel va trop ordinairement le train des choses. Le salut d'un monde entier ne dépend quelquefois que d'un seul homme mis à sa véritable place.

Depuis la mort de Cervantes, l'Homere des Romanciers, Séville l'a réclamé. Avant sa mort, on rioit en lisant Dom Quichotte (1), sans s'embarasser si l'Au-

(1) Tous les Ouvrages de Cervantes ne sont point traduits en François, & mériteroient de l'être aussi bien que sa *Galathée* par M. le Chevalier de Florian.

teur avoit du pain pour vivre, & un gîte pour expirer en paix.

Séville est la patrie de quelques bons Artistes. Il en est un, Louis de Vergas, célèbre Peintre en Histoire, qui menoit la vie austère de nos plus fervens Latripistes. Ceint de la haire, il couchoit dans son cercueil. Un tel phénomène ne pouvoit apparôître qu'en Espagne. Arcos de la Frontera est une petite Ville de l'Andalousie, mais très-ancienne. L'une de ses Eglises (car elle a trois Paroisses & cinq Monastères) offre un spectacle tout-à-fait édifiant dans le Temple d'un Dieu de paix mort en croix pour racheter tous les hommes; c'est une suite complète de portraits représentant les Hérétiques brûlés par la sacro-sainte Inquisition.

A Xerès, il y a beaucoup de Gentilshommes & de chevaux; mais les uns sont plus estimés que les autres.

Cadix est l'une des plus belles Villes & des plus riches de l'Andalousie & de l'Espagne. On l'a dit peuplée de quatre-vingt mille habitans, & on évalue à cinquante-quatre mille livres le pain qui s'y consume par jour. L'Evêque jouit de 100000 liv. de rente; le Tabernacle de la Cathédrale a coûté cent mille écus, & la nouvelle Eglise qu'on bâtit montera, dit-on, à 30 millions de réales de Veillon; & cependant, Cadix manque d'eau pure, faute d'un aqueduc qui entraîneroit à moins de frais. Murillo, Peintre estimable, natif des environs de Séville, se laissa tomber de son échafaud en peignant des fresques dans la Chapelle des Capucins de Cadix, & mourut de sa chute.

Jadis les Chevaliers Romains donnoient le ton à Cadix, attirés par les charmes des jeunes filles de cette Ville, qu'affaisonnéit un grain de libertinage. Aujourd'hui ce sont les Négocians François qui y font le plus de figure. Ils y entretiennent un Théâtre dont les Pièces régulières & pleines de goût qu'on y représente font murmurer les Amateurs du Parterre Espagnol, ces *Mosquetéros*, épris des monstruosités dramatiques, telles que *le Lazarre & le Mauvais Riche*. La prévention nationale les empêche de sentir les beautés de tous les temps & de tous les lieux d'Athalie, &c. Cependant quelques bons esprits deviennent de jour en jour moins exclusifs.

Gibraltar, S. Roch & les lieux circonvoisins, dans la haute Andalousie, ne sont que trop connus, sur-tout depuis les derniers événemens politiques.

Ossuna est une petite Ville assez intéressante. Le Peuple y est plus laborieux & par conséquent plus à son aise qu'ailleurs. Les terres sont bien tenues. Le costume des habitans est fort décent. Les hommes portent de grands chapeaux blancs, plus propres que ce qu'on appelle dans toute l'Andalousie des *montera*, gros feutres de payfans.

C'est à Ezija, qu'on trouve les chevaux de la plus belle race des Andalous. C'est aussi l'endroit le plus chaud de toute la contrée.

Les habitans de *Zahaca* méritent d'être distingués du reste de la Nation Espagnole. Ils sont ou se disent presque tous nobles; mais ce préjugé ne les empêche pas de cultiver leurs terres avec soin; ils récoltent eux-

mêmes leur vin, qui est bon, mais dont ils ne boivent jamais jusqu'à l'excès. On en a interdit prudemment l'usage journalier aux enfans & aux femmes : heureuse peuplade, si ne cherchant jamais à contracter d'alliances hors de son sein, elle continue de vivre concentrée en elle-même, & fière de ses mœurs sans alliage !

Carlotta est le chef-lieu d'une petite Colonie intérieure d'émigrans de France, d'Allemagne & d'Italie, que le Gouvernement Espagnol avoit attirés en 1769, sans doute pour donner quelque émulation aux Regnicoles. Mais cette entreprise conçue assez légèrement & assez mal menée, n'a point répondu aux espérances dont on se flattoit.

On n'a pas mieux réussi, en se servant du même moyen pour peupler & cultiver la *Fierra-Morena*, pays de montagnes presque désert dans l'espace de vingt-quatre lieues.

Cordoue, Capitale d'un Royaume de ce nom du temps des Maures, est une des principales Villes de l'Andalousie. On prétend qu'elle eut pour Fondateur Marcellus, lors de l'expédition de ce Général Romain dans les Gaules. Un fait plus certain, c'est qu'elle fut la patrie de Sénèque, si chaudement défendu par Diderot, & de Lucain, ce Poète de la Liberté, qui fournit des Vers à Corneille. L'Eglise Cathédrale étoit jadis une Mosquée bâtie sur les fondemens d'un Temple d'Auguste. Ce font là de ces coups de Théâtre que la faux du temps, rivale de la baguette d'Armide, multiplie sur la grande scène du monde. C'est ainsi que les Hieronimites

se sont construit ; à une lieue de Cordoue, un Monastère avec les ruines d'un Palais habité par un Roi Sarrasin.

Le séjour de Cordoue est triste & monotone; les bonnes maisons tiennent des assemblées que l'étiquette rend aussi glaciales que les verres d'eau qu'on y distribue aux assistans. Il y a pourtant quelque luxe. Les équipages plus riches que brillans, sont tirés par des mules. L'Evêque seul a le droit d'en avoir six à sa voiture. Il y a un Théâtre; les femmes y vont parées à la françoise. Les hommes le plus souvent sont dans leurs manteaux avec de grands chapeaux; tout autre costume paroît leur être extrêmement incommode; aussi n'en font-ils usage que pour les *torillas* (1) & les autres occasions d'apparat. Depuis la révolte de Madrid, en 1776, le Gouvernement a voulu proscrire les manteaux & les grands chapeaux; mais de long-temps cette réforme ne pourra pénétrer jusqu'aux Provinces; c'est un vêtement trop commode pour la galanterie. Les femmes qui conservent le costume espagnol sont toutes ensemble au-dessus des premières loges, dans une galerie. Les jeunes gens comme il faut vont en *maxos*, c'est-à-dire, avec le grand feutre, le manteau & un *redecilla*, ou réseau de soie qui enveloppe leurs che-

(1) Ce mot Espagnol, qui veut dire tourte ou gâteau, sert à désigner les cercles, les assemblées, dans lesquelles en effet on offre des gâteaux, des confitures revêtues de pâtisseries, &c.

veux; ils ont avec cela de longues épées sous le manteau (1).

On se plaint des impôts à Cordoue; on dit qu'en sortant de la Ville, de quelque côté qu'on aille, à deux ou trois lieues, le pain, l'aliment principal des Espagnols, est plus cher dans les Villages que dans la Ville.

JAEN, sous l'Empire des Maures, Capitale d'un petit Royaume de son nom, n'est plus aujourd'hui qu'une Ville assez mince; on n'y rencontre, ainsi que dans quelques bourgs de sa dépendance, que des Nobles & des Moines. Aussi n'est-on pas étonné de voir cette partie de l'Andalousie mal cultivée, & presque dépourvue de tout commerce. On y garde avec les plus grandes précautions un Saint-Suaire aussi fameux dans ces contrées, que l'est celui de Besançon en France. Le Christ, dont ce voile porte l'empreinte sacrée, avoit donné en lui un exemple vivant dont ceux qui se montrent les plus ardens à suivre sa doctrine, n'ont pas su profiter. Jésus avoit sanctifié l'amour du travail, en travaillant lui-même des mains. Tous ses Apôtres étoient aussi des gens laborieux & sobres, autant qu'humbles & patients. Les Espagnols, à qui on ne peut refuser de la sobriété & de la patience, auroient dû s'appliquer les deux autres vertus; mais cette Nation est peut-être la moins humble & la plus paresseuse de toutes.

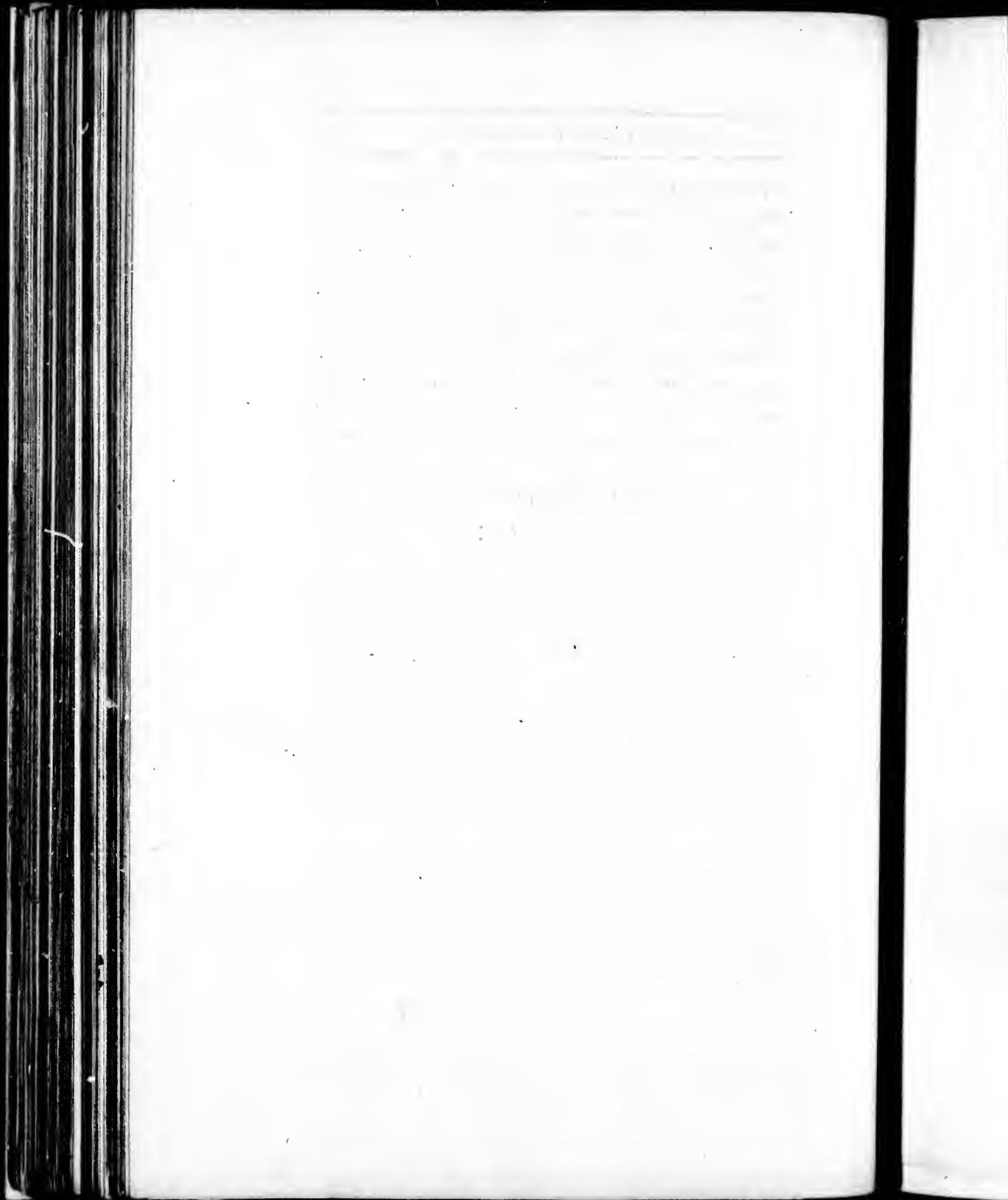
L'Andaloux a un caractère fortement prononcé. Sa gravité naturelle, qu'on remarque au premier coup-d'œil

(1) Voyez la Figure.

dans toute l'étendue de l'Espagne, est passé en proverbe. Il n'y a que les gens de qualité dans les Provinces, & les habitans de la Capitale qui, depuis peu, se soient humanisés avec les étrangers, & aient daigné se prêter au doux commerce de la société, qui seul fait le charme de la vie chez les Peuples civilisés. Les Espagnols ont la plus haute idée de leur naissance; les Castillans, & encore plus les Biscayens, quoique pauvres & mendiants, méprisent souverainement les Andaloux, comme les descendans immédiats des Maures, qui valoient mieux que ceux qui les ont chassés après tant de combats. Les mariages se font communément à naissance égale. Il est rare que la vieille Noblesse s'allie avec la nouvelle, & les supérieurs avec les inférieurs. Ils sont tempérans ou plutôt abstinens à l'excès. *Barracho* est le mot de reproche le plus violent qu'on puisse faire à un homme: & il est rare de voir chez eux un ivrogne, si ce n'est parmi les Muletiers. Le *gaspacho* est la nourriture ordinaire du payfan espagnol. C'est une espèce de soupe faite avec de l'huile, du vinaigre, de l'eau, de la graisse, du sel & du poivre mêlés ensemble. Le plus riche Fermier de l'Andalousie, dans les Cantons les plus abondans, se contente de ce ragoût qu'il mange avec tous ses Valets à même une sale gamelle. En fait de galanterie, rien de plus industrieux qu'un Espagnol; les femmes sur-tout ne tarissent point en ressources, quand il s'agit d'esquiver les cent yeux d'un Argus jaloux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que hors du commerce des femmes, ce Peuple est franc & confiant: les Espagnols

dépioient un caractère mâle & courageux , & parlent à leur Prince avec autant de sang-froid & de liberté qu'à leur égal. Il n'y a point de pays au monde où chaque individu en particulier semble être plus pénétré de la dignité de l'homme. On y a les plus grands égards pour les indigens; c'est-là que la personne d'un infortuné est vraiment sacrée; *res est sacra miser*. Et ce n'est pas là que le malheur s'augmente par le mépris. Il fut un temps où le feu céleste de la liberté brûloit dans le cœur des Espagnols, dit un Voyageur Anglois; mais. . . . &c.

Fin de la Notice historique sur l'Andalousie.







Portugais.



Portugais.

L
g
le
E
ta
v
d
P
n
ri
P
n
d
d
n
c
l
i
c
d
P
L

N O T I C E

SUR LE PORTUGAL.

LES Egyptiens & les Phéniciens , puis les Carthaginois , les Gaulois & les Romains , puis les Alains & les Vandales , les Goths & les Mores , & enfin les Espagnols , envahirent successivement l'antique Lusitanie , qui ne forma un Empire indépendant , que vers le milieu du dix-septième siècle , quand le Duc de Bragance fut proclamé par la Nation , Roi de Portugal , sous le nom de Jean II. Mais les Portugais n'en sont pas devenus plus libres ni plus heureux. Les richesses du Brésil les ont appauvris , éternés & rendus peu industrieux , en leur inspirant plus de morgue. Que n'ont-ils eu plutôt le bon esprit de s'en tenir aux productions réelles de leur patrie , fertile assez pour les dispenser d'acheter à l'Etranger les choses de première nécessité ? L'ambition seule ne les a pas égarés sur le choix des moyens. Ils ont passé d'un extrême à l'autre. Jadis ils étoient idolâtres & féroces ; aujourd'hui ils sont superstitieux & sans énergie. Le Commerce les occupe encore beaucoup , mais toujours aux dépens de l'Agriculture , dont ils ne sentent pas assez tout le prix sur un sol qui n'attend que des bras exercés.

D'ailleurs , le Portugal est en deçà du siècle pour les lumières , qui ont de la peine à se faire jour dans

cette extrémité de l'Europe, peuplée de Moines intéressés au règne de l'ignorance. Que penser de l'industrie d'un Peuple dont toute la main-d'œuvre se réduit à des ouvrages de paille, des toiles & quelques étoffes grossières? Moins d'autorité absolue dans le Gouvernement, plus de Mœurs chez le Peuple, donneroit à ce Royaume une consistance plus heureuse.

Lisbonne (1) en est la Capitale, & se trouve dans l'Éstramadure, l'une des six Provinces qui composent le Portugal. Cette Ville antique doit tout son éclat à son excellent Port de Mer. St. Vincent de Sarragosse est le Patron de la Cathédrale. L'Église devoit des Autels à ce Martyr; peu ont plus souffert pour elle. Une particularité remarquable, c'est que ce Diacre, après avoir enduré un assez long séjour sur un gril de fer rougi au feu, expira tout-aussitôt qu'on l'eut posé sur un lit de roses. Ce Saint a perdu un peu de son crédit sur l'esprit du Peuple, sur-tout depuis le second (2) tremblement de terre arrivé à Lisbonne. Il y a de beaux Palais & de riches Couvents dans cette Ville; & l'on n'a pas encore songé à rendre le pavé des rues moins incommode pour les Piétons & mieux

(1) L'ortographe du nom *Lisbonne* a prêté à un Proverbe national Portugais, dont le sens est, *qui n'a point vu Lisbonne, n'a rien vu de BON.*

Les Proverbes, comme on voit, ne sont pas toujours distés par le bon sens.

(2) Le premier jour de Novembre 1755. Le premier tremblement eut lieu en Janvier 1532.

éclairé pendant la nuit. Le luxe s'occupe toujours du superflu de préférence au nécessaire.

Sur le territoire de Lisbonne , est le Monastère d'*Odilevas*, qui entretient 300 Religieuses. C'est dans l'une des cellules de ce Cloître qu'ont été dictées les *Lettres* (1) *Portugaises*.

Non loin de Lisbonne , sur une éminence , est Alanguer, Bourg qui doit son origine à un Temple des Alains. Ces Peuples, demi-Barbares, croyoient, en choisissant le sommet des montagnes pour y prier,

(1) Qu'on nous permette deux mots à ce sujet. Ces cinq Lettres d'une Chanoinesse de Portugal, à un Officier François, n'ont pas l'élégance du style & la Philosophie qui règnent dans les Lettres de la Nouvelle Héloïse. Mais la *Marianne d'Odilevas* fait verser autant de larmes peut-être que la *Julie du pied des Alpes*. Si ces deux Héroïnes ne sont pas d'une vérité tout-à-fait historique, Marianne du moins, a plus de vraisemblance que Julie, parce qu'elle est plus naturelle dans l'expression, parce qu'il y a plus d'abondance, plus de vraie chaleur dans ce qu'elle écrit. Celui ou celle qui a tenu la plume de la Chanoinesse, avoit moins de génie, moins de profondeur, moins d'éloquence sans doute que l'illustre Genevois qui a été le Secrétaire de la fille du Baron d'Etanges; mais peut-être trouve-t-on dans les premières Lettres, une expression mieux sentie & quelquefois même plus délicate que dans les autres. Il faut bien se garder de lire ces cinq Lettres Portugaises dans les Œuvres du bel-esprit moderne qui les a versifiées. La traduction sans art, de Guilleragues, lui est préférable.

s'approcher d'autant & se faire mieux entendre de la Divinité qu'ils invoquoient.

Près delà , des Hyéronimites ont placé un Monastère sur le Mont *Cintra* , dit le Promontoire de la Lune. Le paysage , tout-à-fait pittoresque , est très-propre à entretenir la ferveur des Pèlerins. D'autres Voyageurs , qui ne sont pas devots , enchantés de ce lieu , ont auguré que le nom de *Cintra* , qu'il porte , est dérivé de *Cinthia* , montagne de Delos , ou Apollon prit naissance. Rien en effet , de plus inspiratif pour les Poètes , amis de la Nature.

Pombal , dans la *Corrégidorie* (1) de Leiria , est un Bourg de près de 4000 Habitans , dont la plupart sont Chapeliers.

Ce District renferme le Bourg d'Alcobaca , où un millier de Payfans travaillent & suent pour engraisser une centaine de Moines titrés.

Jean I. du petit nombre des Rois morts octogénaires , a son tombeau à Batalhau , dans une Abbaye de Dominicains Gentilshommes.

Peu de Sçavans sçavent qu'il y a à St. Thomar , dans la *Corrégidorie* de ce nom , une Académie des Sciences , établie en 1752 , sur le modèle de celle de Paris.

Le Bourg Santaren doit son nom à Ste. Irene , Vierge & Martyre , vers l'an 304 , qui aima mieux se laisser

(1) Jurisdiction qui dépend immédiatement du Roi.

exposer dans un lieu de débauche , que de brûler de l'encens sur les Autels de la chaste Diane.

Malgré les 10 Chaires de Droit Civil , fondées dans l'Université de Coimbre , dans la Province de Beira , les Habitans de cette Ville sont grossiers dans leurs Mœurs , & mal-propres sur leurs vêtemens.

Jean II. l'un des Rois qui fit le plus du bien aux Portugais , érigea en Duché , le Bourg d'Aveiro , dans l'Oydorie (1) de Montemor O velho. On n'est guère Hospitalier dans ce lieu ; un Etranger n'y peut passer une nuit , sans en avoir obtenu la permission du Magistrat.

Dans une Eglise de *Viseu* , est inhumé Rodrigue ; dernier Roi Goth ; lequel , pour trouver grace devant Dieu , ne crut pouvoir mieux faire , dit-on , que d'endosser le froc en mourant.

C'est à Lamego que les Etats confirmèrent l'élection d'Alphonse Henriquez , premier Roi de Portugal. On y passa des Loix Constitutionnelles qui devoient servir de barrières respectives au Despotisme & à l'Anarchie. La Nation se reservoit le droit de s'assembler de temps en temps , pour faire rendre des comptes à ses Administrateurs. L'Inquisition devoit être renvoyée à Rome ; un Patriarche auroit dispensé des voyages fréquens & dispendieux qu'on y fait encore aujourd'hui , &c. Il est aisé de sçavoir si ces conditions ont été remplies.

A Cavilhaon , Bourg de la Corrégidorie de Guarda ,

(1) Audiance ou Bailliage qui relève des Corrégidories.

on entretient des Manufactures de draps , de serges & de bas. Ces sortes d'établissiemens sont à remarquer , parce qu'ils sont rares dans le Portugal. Dans ce Pays , on trouve plus commode de payer que de travailler.

Guinaraens est la principale Ville d'Entredouroe-minho , Province la plus fertile , la plus saine & la mieux peuplée de tout le Royaume. On y avoit bâti un Temple à Cérés , sans doute en reconnoissance du beau froment qu'on y recueille. Ce Temple est métamorphosé en Eglise Collégiale , dédiée à Notre-Dame d'Oliveira. On y voit une Image de cette Vierge. N'ayant pu parvenir à la faire belle , on la fait riche. Le jour de sa Fête , on étale autour d'elle pour 800 marcs d'argenterie. On fabrique à Guimaraens , des toiles assez estimées.

La Ville de *Porto* ne le cède qu'à Lisbonne , & se vante d'avoir donné son nom à tout le Royaume. On y fait un grand Commerce , sur-tout en vin. Elle compte beaucoup d'Eglises : leurs murailles sacrées sont couvertes de caractères , en guise d'*Ex-voto*. Il faut que les Saints qui ont exaucé les vœux des malades , se contentent de cette foible marque de reconnoissance.

Braga , Chef-lieu d'une Oyderie de ce nom , est une Ville ancienne , qui n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle. On prétend que les Citoyens mâles ne peuvent parvenir aux Emplois , que par le suffrage des Femmes , en mémoire d'un combat où celles-ci eurent l'avantage sur les Habitans de *Porto*.

Braga est un Archevêché-Primat de Portugal : 150 Couvents, tous bien rentés, affament ce Diocèse.

Bragança, Ville Ducale dans la Province de Traz-os-Montes, est devenue célèbre par la Révolution du 1^{er} Décembre 1640. Les Portugais, las du joug Espagnol, mais accoutumés à un Maître, en voulurent un de leur Nation ; & d'un consentement *presqu'unanime* (1), nommèrent Jean de Bragance, Prince pacifique & modéré, qui ne s'attendoit pas à pareille fortune, & qui ne s'en soucioit guère. Il garda sur le Trône, ses vertus privées. Le Peuple, qui ne réfléchit pas, & qui place dans le Palais des Rois, le souverain bien, surnomma Jean IV, *le Fortuné* ; Jean de Bragance l'eut peut-être été davantage, en vivant obscur dans sa Ville Natale.

On Fabrique dans Bragance, des étoffes de soie, des velours & des gourgourans.

Ourique, gros Bourg, dans la Province d'Alentejo, n'est pas moins mémorable que le lieu précédent. C'est là qu'Alphonse Henriqués, ou fils de Henri de Bourgogne, de la Maison de France (2), vainquit les Maures, commandés par cinq (3) Rois, & fut tout

(1) D'un consentement *presqu'unanime* ; car quelques-uns opinoient pour le Gouvernement Républicain.

(2) Henri de Bourgogne étoit petit-Fils de Robert, Roi de France.

(3) Alphonse prit, dit-on, pour Armes, autant d'Ecussions qu'il avoit vaincu de Rois. Encore aujourd'hui l'Etendard de guerre du Portugal, est cinq Ecussions ; mais on les a chargés des cinq Playes du Christ.

aussi-tôt proclamé Roi de Portugal , par ses Soldats & le Peuple , plus frappés encore d'une révélation qu'il crut devoir supposer en sa faveur , que de la victoire signalée qu'il venoit de remporter. Nonagénaire , il régnoit & faisoit encore la guerre. A 93 ans , il mourut , fatigué peut-être , mais non rassasié du pouvoir souverain.

Villa Vicoça , qui donne son nom à une Oydorie , dont elle est le Chef-lieu , n'a de curieux qu'un vieux Temple de Proserpine , dans lequel aujourd'hui le Pélérins viennent adresser leurs Oraisons à St. Jacques.

Nous ne faisons pas mention à chaque endroit , des Couvens qui y sont en plus ou moins grande quantité. Rien ne seroit plus monotone. Nous observerons seulement que tous ces Monastères qui donnent quelquefois de l'humeur aux amis du bien public , ne sont pas tout-à-fait inutiles. Les Voyageurs y trouvent l'hospitalité. Mais il faut convenir que le repas frugal qu'ils y prennent , coute cher à la République.

Autrefois dans la Lusitanie , tout le monde portoit des habits longs ; les seuls esclaves en avoient de courts : cette mode ne s'est perdue dans le Portugal , que depuis 250 ans environ.

Les Portugais sont ordinairement vêtus de noir , avec le manteau , l'épée & le poignard au côté. Le Roi & sa Cour s'habillent à la Française.

Fin de la Notice sur le Portugal.



St. James' Church



Payzanne Anglaise





Pygmalion's Statue





Anglais





England





Bourgeoise de Londres





Burgess to Carter





Bourgeois de Londres



Portrait of a Lady

L
lux
bea
est
ce
fi
gra
d'H
fer
Un
&
de
exig
imp
ruin
I
& d
mo
Voy
per

N O T I C E
SUR LES MŒURS
DE LA VILLE DE LONDRES.

LES Villes Capitales se ressemblent. On y trouve du luxe & de la misère, plus d'amusemens que de plaisirs, beaucoup de lumières & peu de Mœurs; le génie y est rare, & le goût y brille sous toutes les formes.

La Constitution Angloise met quelques restrictions à ce résultat appliqué à Londres; & la Nation y perdrait, si on la jugeoit d'après cette Ville. On la dit plus grande que Paris, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus d'Habitans; parce que la plûpart des maisons ne renferment, chacune, qu'une seule famille, un seul ménage. Une propreté extrême se fait remarquer dans l'intérieur & sur la personne des individus. La vapeur du charbon de terre dont on fait une si grande consommation, exige les plus grands soins: sans cela, une poussière imperceptible s'introduiroit par-tout, gâteroit tout, & ruineroit la santé.

Londres & ses environs sont infestés de filoux adroits & de voleurs effrontés, qui en rendent le séjour incommode & désagréable. Cet inconvénient étourne le Voyageur, qui s'attendoit à trouver la sûreté de sa personne & de ses biens, dans un pays où la pro-

priété des droits de l'Homme est tant respectée. Les Anglois, de deux maux, ont évité le pire, ils ont mieux aimé se voir exposés journellement aux attaques de quelques particuliers mal-intentionnés, que d'être sous la garde d'une soldatesque nombreuse, enrégimentée à grands frais, & prête dans l'évènement, à donner main-forte au parti riche & puissant qui attenteroit à la liberté civile. On préfère de se surveiller soi-même chez soi & en voyage, ou bien l'on se réfout à quelques sacrifices. Une clochette placée en dedans, ébranlée au moindre contact de la porte ou des volets extérieurs, avertit du danger.

Les chemins publics sont pour la plupart beaux, commodes & bien entretenus. On y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied, dans & hors la Capitale. D'ailleurs, les chevaux exposent à peu d'accidens, parce qu'on les ménage en raison du service qu'on en tire. En Angleterre il règne entre l'Homme & le cheval, une sorte de fraternité touchante, qui tourne à l'avantage des deux espèces.

Il faut se faire Anglois à Londres, du moins le paroître, pour en visiter tous les quartiers, sans y être exposé aux criailleries de la populace indisciplinable. Un Etranger, sur-tout un François, qui n'a rien à y demander à personne, peut se promettre de l'agrément & s'y voir accueilli. Malheur à l'Artiste habile, mais indigent, qui vient y faire offre de son talent. Il paroît suspect, du moment qu'il va au-devant des autres. Les Arts, à Londres, sont comme les Femmes dans presque
tous

tous les pays du monde ; sitôt qu'ils font les avances, ils perdent de leur prix. Il faut avouer pourtant que les émigrans de France en Angleterre, ont bien souvent motivé cette conduite par la contenance qu'ils y ont prise. Ils n'ont sçu y faire respecter, ni leur patrie, ni leur personne.

Rien de plus agréable que Paris & ses alentours pendant les Fêtes. Aux fenêtres ou sur le seuil de chaque maison entr'ouverte, la basse Bourgeoisie, assez proprement vêtue, se délasse des travaux de la semaine. On se répand dans les promenades publiques. On se visite, on s'invite à de petites parties de plaisir d'autant plus piquantes, qu'elles n'ont pas toujours été prévues. Les Artisans & la classe même la plus indigente, trouvent le moyen de s'égayer sous les berceaux des nombreuses Guinguettes par-delà les Barrières ; on s'y livre à une joie un peu grossière, mais naïve.

Londres n'offre pas les mêmes ressources ni le même spectacle. Le Dimanche, les Théâtres sont fermés ; les tavernes sont fermées, les fenêtres & les portes sont fermées, les salons de danse sont fermés ; les instrumens de musique restent suspendus aux murailles, & les Gazettes elles-mêmes sont interdites aux Nouvellistes taciturnes. Tristes effets du culte Anglican ! comme si les vapeurs de l'ennui étoient un encens agréable à Dieu !

Les gens comme-il-faut profitent de ces jours de recueillement pour se livrer à l'étude. Celle de la Politique occupe la Noblesse, Elle ne se montre pas

moins jalouse des autres connoissances en tous les genres. Mais l'utile a toujours le pas à ses yeux sur l'agréable. Les enfans de familles opulentes, qui ont voyagé, rentrent chez eux parfaits ou détestables. Il n'y a pas de milieu. Ils portent à l'excès les travers qu'ils empruntent, ou bien tirent le plus grand parti des améliorations qu'ils ont observées chez leurs voisins.

En Angleterre, on abandonne la première éducation à la Nature. C'est peut-être pour cela qu'il y a dans cette Ile plus de beaux enfans que dans le reste de l'Europe. Cet âge d'or de la vie de l'Homme, finit à la neuvième année. A cette époque, l'enfant quitte la maison paternelle, pour passer dans une Pension Académique; & de là, dans des Colléges. Heureux quand l'Elève ne se laisse pas enticher par la rouille de la pédanterie ! Plus heureux encore, si franchissant tout d'un coup l'espace qui sépare les deux extrêmes, il ne secoue pendant ses voyages à Paris ou ailleurs, la poussière scavante des Ecoles, que pour se couvrir des ridicules & afficher les airs légers de la France, où l'on s'empresse de le mener, au sortir de l'Université d'Oxford & de Cambridge.

L'éducation domestique des Filles, à Londres, est encore la meilleure de toutes, du moins si l'on en juge d'après les effets qu'elle produit. Les Miss élevées sous les yeux de leur Mère, sur-tout parmi les Filles de Ministres, sont des êtres angéliques. La Piété filiale fait germer en elles, toutes les autres vertus dont elle est la base. Plus pieuses que dévôtes, raisonnables sans

Être raisonneuses, instruites & non pédantes, aimables & point coquettes ; telle étoit celle que nous avons consultée à ce sujet ; & *Mis Hariette* (dont nous faisons le nom de famille), nous assura que la plupart des *Mis* de sa condition, étoient élevées dans les mêmes principes qu'elle. Ces jeunes personnes sont susceptibles entr'elles d'une amitié véritable ; malgré le flegme national, elles portent ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme. A la manière des Filles Grecques, avec lesquelles elles ont beaucoup d'analogie, quant aux charmes de la figure, elles ne se quittent pas sans faire échange d'une boucle de leur chevelure ; & ce gage est toujours mouillé de larmes, en passant d'une main dans l'autre.

Une jeune *Mis* n'est point du tout étrangère aux évènements politiques de sa patrie ; & ce n'est pas sans connoissance de cause, qu'elle embrasse le parti du côté duquel s'est rangée sa famille. Elle a quelquefois même le courage, à l'exemple des Dames Romaines, de faire rougir ceux de ses parens qui se laisseroient entraîner dans une faction contraire au bien de la République. Les noms des grands Hommes de l'Antiquité lui sont familiers, & lui servent à propos d'objet de comparaison.

Ces jeunes *Mis* ne négligent pas pour cela, les occupations de leur sexe. Economes & laborieuses, elles connoissent le prix du temps & des choses, distribuant chaque journée de manière à n'en perdre pas un seul instant. L'étude des Langues, le Dessin &

la Broderie , la Musique & la Danſe , tout cela ſubordonné aux fonctions domeſtiques, ne laiſſe aucune priſe ſur elles à l'oifiveté. Elles liſent pour ſ'inſtruire , & ſ'accoutument de bonne heure à faire des extraits raiſonnés des bons livres qui leur paſſent ſous les yeux. Modeſtes & douces au milieu de leurs talens, elles ne parlent que quand on les interroge. Ingenuës & réſervées , elles ne ſ'étudient pas à voiler leurs penſées : comme leur viſage , & parlent d'après leur cœur , ou ſe taiſent.

Miſſ Hariette (d'après laquelle nous donnons une eſquiſſe des Mœurs Angloiſes) ne pouvoit contenir ſon indignation , quand devant elle , on manquoit de reſpect à la mémoire de l'Auteur (1) d'Emile. Elle portoit une ſorte de culte à celui dont le pinceau auſſi chaſte qu'énergique, nous a laiſſé le portrait de *Sophie* ; & *Miſſ Hariette* étoit d'autant plus intéreſſante en ce moment , qu'elle défendoit ſa propre cauſe ſans le ſçavoir.

Pour ajouter un trait à l'eſquiſſe des Mœurs domeſtiques de Londres , dans la partie ſaine de la Nation Angloiſe , nous citerons une particularité , en uſage.

(1) Nos Auteurs qui entreprennent de redreſſer dans leurs Traités d'Education , celui de J. J. Rouſſeau ; plutôt que de ſalir par leurs injures , la tombe de ce ſage éloquent , devroient voyager à Londres. Ils y verroient que ſans ſoupçonner l'exiſtence de leur gros *in-8°* , on y ſçait élever les jeunes Miſſes.

dans d'autres familles encore que celle qui nous sert ici de modèle : le Père de *Miss Harriette*..... Ministre respectable , a rédigé en vers Anglois , une espèce de Testament moral , qu'il se propose de léguer à sa Fille , au moment qu'elle lui fermera les yeux ; elle a déjà eu communication d'une partie de ce que contient ce Testament ; & ce qu'elle en sçait , devenu pour elle aussi sacré que les Livres Saints , lui coute tous les jours une larme d'attendrissement.

Voici encore un autre usage , digne d'être rapporté : parmi les membres d'une Famille bien unie , une Nièce , par exemple , se fait un devoir de porter au doigt index de la main droite , un anneau plat , sur lequel est gravée la date de la mort de celui de ses Oncles pour lequel elle avoit le plus d'attachement.

Les Romains Anglois ont un plus haut degré d'intérêt que les autres , parce que les Auteurs peuvent peindre leurs Héroïnes d'après Nature , & ne se voient pas obligés de recourir à leur imagination. *Pamela* , *Clarisse* , *Clementine* , *Miss How* , &c. ne sont pour ainsi dire , que des Portraits de Famille.

Un des plus puissans ressorts de l'Education , c'est l'exemple. Dans les classes mitoyennes de Londres & de l'Angleterre , les Pères & Mères , convaincus de cet axiome , ne donnent pas un précepte qui n'ait été mis par eux en action , d'avance. Dans les Cercles , à Table , ou dans les Assemblées publiques , la présence d'une jeune personne enchaîne la langue du parleur le plus éhonté : l'Innocence inspire le plus grand respect.

La manie des Modes Françoises a causé quelque altération aux Mœurs Angloises. Depuis quelques années, les coëffures & les chapeaux que les Femmes portent à Londres, sont d'une bizarrerie choquante. On ne fait pas attention que ce qui sied sur les rives de la Seine, peut devenir maussade sur les bords de la Tamise. Tous ces ajustemens frais & légers, exigent la présence du goût pour être placés avec avantage. Le caractère de beauté de tel ou tel pays se refuse constamment aux accessoires galans qui ajoutent encore aux attraits naturels des beautés de tel autre pays. Les Dames Irecques ne devoient pas mettre en usage précisément les mêmes moyens de plaire que les Dames Romaines. Une figure sentimentale (qu'on me passe cette expression), telle qu'on en rencontre assez souvent dans la Grande-Bretagne, ne peut s'accommoder de ces riens charmans qui ont tant de grace, de charme & de jeu, sur la personne d'une Parisienne pétulente ou d'une vive Lyonnoise. Un air leste n'iroit point du tout aux Insulaires Bretonnes. Il leur suffit d'une simplicité noble & touchante. Toutes ses guirlandes de fleurs, tous ces nœuds de rubans, tous ces paquets de gaze qu'elles paroissent envier à leurs rivales du Continent, ne sont pour elles que des superfluités embarrassantes, pour ne pas dire déplacées & ridicules. Les heures qu'elles passent à naturaliser ces parures étrangères, pourroient être mieux employées & leur faire plus d'honneur.

Une chevelure belle de sa propre nuance, un voile

à moitié levé, un chapeau de paille surmonté, si 'on veut, d'une plume flottante au gré des zéphirs, un corps de robe souple & bien pris, une longue juppe qui laisse à peine voir le bout du pied, une ceinture par-dessus; & mieux que cela encore, ce maintien décent & noble, qui donne du prix à la plus belle taille; ce Costume Anglois ne doit-il pas être bien reçu par-tout? celles qui le possèdent, ont-elles besoin d'emprunt? & ne peuvent-elles pas bien se passer de tout le reste?

Les Dames de Londres ne sont plus de cet avis. L'esprit de rivalité s'est emparé d'elles. Toutes fières qu'elles sont naturellement, elles consentent à n'être que de mauvaises copies de leurs voisines. Comme elles, elles affichent les modes les plus capricieuses; mais comme elles, elles ne justifient pas cette manie par cette fleur de goût, qui ne fleurit qu'en France, & qui rend agréable tout ce qu'elle accompagne.

La chaussure des Femmes, à Londres, est bigarrée; toutes les couleurs leur conviennent: les talons sont pointus & trop hauts; ils fatiguent, affoiblissent les nerfs & exposent à de fréquens faux-pas. Ce qui arrive sur-tout, quand on fait usage de patins ou de claques ferrées, dont le cliquetis étourdit.

Les jeunes Demoiselles s'efforcent à l'envi, de briller par une taille mince & svelte. Les quatre couleurs contrastent souvent dans l'habillement d'une Femme: la toilette les occupe toutes (dit-on, quelque part, dans une esquille de la Ville de Londres), Maîtresses &

Servantes veulent briller. Au premier coup-d'œil on les croiroit toutes fringantes & coquettes, si elles avoient les propos lascifs des catins, comme elles en ont l'ajustement.

Les Hommes sont vêtus avec simplicité & propreté. Ils poussent cette dernière vertu (1) domestique aussi loin qu'elle peut aller. La plus petite tache suffit pour changer d'habit. On n'attend pas que le linge soit sale, pour le reblanchir : aussi en ont-ils des provisions. Leur garde-robe n'est pas riche, mais nombreuse. Le linge est d'un blanc de neige qui flatte l'œil : on paye huit sols tournois pour le blanchissage d'une chemise. b

Le plus mince Paysan ne sort point de chez lui, qu'il ne soit vêtu d'un bon drap, avec une redingote & des bottines propres. On ne rencontre point de haillons ni de sabots dans les Village les moins aisés. Si l'on doit juger de la prospérité d'une Nation, d'après l'état du Costume des classes inférieures, le Peuple Anglois peut se dire le plus riche de l'Europe.

La main-d'œuvre est montée à un prix excessif, mais les ouvrages sortis des mains d'un Artisan Anglois, est d'une perfection & d'une solidité rares. Une paire

(1) En voici un exemple : la maison du plus mince Artisan, d'un Cordonnier, a ses escaliers garnis d'un tapis, depuis le haut jusqu'en bas. En général, l'extérieur des maisons à Londres, est triste; ce sont des briques enfumées par le charbon de terre. Mais l'intérieur en dédommage bien. On ne sçauroit imaginer plus de recherches & de commodité, de luxe & de propreté.

de chauffures , par exemple , revient à une pistole de notre monnoie ; mais elle dure le double de nos fouliers françois.

« Les étoffes , draps , flanelles , pluches , satins , damas , camelots , bas , cuirs , peaux préparées , bottes , fouliers , &c. sont des objets qu'aucun peuple ne peut fournir avec autant d'abondance & de bonté que l'Angleterre.

Un Observateur François , à Londres , nous parle ainsi des Dames du haut parage de cette Capitale.

« Il n'y a pas long-temps que les Femmes de cette classe élevée , s'attachoient encore aux soins domestiques , comme les Bourgeoises ; elles ont changé de goût. La toilette , la galanterie , le jeu , le bal , les Spectacles absorbent tout leur temps. La parure devient pour elles une étude sérieuse. Jadis elles ne portoient sur leurs têtes que des chapeaux de paille à bords rabbattus , doublés d'un taffetas couleur de rose , dont le réflet sur des joues fort blanches , valoit mieux que le rouge du pinceau. Les Parisiennes se sont emparées de ces chapeaux , & les ont enjolivés. Que firent alors les citoyennes de Londres ? elles formèrent un buisson énorme de cheveux , de matelas de crin , de gaze , de rubans , de plumes. La Mère des Dieux avec ses sept tours n'y feroit œuvre. La troupe moutonnaire des Femmes Bourgeoises suivit aussi-tôt ce grand modèle. Il fut alors question d'un Bill pour réléguer , dans les Spectacles , tout le beau Sexe , derrière les Hommes qui , pour leur argent , veulent voir aussi bien qu'entendre.

« Londres est la Ville où il y a le plus de Spectacles, & celle où l'on s'amuse le moins. On y trouve un Opéra Italien, des Oratorios, des Concerts, des Bals, deux grands Théâtres, quantité de tréteaux, sans compter le Ranelach, le Vaux-hall, le Panthéon, &c. Mais ce n'est pas là où un Amateur se fixeroit, après avoir traversé Paris; il retourneroit bien vite sur ses pas. Trois principaux objets fermentent dans le cerveau d'un Anglois: la Liberté, le Commerce & l'Etude. Une Nation ainsi organisée, ne peut que se prêter à des amusemens purement frivoles. Ses grandes jouissances l'attendent au Parlement, sur les Ports de Mer, ou dans un Museum. Le Gouvernement autorise cependant & même encourage les établissemens de plaisir dans sa Capitale, parce qu'il n'envisage dans ces établissemens, que l'affluence des Etrangers, la consommation des denrées & la circulation des espèces.

» Londres est peut-être aussi la Ville de l'Europe où l'on imprime le plus, & celle où on lit le moins de bons Livres. Le gros de la Nation Angloise possédée de l'amour du gain, ne dévore que les Gazettes; & on le sert selon ses goûts; elles y fourmillent. Quelques Lords, quelques Ministres paisibles & les Sçavans, se livrent à des lectures suivies & sérieuses. On traduit beaucoup, sur-tout des Ouvrages François; mais les Translateurs font rarement un bon choix d'originaux. Ils s'en rapportent à la vogue; & l'on sçait que les meilleurs Livres ne sont pas ceux qui font le plus de bruit, lors de leur publication.

Les Clubs & les Tavernes occupent les loifirs du Peuple & des Grands. C'est là où s'ébauchent les grands débats qui doivent avoir lieu au Parlement. C'est là où les moins modérés, animés par la vapeur du tabac & du porter, se répandent en sarcasmes contre les étrangers, & principalement contre la France, éternel objet de jalousie & de ressentiment. Les Femmes ne sont point admises dans ces Assemblées tumultueuses, & n'y perdent pas. Ainsi donc les deux Sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre; ce qui ne contribue pas à rendre les Mœurs moins farouches & moins dures: cependant il en résulte un avantage pour la Nation en général; elle a su par ce moyen, se conserver un caractère prononcé, & capable des plus fortes résolutions.

C'est dans la Chambre des Communes, qu'il faut juger de l'énergie de la Nation. C'est-là que les représentans du peuple Anglois nous rappellent plus d'une fois chaque année, les beaux jours de l'éloquence patriotique chez les Grecs & chez les Romains. C'est là que se plaide la grande cause de la Liberté, avec toute la chaleur, l'importance & la dignité du sujet. On dit pourtant que plusieurs des Orateurs Parlementaires savent temporiser maintenant & entrent en secrets accommodemens avec la Cour, assez riche pour payer les privilèges de la Nation, & pour acheter le suffrage de leurs défenseurs. La Cour, a-t-on remarqué, ne s'est encore emparée de rien, sans le demander, il est vrai; mais aussi elle ne demande plus

rien qu'on ne le lui accorde. Le Peuple, qui se croit toujours indépendant, parce qu'il se permet impunément quelques voies de fait, s'en tient à la forme, & marche aveuglément & à grands pas, là où en sont tous ses voisins paisibles. Nous aimons à croire qu'il n'y arrivera pas si vite qu'on paroît le craindre. Le feu sacré de la Liberté brûle encore dans cette Isle, & n'est pas prêt à s'éteindre. Il sera difficile à étouffer; le corps de la Nation y veille, malgré la négligence ou les abus de confiance de quelques-uns de ses membres. La Liberté a plus de ressources qu'on ne pense. C'est une plante vivace qu'on n'extirpe pas tout-d'un-coup. Flétrie ou mutilée dans un de ses rameaux, elle pousse d'autres rejettons vigoureux, & répare ses pertes à mesure qu'elle en fait.

Les bons patriotes Anglois prétendent qu'il ne sera pas aisé de les faire passer sous le joug de l'autorité arbitraire & absolue, tant qu'ils auront pour arme domestique la franchise de la presse. Ces Insulaires doivent, à ce qu'ils disent, leur salut politique au pouvoir de tout dire & d'imprimer tout. Ils ne se dissimulent pas les inconvéniens qui résultent nécessairement d'une telle liberté, poussée jusqu'à la licence. Mais ils croient qu'elle leur tient lieu de l'ostracisme des Athéniens. En disant le bien & le mal sur tel ou tel objet, sur tel ou tel personnage, le public qui, rarement prend le change, quand on le met à même de juger avec connoissance de cause, en rabbat également sur les Eloges comme sur les Satyres, prend

un juste milieu, ou ne s'en laisse pas imposer longtemps. Une Nation ne fait ou ne laisse faire des sottises, que quand elle n'est pas instruite. Qu'on l'éclaire librement sur ses vrais intérêts, & elle saura bien se ranger, tôt ou tard, du parti le plus convenable à sa félicité.

Où il y a la Liberté, il y a du patriotisme. L'un suppose toujours l'autre. Et les Anglois en sont idolâtres jusqu'à en devenir fanatiques. Cette considération devrait rendre plus rares encore les unions contractées entre une Angloise & un François. La concorde & la subordination qui en est la base, ne s'établissent pas ordinairement au sein de ces ménages Gallo-Bretons : l'amour de la patrie prend bientôt le dessus ; & le chef d'une famille due à un tel mélange, devient comme étranger au milieu de ses enfans.

La différence de culte ajoute encore aux préjugés nationaux & entretient cette antipathie générale & particulière qu'on voit régner si constamment entre les deux Peuples que sépare à peine un bras de Mer. Tout en accusant la Communion Romaine d'intolérance, le Clergé Anglican ne s'aperçoit pas qu'il renonce lui-même le premier à la vertu contraire. Cependant on remarque que l'acharnement depuis quelques années est moindre des deux parts. Ils sentent combien il est ridicule de se chamailler pour un sujet si fort au-dessus de la portée des Hommes. Aveugles qu'ils sont, pourquoi ne s'en remettroient-ils pas à la décision du

père des lumières ? une sage indifférence remplace ce zèle qu'on se faisoit un mérite d'apporter pour le maintien de quelques opinions qui n'intéressent guère que l'amour-propre.

Les Ministres à Londres se piquent moins d'éloquence que nos Prédicateurs à Paris, & s'attachent à la morale de préférence au dogme. Une diction pure, claire & assez précise leur semble plus convenable à la circonstance que de belles phrases académiques. Ils débitent leurs sermons comme ils les écrivent, sans se permettre de gestes à prétention. Ils croient que la simplicité de l'Evangile s'accommoder mal de tout cet appareil qui les assimileroit aux déclamateurs de profession. Leurs Homélies ne vont jamais au-delà d'une demie-heure. Le Sermon sur la Montagne de leur divin Modèle, ne dura pas davantage. C'est un spectacle assez touchant que celui d'un Ministre, époux & père, qui en descendant de sa tribune, trouve sa femme & ses enfans, & rentre avec eux chez lui pour y remplir les devoirs d'homme & de citoyen dont il vient de peindre les douceurs & l'importance.

La nature de cet Ouvrage ne nous permettant pas de donner plus d'étendue à cet article, nous le terminerons par quelques détails relatifs à cette partie de l'économie domestique qui concerne le Costume :

La façon d'une robe de Dame, garnie, est de 25 liv. à 36 liv.

Celle d'une robe ordinaire de 15 à 18 liv.

La journée d'un Ouvrier à aiguille est payée, 4, 5, & 6 liv.

La façon d'un habit complet d'Homme coute depuis 25 jusqu'à 30 liv.

Le blanchissage d'une chemise 6, 7 & 8 fols.

Souliers d'hiver d'Homme, bien faits, de 9, 10, & 11 liv.

Les mêmes dans les Magazins 6, 7, 8 liv.

Souliers de Femme, de fatin, très-propres, 12, 15, 18 liv.

Les mêmes, aux Magazins, 9, 10, 11 liv.

Souliers noirs communs de Femme 6 & 7 liv.

Les Anglois exportent des draps fins, bleus, rouges & autres couleurs, bas de laine, tricots, flanelles, étamines, doublures & shallons.

Gazes à fleur, soie moirée, soie crue, petits fatins & rubans.

Bazins piqués, couvertures de coton, velours de coton bleu & autres.

Cuir, sellerie & bottes fortes, &c.

Les Anglois réussissent dans le bleu turquin, bleu d'enfer, verd de cuive, draps à deux faces, bruns, pourpres, &c. dans la soie, le lilas, le violet, le gris de lin & le pourpre; & dans le coton, le verd & le jaune sont supérieurs à ceux des étrangers. Un de leurs Chymistes a découvert un jaune citron sur coton qui paroît n'avoir pas encore été connu.

Puisse le nouveau Traité de Commerce (1787) entre la France & l'Angleterre, rapprocher plus étroitement

que jamais deux Nations faites pour s'éclairer réciproquement & multiplier leurs jouissances respectives par une libre circulation de leurs richesses & des produits de leur industrie !

Fin de la Notice sur Londres.





Montagnard du nord de l'écosse.



Faint, illegible text or signature at the bottom of the illustration.

SUR

L
Gou
(1) l
exce
les F
ceffe
& su
Nati
cond

(1)
que r
Favor
D'apr
concl
vivre
de fa
ailleu

(2)
mixte
romp

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES MONTAGNARDS DU NORD DE L'ECOSSE ,

ET SUR LES HABITANS DES ISLES HEBRIDES.

LA Monarchie Paternelle est la première forme de Gouvernement qu'on trouve établie chez presque tous (1) les Peuples de la terre, les Grecs & les Romains (2) exceptés. Il en reste encore aujourd'hui des traces parmi les Hordes de l'Amérique, parmi les Tartares, successeurs des Scythes, dans le vaste Empire de la Chine, & sur-tout dans les montagnes de l'Ecosse. Mais aucune Nation n'a su conserver long - temps ce régime de conduite, le plus doux, le plus naturel, le plus conve-

(1) Dans tout le cours de cet Ouvrage, toutes les fois que nous avons eu occasion de faire cette remarque, nous l'avons faite; & ce n'est pas sans intention de notre part. D'après tous ces faits historiques, nous désirerions faire conclure à nos Lecteurs avec nous, que l'Homme, pour vivre heureux & bon, n'a besoin d'autre Société que de sa Famille. Nous nous proposons de développer un jour ailleurs, dans toute son étendue, cette Vérité importante.

(2) Il faut mettre dans cette exception, les Nations mixtes, formées du ramas de plusieurs Peuples déjà corrompus.

nable à l'Homme. A leurs Patriarches, les Hébreux ne tardèrent pas à faire succéder des Juges & des Rois, & le Gouvernement Paternel dégénéra bien vite en Théocratie. Les Naturels du Nouveau Monde se gouvernoient ainsi, plutôt par instinct que par raison, & n'en étoient pas moins sauvages, ni les Scythes & les Tartares moins farouches. Les Chinois dénaturèrent le droit des Pères sur leurs Enfans, au point qu'il n'est plus qu'un despotisme sacré de la part des premiers, & une servitude superstitieuse de la part des seconds. Les Habitans des Isles Hebrides & des montagnes de l'Ecosse furent plus sages & plus heureux. Ils s'avisèrent de combiner l'autorité Paternelle avec le gouvernement Féodal; de manière que pendant très-long-temps ils purent allier les Mœurs de leur simplicité primitive avec les avantages & les agrémens de la civilisation. Divisés par *Clans* ou Tribus, chaque Tribu étoit composée d'une Famille complète, obéissant par goût autant que par devoir, à un Chef dont le pouvoir étoit transmis en vertu du droit d'aïnesse. Concentrés dans le domaine de leurs Pères, & inconnus au reste du Globe, ces Montagnards & ces Insulaires échappèrent ainsi pendant une longue suite d'années, aux révolutions de la politique; en temps de paix se visitant pour leurs plaisirs; se réunissant lors d'une guerre, pour leur sûreté!

La nature du sol, il est vrai, indiquoit, pour ainsi dire, ce genre de vie aux Ecossois du Nord. Leur pays coupé par quantité de montagnes plus ou moins

haut
Isles
Une
chac
cela
la p
serva
d'aïl
Un
plan
faire
facili
term
temp
O
Mon
auoi
mière
du re
agric
plaisi
trop
temp
leurs
pourn

(1
Barde
de Mu

hautes, & les Hebrides formant un Archipel de petites Isles, ne néecessitoient point de grands corps d'Etat. Une Famille un peu nombreuse suffisoit pour occuper chacun de ces petits cantons isolés; lesquels, outre cela, peu fertiles par eux-mêmes, ne favorisoient point la population. La difficulté des communications préserva long-temps de la servitude ces petites Peuplades, d'ailleurs fort pauvres, quoique contentes de leur état. Un ambitieux eût été arrêté à chaque pas dans ses plans de conquête; il auroit eu autant de peine à faire des esclaves, que ses esclaves eussent trouvé de facilité à recouvrer leur liberté. Mais enfin tout a un terme, ou du moins doit changer de face avec le temps.

On pourroit distinguer dans les Annales des Ecoffois-Montagnards & Insulaires, trois âges que l'Histoire auroit à peindre avec des pinceaux différens. La première époque, pendant laquelle entièrement ignorés du reste des Hommes, ils menotent la vie pastorale & agricole, & ne connoissoient d'autres plaisirs que les plaisirs domestiques. On ne sçauroit choisir des couleurs trop douces pour esquiffer les Mœurs de ces premiers temps-là. Puis vint l'époque de leurs Guerres avec leurs voisins, temps heroïque, âge brillant, où l'on pourroit placer le *Fingal* (1) des Poësies *Erfes*. Alors

(1) Consultez le Livre intitulé *Ossian, Fils de Fingal, Barde du troisieme siècle, Poësies galliques, trad. de l'Anglois de Mucpherson, par M. la Tourneur, in-4°. 1777, 2. T.*

les *Caledoniens* se montrèrent aussi braves qu'ils avoient jadis été pacifiques ; comme l'atteste la muraille que les Romains bâtirent en Ecosse , pour se mettre à l'abri de leurs incursions. La troisième époque ne prête pas autant au langage des Muses Galliques. Sous prétexte de Christianisme , une domination étrangère vint harceler l'Ecosse ; & la liberté n'eut bientôt plus d'asyle que dans les cantons les plus écartés , ou les Isles les plus médiocres. Les Mœurs antiques s'altérèrent , se corrompirent , & disparurent avec le Costume. Car on pourroit faire l'Histoire d'un Peuple , & juger de ce qu'il a été & de ce qu'il est , en rapprochant les différentes révolutions que subit la forme de ses vêtemens.

Du temps de *Dundée*, Général Ecossois , l'habillement de ses Compatriotes étoit tout ce qui restoit en Europe de celui des Romains. Et d'ailleurs, il paroissoit très convenable à la nature de leur pays , & encore

L'authenticité de l'original *Erse* ou *Gallique* de ces Poèmes , n'est pas tout-à-fait reconnue ; mais si le premier Traducteur a ajouté du sien dans sa rédaction , il faut convenir pourtant que les matériaux que lui ont fournis les montagnes de l'Irlande ou de l'Ecosse , ne sont point des lieux communs de versification. Une teinte antique & pittoresque les distingue de la foule , & doit les classer au petit nombre des *Poësies-Meres* (q.'on me permette cette expression). Il faut convenir aussi que le Traducteur François n'a rien fait perdre à cette production fortement prononcée ; d'autres diront un peu sauvage.

(1) *Caledonien* synonyme de *Gallique* , ou originaire des *Gautes*.

plus aux besoins de la Guerre. Il étoit composé d'un rouleau de laine légère , appelé *Plaid* , long de 18 pieds , & large de 6 ; il enveloppoit négligemment le corps. Le pan supérieur portoit sur l'épaule gauche , laissant le bras droit en pleine liberté ; d'un juste-au-corps de gros drap , & d'une autre pièce de laine légère , prenant autour de la ceinture , & couvrant les cuisses. Lorsqu'il pleuvoit , ils fermoient leur *Plaid* en plusieurs doubles ; & le mettant sur leurs épaules , ils étoient à couvert comme sous un toit. S'ils étoient obligés de coucher dehors , sur les montagnes , dans les parties de chasse , à la Guerre , ou à la garde de leurs troupeaux , ce même long surtout leur servoit de lit & de couverture ; car trois Hommes qui vouloient dormir ensemble , pouvoient étendre trois plis de cette étoffe sous eux , & six au-dessus. Les jarretières de leurs bas étoient liées sous le genouil , pour avoir les jambes plus libres ; & ils ne portoient point de culottes , afin de pouvoir escalader plus facilement les montagnes. La légèreté & l'aisance caractérisoient tout ensemble leur Costume & leur genre de vie.

Leurs armes étoient un large sabre , un poignard appelé *Durk* ; un grand bouclier , un mousquet & deux pistolets : de sorte qu'ils portoient tout-à-la-fois , l'épée des Celtes , le *pugio* des Romains , la *targe* des Anciens , avec les deux sortes d'armes à feu des Modernes. Dans une Bataille , ils jettoient leur *Plaid* & leur vêtement de dessous , & combattoient en juste-au-corps.

On rencontre par fois encore de vieux Gentils-hommes confinés dans leurs Châteaux écartés , qui sont habillés complètement à l'ancienne mode. On ne fait usage de ce Costume que par occasion , & comme en guise de mascarade , dans des Fêtes.

Dans les Hebrides , on porte rarement le *Plaid*. La Loi qui a obligé les Montagnards à changer la forme de leur habillement , a été mise à exécution presque par-tout. Du temps de la révolution , à l'époque de la soumission de l'Ecosse au Sceptre Britannique ; les gens du peuple étoient si pauvres , que le changement d'habits ne put s'opérer tout de suite. Aujourd'hui qu'ils ne sont guère plus riches , ils ne varient guère non plus sur la manière de se vêtir , & sont dans l'impuissance de suivre les caprices de la mode. Le *fillibeg* ou veste de dessous , est encore très-commun , & le bonnet presque universel. Cette espèce de veste , qui leur serre le corps , & qui les couvre jusqu'aux genouils , a des manches courtes , qui ne descendent que jusqu'au coude. Mais leur ajustement ne laisse pas de produire autant qu'il est nécessaire , l'effet que la Loi s'étoit proposée , qui est d'effacer la différence extérieure de l'habillement entre les Montagnards de l'Ecosse & les autres Habitans de la Grande-Bretagne ; & par là , de faciliter autant que le Costume peut y contribuer , la réunion avec leurs Co-sujets.

Naturellement attachés à leurs anciens usages , les Ecossois des montagnes & des isles Hebrides se refusèrent à quitter le *Plaid* ; habillement incommode &

embarrassant : retombant négligemment sur le corps , il voltige toujours ; il faut sans cesse le retenir fermé avec une main. Le plus grand avantage de ce manteau si ample , est de pouvoir s'envelopper facilement dedans , quand on se voit obligé de s'endormir , dépourvu de toute autre couverture.

Il faut convenir néanmoins que ce *Plaid* jeté avec noblesse sur le corps , se drapoit d'une manière pittoresque , & offroit des formes moins mesquines que nos habits courts & serrés. Eh ! compte-t-on pour rien , chez une Nation mélancolique & sensible , le plaisir que goûtoient deux amis reposant pendant une nuit entière , à l'abri sous le manteau de l'un ou de l'autre !

D'ailleurs , le *Plaid* devoit être de la plus grande ressource à des individus qui vivent habituellement en rase campagne , & sous un climat assez âpre. Il convenoit sur-tout à des pasteurs , passant les jours & les nuits au fond de quelques froides vallées , à la garde de leurs troupeaux errans ; & charmant leurs loisirs ; en temps de Paix , par des chansons de Guerre ou d'Amour , accompagnées d'une Cornemuse (1) ; car cet instru-

(1) La Harpe joue un rôle fréquent dans les Poésies Galliques de Macpherson. Mais peut-être que l'Éditeur a cru pouvoir se permettre cette petite infidélité dans sa traduction Angloise , par condescendance envers ceux de ses lecteurs d'un goût trop difficile , pour supposer quelque vertu musicale aux accords monotones de la Cornemuse , instrument négligé chez les Nations policées.

ment a été & est encore presque le seul connu dans cette partie de l'Ecosse. Voici le jugement qu'en porte un Ecrivain estimable de l'Angleterre : la force & les modulations artistement ménagées de la Cornemuse , qui étoit leur (1) instrument de Guerre, & dont on jouoit durant toute l'action, exaltoit leur courage dans une Bataille , jusqu'à la frénésie.

Les Montagnards, ainsi que les Insulaires , ont pour chaussure , qu'ils appellent *brogues* , une espèce de souliers grossiers , attachés avec des courroies , mais si lâches que, quoiqu'ils défendent des pierres, ils laissent passer l'eau. Les *brogues* étoient faites autrefois de cuirs cruds, le côté du poil en dedans ; & on s'en sert peut-être encore dans les districts reculés ; mais cette sorte de souliers ne dure que deux jours. Là où les manières sont un peu plus raffinées , ils en font actuellement de peaux tannées par eux, avec l'écorce de chêne , comme dans les autres pays , ou avec celle de bouleau , ou encore avec la racine de tormentille , au défaut d'écorce de cuir , dont on se sert dans l'Isle de Sky, l'une de Hebrides ; mais ce cuir n'est pas assez imprégné de matières végétales ; c'est pour cela qu'il ne sçauroit durer long-temps.

Il est des cantons où l'on fabrique les *brogues* , chacun

(1) Les Insulaires & Montagnards Ecossois.

chez soi ; une paire est l'ouvrage d'une heure. Dans d'autres endroits , c'est un objet de Commerce , & la paire coute un demi écu. Il y a de ces galoches de peau crue qui recouvrent le pied jusqu'au-dessus de la cheville ; le reste de la jambe reste à nud jusqu'au genou.

Mais on retrouve toutes les modes Angloises dans l'intérieur des Châteaux des Seigneurs des Isles Hebrides. Les Maîtres font porter leurs livrées à leurs Domestiques. La seule distinction que plusieurs d'entr'eux se permettent sur leur personne , consiste à placer une plume à leur bonnet. Chacun d'eux aussi a toujours à sa table , pendant son dîner , un Joueur de Cornemuse , gagé par lui pour toute l'année.

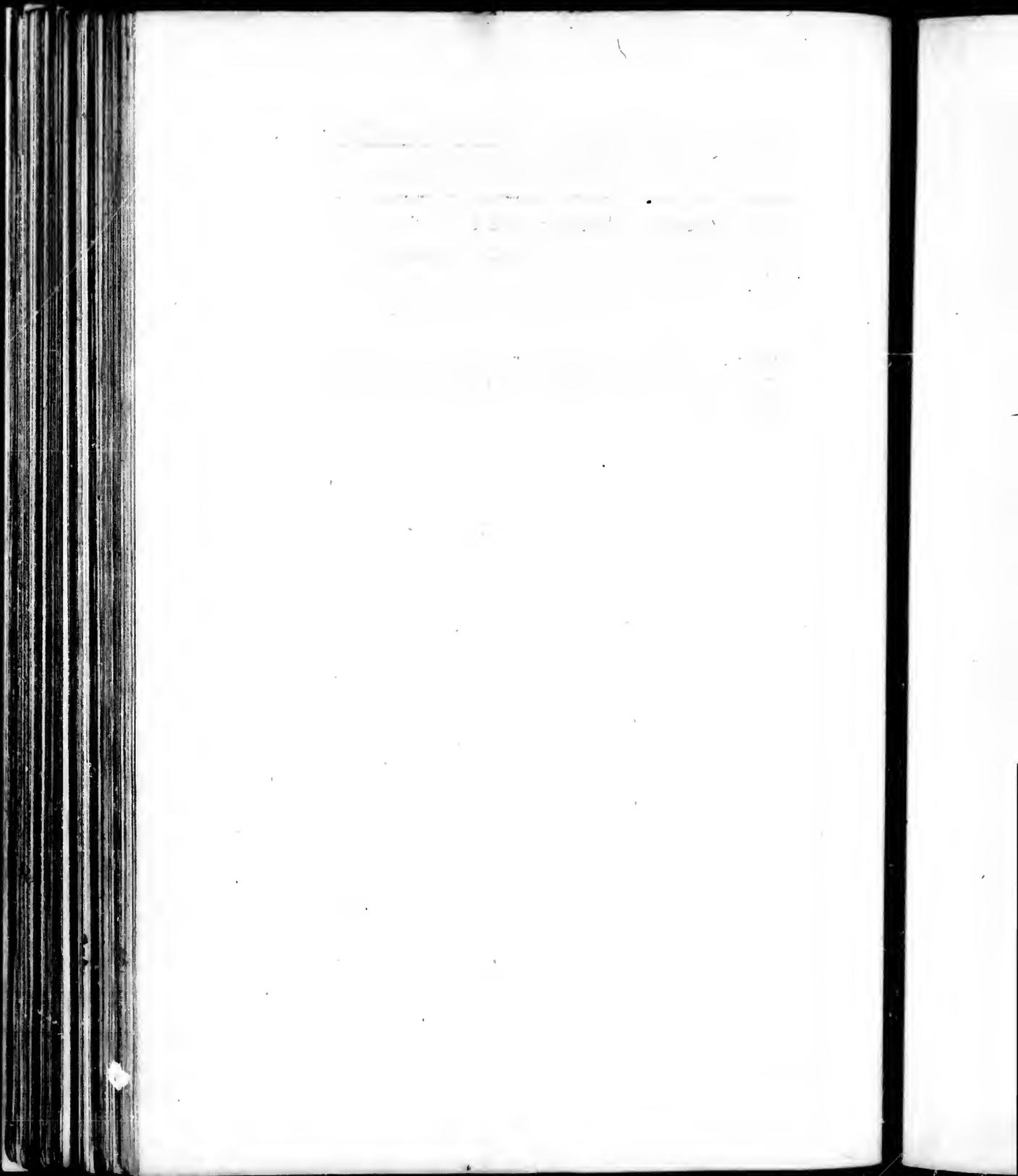
L'état actuel des Isles Hebrides & des Montagnes voisines , ne fait pas l'éloge du Gouvernement Britannique , qui les néglige trop. L'émulation toute entière concentrée dans les grandes Villes , est tout-à-fait stagnante dans cette partie de l'Ecosse , capable cependant de jouer un rôle brillant , du moins utile ; le sol est susceptible d'amélioration , & l'esprit des Naturels , de perfectionnement. On ne leur a rien donné en échange de la Liberté & des Armes dont on les a dépouillés. Le Commerce y est presque nul. On n'y connoît point d'Etablissmens dignes du nom de Manufacture. L'Industrie & les Arts y sont étrangers. Le Culte même est tombé dans une négligence coupable , dont il ne faut point accuser les Ministres qui

en sont chargés. Ils se trouvent en trop petit nombre & trop pauvres , pour se soutenir avec la dignité convenable à leur caractère. Il n'existe peut-être pas un seul Edifice assez décent pour y recevoir une Assemblée.

Il est affligeant de se voir forcé , dans ce siècle de lumières , de regretter ces temps d'ignorance , pendant lesquels les Insulaires Hébridiens & les Montagnards Ecoffois , au niveau des autres Peuples , qui les respectoient , montroient du courage , de l'énergie , de l'amour pour la gloire & de l'enthousiasme pour les vertus généreuses. Alors , il est vrai , les Mœurs étoient dures , même féroces , si l'on veut. Mais le calme stupide qui les a remplacées , leur est-il préférable ? La vie domestique qu'on mène dans les Châteaux de quelques Gentilshommes propriétaires , seule , en dédommage un peu , & suffiroit pour réaliser un coin des tableaux touchans qu'on aime tant à se faire des Mœurs primitives de chaque petite contrée. C'est là qu'on rencontre des Familles hospitalières qui adoucissent autant qu'il est en leur pouvoir , la situation de leurs tristes vassaux. Mais quel inconvénient y auroit-il à ce que chaque Père de Famille ne relevant immédiatement que du Ministère public , possédât un domaine cultivé par ses Enfans laborieux ? Pour cela il faudroit des encouragemens , & sur-tout la certitude de jouir paisiblement du fruit de ses travaux. Pourquoi ne leur permettroit-on pas de rétablir parmi eux , leur ancienne forme

de Gouvernement si bien approprié à leur sol natal ?
Ne seroit-il pas même plus avantageux & plus honnête
de les avoir pour voisins indépendans & officieux,
que d'en faire des sujets appauvris & mécontents ?

*Fin de la Notice historique sur les Montagnards du
Nord de l'Ecosse , & sur les Habitans des Isles
Hebrides.*







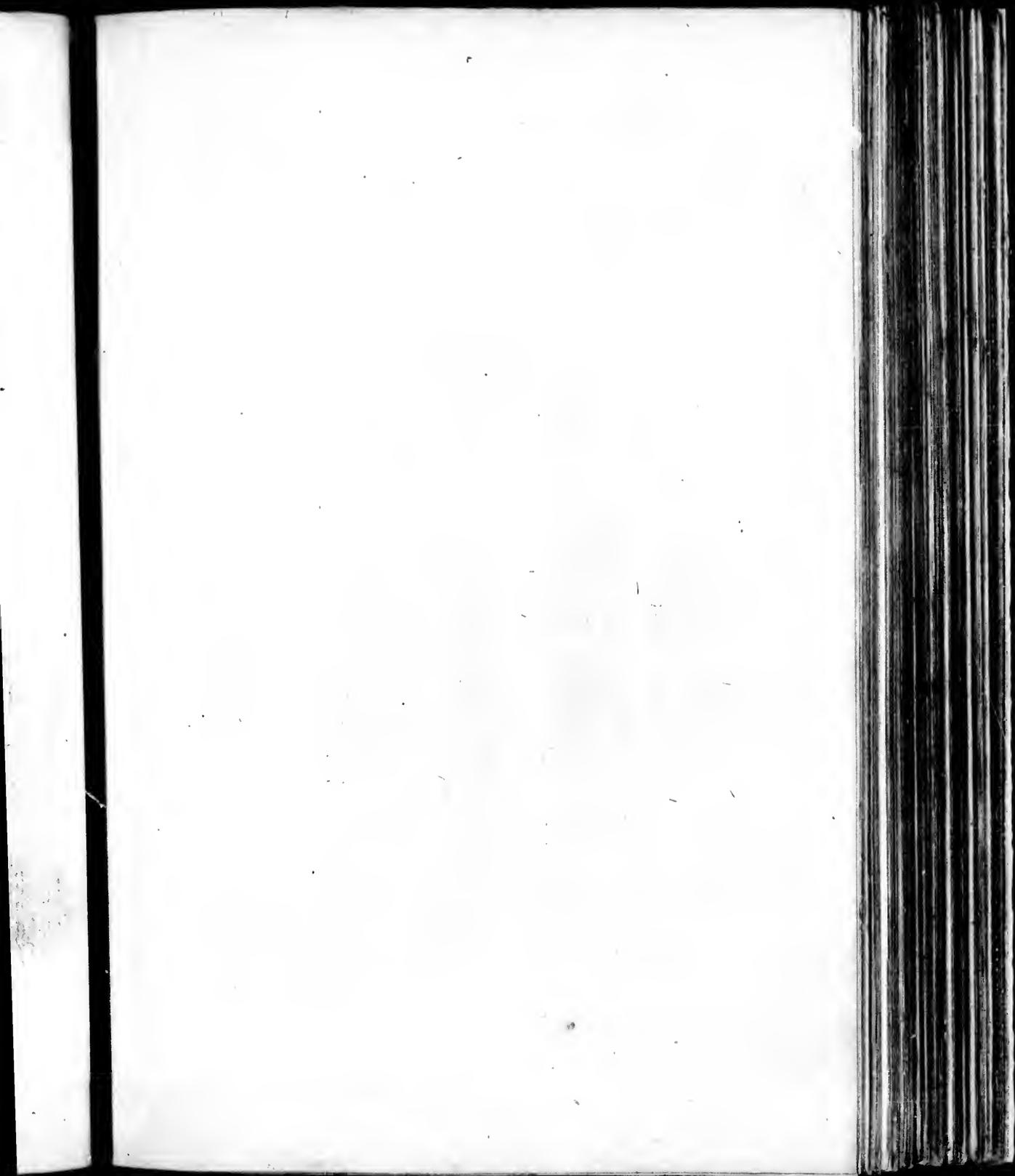
Deverais del.

Marcelle sculp.

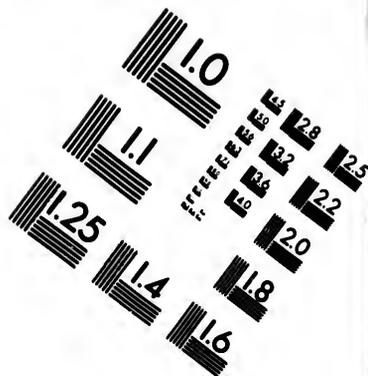
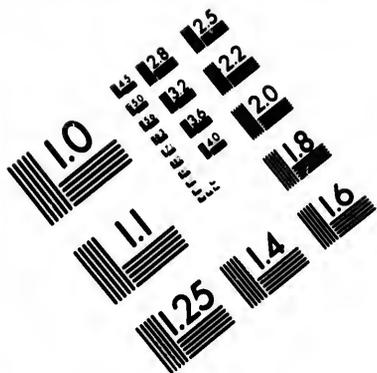
femme Islandoise.

Mirelle sculp

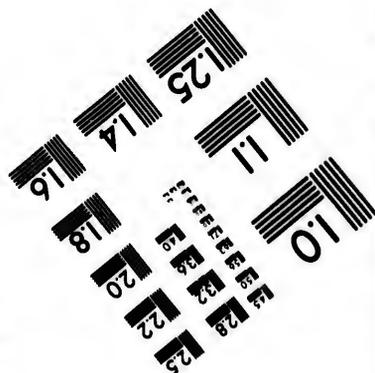
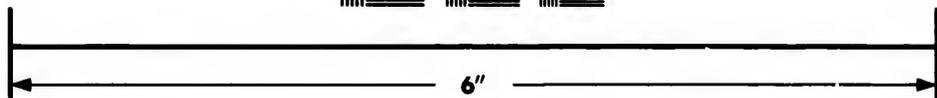
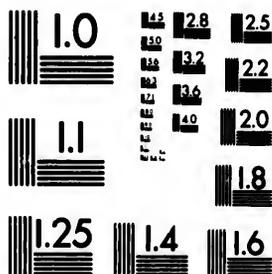








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
01



Baron del.

Micelle sculp.

Homme Islandois.

P
I
v
re
d'
pu
le
m
lo
no
fo
vu
lan
pr
de
ty
à
fei
ca



M Œ U R S
E T C O U T U M E S
DES ISLANDOIS.

C'EST au Physicien qu'il conviendrait d'écrire les premières pages des annales de l'Islande. Peut-être cette Isle de l'océan atlantique n'est-elle que le produit des volcans. Du moins, on ne peut faire un pas sur cette terre isolée, sans y rencontrer des traces effrayantes d'un feu concentré & toujours actif, quoiqu'allumé depuis des milliers d'ans. Un sol, théâtre des crises violentes de la Nature, étoit peu propre aux grands événemens de la politique. Aussi l'Islande ne fut-elle connue long-tems que de nom, si toutefois on peut y reconnoître la *Thulé* des Anciens. L'histoire moderne ne lui soupçonne des habitans que plusieurs siècles après l'ère vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecosse ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, & en prirent possession les premiers. En 860, un semblable hasard en procura la découverte à des pirates du Nord. Un certain Harald tyrannisoit alors en Norwege. L'Islande offrit un port à la liberté aux abois; & l'an 928 vit jeter dans son sein orageux les fondemens d'une Monarchie-républicaine; édifice fragile qui se soutint jusqu'en 1260,

époque de la réduction de l'Isle à la couronne Danoise. Un peu plus d'intelligence parmi les habitans, les eût mis à l'abri de toute invasion étrangère. La religion y suivit le train des choses humaines. Les habitans aînés de l'Islande étoient chrétiens en y abordant; mais livrés à eux-mêmes & associés dans la suite aux émigrations tumultueuses des contrées septentrionales, le paganisme n'eut pas de peine à se naturaliser dans une Isle où les révolutions physiques n'ayant pour témoins que des spectateurs ignorans, favorisoient merveilleusement la superstition. Alors, disent les annales Islandoises, le sang des hommes fumoit sur l'autel des Dieux; il falloit de tels sacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin qui se fit passer pour la Divinité en empruntant son nom. Vers l'an 1000, l'Évangile eut le pas sur l'*Edda*, grace au zèle de ses Apôtres, dont quelques-uns furent Martyrs. Rome ne dédaigna pas cette conquête; & bientôt l'Islande dévote se fit un devoir de payer son denier à S. Pierre, & en obtint le droit d'avoir aussi ses Saints. Soumise déjà pour le temporel aux ordres d'un Gouverneur & aux loix d'un Tribunal, elle souffrit encore la juridiction spirituelle des Evêques, & se chargea de nourrir quantité de maisons religieuses. Ses cent quatre-vingt-neuf Eglises reconnoissent aujourd'hui pour législateur Luther, dont la réforme fut introduite dans l'Isle l'an 1550. On doit croire qu'il en coûta du sang. Un Evêque catholique paya de sa tête la défense opiniâtre de ses autels. Depuis il reste encore un levain caché; étincelle qui, au premier

premier coup de vent, pourroit produire un incendie. Comme on devoit s'y attendre, la couronne Danoise confisqua à son profit une partie des revenus du Clergé Romain. L'autre part fut distribuée aux Evêques Luthériens. Il est resté si peu de chose aux Pasteurs, qu'ils sont obligés, pour vivre, de travailler de leurs mains. Ils n'en sont que plus respectés.

Sa population ne répond pas tout-à-fait à son étendue. Près de deux cents lieues de long, sur cent de large, n'offrent que soixante mille habitans. Mais la nature du sol ne pourroit suffire à un plus grand nombre d'individus. Que demander à un amas informe de rochers nus & de montagnes dépouillées? Les hommes sont toujours trop sur un terrain dont les entrailles de feu ne vomissent que de la cendre & des pierres : par-tout où ils se trouveroient, ils ne seroient jamais assez, s'ils pouvoient y jouir de la Paix à l'ombre de la Liberté. Les Islandois, ainsi que tous les autres Peuples, furent obligés d'opter, & de sacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Aujourd'hui, s'ils ne connoissent point le bonheur, ils ne sont pas assez malheureux pour ne pas regretter leur patrie, quand ils en sont éloignés. Peu de Peuples sur la terre tiennent autant à leur sol natal que les Islandois. S'il est des préjugés nécessaires, c'est surtout celui qui nous fait détourner les yeux des contrées favorisées de la Nature, pour nous fixer au roc stérile qui nous a donné la naissance. L'insulaire de l'Islande a un caractère analogue au pays où il respire. Il semble que le rire soit étranger à sa physionomie, & il faut

convenir que les objets qui frappent sans cesse sa vue sont peu faits pour égayer ses traits. Dans un coin du monde où la Nature se développe avec le plus d'énergie, on s'attendroit à trouver des hommes plus mâles & plus robustes que ne le sont ordinairement les Islandois. Et peut-être leur constitution seroit telle, si leur patrie ne leur refusoit pas une nourriture substantielle & proportionnée à leurs besoins. Ils ne vivent, pour ainsi dire, que d'emprunt. Le bois même indispensable pour la construction de leurs tristes demeures, & pour adoucir leur froide température ; ils en sont redevables aux vents & aux flots de la mer, qui en jettent une grande quantité sur le rivage : mais ils paient cher cette faveur ; la même cause les assiège de glaces d'un volume énorme, & couvertes de bêtes fauves, dont ils ont beaucoup de peine à se délivrer. Du temps qu'ils se gouvernoient eux-mêmes, ils croisoient sur l'océan, & s'emparoisent de force de ce que la Nature leur refusoit constamment. A présent, à la merci d'une compagnie de Marchands avides autorisés par le Gouvernement, à qui on en impose, on leur apporte à peine le quart du pain qu'ils consommeroient dans leur année ; & ils n'en murmurent pas davantage. Tant qu'on les verra aussi dociles, il est probable qu'on ne s'empresera pas de réprimer les monopoleurs. Cependant les Insulaires de la côte du Nord se lassent, dit-on, d'une existence aussi précaire, & comparent quelquefois leur position actuelle à l'état d'indépendance de leurs premiers ancêtres. C'est sur-tout quand il s'agit d'exercer les devoirs de l'hospi-

talité, qu'ils regrettent les temps primitifs où leurs moyens d'obliger répondoient toujours au desir qu'ils en avoient. Du moins aujourd'hui leur manière d'offrir met du prix au peu qu'ils donnent. Officieux & bons, ils ne font point attendre un service; & la bonne-foi caractérise leurs moindres procédés. Nés sensibles, quand ils entrent dans une maison, tout le monde a part à leurs caresses. Leur conversation n'est pas plus brillante que gaie. Ils sont trop aisés à persuader, pour qu'on puisse avoir le courage de s'amuser long-temps à leurs dépens. La récréation le plus de leur goût, celle dont ils ne se font pas encore lassés depuis un temps immémorial, & dont sans doute ils se laisseront moins que jamais par la suite, c'est la lecture réitérée de leurs annales. Il est facile de concevoir qu'ils doivent trouver bien du plaisir à se rappeler les anciennes époques de leur histoire; le souvenir du passé les console du présent, & devoit les faire penser à l'avenir. Le chef de la maison lit le premier; & chaque membre de la famille prend le livre tour-à-tour: on recommence, quand il est achevé. Aussi la plupart des Islandois réciteroient de mémoire toute la suite des évènements qui intéressent leur patrie. Quelquefois ils chantent des vers dont le sujet est toujours analogue au pays. Il est des refrains qu'on répète en chœur. Mais cette musique ne peut avoir d'attrait que pour les Insulaires. L'oreille superbe d'un étranger familiarisé avec les savans accords des Nations policées de l'Europe, n'y trouveroit aucun charme. Ils connoissent aussi la danse & quelques jeux. Ils réussissent

principalement aux échecs ; & le plus mince des campagnards de l'Islande en donneroit des leçons aux plus huppés des citadins de nos Capitales. On remarquera que, parmi les pièces qui composent leurs jeux d'échecs, ils appellent *évêques* ce que nous nommons *fous*. Ils s'adonnent aussi dans leurs fêtes à quelques exercices de corps, tels que la lutte, la course de chevaux, la boule, &c. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus souvent. Les Islandoises, qui fréquentent les places de commerce, appellent *vin de messe*, le verre de vin qu'on leur fait boire pour conclure un marché. Les hommes préfèrent un verre d'eau-de-vie. La débauche (1) n'est pas le vice du plus grand nombre ; & le vol est très-rare parmi eux. Quoiqu'ils soient soumis aux loix du Danemarck, on leur permet en plusieurs occasions de recourir au code Islandois, qui leur fut donné jadis par le Roi *Magnus Lagabæter*. On peut leur reprocher d'aimer un peu trop les procès, & d'être tracassiers entr'eux. La hache & la corde sont les deux seuls supplices en usage pour les hommes. Les femmes condamnées à mort sont noyées dans un sac. Il faut leur rendre la justice de dire que les exécutions crimi-

(1) Une chronique, sans doute scandaleuse, prétend que, lors d'une épidémie qui, en 1707, dépeupla toute l'Islande, les filles de l'isle que ce fléau épargna, furent autorisées à se permettre jusqu'à six foiblesses, sans tirer à conséquence. On ajoute que jamais elles n se montrèrent si bonnes patriotes qu'en cette occasion.

nelles ne sont pas aussi fréquentes chez eux qu'ailleurs. Serait-ce parce qu'ils sont plus pauvres que les autres Peuples? Peut-être ne sont-ils devenus chicaneurs que par les efforts qu'ils font pour concilier leurs loix nationales avec celles de la puissance étrangère qui les a subjugués. Ils ont à cœur leur religion; mais le zèle qu'ils lui portent dégénère plutôt en superstition qu'en fanatisme. On leur reproche le défaut d'industrie; bien loin d'avoir l'esprit inventif, ils n'ont pas même le talent de perfectionner. Ils font, ni plus ni moins, ce que faisoient leurs pères, & ce que feront encore leurs enfans, si le Gouvernement auquel ils sont soumis n' imagine quelque moyen d'encouragement. Au rude métier de Mars, jadis leur idole, ils préfèrent l'occupation monotone de la pêche, & le soin paisible des troupeaux. La race des Héros est éteinte parmi eux, & ne seroit pas à regretter, si elle n'eut pas été remplacée par des hommes dégénérés & malheureux.

Dans toute l'Islande, il n'y a ni villes ni villages. Chaque famille a son habitation séparée. Les maisons, petites & basses, construites avec de la lave & recouvertes de gazon, sont abritées derrière les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout sens. Les fenêtres sont fermées avec l'épiderme des animaux, en guise de carreaux de verre. Sur la côte on rencontre quelques Comptoirs pour le commerce, & quelques édifices publics peu considérables. Le voyageur n'a que les Eglises pour asyle; il y passe les nuits. Le pain quotidien est le poisson que les Islandoises font sécher. Le beurre

n'y est estimé que quand il est rance. Rarement sert-on de la viande sur la table. Ils convertissent en gruau une certaine mouffe qui croît dans le pays. Leur boiffon est du lait aigri ou coupé. Ils cultivent quelques légumes fans beaucoup de succès; mais la terre se refuse absolument à la culture des arbres fruitiers. Ils ont d'assez bons pâturages, qui exhalent le parfum le plus suave. Mais il leur manque une administration sage & active pour tirer quelque parti de leur sol ingrat, qu'il faut fans cesse disputer aux neiges amoncelées, aux glaces, aux feux souterrains & à tous les accidens terribles qui en font la suite. L'objet le plus important de leur trafic est le duvet d'un certain canard sauvage qu'ils ont le secret d'appriivoiser, & que nous connoissons sous le nom d'édreton. C'est le trésor de l'isle. Il est assez singulier que ce soit précisément dans le lieu de la terre le plus âpre & le plus dépourvu des douceurs & des aïfances de la vie, qu'on trouve une des choses qui caractérisent le mieux la mollesse & le luxe des habitans de nos grandes villes. La monnoie danoise a seule cours en Islande. Mais les espèces en sont rares; les affaires se traitent par échange. Un savant d'Allemagne nous apprend qu'autrefois ses compatriotes aisés étoient dans l'usage de troquer quelques-unes de leurs denrées contre les bonnes graces des filles Islandoises pauvres, mais jolies.

L'air qu'on respire en Islande est pur & sain. Si les habitans ne jouissent pas d'une constitution plus forte, c'est qu'ils se nourrissent mal; & peut-être aussi, parée

qu'on sevre les enfans du sein maternel trois jours après la naissance. On les fait passer tout de suite au lait de vache. Les femmes vivent plus long-temps que les hommes ; & le nombre de leurs années semble se multiplier avec celui de leurs enfans. Cet exemple devrait rassurer nos mères de famille qui s'effraient de leur fécondité. Le scorbut est la maladie la plus commune en Islande. Les pêcheurs de profession sont sujets à de fréquentes attaques de goutte.

S'il n'y a pas d'endroits sur la terre où la Nature se montre avec un front plus sévère ; sous ces tristes amas de neiges & de glaces qui se succèdent sans intervalle , il est doux de voir jaillir des sources d'eaux chaudes avec une profusion qui n'existe en aucun autre lieu. L'Insulaire galant qui ne rencontre point sur son chemin de roses pour en parer le sein de sa belle, lui fait préparer un bain , & lui prouve son attachement en veillant à sa santé. Les mariages ne se font pas toujours par inclination. Par une ancienne loi de l'Isle , il étoit défendu sous peine de bannissement , à un homme pauvre ou qui n'avoit de quoi vivre que pour lui seul , d'épouser une femme totalement dépourvue de biens. On mettoit aussi les mendiens hors d'état de se reproduire , dans la persuasion où l'on étoit qu'en fécondant la misère , on multiplioit les crimes. C'est le prédicant qui se charge de faire la demande de la fille à ses parens. La cérémonie se borne à la bénédiction nuptiale qu'on donne aux conjoints , le Dimanche , devant l'autel. Le Pasteur suspend le service divin pour les unir. Un verre d'eau-

de-vie qu'on distribue aux conviés, est presque le seul extraordinaire qui distingue un festin de noces des repas journaliers. L'eau-de-vie passe dans le pays pour être la boisson la plus précieuse après le lait. Mais on se dédommage en répétant force chansons patriotiques composées par leurs ancêtres, & dont ils ont du moins conservé le goût, s'ils ont perdu le talent d'en faire de nouvelles. Il est vrai qu'ils ne trouveroient plus de sujets propres à réveiller leur verve. Ce seroit ici le cas de parler de leur amour pour la poésie & l'histoire, de rappeler leurs *sagas*, leurs caractères rariques, & surtout l'*Edda*, ce code religieux qu'ils ont reçu d'Odin; & qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Il seroit curieux de rapprocher de nos Troubadours ces fameux *Scaldes* chargés de célébrer les exploits des grands hommes leurs contemporains, & de transmettre à la postérité les évènements glorieux de leur patrie. Alors la personne d'un Poëte étoit sacrée. Il exerçoit une sorte de ministère public. Placé au centre de l'armée ou dans le Palais des Souverains, les *Scaldes* distribuoient la louange ou le blâme; & leurs vers étoient autant d'arrêts qui ennoblissent ou flétrissent à jamais ceux dont le nom s'y trouvoit prononcé. Seuls Historiens de leur Nation, ils remplissoient en même-temps les fonctions de Pontifes & de Législateurs. Que de titres à la considération! Souvent même, médiateurs entre les Rois, ils marchoient avec art l'olive de la paix aux lauriers de la guerre. Si toutes les Nations avoient eu leurs *Scaldes*, ou bien, si les *Scaldes* avoient obtenu des autres Peuples l'estime dont

dont ils jouissoient dans les contrées du Nord, l'Histoire primitive seroit mieux connue. Il est vrai de dire que ces Poètes septentrionaux n'aimoient point à peindre la Vérité nue. L'Imagination se plaisoit à lui faire porter sa brillante livrée. Quelquefois ils se voyoient nécessités à parler par énigmes ou par hyperboles, selon le caractère du Prince auprès duquel ils étoient admis. Les Scaldes avoient moins de génie que les Bardes. La difficulté de les entendre leur ôte peut-être beaucoup de leur prix. On doit néanmoins faire cas de ces antiques monumens de littérature nationale, quand bien même ils n'approcheroient pas des poésies eses d'Ossian, écrivain original & sublime, qu'on seroit tenté de placer entre Moïse & Homère, si l'on avoit la témérité d'assigner les rangs à ces trois beaux génies! Peut-être les Islandois doivent-ils leur attachement exclusif pour leur patrie rude & sauvage, au plaisir qu'ils éprouvent en récitant les chants historiques de leurs Scaldes. Ils sont instruits à fond des plus petits événemens des siècles les plus reculés de leurs annales: le bourgeois de nos villes ne fait pas mieux ce qui se passe dans le quartier qu'il habite. Quant aux arts libéraux & mécaniques, ceux d'entre eux qu'on fait instruire se montrent très aptes aux sciences, & très adroits. Plusieurs même se sont fait une réputation dans les Universités danoïses. Ils ne possèdent pas encore chez eux ces pièces de mécanique propres à mesurer le temps. Mais ils suppléent à nos horloges par des sabliers très justes, & par la lumière graduellement prolongée de leurs lampes d'hiver. Aucuns monu-

mens, il est vrai, n'attestent dans l'Isle le génie créateur des habitans; mais peut-on se livrer à de grands travaux & prétendre à leur donner de l'importance & de la solidité, sur un sol dont la base est un volcan? Car le mont Hécla ne doit être considéré que comme le plus considérable des cratères de l'Islande.

L'Islandois est d'une taille moyenne, mais bien prise & régulière; il semble se rendre justice en se rasant la barbe dont jadis il étoit fier, & qu'il portoit comme un signe de la force qui l'a abandonné avec son indépendance. L'ancien costume Islandois n'a subi presque aucun changement. Peu élégant, mais propre, il est analogue au climat. Par toute l'Isle les hommes portent sur la peau une chemise, quelquefois une flanelle, & par-dessus un habit de matelot & de grandes culottes. En voyage, ils mettent encore par-dessus un manteau *hempa*, qui, comme le reste de l'habillement, est de drap noir qu'ils fabriquent eux-mêmes, & qu'ils appellent *wadmél*. Mais au nord de l'Islande, les habits sont blancs en été; on les fait de toile. On fait usage de grands chapeaux à trois cornes; les chaussures sont des bas de laine & des souliers du pays, c'est-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Ce soulier consiste en une pièce carrée un peu plus large que la longueur du pied, & assemblée par les deux extrémités vers le talon & les orteils; on l'attache par une courroie autour du pied. Cette espèce de sandales, toute unie & sans talon, est très-commode par-tout où le terrain est uni. On ne pourroit y trouver le même avantage parmi les rochers & les pierres dont

l'Islande abonde. Mais les Insulaires y font faits. On a coutume de mettre les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines.

L'habit de pêche d'un Islandois, pour être complet, doit consister en un pantalon *leislabraakur*, qui monte très-haut, lequel est fortement lacé au-dessus des hanches; *stackur*, une veste un peu ample, bien fermée autour du col & de la ceinture; *taatiller*, des bas d'une laine grossière, fortement foudée jusqu'à la consistance d'une peau; *sjoeskor*, des souliers-de-mer d'un cuir épais. Les plus pauvres, quand ils vont pêcher, passent tout simplement par-dessus leurs habits ordinaires un ample surtout de peau de mouton ou de cuir; pour le conserver, ils le frottent de foie de poisson. De retour chez eux, ils se dépouillent aussi-tôt de ce surtout.

Les femmes ne sont pas toutes très-jolies; il s'en faut. Mais elles paroissent généralement bien faites, ont de belles dents & la peau blanche. Très-sensibles au froid, elles s'habillent comme les hommes en drap noir. Par-dessus la chemise, close par une couture qui cache le sein, elles ont une camisole noire, puis une espèce de casaquin lacé pardevant. Les manches étroites & longues, descendent jusqu'au poignet. Les boutons qui en ferment l'ouverture au-dessous du bras, sont d'argent d'un travail très-fin. Chaque bouton est fermé d'une feuille de métal sur laquelle le Futur fait graver son chiffre entrelacé avec celui de sa Prétendue. C'est ordinairement un cadeau que l'amant fait à sa maîtresse. Au haut de la robe est attaché, autour du cou, un petit

collier noir de velours ou de soie, large de trois doigts; souvent il est bordé d'un cordonné d'or. Le jupon, aussi de drap noir, descend jusqu'au pied. Tout autour & en haut du jupon, la taille est prise par une ceinture de tresse d'argent, à laquelle est attaché le tablier encore de drap noir, garni de boutons travaillés. Par-dessus cet habillement, les femmes mettent une mante dans le même goût que le manteau des payfans de *Wingaker* en Suède, avec cette différence que ces manteaux sont plus larges par le bas. Cette mante couvre le cou & les bras jusqu'au poignet, & elle est de six à huit pouces plus courte que le jupon. De haut en bas elle a un revers d'une étoffe qui ressemble beaucoup au velours d'Utrecht, & que les Islandoises ordinairement fabriquent elles-mêmes. Cette robe ample a quelque analogie avec celle que portoient les Jésuites; elle a des manches étroites qui vont presque jusqu'aux mains. Quelques-unes sont bordées au bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture que celles qui les portent font elles-mêmes; & qui ressemble à la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, & a très-bon air. Les dames ou les femmes aisées portent le long du devant de la mante plusieurs paires de boucles d'argent presque toujours dorées, joliment travaillées, & qui ne servent que pour l'ornement.

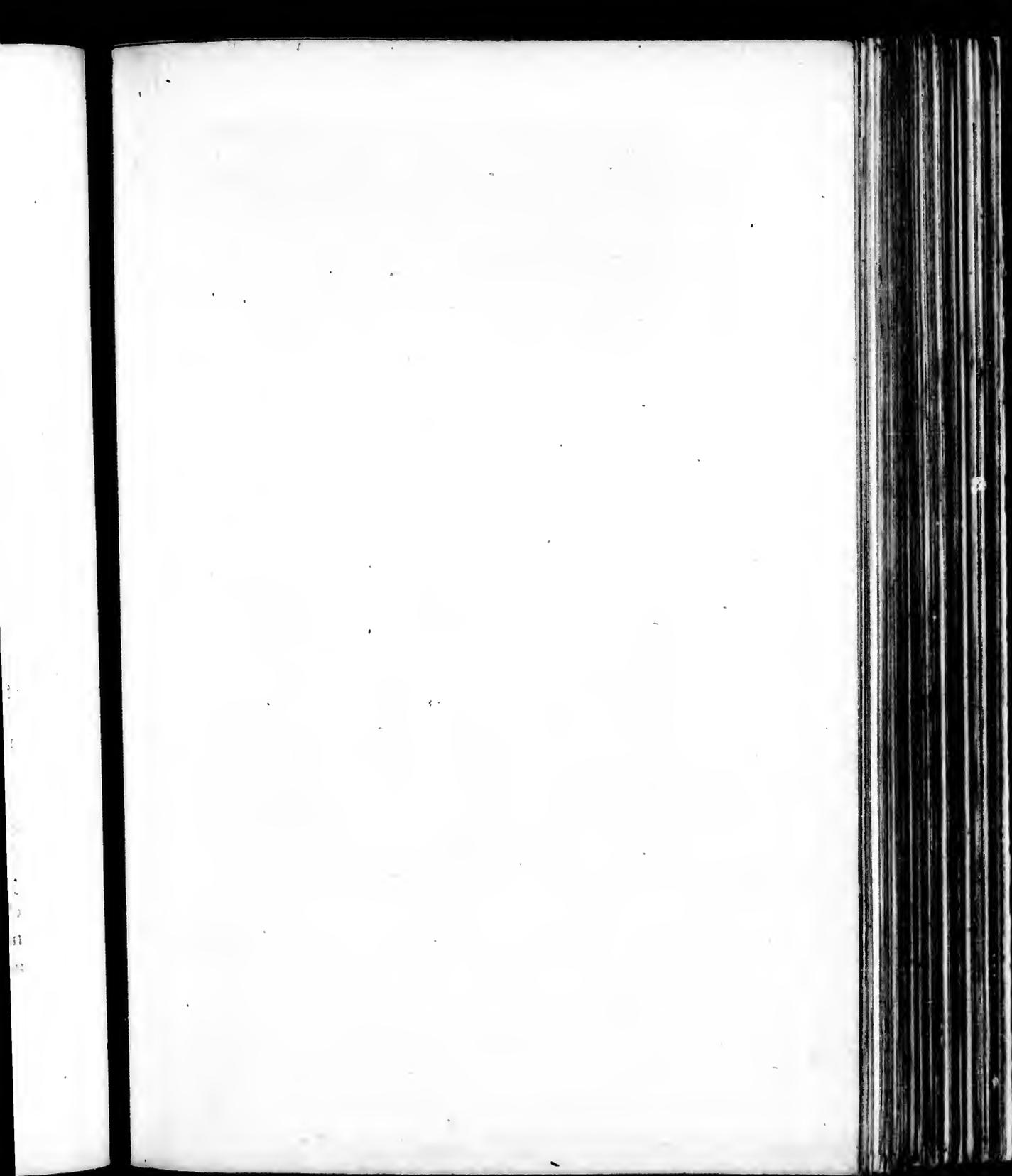
La coëffure des Islandoises est formée de plusieurs mouchoirs blancs de grosse toile roulés autour de la tête, & dont l'élévation est de deux fois la longueur du visage. Cet édifice, qui a exactement la forme d'un pain

de sucre haut de trois pieds, est ferré sur la tête par un autre mouchoir de soie large de trois ou quatre pouces, qui sert plus à entretenir la chaleur, qu'à ajouter à la parure. Les jeunes filles en général n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile. La parure des femmes le jour de leurs noces est singulière. Autour de sa coëffure, la Mariée porte une couronne de vermeil, & au col deux chaînes, dont l'une pend en esclavage sur la poitrine, tandis que l'autre reste sur les épaules. Elles ont une troisième chaîne, au bout de laquelle ordinairement est attaché un cœur qui s'ouvre, & où l'on met du baume ou d'autres parfums. Pendant cette cérémonie, on ne porte point de mante. Les Islandoises portent aussi autour du col une espèce de fichu de soie ou d'indienne qu'elles attachent quelquefois pardevant à la camifole. En un mot, pour avoir une idée exacte de l'habillement d'une Islandoise, il faut jeter les yeux sur le costume des femmes, représenté dans les vieux tableaux & aux portails des Eglises gothiques.

Le luxe & le rang ne changent rien à la forme des habits; mais les matières en sont plus ou moins précieuses. Le drap est plus fin ou plus grossier; & les ornemens de vermeil chez les riches, ne sont que de cuivre chez les pauvres. L'habillement complet de l'une des premières dames de l'Islande, peut coûter jusqu'à 300 rixdales. Un habit d'une femme de la moyenne classe, en y comprenant le chapeau de voyage, la ceinture, la chaîne, les épingles de feuilles d'argent qu'on met dans les cheveux; la tresse de cheveux, les boutons

de manches, les gants fourrés, & enfin la toilette dans laquelle on enveloppe toutes ces différentes pièces : tout cela se monte ordinairement à 54 richedalers ou rixdales, c'est-à-dire, 54 écus argent de France.

Fin des Mœurs & Coutumes des Islandois.





J. G. de S. Sauvage inv. K. Scherz

Dessiné de M. Morelle sculp.

femme Laponne.







J. G. de S. Savoyeur inv. & delin.

Dessiné del. Nicolle sculp.

Homme Lapone.

M Œ U R S
 E T C O U T U M E S
 D E S H A B I T A N S
 D E L A L A P O N I E.

La Lapone comprend tout le pays situé entre le 66^e & le 75^e degré de latitude septentrionale, au-delà du Golphe de Suède ; elle est bornée par l'Océan, & la Mer blanche, par la Norwege, la Suède & la Russie ; elle occupe une grande partie des Alpes générales Scandinaves.

On y distingue trois principales nations, savoir les Samois, les Esquimaux, & les Lapons proprement dits. On y trouve des Cyclopes, des Hibantropes, des Troglodytes, & des Pygmées. Si le soleil refuse sa lumière, pendant plusieurs années de suite à ce peuple, que quelques auteurs ont appelé le dernier peuple de la terre, & qui est de la même nation que l'apparence régulière de son aspect, les habitants ne s'occupent que de la nuit.

Il y a plusieurs siècles, les Lapons étoient connus sous le nom de *Finnois*. Les peuples qu'on appelle actuellement ainsi, n'en sont probablement pas une dérivation. Voltaire s'est par occasion occupé de ce peuple, & a écrit sur ce sujet. Voyez ses ouvrages sur le *siècle de Louis le Grand*, son *Histoire Universelle*, *Leur Langue*. On ne s'empêche point de



Honno Japan

—
&
E
P
P
le
de
de
m
pe
l'a
to
fo
len
Vo
à c
Hil


M Œ U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L A L A P O N I E .

LA Laponie comprend tout le pays situé entre le 69 & le 75 degré de latitude septentrionale, au-dessus du Golphe Botnique ; elle est limitée par l'Océan & la Mer Blanche, par la Norwège, la Suède & la Russie ; elle occupe une grande partie des Alpes glaciales surnommées Swernoj.

Cette vaste contrée, voisine du Pôle, est désignée, dans les anciens Livres de Géographie, sous les noms de pays des Cynocéphales, des Himantepodes, des Troglodites & des Pigmées. Si le soleil refuse sa lumière, pendant plusieurs mois de l'année à ce peuple, que quelques Auteurs ont appelé le dernier peuple de la terre, il en est dédommagé par l'apparition régulière d'une aurore boréale, pendant presque tout le temps de la nuit.

Il y a plusieurs siècles, les Lapons n'étoient connus que sous le nom de *Finnois*. Les peuples qu'on appelle actuellement ainsi, n'en sont probablement qu'une émigration. Voltaire n'est pas tout-à-fait du sentiment de M. Müller à ce sujet. Voyez-en les détails dans le tome III de son Histoire Universelle. Leur Langue est un composé de plu-

leurs Dialectes informes & rudes , aussi peu propres à la Poésie que le climat ; & leurs chants sont plutôt des hurlements qui déchirent l'oreille des étrangers.

Ceux qui voudroient disputer à la Poésie le droit d'aïnesse sur la Prose écrite , se trouveroient démentis par les Lapons. Ce peuple demi-sauvage compose depuis long-temps des chansons , & il n'a pas encore de lettres ni d'écriture. Il ne fait usage que de quelques Hyéroglyphes peu raffinés , & aussi simples que les objets désignés. Dans le Calendrier Lapon , par exemple , le mois de Mai est représenté par des Grenouilles ; une Comète est une étoile à queue. Cependant Regnard , dans son voyage en Laponie , fait mention d'un certain *Joannes Tornæus* , qui traduisoit les Pseaumes de David en Langue Lapone. Ce bon Curé écrivit aussi l'Histoire des Lapons dans leur idiôme. Il mourut en 1681.

Les Lapons sont intéressés , peut-être parce qu'ils sont pauvres. On l'est trop souvent ailleurs par la raison contraire. Ils connoissent les procès , & les Créanciers traitent durement leurs Débiteurs : ce qui oblige quelquefois ceux-ci à se réfugier dans un canton voisin , comme en un lieu privilégié.

L'Agriculture ne sauroit fleurir chez une Nation Nomade ; & le sol ingrat qu'habitent les Lapons nécessite la vie errante qu'ils mènent. On les distingue en Lapons des bois , ou pêcheurs & chasseurs , & en Lapons montagnards ou Pasteurs. Les troupeaux (1) de Rennes sont toute la richesse de ces

(1) Renne ou Rhenne , quadrupède presque semblable au Cerf , mais plus grand & plus léger encore. On s'en sert pour tirer des traîneaux , & aussi pour porter des fardeaux ; mais il ne faut pas que la charge passe 40 livres. Un traîneau attelé d'une Renne peut parcourir jusqu'à six lieues de France par heure. Mais l'animal ne peut aller ainsi que pen-

derniers , qui en prennent le plus grand soin. Ils les marquent aux oreilles & leur donnent un nom à chacun. Quand ils ont plus de mâles qu'il ne leur en faut , ils les châtré. Ces animaux mutilés n'en deviennent , dit-on , que plus grands , plus beaux & moins farouches : leurs maîtres en font tant de cas qu'ils s'appellent entr'eux , par forme de compliment , *Renne châtré*.

Les Lapons des bois passent l'été sur le bord des lacs & l'hyver dans les forêts. Ils s'exercent avec beaucoup d'adresse à la chasse & à la pêche qui les nourrissent. Ils ne se servent plus que d'armes à feu.

La construction de leurs canots & de leurs traîneaux , ainsi que les harnois des Rennes , les meubles du ménage , les ustensiles de cuisine , sont l'ouvrage de leurs mains. Quelques-uns de ces instrumens domestiques sont sculptés avec assez de délicatesse. Les femmes brodent les habits , font des filets , tannent les peaux , sechent le poisson & la viande , & aiment sur-tout à traire le lait des Rennes.

Les cabanés ou maisons Lapons sont composées d'une carcasse de perches fixées en terre , & recouvertes par des broussailles , ou par de la toile ou de vieilles peaux. Le foyer occupe le centre de l'intérieur autour duquel on est assis sur ses talons , ne pouvant s'y tenir debout. Ces habitations , assez peu commodes , ont des portes , mais elles ne ferment point.

Les Lapons ne ferment point sous la clef leurs provisions ,

dant sept à huit heures. Ce quadrupède rend tant de services au Lapon , qu'il en a été , pour ainsi dire , divinisé. Il appelle toujours Renne chacune des montagnes sacrées où il fait sa prière. *Styren Alda* signifie : *Renne du mont Styre*.

ni leurs meubles , quoiqu'ils possèdent quelques ustensiles d'argent. Ce n'est pas chez eux

..... que la méfiance

Est mère de la sûreté.

Lafontaine , Liv. III. F. 18.

Leur comestible consiste en chairs d'animaux crues ou cuites , & séchées à l'air. Mais une particularité remarquable , c'est la coutume qu'ils ont de laisser geler du lait de Rennes dans les estomachs de ces mêmes animaux ; en hyver , quand ils veulent se servir de ce lait en glace , ils en coupent des morceaux à grands coups de hache. Leur boisson est l'eau , mêlée assez souvent avec du lait. Ils prennent aussi des bouillons de poissons. Ils feroient excès d'eau-de-vie , si elle étoit malheureusement commune & à plus bas prix parmi eux. Les hommes , pour la plupart , ne sont sobres & tempérans , que quand ils ne peuvent faire autrement. Leurs vices & leurs qualités sont à la merci de l'occasion.

La terre recouverte d'une natte , leur sert de table ; & ils sont grands mangeurs. Chaque convive porte toujours sur lui son couteau , sa cuiller & sa tasse. Ils observent de prier avant & après le repas.

Dans leurs visites , ils se donnent la main & des baisers , en disant , dans leur idiôme : Je te salue , & ils se font des présens.

Cependant le Lapon aime à thésauriser , mais peut-être par suite de Religion. Il enfouit avec précaution , dans la terre , de l'argent , de l'argenterie , & ce qu'il possède de quelque valeur , comptant bien s'en servir en l'autre monde : c'est ainsi que , dans tous les pays , on a fait le sacrifice du présent à l'espoir de l'avenir.

Du reste , les événemens de cette vie les affectent peu.

Leur

Leur caractère infouciant , leur tempérance , l'exercice continuél , le site élevé qu'ils choisissent de préférence pour leur demeure , les rendent forts & agiles ; mais ils ne parviennent pas à un âge avancé. L'âpreté du climat , les accidens journaliers auxquels ils sont exposés , avancent le terme de leurs jours. Ils connoissent plusieurs maladies : mais la plus redoutable de toutes , ils n'en sçavent pas même le nom. Cette plaie honteuse étoit réservée aux Nations voluptueuses du Midi. La stérilité est un opprobre pour les Laponnes , comme elle l'étoit chez les Juives. Elles accouchent le plus souvent sans douleurs. Un berceau de bois léger en forme de navette , & garni d'un lit de mousse , reçoit l'enfant , qu'on n'emprisonne jamais dans un maillot. En course , les mères se chargent de ce doux fardeau ; quand elles sont en station , elles suspendent le berceau dans leurs cabanes , ou à des branches d'arbre.

Par une prévoyance sage , & digne d'être imitée (1) , le père ne manque jamais de donner au nouveau-né , en toute propriété , la femelle d'un Renne , qu'il désigne à cet effet par une marque distinctive , servant à caractériser l'enfant dans la suite. Tous les produits de l'animal lui appartiennent , nonobstant l'héritage qui lui revient un jour. Pour peu que le père soit riche , il fait à son enfant un second présent pa-

(1) Elle l'est du moins dans une ville des Pays-Bas. A Ypres , quand une fille vient au monde , le père , pour peu qu'il soit aisé , lui assure sa dot le jour de sa naissance , en plantant un millier d'arbres très-petits , de l'espèce qu'on nomme *Ypreaux* ; en sorte que sa fille , à l'âge de vingt ans , se trouve propriétaire de 20 à 30000 liv.

Note de la page 65 de l'Age d'Or , ou Recueil de Contes Pastoraux ; par le Berger Sylvain.

reil , à l'apparition de la première dent. Les filles n'ont point d'autre dot.

Quoique l'éducation , chez les Lapons , soit dure , au point de coûter quelquefois la vie aux enfans d'une complexion foible , les parens sont quelquefois tendres jusqu'à l'aveuglement & à l'excès envers leurs enfans , qui ne leur en savent pas plus de gré dans la suite. La piété filiale est à l'inverse de l'amour paternel.

L'intérêt fait presque tous les mariages en Laponie comme ailleurs. Le contrat n'est qu'un marché dans lequel le cœur n'entre pour rien. On observe cependant une condition qui mérite d'être remarquée. On ne permet pas à un jeune homme de se marier avant qu'il soit capable de tuer un Renne. Les Tartares du Daghestan (pays voisin de la Géorgie & de Stiran) ont une coutume qu'il n'est par hors de propos de rapprocher de celle-ci : personne ne peut se marier chez eux , avant que d'avoir planté , en un endroit marqué , cent arbres fruitiers.

Les Lapons , dit Regnard , commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour , comme les oiseaux. Pour obtenir la Maitressé , l'Amoureux doit prodiguer à son père , l'eau-de-vie , qu'on appelle , aux Accords , le vin des Amans. La virginité , en Laponie , n'est pas aussi honorée qu'ailleurs. Les Fiancés n'y sont pas plus difficiles sur cet article que les maris ne sont jaloux de leurs droits exclusifs. Les devoirs de l'hospitalité , en faveur des Etrangers , s'étendent jusque sur le lit conjugal. Refuser son hôte en pareil cas seroit une délicatesse mal placée , & dont il vous sauroit le plus mauvais gré possible. Une fille , honorée des caresses d'un Etranger , trouve dans le pays plus d'époux qu'elle ne veut ; c'est à qui l'achetera

plus cher. Il en seroit peut-être tout autrement si les Lapons ressembloient davantage aux Circaffiennes.

La nôce se fait chez la Fiancée, qui paroît aux yeux des Conviés tête nue. Le festin est plutôt un Picnic, où chacun des assistans apporte son plat & sa bouteille. Puis on chante, ou plutôt on crie; puis on danse, ou plutôt on lutte l'un contre l'autre, & on saute par-dessus des bâtons posés horizontalement. Les plus paisibles s'amuseut au jeu de l'oye, espèce de jeu d'échecs à treize pions, qui représentent douze oyes & un renard. Les plus spirituels de la bande racontent diverses aventures qui figureroient avantageusement dans notre Bibliothèque Bleue. Le mystère ne préside point à la consommation du mariage. On y procède aux yeux de toute la famille, réunie dans la même cabane.

Quoique peu jaloux de la propriété, les Lapons prennent cependant un bain de rivière tous les samedis. Hommes & femmes se lavent pêle-mêle, sans distinction de sexe, & sans qu'il en résulte d'inconvéniens. On fait toujours le bien tant qu'on ne soupçonne pas le mal. Au reste, ce bain est plutôt une cérémonie religieuse, qu'une pratique de salubrité. Le samedi est pour les Lapons le jour le plus sacré de la semaine.

Les Lapons enterrent leurs morts sans cercueils, nus ou habillés. Un amas de pierres désigne l'endroit de la sépulture. Pour l'ordinaire on place sur ce tombeau rustique un traîneau renversé, quelques meubles & des alimens, par motif de précaution plus que de vanité sans doute. On n'a pu même détruire cet ancien usage du Paganisme parmi les Lapons baptisés.

Le Christianisme des Lapons n'est pas encore bien épuré.

Plusieurs d'entr'eux tiennent beaucoup à la Religion de leurs premiers ancêtres. Ils adorent toujours un *Dieu universel*, sous le nom de *Joubmel*. Ils y joignent plusieurs autres Divinités subalternes, telles que le soleil & le tonnerre. Ils se font fait aussi un Dieu de la chasse. Maderakko est une Déesse qui préside, avec ses trois filles, à tout ce qui concerne les femmes. Peskal est le Souverain des Dieux malins; il s'est associé Rota, puissance suprême des Enfers. Ils ont sous eux pour adjoint Jabme-Akko; c'est la mère de la Mort. Cette tradition mythologique a subi plus d'une variante, suivant le temps & le lieu; mais on ne dit pas qu'elle ait jamais amené quelques fâcheuses catastrophes.

Les Lapons non-Chrétiens n'ont point de Temples; mais ils ont des montagnes, des lacs, des fleuves & des arbres consacrés. C'est-là qu'ils placent leurs idoles grossièrement taillés dans de la pierre ou des racines. On remarquera qu'ils attendent quelqu'évènement triste pour s'acquitter de leurs devoirs religieux. Un mariage stérile, une épidémie, &c. les fait aller consulter le Magicien ou le Prêtre. (car c'est tout un en Laponie.) Le dévot Lapon, instruit, sur le tambour magique, de l'offrande qu'il doit choisir, & du saint lieu où il doit la porter, chemine en silence, chargé des ossemens de la victime. Arrivé à l'endroit du sacrifice, il se prosterne, approche en rampant, pose les os, dépouillés de leur chair, sur l'échafaut dressé à dessein, fait une libation de lait & d'eau de-vie, prononce une prière & s'en va plein d'espoir. Au reste, ce n'est pas en Laponie que le Prêtre vit de l'Autel; car il est de rigueur de n'offrir que des ossemens ou des cornes d'animaux. S'il arrivoit qu'un chien rongeat un de ces os consacrés aux Dieux, la mythologie Lapone veut qu'on

remplace cet os par celui qui lui est analogue dans le squelette du chien.

Les Lapons baptisés, (si on leur passe les réminiscences de leurs antiques superstitions) sont d'assez bons Chrétiens Grecs & d'honnêtes Protestans.

Les Lapons sont tributaires des trois Couronnes sur le territoire desquelles ils se trouvent établis, lors de la levée du tribut. La Suède, la Norwège & la Russie ne sçauroient exiger de fortes impositions d'une peuplade pauvre, peu nombreuse, & qui n'est presque jamais stationnaire.

Le commerce des Lapons est peu de chose. Jadis il se faisoit par échange. Les Norwégiens troquoient de la farine, du gruau, du drap, des haches, des marchandises de Clincailleries, contre leurs peaux & leurs fourrures. Aujourd'hui l'argent monnoyé commence à avoir cours parmi eux. On les accuse d'être méfians & de violer la bonne-foi dans leurs traités : mais peut-être ne suivent-ils en cela que l'exemple qu'on leur a donné. Car il est probable qu'un peuple, à qui on n'accorde que le sens commun ordinaire, n'a pas commencé le premier à éluder ses conventions & à mettre en usage ces raffinemens qui supposent une civilisation avancée. C'est à Torno, dernière ville du monde du côté du Nord, que les Lapons viennent se rendre pour leur trafic. C'est-là que se tiennent, pendant l'hiver, les foires des Nations Septentrionales.

Les Lapons sont paisibles & gais, quand ils se trouvent plusieurs réunis : quoique très-légers & durs au travail, ils sont enclins à la paresse. Ils portent à l'extrême l'amour du sol natal. Hors de leur pays, ils se laissent consumer d'ennui. Paris & tous ses charmes ne feroit point oublier à un Lapon

la cabane enfumée , son canot , ses filets & l'aspect sauvage de ses montagnes de neige.

Les femmes Laponnes sont d'une taille petite , mais bien prise. Sans être libertines , elles sont caressantes. On remarque en elles une extrême irritabilité. Une étincelle de feu , un bruit inattendu , la moindre chose , les font tomber dans des accès de frénésie dont elles ne sont pas les maitresses ; le moment d'après , ces sortes de paroxismes laissent en elles si peu de traces , qu'elles en ont perdu jusqu'au souvenir.

Regnard , dans son voyage en Laponie , s'est amusé aux dépens de ce peuple. Le portrait qu'il en fait est une caricature ; & c'est aussi par trop charger que de dire qu'il n'y point , après le singe , d'animal qui approche plus de l'homme que celui qu'on appelle Lapon. Les Nations les plus polies ont toutes commencées comme les Lapons. Il ne faudroit peut-être qu'un grand homme pour en faire tout-à-fait des hommes. Mais le caractère du second de nos Comiques lui faisoit toujours voir les objets du côté le plus plaisant. Dans sa relation de la Laponie on apperçoit ce germe de gaité que l'Auteur du *Légataire* développa dans la suite sur le Théâtre avec tant de succès. Il auroit plus de droits à notre reconnaissance , s'il ne faisoit pas trop souvent rire aux dépens de la morale.

Arrivé aux bornes de l'Univers , Regnard grava , au-dessus de l'Autel de l'Eglise Lapone , appelée *Chucasfès* , & au bout du lac de Tornotresch , voisin de la Mer Glaciale , une inscription Latine , dont voici le dernier vers ; il est remarquable :

Hic tandem stetimus nobis ubi desuit orbis. 18 Août 1681.

Cela s'appelle , (dit plaisamment ce Voyageur enjoué)

Se frotter à l'essieu du Pôle, & être au bout du monde.

Au signalement des Lapons, joignons la description de leurs Costumes, qui sont un peu civilisés depuis Regnard. D'abord l'usage du linge leur est inconnu. Les hommes portent des hauts-de-chausses étroits qui descendent jusques dans leurs souliers. Leurs pourpoints sont justes & ouverts sur la poitrine. Ils portent dessus un juste-au-corps à manches étroites, dont les pans, qui atteignent les genoux, sont attachés avec une ceinture de cuir garnie de lames d'étain ou de cuivre jaune. A cette ceinture ils attachent leurs couteaux, leurs pipes, leurs armes à feu, & autres ustensiles d'un usage journalier. Leurs habits sont de pelleteries, de cuir ou de drap. Les juste-au-corps de drap ou de cuir sont toujours bordés de fourrures ou de bandes de drap de diverses couleurs; leurs bonnets, bordés aussi de pelleteries, sont pointus, & sur les quatre coutures garnis de bandes de drap, d'une couleur différente de celle du bonnet. Les Lapons Russiens les bordent avec des peaux de rats. Leurs souliers pointus & repliés sur le devant, sont faits de peau non tannée. En hyver on y met un peu de foin.

Les femmes ont les mêmes habits que les hommes; seulement leur ceinture est ordinairement brodée en fil d'étain. Le collet de leur juste-au-corps est plus relevé que celui des hommes. Elles portent en outre des fichus & de petits tabliers de toile peinte en Russie, des anneaux aux doigts & des boucles aux oreilles. A leurs boucles d'oreilles elles attachent assez souvent des chaînons d'argent qui font deux ou trois fois le tour du col. On leur voit ordinairement des bonnets plissés à la manière des turbans, & d'autres qui prennent la forme de la tête; mais tous sont ornés de broderie en fil

d'étain ; ou du moins de bandes de draps de diverses couleurs. La parure est de tous les pays ; mais , de toutes les femmes , les Lapons font peut-être celles qui en ont le plus besoin.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Laponie.

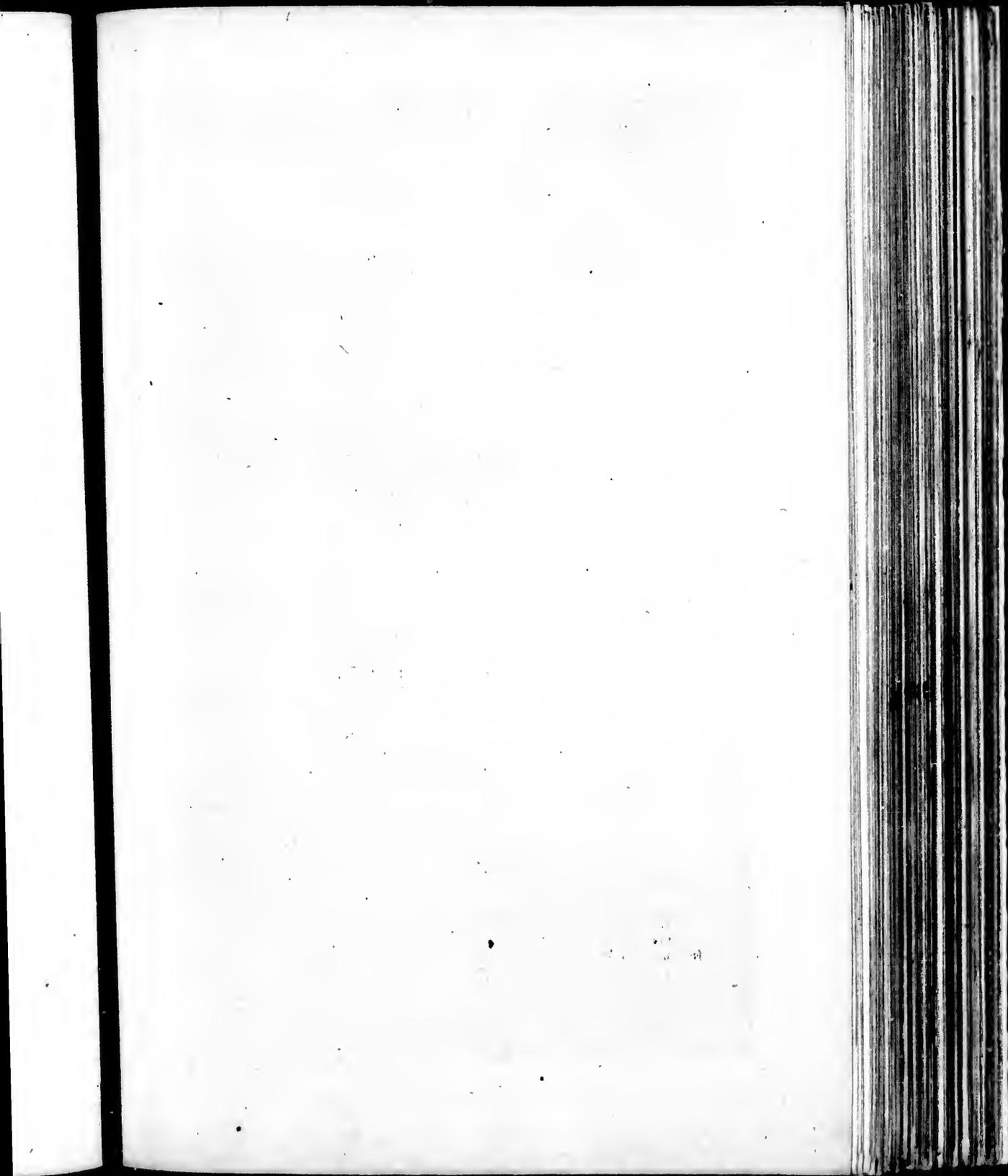




femme Finnoise.









5 *Homme Finnois.*


M Œ U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L A F I N L A N D E.

Le pays de la Finlande est un pays de montagnes, pleins de lacs, et de rivières, et de forêts. La plus grande partie de ce pays est inhabitée, et les habitants qui y demeurent sont des Finnois, qui sont une nation de gens sauvages, et qui ont une langue et des mœurs différentes de celles des Européens.

Les Finnois ont une religion qui est une sorte de polythéisme, et ils croient à plusieurs dieux, et à plusieurs esprits malins. Ils ont aussi une superstition qui est de croire que les âmes des morts reviennent à la vie, et qu'ils peuvent faire du mal à leurs vivans. Ils ont aussi une superstition qui est de croire que les esprits malins habitent dans les forêts, et qu'ils peuvent faire du mal à ceux qui y passent. Ils ont aussi une superstition qui est de croire que les esprits malins habitent dans les lacs, et qu'ils peuvent faire du mal à ceux qui y pêchent.

Leur convention au 4 novembre est allé à une expédition militaire. Le 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31.



L
L
n
n
qu
fe
ef

ca
ro
fé
av
dit
ma
no
Pe
ma
&
Dy
rie
fol

tion

18.

M Œ U R S E T C O U T U M E S D E S H A B I T A N S D E L A F I N L A N D E .

LA Finlande , bornée au Nord-Est , par le Golphe Botnique , placée entre le 60 & 65 degré de latitude septentrionale , est d'une étendue évaluée à 3000 lieues Suédoises quarrées. La plus grande partie de cette contrée rude & peu fertile , obéit à la Suede. La partie méridionale , ou la Karélie , est soumise à la Russie depuis 1721.

Asiatiques d'origine , les Finnois tiennent beaucoup du caractère des nations Orientales , fondu avec celui des Européens , & sur-tout avec les Lapons , dont ils ne se sont séparés qu'au treizième siècle. Avant cette époque , ils avoient des Rois & une Religion à eux. Alors ils honoroient , dit-on , un *Dieu universel* , sous le nom de *Joumar* ou *Joumala*. Sa statue étoit enrichie d'un collier d'or. S'ils reconnoissoient un Dieu , ils croyoient aussi au Diable , nommé *Perkel*. L'un n'alloit pas sans l'autre , comme le bien & le mal dont ils étoient la figure. Ils ne s'en tenoient pas là , & admettoient des accessoires. *Jounala* avoit plusieurs Divinités subalternes , & *Peiko* plusieurs démons inférieurs , tels que les esprits impurs , les spectres , les feux follets.

Leur conversion au Christianisme ressembloit à une expédition militaire. Erich , Roi de Suede , autorisé par le Pape

Alexandre , & soutenu par le zèle Apostolique d'Étienne & de Henri , Evêques d'Upsal , les arracha à l'idolâtrie , malgré eux : peut-être prévoyoit-on qu'en perdant leurs Dieux , ils perdroient aussi leurs loix & leur liberté ; & c'est ce qui arriva. Du moment que les Finnois cessèrent d'être idolâtres , ils commencèrent à devenir tributaires de leurs Convertisseurs. Au seizième siècle , de Catholiques ils devinrent Luthériens. Mais dans l'une & l'autre Communion , ils restèrent constamment attachés à plusieurs de leurs anciennes pratiques religieuses : on s'en embarrassa peu ; on leur laissa ce dédommagement ; on avoit encore plus à cœur leur soumission que leur salut : en sorte qu'encore aujourd'hui , sur-tout parmi les gens de la campagne, le lundi & le vendredi sont des jours malheureux. Le soir du Mardi gras ne doit être éclairé , ni par le feu , ni par les chandelles. A la Toussaints , on régale tous les personnages canonisés par l'Eglise Romaine ; on leur prépare des bains chauds & l'on dresse leur couvert à l'entrée de la nuit ; le maître du logis , endimanché & tête nue , ouvre la porte de la basse-cour ; car c'est par-là que ses hôtes sanctifiés doivent lui rendre visite. On leur laisse le temps de faire honneur au festin préparé pour eux. Quand on présume qu'ils se sont assez repus , on les reconduit poliment jusqu'à la porte , une bouteille d'eau-de-vie à la main. C'est le vin de l'étrier. Les restes du repas sont portés dans l'auge des écuries , pour repaître les feux follets.

Les mariages & les enterremens se font à la Suédoise. A la campagne il est un usage peu favorable aux unions : une fiancée Finnoise est obligée de faire présent à chaque convive de quatre à cinq aulnes de toile & d'une paire de bas ; elle recoit en échange quelqu'argent , mais pas assez pour la dédommager de ses frais. C'est ce qui a donné lieu au proverbe : *Filles à marier ruinent la Ferme.*

Les Finnois ont des villes & des villages ; ils construisent leurs maisons comme en Suede , mais à une grande distance les unes des autres ; chaque domaine particulier ayant une grande étendue de terrain : ce qui fait languir le Commerce. Les bleds réussissent assez bien ; le seigle & l'orge donnent une récolte à peine suffisante à la consommation du pays. La chasse & la pêche fournissent le reste. Les Finnois mangent beaucoup ; ils font cinq repas par jour , & ils préfèrent l'eau-de-vie à tout. Les Finnoises sont laborieuses & bonnes ménagères.

Les Suédois leur ont conservé quelques prérogatives & l'ombre de la liberté. Quoiqu'ils ne reconnoissent point un état de noblesse, l'homme de la campagne cède le pas au citadin & à ceux qui sont attachés au service de la Couronné Suédoise ou Russe ; il les appelle même, *gens de qualité*. Mais cet usage abusif n'est pas encore passé en loi. Dans le fait & dans le droit , les Finnois ne forment qu'un seul Etat , comme cela doit être.

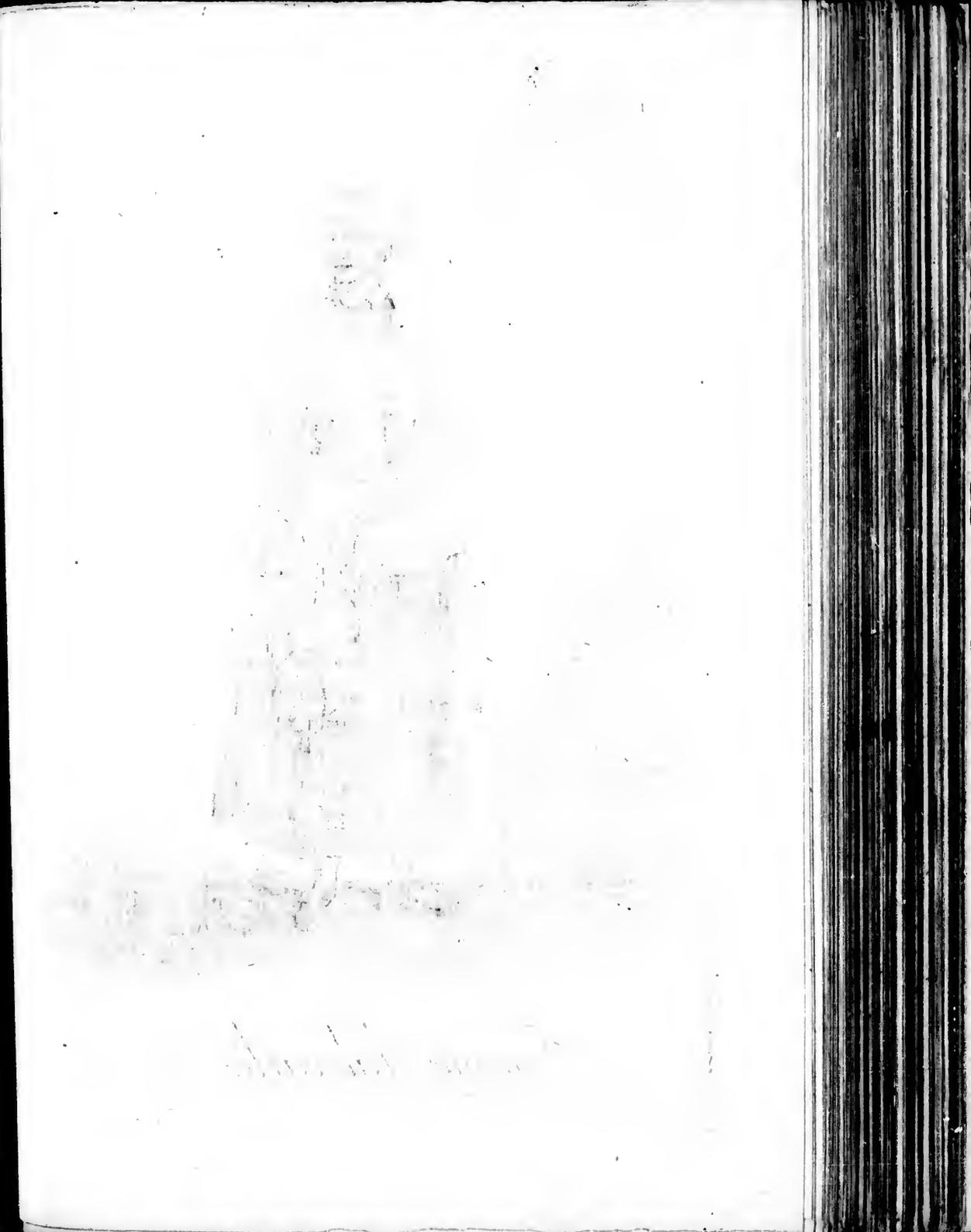
Quant à l'extérieur , les Finnois ressemblent parfaitement aux Lapons ; mais leurs mœurs sont plus cultivées , & leur costume n'est pas le même ; l'habitant des villes s'habille comme en Suede , & les payfans comme les payfans Suédois. La plupart laissent croître leur barbe. Quelques-uns n'en conservent que la moustache. Les uns portent des souliers de peau ou d'écorce ; les autres des sabots ; pour bas ils ont des haillons qui se croisent autour de leurs pieds. Ils font des haut-de-chausses dans lesquelles ils renferment leur chemise. Cette dernière circonstance est à remarquer , en ce que la plupart des payfans Russes, leurs voisins , ont toujours la chemise hors de la culotte. Ils portent un pourpoint & un petit habit à taille qu'ils boutonnent. Par-dessus ils placent une ceinture de peau , où ils attachent un gros couteau , des

clefs & des armes à faire du feu. Leurs cheveux détachés sont ordinairement couverts d'un chapeau ; ou plutôt d'un bonnet à la Hollandoise. Leurs habits sont d'un gros drap que leurs femmes fabriquent elles-mêmes. En hyver ils s'enveloppent avec des pelisses de mouton.

La chaussure des paysannes consiste en une espèce de pantouffles ou souliers , qui ne couvrent que le talon , la plante & les doigts des pieds. Elles portent des hauts-de-chausses & mettent un cafaquin en forme de chemise , plus large que long , sans taille & sans manches ; mais leur pourpoint en a qui sont très-amplés. Elles se couvrent la tête d'un linge qui retombe sur le dos. Elles ont des boucles aux oreilles ; leur sein est enrichi de plusieurs cordons de perles de verre. En été , la juppe & le corset sont de toile teinte par elles-mêmes & garnie de petites coquilles blanches , ou de broderies de diverses couleurs. Leur tablier étroit & sans plis est bigarré de broderies & de franges. Une bande de peau ou de linge , large de trois doigts , garnie de frange aux deux bouts , leur tient lieu de ceinture qu'elles nouent sur le côté. Les femmes aisées font usage de soye , de pelleterie & de draps fins. Elles se distinguent aussi par plusieurs ornemens de fer blanc ou de cuivre jaune en forme de boutons. Les plus élégantes portent quantité de rubans qu'elles font passer dans leurs larges boucles d'oreilles , & qu'elles laissent flotter sur leurs manches enjolivées avec de la laine de plusieurs nuances. Elles se couvrent la tête d'une longue serviette , nouée comme pour faire coëffure , & dont les extrémités passées dans la ceinture retombent jusqu'aux talons. Dessous cette serviette est un bandeau de peau , qui sert à assujettir les cheveux , & qu'elles ont soin de parsemer de coquilles & de perles.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Finlande.

.
r
-
s
u
x
é.
le
e-
n-
es
es
ne
ue
x-
ns.
à
de
.



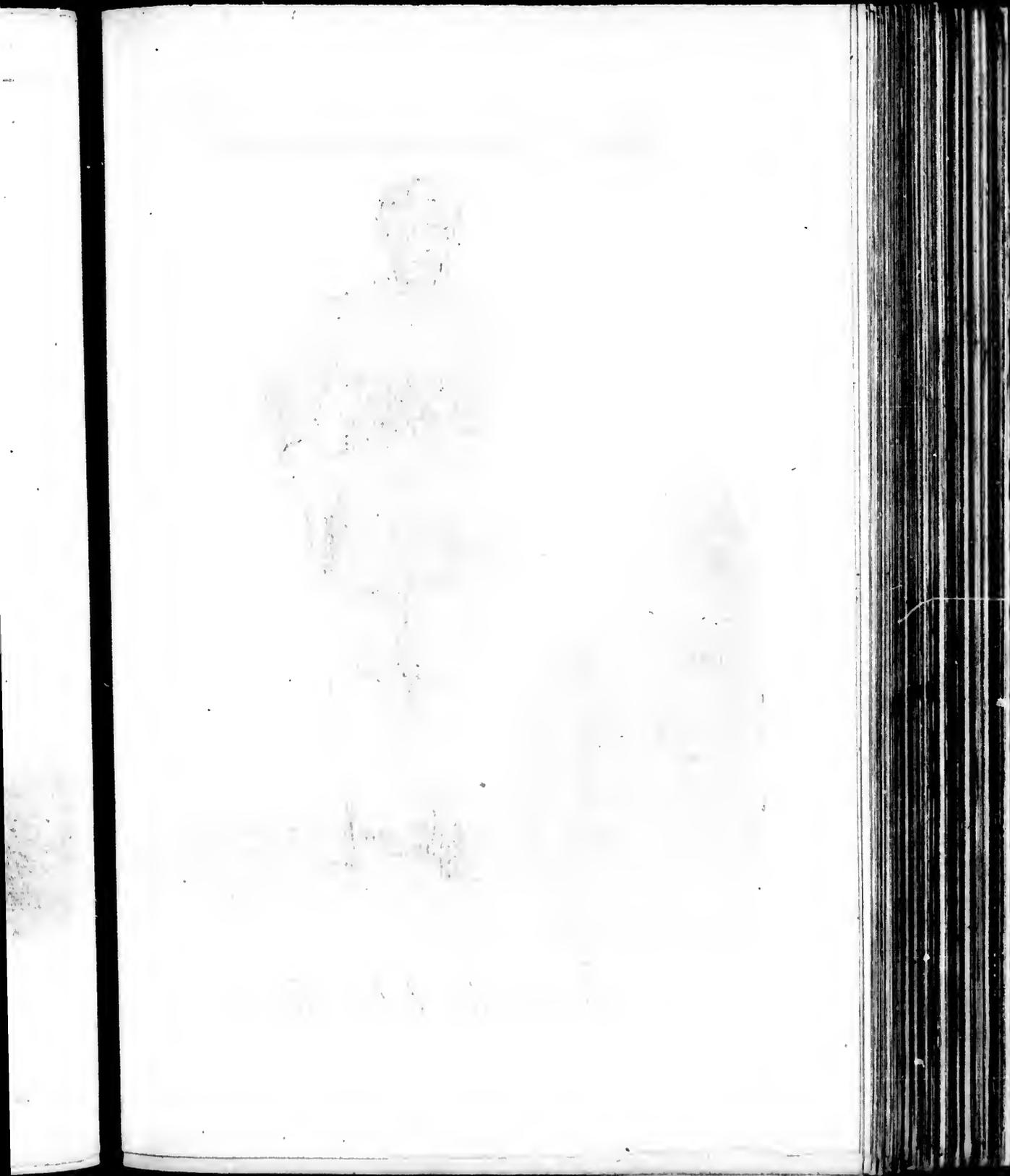


Femme dalecartie





Femina antiqua 2





Paisan de dalecarlie.



Figure de l'homme 2.

S
C
H
S
M
H
J
K
N
a
H
I
C

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES DALECARLIENS.

LA Dalecarlie forme une des subdivisions de la Suède, à l'ouest de ce Royaume. On y trouve des montagnes, peu de champs à ensemencer, beaucoup de forêts, des pâturages excellens, & sur-tout des mines de fer, de cuivre & même d'argent. Elle est arrosée par le Dal-elbe, seul Fleuve digne de ce nom. On y compte à peine trois ou quatre Villes.

La Suède seroit encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalecarliens. Cette Peuplade, fidelle à son origine Scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions Politiques du nord de l'Europe.

Ce furent les Dalecarliens qui, autant par esprit de Religion que par raison d'Etat, ouvrirent l'avis dans une Assemblée Nationale de la Suède, d'immoler le Roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire cesser une famine de trois années, causée apparemment par la mauvaise administration de ce Prince négligent. Le sacrifice eut lieu sur l'Autel des Dieux du País. Cet acte de Justice se passa dans le courant du III^e siècle. Alors le Souverain dépendoit de

ses Sujets, & n'en étoit, pour ainsi dire, que l'Agent à leurs gages. A cette époque, le Trône de Suède, loin d'être envié, effuyoit des refus.

Ce furent les Paysans de Dalecarlie qui les premiers essayèrent de secouer le joug étranger, qu'on vouloit imposer sur la Suède, prête à devenir Province du Dannemarc. Eric XIII, Roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations des privilèges de la Nation faites par les Dalecarliens : mais il obtint dans la suite, par des détours, ce que lui refusoient à force ouverte, des Hommes courageux, mais simples.

Ce furent les Dalecarliens qui aidèrent Gustave Vasa à conquérir la Suède, envahie par Christiern II. Ce furent eux encore qui, sous ce même règne, s'opposèrent à des innovations peut-être bonnes en elles-mêmes, mais qui compromettoient les droits du Peuple. Laissons parler un moment un Historien des plus estimables parmi les modernes.

. . . Gustave se rendit dans la Dalecarlie, vaste contrée au nord de la Suède, qui, bien que remplie de montagnes & peu fertile en grains, ne laisse pas que de nourrir un grand nombre d'habitans. La situation du pays, l'âpreté du climat, la vie dure & laborieuse, la pauvreté de ces Peuples leur donnent une force de corps, un courage, une inclination pour la Guerre, un zèle pour la Liberté qui les a distingués de tout temps, au milieu même d'une Nation vaillante & guerrière. Attachés inviolablement à leurs opinions & à leurs usages, ils vivent en quelque sorte, séparés des autres Suédois,

&

& conservent (1) un langage & des habillemens (2) particuliers. Comme ils ont toujours conservé une sorte de liberté, ils respirent aussi dès l'enfance, cette fierté qu'étouffe chez les autres Hommes la présence continuelle d'un Maître. Il faut que la main qui les gouverne soit habile & légère. D'ailleurs, ils méritent des ménagemens par leurs vertus, leur frugalité, leur application au travail, leur bonne foi, leur valeur, leur zèle pour le service de leur patrie. Ces vertus les ont rendus célèbres de tout temps dans l'Histoire de Suède.

Ce fut vers ce Peuple, comme vers son dernier refuge, que Gustave tourna ses pas. Il s'y tint long-temps caché, sous le Costume du pays. On dit même qu'il se loua à un Mineur pour battre le bled dans la grange. Une autrefois, tapi dans un charriot couvert de paille, il s'y laissa blesser par des Soldats Danois, chargés de le découvrir. Dans la principale Bourgade de la Province, nommée *Mora* (3), les Payfans assemblés en grand nombre pour les Fêtes de Noël (1520), l'écouterent avec intérêt. Deux cens d'entr'eux, dès le commencement de l'année 1521, le reconnurent pour leur Chef, & lui promirent fidélité : enforte que c'est à ces

(1) Au nord de la Dalecarlie, on parle un idiome qui a quelque analogie avec l'ancien Gothique.

(2) Voyez les deux Planches de Costumes annexées à cet Article.

(3) Ou Hédémora, Ville ancienne sur le Lac Hafran.

4 NOTICE HISTORIQUE, &c.

deux cens Dalecarliens , qu'il faut accorder tout l'honneur de la Révolution , toutefois après avoir rendu hommage au Héros qu'ils sçurent apprécier.

Comme les Dalecarliens se sont contentés d'un rôle passif dans une autre Révolution qui vient de s'opérer tout récemment en Suède, nous nous abstiendrons d'en parler.

Fin de la Notice Historique sur les Dalecarliens.





la vandale

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES VANDALES.

CE mot devenu synonyme à l'épithète de *Barbare*, est le nom d'un Peuple principalement connu dans l'Histoire par la prise de Rome & le sac de cette Capitale du Monde & des Beaux-Arts. Originaire de la Scandinavie, cette Peuplade farouche eut de continuel démêlés avec les (1) *Goths*, dont elle différoit peu. Ceux-ci, sous la conduite de *Berig*, leur premier Roi, défrent les Vandales, voisins des *Almeruges*, sur les bords de la Mer Baltique. La première date certaine qu'on trouve dans leurs Annales, est une époque facheuse pour eux. Vers le milieu du quatrième siècle, *Geberig*, Chef des *Goths*, signala le commencement de son règne, par la Guerre qu'il déclara à *Vismare*, Prince des Vandales, de la Race des *Aldingues*, qui est très-illustre parmi ces Peuples, & toute remplie de Héros. Au rapport de l'Historien (2) *Dexippe*, les Vandales

(1) Une Histoire générale des *Gots*, par *Jornandés*, Archevêque de *Ravenné*, nous a fourni les matériaux de cet Article.

(2) Du temps de l'Empereur *Aurelien*, il y avoit à *Athènes* un Rhéteur appelé *Dexippus*, & qu'on surnommoit *Héremius*.

furent une année entière à traverser cet espace de pays qui se trouve entre le rivage de la Mer Baltique , à l'extrémité de la Germanie , d'où ils étoient partis depuis plusieurs siècles , & les rives du Danube , où ils habitoient , quand Geberic porta les armes chez eux. Le combat se donna sur les bords de la Marise, Fleuve de la Dacie , qui comprend aujourd'hui la Transylvanie , la Moldavie & la Valachie. La victoire fut long-temps incertaine ; mais enfin , elle se déclara en faveur des Visigoths. Visimare périt , & avec lui , presque toute la Nation des Vandales. Ceux qui échappèrent à l'épée du Vainqueur , fuyant leur patrie désolée , allèrent trouver Constantin , & le supplièrent de leur accorder dans ses Etats , un lieu où ils pussent conserver les misérables restes d'un des plus anciens Peuples du Monde. L'Empereur leur assigna la Pannonie (la Hongrie) , où ils demeurèrent 40 années , soumis comme les Naturels du pays , aux Loix de l'Empire. Ce fut delà que le Patrice Stilicon , Beau-Père du premier Ministre d'Honorius , les fit venir , pour leur donner en proie les Gaules , où cependant ils séjournèrent peu , ne s'y étant arrêtés qu'autant de temps qu'il en falloit pour les piller.

Les Vandales , sous Genferic , vers l'an 380 , inquiétèrent beaucoup l'Empereur Gracien , par leur irruption subite en Espagne ; car , quoiqu'ils eussent obtenu des Romains , les deux Pannonies , ils n'osoient pas s'y établir tout-à-fait , dans la crainte des Goths. D'ailleurs , cette Nation , d'un naturel inquiet &

ennemi du repos, ne démentoit pas, à la première occasion qui s'en présentoit, l'étymologie (1) du nom qu'elle portoit.

Vers l'an 425, le Comte Boniface ayant à se plaindre de Valentinius, chercha à se venger de l'Empereur, aux dépens même de l'Empire. Pour accomplir ce dessein, il jeta les yeux sur les Vandales, qu'il crut très-propres à le seconder. En conséquence, il envoya vers Genferic leur Roi, & l'engagea par des promesses, à passer en Afrique. Une telle proposition chatouilla l'oreille du Monarque, qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir. Il entre avec ses Vaisseaux dans la Mer Méditerranée, par le Détroit de Cadix (Gibraltar), & aborde à Carthage.

Ce Roi ne s'étoit déjà fait que trop connoître aux Romains, par le sang de leurs légions, qu'il avoit versé plus d'une fois. Il étoit d'une taille médiocre; une chute de cheval l'avoit rendu boiteux. Il avoit un esprit profond, impénétrable, &c. Il vint à bout de s'établir en Afrique; & il y régna long-temps avec tant de bonheur & de gloire, qu'il fut toujours adoré de ses sujets, & redouté des autres Princes: étant près de mourir, il appella ses Fils, qui étoient en grand nombre, & leur ordonna avec cette autorité qu'il s'étoit acquise sur les siens, de n'avoir jamais entr'eux aucun différend pour le Royaume qu'il leur

(1) On prétend que le nom *Vandale* vient du mot gothique *Vandalen*, qui signifie encore aujourd'hui, en Allemand, *errer*.

4 NOTICE HISTORIQUE

laissoit ; mais de reconnoître paisiblement leur aîné pour Roi ; & après sa mort , celui qui seroit le plus proche , & ainsi de suite jusqu'au dernier. Ils promirent à leur Père mourant , de suivre ses dernières volontés ; & ils obéirent en effet , avec une exactitude si religieuse , que le Royaume s'est conservé dans leur famille un siècle entier , sans qu'aucune guerre civile en ait troublé la tranquillité.

Vœci la suite de ces Rois :

Genferic fut le premier.

Hunneric , le second.

Gondamond , le troisième.

Trasamond , le quatrième.

Et Hilderic , le cinquième.

Mais Gilimir n'ayant aucun égard aux dernières volontés de Genferic , & cédant à l'impatient désir qu'il avoit de régner avant son rang , interrompit cette paisible succession ; il prit les armes contre Hilderic ; & l'ayant tué , il se mit à sa place. Justinien sembla réservé pour punir ce crime. Gilimir fut abbattu à son tour du Trône usurpé par lui , & conduit par Bélisaire , à Constantinople , avec les Trésors dont il faisoit ses Dieux. Il fut traîné dans le Cirque , attaché au Char du Vainqueur , & donné en spectacle au peuple Romain.

Les Vandales , établis en Espagne , furent vivement pressés par Vallia ; la mort de ce Prince des Visigoths , les délivra d'un ennemi redoutable.

Mais revenons à Genferic , pour nous arrêter un moment à l'époque la plus brillante dans les fastes des Vandales.

Maxime s'étoit emparé de l'Empire Romain , après avoir immolé à son ambition Valentinius troisième. Genferic , Roi des Vandales , apprenant en Afrique , ces révolutions , équipe une Flotte , aborde en Italie , va droit à Rome , la surprend & la pille. Maxime fuit devant le Vainqueur , & meurt de la main d'un de ses soldats. Cette grande catastrophe eut lieu vers l'an 455 de l'ere vulgaire.

Ce fut ce même Genferic qui , pour se maintenir en Afrique , engagea sous main , Euric , Roi des Visigoths à profiter de la crise où se trouvoit l'Empire Romain , & à se saisir de deux Villes célèbres dans les Gaules , Arles & Marseille.

Les Vandales ont laissé leur nom à une partie de la Poméranie Ducale & du Duché de Mecklenbourg en basse Saxe : Gustrow en est la Ville Capitale , ou le chef lieu de plusieurs villages , seuls restes de cette Nation turbulente & trop fameuse.

Le costume des Femmes est remarquable en ce que leurs jupes ne tombent pas plus bas que la jarretière.

Fin de la Notice Historique sur les Vandales.



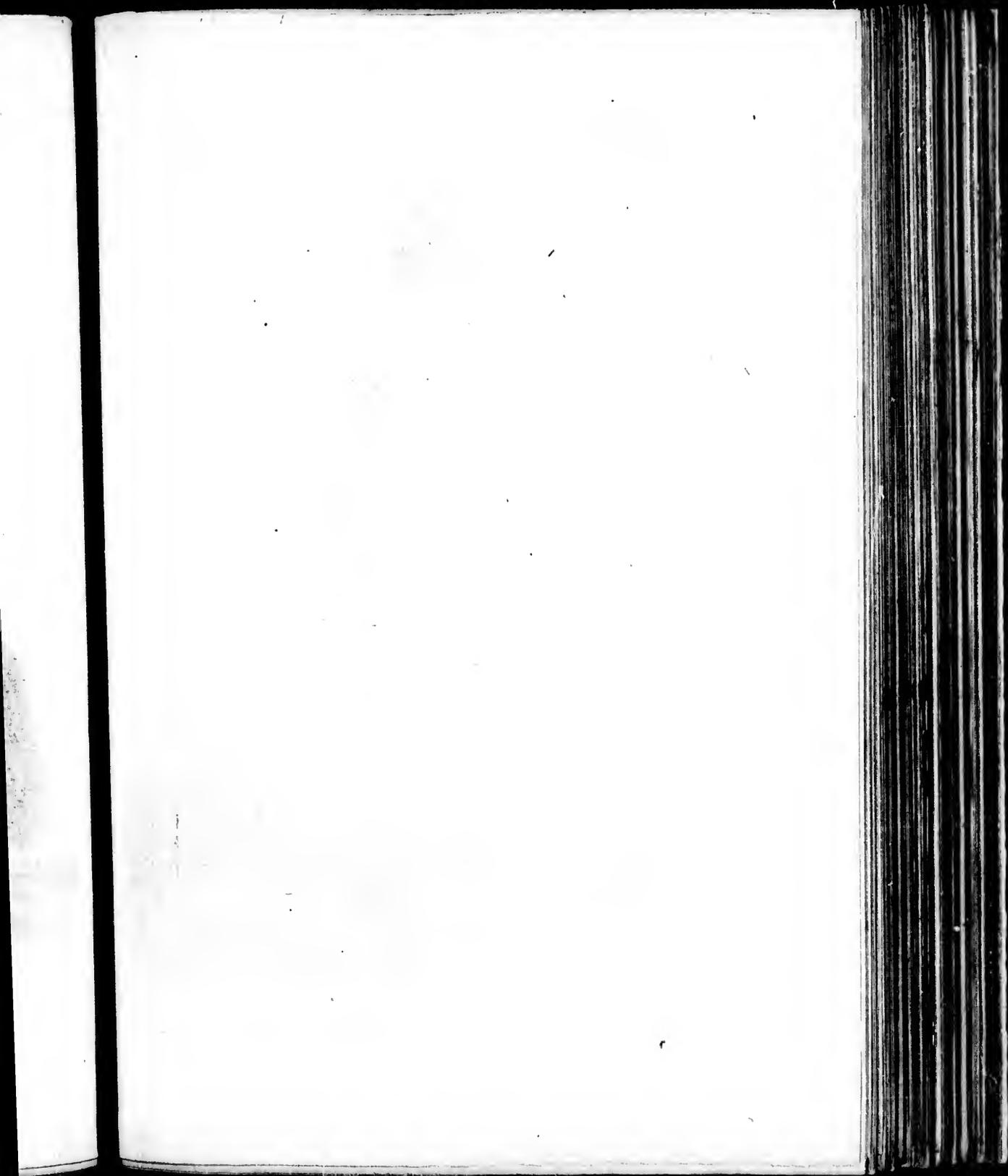


Femme de frise





Faded text, possibly a signature or title.





Matelot de Trise.

NO 3 1 1 1

1 1 1

5 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1

1 1 1 1 1



NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA FRISE,

L'UNE DES SEPT PROVINCES-UNIES.

LE nom des Habitans de la *Frise* (1) fait l'éloge de leur industrie dont il est un témoignage. Le sol qui leur porte leur appartient bien légitimement ; car ils se créèrent, pour ainsi dire, une patrie. Leurs travaux & leur soins convertirent des lagunes infécondes, en campagnes fertiles, en gras pâturages. Du sein des marais, on vit sortir onze Villes & 350 Bourgs, entrecoupés de canaux propices au Commerce. La Liberté a fait tout cela & le conserve.

Les Frisons se sont toujours montrés jaloux de leur indépendance sous leurs différens Chefs élus & surveillés par eux. Vers la fin du septième siècle, vaincus tour-à-tour, par Pepin & Charles Martel, ils ne supportèrent qu'impatiemment des Gouverneurs étrangers, & pendant trente années disputèrent leurs droits à Charlemagne, peu accoutumé à une résistance aussi

(1) *Frisen*, dans leur idiome, veut dire creuser, remuer la terre.

opiniâtre. La force l'emporta enfin sur le courage, & le Conquérant abusa de sa victoire. 4000 (1) des plus braves, & selon l'Empereur, des plus séditieux, furent décapités. Le reste de la Nation fut refermé dans les plus étroites limites. Par la suite, ils firent plusieurs tentatives, que les Puissances intéressées à la servitude de ce pays, traitèrent d'attentats. En 1296, ils voulurent secouer le joug de leurs Comtes, qui faisoient les petits despotes. Gerard de Velsein, Gentilhomme de la contrée, nouveau Brutus, poignarda de 22 coups d'épée, Florent, V^e du nom, Fils de Guillaume II, Roi des Romains. Personne n'ignore comment devenue Province des Etats de Philippe II, la Frise se soustrait confédérativement avec le reste des Pays-Bas, à l'odieuse tyrannie du successeur de Charles Quint.

La Constitution de la Frise est aujourd'hui entièrement démocratique. Le Peuple y est souverain, représenté par deux Députés élus dans chacune des 40 Préfectures qui composent toute la Nation. Les Etats consistent dans la réunion de ces Représentans. Cinq Frisons assistent aux Etats Généraux de la Hollande. La Province ne regrette pas le Stadhouder particulier qu'elle plaçoit jadis à la tête de ses Assemblées Nationales. Il n'y a que Leeuwardein qui y ait perdu. Elle ser voit de résidence à ce Magistrat suprême. On

(1) D'autres disent 4500.

manufacture dans cette petite Capitale, de belles étoffes de laine, & des toiles de la plus grande finesse. L'aulne coûte 12 (1) gouldes.

C'est à Balswend, Ville aussi ancienne que (2) la précédente, que l'on fabrique les sayettes de Friscan.

Un Sénat de huit Bourguemaîtres gouverne Harlingen, Ville la plus considérable de la Province, après Leeuwarden. On y fait quantité de toile pour les voiles de Vaisseau.

Quelques Matelots habitent à présent la Ville de Staveren, autrefois la capitale des Frisons & le siège de leurs Souverains.

Les Habitans de la petite Ville de Hindelopen se font remarquer encore aujourd'hui par le Costume & l'idiome qui leur sont particuliers.

Il y a beaucoup de tisserands dans le district de Tjetjerksteradeck, Préfecture qui contient quinze Villages, & qui dépend du Quartier d'Oostergoe.

Dans celui de Westergoeest, il y a un Bourg nommé Molkweren, remarquable par les habillemens que portent ceux qui l'habitent, & par leurs Mœurs, différentes de celles de leurs compatriotes.

La tolérance religieuse a lieu dans toute sa plénitude.

(1) Une Goulde Hollandoise vaut à-peu-près 48 sols de France.

(2) On place leur fondation en 1190.

chez les Frisons. La Communion Mennontie n'y paroît dominante, que parce qu'elle est la plus nombreuse. La Frise fut le berceau tout-à-la-fois du Réformateur & de la Secte. Simon Menno y naquit & y exerça d'abord avec édification, les devoirs de Curé. Mais les principes simplifiés des Anabatistes parurent lui convenir mieux dans la suite. Il écouta ces nouveaux Maîtres avec intérêt, & se fit bientôt écouter à son tour avec plus d'intérêt encore. Il alla plus loin. Il crut devoir motiver la nouvelle profession de Foi qu'il venoit d'embrasser. Ses Mœurs & ses lumières relevées par le don de la parole, lui valurent en peu de temps, un parti qui grossit tous les jours. Son caractère de tolérantisme le fit aimer de ceux que son éloquence avoit déjà persuadés. Il servécut douze ans à un décret porté contre sa personne. On mit sa tête à prix en 1543 : & ce ne fut qu'en 1565, qu'il mourut, se voyant le Patriarche, chéri & révééré d'une Secte nombreuse, qui ne montra pas toujours dans la suite, la modération de Menno. Les Dogmes qu'il prêchoit & qu'il publia dans divers Ecrits, ne font rien moins qu'incendiaires. Il défendit à ses Disciples le port des armes, & leur interdit dans les Tribunaux, la prestation de serment, autre arme plus sacrée & non moins redoutable. Sur-tout il leur enjoignit, comme une Loi sainte, qui ne souffre point d'exception, & contre laquelle on ne prescrit jamais, la plus rigoureuse Egalité. Selon lui, dans aucun cas, dans aucun temps,

en aucun lieu, un Homme n'a nul droit sur un autre Homme. Affecter la plus légère autorité sur ses semblables, lui paroïssoit un crime de lèze-Humanité au premier chef. Il professoit des erreurs vraiment révoltantes. Il pensoit qu'on ne devoit faire aucun acte religieux avant l'âge de la réflexion. En conséquence, il désapprouvoit fort le Sacrement de Baptême administré à l'enfance. Il osoit aussi élever des doutes contre la Conception d'un Dieu au sein de la Vierge Marie, &c. &c. &c.

Les bons habitans de la Frise, sans doute, par une suite de leur attachement à leur Patrie & à leur Liberté; s'empresèrent de se ranger sous les nouvelles Bannières de leur Compatriote, dont l'intention étoit pure, & dont la vie fut toujours exemplaire. Enforte que les Mennonites surpassent de beaucoup par le nombre (si ce n'est par la raison) les Protestans & les autres Communions qui ont cours en Hollande.

On peut encore dire des Frisons d'aujourd'hui, ce que rapportoit d'eux un Voyageur au commencement de ce siècle. « Les Paysans de Frise sont plus opulens » que beaucoup de Gentilshommes ailleurs. Les Femmes » & les Filles ont presque toutes des ceintures d'argent, » des pendans d'oreilles & des bagues d'or, & souvent » leurs cheveux nattés avec des semences de perles (1)

(1) La richesse du Costume d'un Peuple n'est pas toujours une preuve de son aisance. Où il y a beaucoup de

» d'Orient. Il n'est pas surprenant de voir qu'un Payfan
 » donne dix à douze mille écus en mariage à sa
 » Fille ; & on en a vu même qui ont eu jusques à
 » une *tonne* (1) d'or. Il y en a peu de cette force , mais
 » en général ils sont tous fort à leur aise.

... Dans quelques endroits de la Frise , on pratique
 encore un usage digne des beaux jours de la Grèce.
 Le matin du jour des noces , les jeunes Filles du
 hameau s'empresstent de former avec des branchages
 fraîchement coupés , un berceau de verdure (2) au-

luxe ; il y a ordinairement aussi beaucoup de misère. Mais
 l'amour-propre s'étudie alors à confondre les états. On
 porte tout sur soi ; on ne laisse rien chez soi : pour se soustraire
 au dédain des Grands , les Petits font ce qu'ils peuvent
 pour sauver au moins les apparences , & afficher sur leurs
 habits une parité de condition qu'ils ne sçauroient soutenir
 dans leur vie domestique. Une Nation dans ce cas n'est
 opulente qu'en surface. L'amertume est au fond du vase ,
 dont on a doré les bords. Cette remarque ne regarde
 point les Frisons.

(1) La *tonne* d'or vaut 100,000 florins , & le florin vaut
 25 sols de France.

(2) Au milieu même de la Capitale de la France , nous
 avons été témoins d'un usage à-peu-près semblable. Invités
 à la célébration des Vœux d'une de ces Religieuses bien-
 faisantes , qui dessert avec tant de charité & de courage

dessus du chevet du lit nuptial. Puis, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les Epoux jusqu'au Temple, en semant des roses blanches sur la tête de la Mariée. Au retour de la cérémonie, l'Épousée reçoit des mains de ses Compagnes, une couronne de roses rouges, qu'elle garde sur elle jusqu'au soir, & qu'elle conserve dans son ménage, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

pareille Fête n'a point lieu pour les Veuves qui se remarient.

Selon les Districts, il y a quelque différence entre la coëffure des Femmes mariées & celle des Filles; celles-ci ont la tête nue. Il y en a d'autres qui portent sous leurs bonnets de baptiste ou dentelles, un ruban

l'Hôtel-Dieu de Paris; & admis dans l'intérieur de leur Monastère, ouvert aux Hommes ce seul jour-là, en visitant le Dortoir, asyle de la propreté, nous vîmes les Sœurs Novices parfumer de fleurs la couche virginale de leur ancienne Compagne, qui faisoit Profession, la ceindre de verdure, & y suspendre des guirlandes avec des nœuds de rubans. Cette image, douce & fraîche, nous toucha d'autant plus; qu'elle offroit le plus parfait contraste avec le spectacle pénible de ce qui se passe sous ce même Dortoir, dans ces vastes salles, réceptacle de toutes les infirmités du corps humain.

couleur de rose ou rouge , qu'elles quittent ordinairement le jour qu'elles se marient. Dans d'autres endroits , ce sont les Femmes qui ont la tête découverte ; les Filles portent des bonnets ; les coëffures diffèrent aussi entr'elles. Elle se ressemblent toutes en ce qu'on les attache sur la tête avec une grosse épingle, d'or ou d'argent. Les Femmes de Frise s'étudient à avoir le front uni & lisse. On en trouve encore beaucoup qui laissent pendre une petite boucle de cheveux sur les tempes.

Par-dessus la coëffure, on met une caleche, nommée *Kaper* ; car les chapeaux de paille ne sont point en usage dans ce Canton. Les colliers de corail & de karabe sont encore fort à la mode.

Les Filles de la Frise ont la triste manie de ne jamais quitter, le jour comme la nuit , leurs corps de baleine , afin de mieux conserver la finesse de leur taille. Elles sont au reste , extraordinairement propres sur leurs habillemens.

Le Costume des Hommes est aussi très-simple. Un habit de drap ou de serge brun pour l'ordinaire , avec une camisole garnie de boutons d'argent , compose leur habillement journalier. Leur luxe consiste à porter un gilet de callemandre rouge ou bleue , & une cravatte de mouffeline bien plissée , autour du col , & dont les bouts passent sous les aisselles. Ils n'aiment point à porter de l'or ou de l'argent , quoiqu'ils ayent néanmoins des boutons de ces métaux au collet de la

chemise. (1) Les Pêcheurs de profession sont habillés à la matelote, & ne quittent pas même les jours de Fête, cet accoutrement. Quelques Gentilshommes dans leurs Châteaux, conservent l'ancien Costume Hollandois.

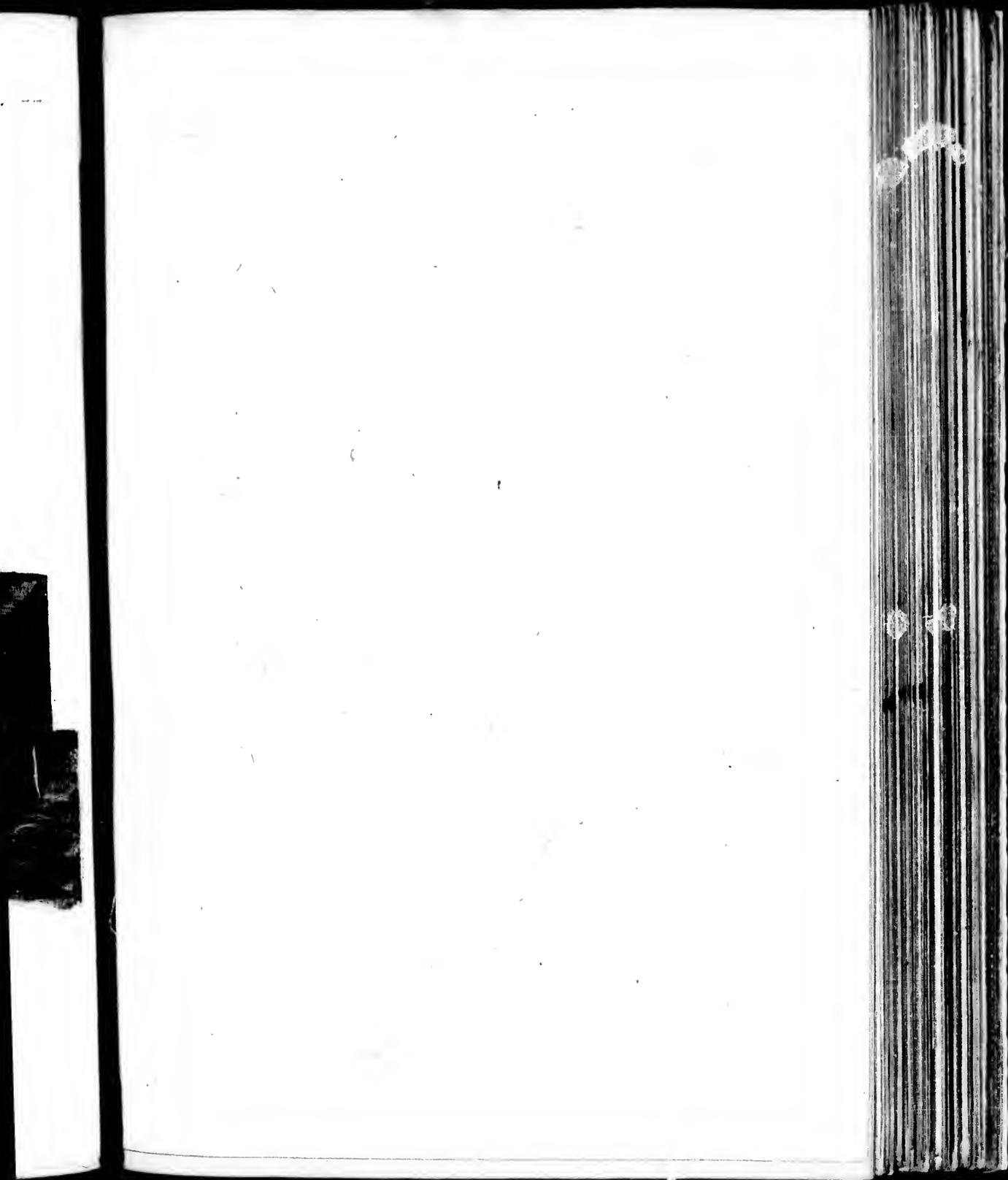
(1) Il y a quelque temps que, dans les Halles de Paris, les Hommes qui s'y destinent à transporter les fardeaux, & qu'on appelle *Forts de la Halle*, porteroient aussi comme les Frisons, une garniture de boutons d'argent sur leurs habits de Fête; mais depuis les progrès & les abus du luxe dans les autres classes de Citoyens, les *Forts de la Halle* se trouvent obligés de se contenter de boutons blanchis ou de la même étoffe que le vêtement. C'est principalement sur le Peuple que pèse le luxe. Les superfluités du riche motivent & multiplient les privations du pauvre.

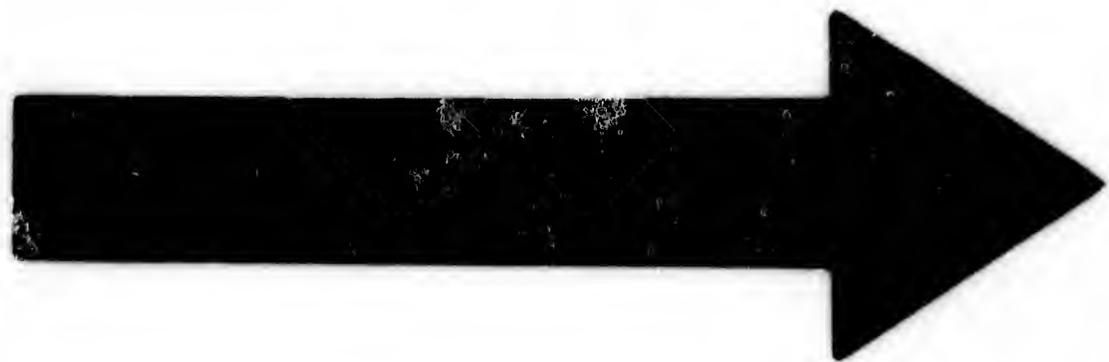
Fin de la Notice Historique sur la Frise.

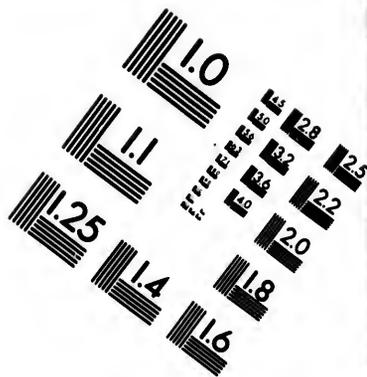
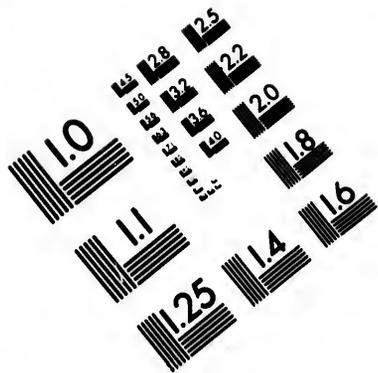




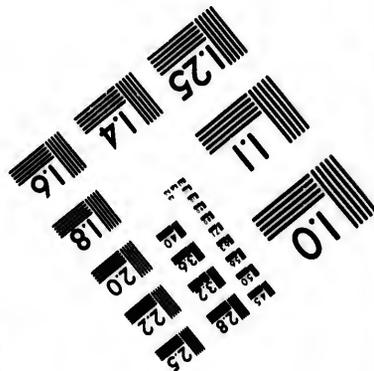
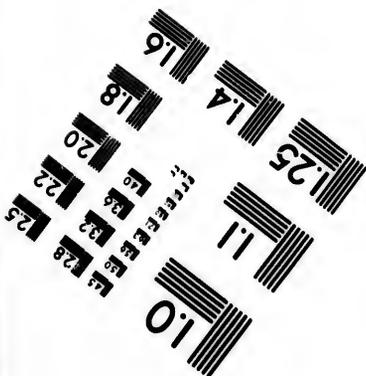
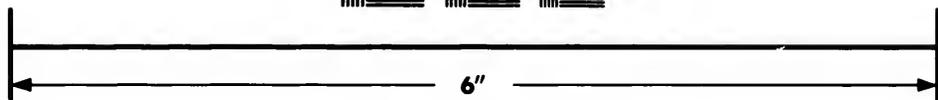
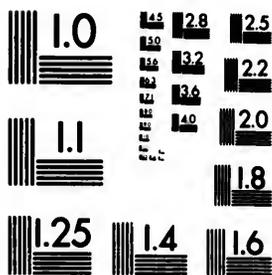
Femme de holande







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Familia de ...





Matelot Hollandois



Portrait of a Gentleman

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA HOLLANDE.

LA Maison d'Autriche compteroit peut-être encore les Pays-Bas au nombre de ses Provinces, si Philippe II s'étoit conduit avec les Hollandois, comme César avec les Bataves. Mais le Conquérant des Gaules étoit un grand homme ; le successeur de Charles-Quint n'étoit que politique. Puissent ces Etats Républicains avoir toujours devant les yeux ces deux révolutions, principalement la dernière ! Puissent les Bataves modernes veiller tout-à-la-fois & avec la même attention, sur l'élément qui les assiège & sur les Puissances qui les observent ! L'Industrie & le Commerce portent la vie & le bien-être dans les différentes parties du corps social ; mais l'union & le courage doivent en consolider l'ensemble. De l'or & des épices, une bonne Marine & de l'économie font fleurir un Peuple ; mais une confédération patriotique que rien ne peut entamer, & l'amour de la liberté par-dessus tout, sont des trésors dont la garde est bien plus importante. Le salut de la République en dépend.

C'est la Hollande proprement dite, qui doit donner l'exemple aux autres Provinces ; dans presque tous les

temps elle a joué le premier rôle , & elle jette aujourd'hui le plus d'éclat. Cet Etat conservera la considération qu'il s'est acquise au-dehors , en ne s'écartant pas trop des Mœurs simples & même un peu rudes , qu'on peut encore rencontrer dans ses campagnes.

Il n'y a pas bien du temps qu'il étoit d'usage dans quelques Hameaux de fournir en comestibles qui pouvoient se garder , les frais & dépens de tous les procès. Un Mari , par exemple , accusé d'avoir meurtri l'épaule de sa Femme , si le fait se trouvoit constaté , étoit condamné à donner un jambon ; une Femme convaincue du même délit , payoit le double. Ceux du même Canton qui s'étoient abstenus d'accompagner la pompe funèbre de leur voisin défunt , étoient taxés à 18 deniers. Les lods & ventes de certaines propriétés qui changeoient de maître , étoient aussi versés dans la même Caisse , à laquelle les suppôts de la Justice ne pouvoient toucher en aucune manière. Au bout d'un certain temps , on convenoit du jour & de l'endroit pour consommer toutes ces amendes. C'étoit ordinairement en automne. Tous les Habitans de la Jurisdiction étoient invités de droit , à cette Fête , qui duroit quelquefois quatre & cinq jours , présidée par le Magistrat & sa compagnie. On y observoit des Loix. Chaque Homme pouvoit y amener sa Femme , mais point d'enfans ni de chiens. Pour s'assurer encore davantage de la paix & de la bonne intelligence entre les Convives , on s'interdisoit dans les propos , les matières de Religion. Manger & boire , fumer & chanter étoient les seules choses per-

misés à discrétion. Le Puvre & le Riche, placés indifféremment à la même table, mettoient ensemble la main au plat, & touchoient au même (1) verre. Il n'y en avoit qu'un pour l'Assemblée entière; mais ce verre contenoit plusieurs mesures de vin; il passoit sur les lèvres de chaque buveur à tour de rôle. Rempli aussi-tôt que vuide, le Magister commençoit la ronde, s'il le jugeoit à propos; on s'en rapportoit à sa prudence. La pipe à tabac obtenoit les mêmes honneurs; & quelquefois l'Epouse, enivrée déjà par la fumée du vin, vouloit aussi partager cet autre plaisir avec son Mari. C'étoit un spectacle touchant que de voir ces bonnes gens, loin de garder rancune l'un contre l'autre, se féliciter de leurs anciens débats qui donnoient occasion à ces jours de fraternité & de plaisir. Dans d'autres Tribunaux les Plaideurs, pour *se refaire*, auroient bien besoin de pareils banquets.

La propreté Hollandoise est connue. On sçait qu'on la porte dans ce pays, jusqu'à l'extrême. Mais quelques-

(1) Cet usage inconnu au sein de nos grandes Cités, est encore pratiqué dans les petites Villes de Flandres, dans les Bourgs du Vivarais & ailleurs. A la fin du repas, les anciens aimoient à boire ainsi à la ronde, au même vase. Le luxe & l'étiquette empiètent tous les jours sur la bonhomie de nos Pères: & si le proverbe auquel cet usage a donné lieu, est vrai, nous avons raison; les Convives délicats & dédaigneux, ne trouveroient pas toujours leur compte à ce qu'on devinât leurs pensées, en buvant après eux.

uns de nos Lecteurs ignorent peut-être qu'il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'on se sert de fourchettes dans toute l'étendue de la Hollande. Auparavant on portoit à la bouche , la viande avec ses doigts. Une seule serviette paroissoit suffisante pour une table de plusieurs couverts. Les Convives se renvoyoient à la tête les uns des autres , une draperie bleue roulée en forme de peloton , avec laquelle on s'essuyoit les mains & les lèvres. Et cependant , à la même époque , il y avoit des sandales toutes prêtes sur le seuil des maisons , qu'on offroit à ceux qui venoient en visite. On leur faisoit (1.) quitter leurs chaussures , afin de ne point salir le parquet bien lavé & bien essuyé avec des linges.

Les Hollandois sont aussi-propres sur eux que chez eux. « On ne voit jamais trous ni pièces à leurs habits , » & une personne qui porte des vêtemens recommandés , peut passer pour très-pauvre. Les Servantes vont toutes en mules de chambre dans les rues , & leurs mules sont couvertes de velours ou d'autres étoffes de soie. Les Femmes & les Filles portent ordinairement des caleçons pour se garantir du froid.

En-général elles sont fort sédentaires & peu dissipées. On les charge du Commerce de détail ; & en effet ,

(1) Les plétons , en France , ont adopté cette coutume pendant l'hiver & dans les temps de pluie. On laisse à la porte de l'appartement où l'on entre , ses *claques* , espèce de chaussures auxiliaires qui tiennent le pied plus sec & plus propre.

cela leur convient mieux qu'aux hommes. Ceux-ci s'occupent des affaires du dehors. Il arrive delà que les Maris ne sont pas toujours les maîtres chez eux. Leurs moitiés contractent dans leur comptoir, l'habitude de la propriété exclusive. Outre cela, la régularité de leur conduite leur donne un ascendant dont il est difficile de se défendre à la longue. Mais la plupart des ménages sont paisibles & même heureux. Nous ne parlons que des lieux écartés, où les modes étrangères ne sont pas encore parvenues. Car dans les Capitales, il en va tout autrement. Les Filles, dit-on, sont plus faciles que le climat ne semble le comporter. Seroit-ce parce qu'on les marie un peu tard? La Nature n'est pas toujours d'humeur à se plier aux réglemens de la société civile. Mais une fois mariées, elles réparent les foiblesses qu'elles se sont permises avant le mariage. On peut compter sur leur fidélité; & on leur rend justice. L'adultère est très-rare. On le punissoit autrefois avec beaucoup de sévérité. La Femme coupable, mise d'abord au carcan, pendant trois jours, étoit ensuite exposée aux flots de la Mer, sur une corbeille ou dans un tonneau.

La nature de cet ouvrage ne nous permet que de parcourir rapidement les principales Villes de la Hollande. Assez d'autres se sont chargés des détails. Nous ne nous proposons pas de tout dire; les circonstances ne nous le permettroient pas.

Alckmaar, Ville du Nord-Holland, n'est remarquable que par le goût de ses Habitans. Ils sont divisés

de culte; mais tous s'accordent pour la culture des fleurs qu'ils prennent à tâche de faire éclore sur un sol disgracié de la nature.

A Hoorn sur le Zuidersee, on fait un grand trafic de beurre & de fromage. Jadis elle étoit Ville libre & Impériale; elle ne perd pas beaucoup à ne plus l'être. Elle est à six lieues d'Amsterdam.

Il y a une Fabrique de savon & une Manufacture de soie à Monnikendum.

Memelik servit de siège aux anciens Rois de Frise.

Si les Hommes ont développé toutes les ressources de leur génie industriel dans les Dignes & les Canaux qui disputent la Hollande à la Mer, ils sont sentir tous les avantages & toutes les douceurs que procure la civilisation dans les tableaux qu'offre le Waterland, Bailliage méridional du Nord-Holland. Le luxe n'y est pour rien. Une propreté scrupuleuse, une élégante simplicité en font tous les frais. Au Village de Broek, chaque maison a son Jardin fleuriste entretenu avec soin, & semble réaliser les Peintures de l'âge d'or que les Poètes étalent à nos yeux pour nous distraire des objets odieux du siècle de fer. Les Hommes réunis en société, auroient dû peut-être s'en tenir aux habitations du Waterland. Les beaux Monumens Grecs & Romains donnent la plus haute idée de l'esprit humain. Mais le bonheur est préférable à la gloire; & s'il existoit, ce ne pouvoit être que sous le toit champêtre des Habitans de Broek.

Dort ou Dordrecht, dans le Sud-Hollande, passe

pour la Ville la plus ancienne de la Province. Les Comtes de Hollande, avant d'être reçus, y alloient prêter le serment de fidélité aux Etats assemblés pour ce vain cérémonial. L'Eglise Cathédrale sert aujourd'hui d'Ecole publique, & celle des Augustins fut convertie en Hôpital pour les malades. Les Hommes seroient moins à blâmer, s'ils ne s'étoient toujours permis que de telles métamorphoses.

Une ancienne Chronique donne un certain *Lem*, fils d'un Roi Frison, pour Fondateur (en 506), à Harlem, Ville distante de trois lieues d'Amsterdam; d'autres accordent cet honneur aux Normands, dans le neuvième siècle. Les Manufactures de toile de Harlem, sont fort déchues, mais elles subsistent toujours. Ses Blanchifferies font encore sa prospérité. On y fabriquoit autrefois d'assez belles étoffes de soye & du drap : la Culture & le Commerce des fleurs y ont été portés jusqu'à la manie. Une seule tulippe y faisoit la fortune d'un particulier. Heureux les Hommes, s'ils n'avoient jamais de passions plus malfaisantes!

Harlem prétend à une autre sorte de gloire plus raisonnable & plus importante. Elle se glorifie d'être la patrie de Laurent Coster, qu'elle assure avoir inventé l'Art typographique. C'étoit, dit-on, un Concierge du Palais de la Ville. L'oisiveté & le hazard lui firent faire cette grande découverte. Il tailla, sans intention, des petits morceaux de bois dur en forme de lettres grossières, qu'il appliqua sur une feuille de papier, après les

avoir noircies. On montre encore la maison de cet Homme, qu'on a décoré de cette Inscription:

Mémoriae sacrum.

Typographia

Ars artium omnium (1) conservatrix;

Hic primùm inventa

Circa annum 1440.

On sçait quelles vives réclamations a excité la prétention de Harlem, de la part de la Ville de Mayence,

(1) L'Imprimerie doit servir de véhicule à la vérité. C'est l'arme la plus forte entre des mains qui sçauroient la manier : ses effets sont moins prompts, mais plus sûrs & plus durables que ceux de la parole. La vérité imprimée, (qu'on ne passe cette expression), est un monument qui ne peut périr qu'avec le Monde. Grace à cette découverte, un bon Livre n'est plus la propriété de quelques individus; c'est un bienfait public. Grace à l'Imprimerie, un Homme de génie ne travaille plus pour sa Famille ou sa Patrie seulement. Toutes les parties de l'Univers profitent en même temps de ses veilles sçavantes. Il peut communiquer ses pensées avec la même rapidité qu'elles se succèdent dans son vaste cerveau, & distribuer ses lumières avec la même facilité que le Soleil distribue ses rayons. L'instruction peut pénétrer par-tout où le jour s'insinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples. Les devoirs & les droits réciproques de l'Homme ne peuvent plus être ignorés. Les Gens de Lettres n'ont plus d'obstacles à vaincre. Pour peu qu'ils élèvent la voix, ils sont assurés d'être entendus des quatre coins de la Terre... Voyez la nouvelle Galerie des Grands Hommes, in-48. fig.

Strasbourg,

Strasbourg, &c. Les Hommes ont répandu leur sang pour de moindres sujets.

Mais laissons discuter ce fait curieux à l'Académie de Harlem, établie depuis 1752.

Delft, entre Rotterdam, la Haye & Leyde, fut, dit-on, fondée, par Godefroy le Bossu, Duc de Lorraine & Conquérant de la Hollande. Cette Ville a essuyé bien des révolutions. Grotius y naquit, bien plus recommandable par son attachement pour l'infortuné Barneveldt & par son amour pour la liberté, que par son *Traité de Jure Belli & Pacis*.

Leyde est une Ville fort ancienne, qu'on appelloit du temps des Romains, *Caput Germaniarum*.

Elle tient le premier rang après Amsterdam. Son Université n'est plus ce qu'elle étoit du temps de J. Scalger, dont on voit le Tombeau dans l'Eglise de Notre-Dame. En 1766, il s'y est établi une Académie, sous le titre modeste de Société de Philologie Hollandoise. Elle a déjà publié cinq Volumes *in-4°*. (1) de ses Mémoires. Ce qui est plus utile, on fabrique à Leyde, des draps, des saïettes, des bouracans; mais ses Manufactures ont passé le point de leur prospérité.

(1) Le sixième Tome est sous presse, & ne tardera pas à paroître. Le principal objet de cette Académie est de fixer les véritables règles de la Grammaire & de la Syntaxe Hollandoise; de rechercher les origines de la Langue, d'en suivre la marche & les progrès successifs; de traiter des points d'Antiquité relatifs aux sept Provinces-Unies, &c.

On montre encore dans l'une des salles de l'Université de Leyde, la Table sur laquelle Jean de Becold tailloit des habits avant de se faire Roi des Anabatistes, en 1534. Ce Chef de Sectaires eut la prétention un moment, de devenir le Mahomet de la Hollande. Il marchoit armé de la Bible & d'une Epée, sanctifiant les meurtres de celle-ci, par des citations de celle-là. Son règne fut court. L'Evêque de Munster lui donna un dénouement tragique dans cette même Ville, indignement traitée deux ans auparavant, par Jean de Leyde. Quelques uns de ses prédécesseurs ont été plus heureux; mais aussi, ils avoient plus de talent. Le fanatisme religieux n'est une arme redoutable que dans la main d'un Homme de génie.

Autrefois les Payfans Hollandois du territoire de Leyde, étoient dans l'usage de vuidier leurs querelles à coups de couteau. On voyoit souvent dans les Foires, des gens qui défoient les plus braves. Ils suspendoient un couteau à un arbre ou à un pieu; celui qui le prenoit ou qui le touchoit seulement du bout du doigt, étoit engagé au combat. Ils avoient leur chapeau à la main gauche pour parer le coup; & avec le couteau qu'ils tenoient de l'autre main, ils tâchoient de se couper le nez ou le visage par un revers de main; car ils ne se pointoient jamais. L'eau-de-vie étoit la cause première de ces fortes de combats. Trop souvent aussi ils s'enivroient en buvant d'une certaine biere forte, dans laquelle on mêloit de l'urine d'Homme, gardée quinze jours ou trois semaines.

Amsterdam. Pour avoir trop à dire sur cette Capitale du Monde commerçant, nous n'en dirons rien, sinon que cette riche Ville fut unie à la Comté de Hollande l'an 1342.

Tergouw, bâtie en 1272, par Florent V^e, Comte de Hollande, fut toute brûlée du temps que Jaqueline y faisoit sa résidence. Cette Comtesse de Hollande étoit de la Maison de Baviere, fille de Guillaume VI, morte sans enfans (en 1436), quoique mariée quatre fois. La Comté de Hollande passa à la Maison de Bourgogne, dans la personne de Philippe, qui fit sans cesse la guerre à sa cousine. Elle passa sa trente-sixième & dernière année au Château de Teilingen dans le Rhinland, s'amusant à faire de petits vases de terre, connus encore sous le nom de *Cruches de la Comtesse* (1) *Jaqueline*.

On fait remonter bien haut la fondation de Rotterdam; Rôter ou Ruther, Roi des Francs, la fit bâtir, dit-on. Quoi qu'il en soit, cette Ville est peut-être la plus agréable & la plus commerçante de tous les Pays-Bas. On y montre la maison natale du sçavant Erasme, & la Statue de bronze que lui consacra sa patrie.

Labrilie est une petite Ville recommandable, en ce

(1) Dans les Provinces septentrionales de France, en Flandre sur-tout, on appelle aussi *Jaquelines*, des bouteilles de grès à large ventre, & des brocs de sayance, auxquels on donne quelquefois la forme d'une Femme assise. Sans être de la première force, un bon Convive met à sec dans son repas, sa *Jaqueline* de trois ou quatre mesures de vin.

que ce fut dans son enceinte que la liberté Hollandoise jeta ses fondemens, l'an 1572.

Enkuse mérite de lui être associée: Ce fut à la même époque, la première Ville qui secoua le joug Espagnol, & se rangea du parti des *Guux*. Ce terme de mépris fut donné aux 200 Gentilhommes qui réclamoient en corps, les privilèges de leur Nation, opprimée par Philippe II, en 1566. Ils prirent au mot la qualification injurieuse qu'on eut l'imprudéce de hazarder sur leur compte; & les Partisans de l'Indépendance patriotique convinrent de se reconnoître entr'eux, par un habit de bure grise, par une besace de toile & une écuelle de bois, qu'ils se firent un honneur de porter pendant tout le temps de la Confédération. La Liberté ennoblit tout. C'est dans la Château de la Ville de Vinnen que se tinrent les Assemblées des Notables des Pays - Bas, pour s'opposer à l'Inquisition qu'on vouloit introduire en Hollande, quant & quant le despotisme.

Les Habitans de Naerden sur le Züidersee, font des draps & des velours. C'étoit une Ville assez forte que les Espagnols saccagèrent misérablement, malgré la Capitulation accordée par eux aux Assiégés (1572). Les François la prirent un siècle après, année pour année.

Oudewater est une petite Ville de 5 ou 600 maisons que baignent les eaux de l'Yssel. Mais elle a donné naissance en 1560, à Jacques Arminius; lequel ne fut qu'un hérétique, quoiqu'il voulût qu'on s'en rap-

portât au sens littéral de la Bible , quoiqu'il ne crût pas la Raison de trop dans l'examen des principes religieux , & parce qu'il prêchoit la tolérance , & laissoit aux Hommes la liberté d'adorer Dieu , chacun selon ses lumières , &c. Ce fut cet Hérétique qui composa cette devise , d'après sa propre expérience :

Bona Conscientia ,

Paradisus.

qu'un Poète Moraliste moderne semble avoir voulu paraphraser dans ce distique François :

Toi-même es l'instrument de ton propre bonheur ;
L'Enfer ou l'Elisée est au fond de ton cœur.

Arminius fut persécuté , comme de raison , & ne put atteindre sa cinquantième année. Il ne mourut cependant pas tout entier. Sa façon de penser lui survécut. L'Allemagne & la Hollande sont encore infectées de ces sentimens peu orthodoxes. Le savant Grotius étoit Arminien.

On prétend que Gertruidenberg doit son existence première à Gertrude , Sœur de *Charlemagne* , qui s'y retira , apparemment pour y désarmer le Ciel irrité du meurtre de 4000 Saxons , commis par son Frère , qui ne fut pas toujours grand.

La Haye est trop connue , pour nous y arrêter.

Gorichem est une Ville sur la Meuse , aux frontières de la Gueldre. On y compte environ 1500 maisons. On y commerce en beurre , en fromage , &c.

14 NOTICE HISTORIQUE, &c.

sur-tout en grains. Elle est fortifiée. Le Costume François y est de mode ; il n'y a que les Femmes des Artisans & les Villageoises , qui daignent encore porter des chapeaux de paille ; les vieilles ont de grandes capes qui traînent jusqu'à terre, & un petit rond de drap de la largeur d'une assiette , sur lequel est une manière de houpe de bonnet quarré , qui retombe sur le front.

Fin de la Notice Historique sur la Hollande.

me
des
tér
des
rap
ère
ont.

to
s

t.

v

pe

by

of

ob

on

of



Femme de schevelingen





Femme de ...



Faint, illegible handwritten text at the bottom of the page.



Homme de schevelingen pres de la haye



P
o
e
C
en
op
fe
Fr
po

NOTICE

SUR LE BRABANT HOLLANDOIS.

LE Brabant Hollandois est un pays de conquête, & gouverné comme tel par les Etats Généraux, qui se sont toujours refusés à l'incorporer dans l'une des Sept Provinces-Unies. Le terrain en est bon ; graces aux soins de ceux qui le cultivent. Le chanvre & le lin y forment un objet de récolte de quelqu'importance.

Bois-le-Duc en est la Ville principale, & y remplace en effet un bois qu'un Duc de Brabant, Gottfried III^e, fit abattre pour la bâtir en 1184. Ce District est divisé par quartiers.

Les Habitans de celui d'Oosterwyk font fleurir plusieurs Manufactures de draps.

A Eindhoven, dans le Quartier de Rempeland, on fait de la toile.

Breda qui occupe une partie du Quartier d'Antwerpen, est une jolie petite Ville, agréablement située. Le Commerce & les Manufactures de drap y sont florissans encore, mais moins qu'autrefois.

La Seigneurie territoriale du Marquisat de Bergen-op-Zoom appartient aux Etats Généraux ; & son possesseur en rend hommage au Conseil de Brabant. Les François ont illustré par leurs victoires, la Ville qui porte le nom de ce Marquisat.

Mastricht est une autre Ville d'une plus grande importance encore. Ses Manufactures ont déchu, &c.

Fin de la Notice sur le Brabant Hollandois.

de
cc.



Femme de Brabant





Franz de Brabant





Homme de Brabant



John J. ...

NOTICE

SUR LE BRABANT AUTRICHIEN.

LA première station des François, après avoir franchi le Rhin pour venir occuper les Gaules, eut lieu dans le Brabant. Ce Duché, terminé au midi par le Hainaut & la Flandre, passa dans la maison des Pepins, & par conséquent fit partie du domaine de nos premiers Rois de la seconde Race. Devenue Province de l'Empire, elle appartient ensuite aux Ducs de Bourgogne, puis à la Couronne d'Espagne; aujourd'hui démembrée, une partie, la plus considérable reconnoît l'Empereur pour Souverain; les Hollandois ont conquis le reste.

Les Artisans Brabançons ont encore de la vogue. Les draps, les camelots, les tapis, les dentelles, les bas, &c. sortis de leurs mains, sont les principaux objets de Commerce en ce pays; mais la fécondité du sol offre une source d'abondance moins précaire, & les Habitans se montrent dignes des bienfaits de la Nature. Peu d'Hommes sçavent mieux la mettre en œuvre. La culture des terres y est dans la plus grande activité. Le Voyageur que l'amour des Beaux-Arts n'a point rendu indifférent sur les Arts utiles, goûte une

douce satisfaction en parcourant les nombreuses mairies du Brabant. Un travail opiniâtre & bien dirigé, y a métamorphosé les landes sabloneuses en campagnes verdoyantes. L'aisance, fille de l'Industrie, y présente presque par-tout les tableaux les plus rians. Le luxe n'a pas encore pu s'y acclimater. Une Peuplade, toujours occupée d'objets de première nécessité, ne perd pas les momens à raffiner sur ses jouissances; elles ne sont rien moins que recherchées. D'ailleurs, le régime de vivre, qui consiste en biere excellente, en laitage & en viandes substantielles apprêtées sans art, constitue une santé robuste, mais ne favorise pas les brillans écarts de l'imagination. La Noblesse elle-même, l'une des meilleures de toute l'Allemagne, attachée à ses anciens usages, puisqu'elle s'en trouve bien, ne s'épuise pas en vaines dissipations. Tout concourt à rendre cette contrée l'asyle de la paix & du bien-être.

Louvain est la première Ville du Brabant, mais non la plus importante; elle a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, à en juger d'après la circonvallation de son enceinte. On s'est plaint long-temps du grand nombre de ses Maisons Religieuses. Son Université n'est plus ce qu'elle a été, & ne le fera jamais. Cependant que de choses sont encore à désirer dans l'éducation domestique, pour lui donner tout-à-fait la préférence sur celle des Gymnases. On dit que les Manufactures de laine, à Louvain, nourrissoient au commencement du 4^e siècle, 150000 Ouvriers.

Lande, chef-lieu de la Mairie de ce nom, est une petite

SUR LE BRABANT AUTRICHIEN. 3

petite Ville , qu'on croit la plus ancienne de tout le Brabant.

Diest est une autre petite Cité appartenant à la Province de Haagland , où l'on boit de la biere , & où l'on trouve des draps très-estimés.

Bruxelles , Capitale des Bays-Bas , est la Ville la plus belle & la plus riche du Duché du Brabant : tous les jours elle prend des accroissemens. Son Théâtre a quelque réputation ; on y fait l'essai de plusieurs pièces Françoises nouvelles.

Anvers , troisiéme Ville du Duché de Brabant , est en même temps le chef-lieu du Marquisat du S. Empire , titre que porta notre célèbre Godefroy de Bouillon. Les beaux jours d'Anvers sont passés ; Amsterdam l'éclipse entièrement.

Malines , placée au centre du Brabant , est une Ville assez considérable , qui doit sa célébrité à ses dentelles. Le Chef de ses Magistrats jouit d'un beau privilège ; il peut commuer la peine de mort en amende. Nous aimons à croire que bientôt on rougira d'avoir été si long-temps à comprendre qu'il n'est rien de plus illégal que de punir un crime par un crime ; & rien de plus barbare que de condamner de sang-froid , à la roue , un homicide qu'enflammoit la vengeance , ou que pressoit le besoin.

Pour donner une idée du caractère de la Noblesse Brabançonne , nous terminerons cette Notice par quelques phrases extraites d'une Déclaration que les

Etats de Brabant viennent d'adresser (1) à L. A. R., les Gouverneurs Généraux des Pays-Bas.

Madame (2) & Monseigneur (3). . . . nous voyons avec la plus grande douleur, que les deux Diplomes que V. A. Royales daignèrent nous adresser. . . . anéantissent le Tribunal, dépositaire des Loix; les formes immuables, sans lesquelles il n'est point de Gouvernement; toute propriété, toute liberté; & ne laissent qu'une existence absolument idéale aux représentans du Peuple.

Obligés en cette qualité, non moins que par serment solennel (dont nous prenons la très-respectueuse liberté de joindre copie), de soutenir de tout notre pouvoir le Pacte constitutionnel, juré par S. M. & par son pays de Brabant, nous ne trouvons pas de termes assez forts pour exprimer notre consternation à la vue des infractions multipliées faites à ce Contrat sacré, contre lesquelles notre devoir nous force de protester.

Après avoir épuisé les voies des représentations soumises & respectueuses, nous nous trouvons réduits à faire connoître très-humblement à V. A. R., que le cri de notre conscience ne nous permet pas de

(1) Le 13 Mai 1787.

(2) Marie - Christine, Princesse Royale de Hongrie & de Bohême, Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Bourgogne, &c.

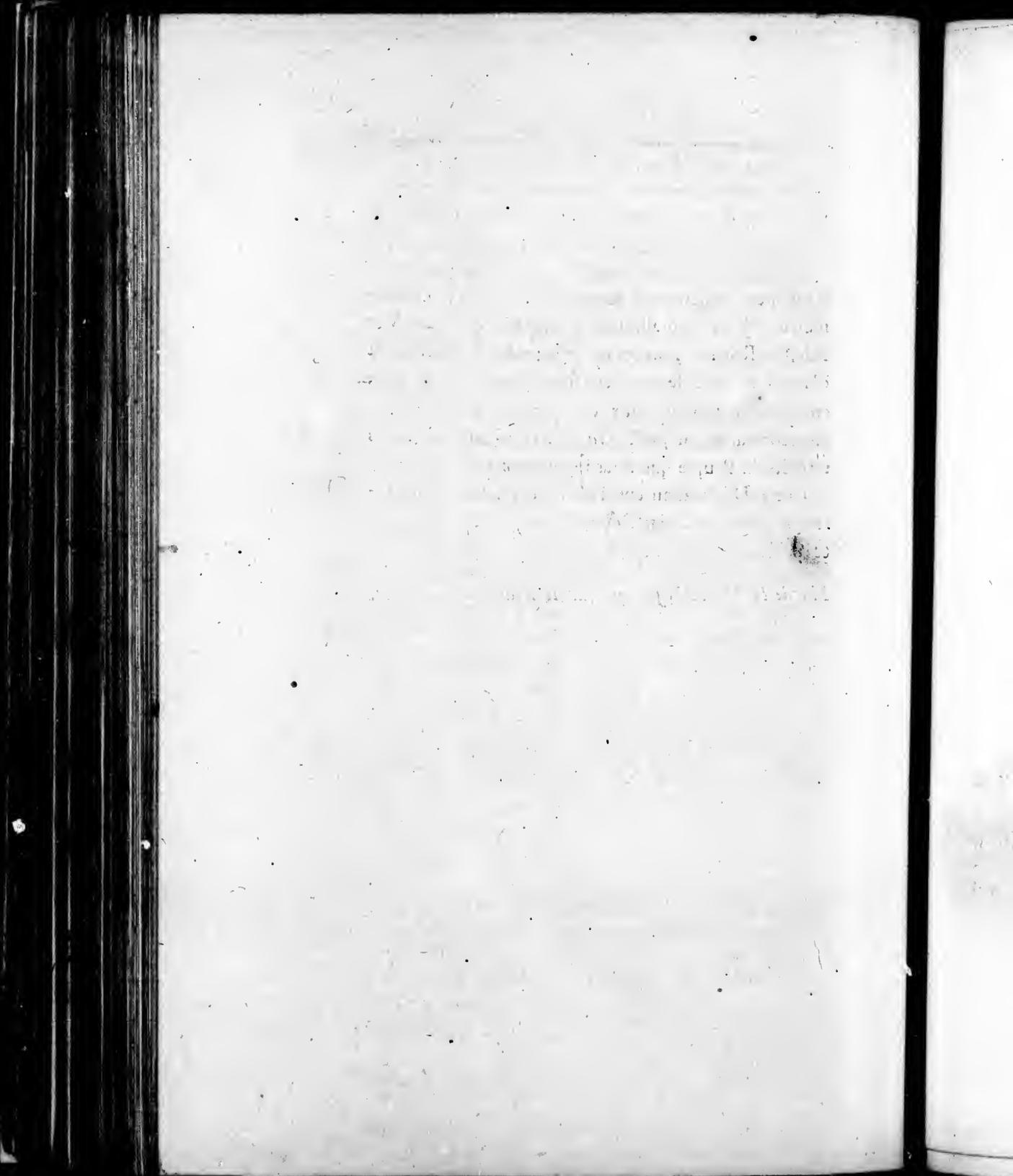
(3) Albert, Prince R. de Pologne, Duc de Saxe, &c. Epoux de la précédente.

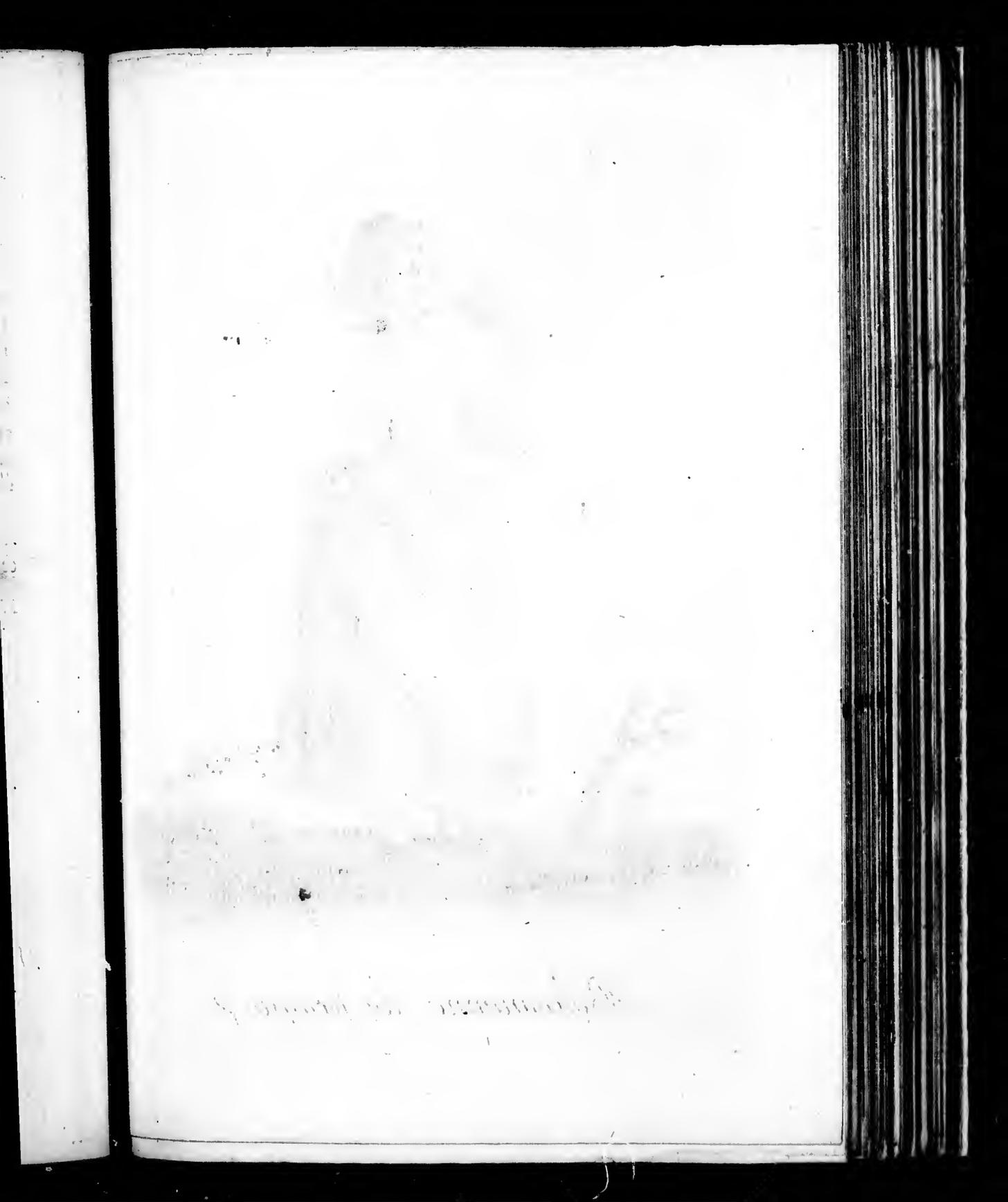
SUR LE BRABANT AUTRICHIEN. 5

porter notre consentement à la continuation ordinaire des impôts aussi long-temps que les infractions faites à la *joyeuse entrée*, ne seront pas redressées, ou que les Règlemens projectés ne seront pas réformés, conformément à la Constitution : assurant d'ailleurs Vos *Alteffes Royales*, avec un très-profond respect, & d'après notre zèle tant de fois éprouvé, que nous concourrons toujours aux changemens qui ne seront pas contraires au *paële inaugural*, ni aux véritables intérêts du Peuple que nous représentons.

Cette Déclaration eut l'effet désiré. On revint sur ses pas; & l'on craignit d'indisposer une Nation fidelle & paisible, mais ferme & généreuse.

Fin de la Notice Historique sur le Brabant Autrichien.







Bohémienne de Prague





Bohémienne de Prague





Bohémien de Prague.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA BOHEME

Les origines de cette contrée d'Allemagne, qui se couvrent d'une nuit aussi épaisse que la Forêt Noire, ne forment qu'un premier tableau des premiers Habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une Peuple de sauvages, renfermé au milieu d'impénétrables forêts, ne connoissant à peine les voisins, par des écueils inaccessibles, & ne s'occupant que des jouissances présentes à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ses semblables? Le peu qu'on sçait d'eux est un tissu grossier de fables, à travers lequel on ne sçait en découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bôhémiens des premiers temps, se livrèrent aux Divinités Éternelles de la Mythologie Grecque & Romaine, sans doute accommodées à leur manière. Les éléments étoient personnifiés par les arbres & les fleuves, les pierres & les montagnes, tout ce qui affectoit leurs sens en bien ou en mal, recevoit d'eux un tribut de crainte & de reconnaissance; en telle est la marche lente & bornée de l'esprit humain, enseveli dans les maillots étroits de l'ignorance & des préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs Fêtes



Bohemien de Prague

NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA BOHEME.

LES origines de cette contrée d'Allemagne sont couvertes d'une nuit aussi épaisse que la Forest Noire, berceau primitif des premiers Habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une Peuplade demi-sauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoissant à peine ses voisins, par des émigrations subites, & ne soupçonnant pas les jouissances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ses semblables? Le peu qu'on sçait d'eux est un tissu grossier de fables, à travers lequel on ne sçauroit découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bohémiens des premiers temps, sacrifèrent aux Divinités Forestières de la Mythologie Grecque & Romaine, sans doute accommodée à leur manière. Les élémens étoient personnifiés par eux. Les arbres & les fleuves, les pierres & les montagnes, tout ce qui affectoit leurs sens en bien ou en mal, recevoit d'eux un tribut de crainte & de reconnoissance; car telle est la marche lente & bornée de l'esprit humain enseveli dans les maillots étroits de l'ignorance & des préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs Fêtes

politiques & religieuses, en la présence de leurs ancêtres, autour des tombeaux de leurs Pères dont ils croyoient voir accourir les mânes pour prendre part à leurs divertissemens. S'ils ne les voyoient pas en personnes, c'est que ces Morts chéris se rendoient aux invitations de leurs familles, cachés sous des masques pris dans la Nature. L'Epouse, la Soeur qu'on aimoit se revêtoit des couleurs & des formes de telle ou telle fleur qu'elle avoit préférée à toute autre, pendant sa vie. Un Père, un Amant étoit censé témoin de la Fête, enveloppé dans l'écorce du chêne ou du sapin, sous le feuillage duquel il prenoit plaisir à se reposer avant sa mort, au pied duquel il avoit demandé à être inhumé. On voit dans les Poésies (1) Galliques du Barde Ossian, fils de Fingal, que les Caledoniens du Nord de l'Ecosse, avoient imaginé une Théogonie qui approchoit de celle-ci.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohémiens révéroient parmi eux, des Femmes consacrées, espèce de Druidesses, qu'ils se faisoient un devoir de consulter dans leurs Assemblées nationales. Ils attribuoient un caractère divin, un pouvoir surnaturel à la vertu du sexe, à l'innocence d'une Vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une espèce de Prêtresse inspirée par le Ciel. C'est ce qui a fait croire qu'ils se laissoient

(1) Voyez la belle Traduction qu'en a faite le Traducteur des Nuits d'Young.

gouverner par des Femmes , qu'ils les plaçoient à la tête de leurs Armées & de leurs Tribunaux , & qu'ils se faisoient gloire de n'en être que les serfs , pénétrés pour elles d'une soumission aveugle & religieuse.

Le premier Chef mâle dont il soit fait mention dans leurs Annales , sous le titre de Duc , est un certain Premislas ; on assure que ce n'étoit qu'un Berger , élu par Libussa , fille de Bruque , pour être tout à-la fois son Epoux & le premier de sa Nation , vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire : ce Pasteur-Prince fit honneur au choix de la jeune fille ; & c'est , dit-on , à cette époque que le second sexe céda en Bohême , le premier rang à l'autre. Les loix que Premislas donna à ses sujets , dictées par le bon sens , leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de Royaume , & son premier Monarque se nomma Ladislas. La Couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Mais Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Ces coups d'état furent cimentés par beaucoup de sang humain. L'intolérance civile & sacrée ravagea , appauvrit , dépeupla cette région , l'une des plus dignes du séjour de l'Homme. La terre veut être cultivée par des mains dégagées de toutes chaînes. Le Laboureur découragé , négligé le champ qui ne lui appartient pas. La propriété au contraire, double les forces , & donne de l'industrie. La Noblesse n'est pas le génie tutélaire de l'agriculture , & l'abondance germe difficilement parmi les redevances & les corvées. Le règne d'un Prince

actif & sage suffiroit pour rendre la Bohême aussi heureuse que sa constitution physique le comporte. Car par-tout où les hommes sont sevrés de leurs droits les plus chers, ils s'acquittent mal de leurs devoirs les plus sacrés. Mais ce pays touche peut-être au moment de devenir tout ce qu'il est capable d'être. Un Prince réformateur s'en occupe; quand l'œil du Maître se porte par-tout, le Domaine ne tarde pas à reprendre un bon régime.

Prague, Capitale de la Bohême, est une grande & belle Ville. Elle a pour principale décoration un superbe Pont jetté sur la Moldaw, & chargé de statues de Saints. Parmi eux le peuple fait distinguer Jean Nepomucene, Prêtre selon l'esprit de la primitive Eglise, qui se contenta d'une Prébende dans le Chapitre de l'Eglise Métropolitaine; qui, chargé du soin délicat de la conscience de la Reine, se tut (1) & mourut en se taisant plutôt que de racheter sa vie en trahissant son Ministère de confiance. On dit que la langue de ce Martyr de la discrétion, précieusement conservée, fait encore aujourd'hui quelques miracles: puisse plutôt son exemple faire des imitateurs!

Prague renferme aussi dans une vieille Eglise, le

(1) Voyez le Panégyrique de ce Saint, prêché par l'Abbé de la Tour-Dupin, le 16 Mai 1754, à Versailles, devant la Reine, qui érigea une Chapelle, & institua une Confrérie en l'honneur de ce Martyr du silence. Une telle Fondation convenoit dans le voisinage de la Cour. Le Père de Marne, Jésuite, a écrit la Vie de St. Jean Nepomucene.

tombeau de Tycho Brahé, célèbre Astronome Danois. Rarement les hommes de génie trouvent une sépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de misère & de mal-propreté dans Prague, ainsi que dans toutes les grandes Villes. Les maisons y sont belles. Hélas! la beauté des édifices d'une Capitale suppose quantité de mazures & d'indigens: ceux qui bâtissent les Palais n'y logent pas; trop ordinairement, ils ont à peine de quoi reposer la tête.

Il y a le quartier des Juifs à Prague; ils ne sont pas riches, & ce n'est pas leur faute; mais ils pourroient vivre d'une manière plus honorable qu'ils ne font.

La Bohême est divisée en seize Cercles: celui de Boleslas n'a rien de vraiment intéressant que la Manufacture établie en 1767 à Weiss-wasser, pour l'entretien des Orphelins. On auroit pu y affecter les produits d'un pèlerinage qui se fait sur une montagne voisine. Au même Cercle, au Bourg de Kosmonos, est une Manufacture de coton & de futaine.

A Reichenberg, autre Bourg, on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le Cercle de Leutmeritz, Chemnitz est une Manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 Métiers pour la fabrique des bas. On y polit aussi le verre.

A Birckstain, on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table. A Hainspach, des rubans de fil, du fil tors, & cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

6 NOTICE HISTORIQUE

A Ober-leutersdorf , on manufacture le plus fin drap de la Bohême , sur-tout des Londrins.

Egra est une Ville de quelqu'importance , annexée au Cercle de Saatz.

A Neagedeyn , petite Ville du Cercle de Pilsen , on trouve une belle Manufacture d'étoffes de laine. C'est dans ce district , que se trouve le petit Bourg Nepomuck , qui a donné son nom & la naissance à Jean Nepomucene.

Dans le Cercle de Prachim , il y avoit à Raby , Bourg sur les bords de la Wotawa , un Château dont le siège coûta à Jean le Borgne , ou *Ziska* , l'œil qui lui restoit.

Plus loin est le Tabor que ce Héros Hérétique rendit célèbre , en y asséyant son Camp.

Tous ces lieux ont été le théâtre des exploits du vengeur de la mort du Chef des Hussites. *Ziska* qui prétendoit réformer le Clergé , le fer à la main , scut au moins , à l'aide du fanatisme religieux , transformer des Pâtres grossiers , en Soldats aguerris. Tout aveugle qu'il étoit , on le vit pendant dix années , marcher de succès en succès , châtiant les Prêtres Catholiques par-tout où il les rencontroit , rasant les Monastères qui se trouvoient sur son passage ; mais les foibles & les petits , les indigens & les malheureux , étoient des objets sacrés pour ses armes victorieuses ; il les prenoit sous sa sauve-garde. Il n'en vouloit qu'aux Prêtres enrichis , aux Moines engraisés avec la substance du peuple superstitieux , & il faut avouer que cette Croisade

n'étoit pas tout-à-fait alors dénuée de motifs ; il ne falloit cependant pas brûler les gens ou les passer au fil de l'épée pour les amender. Mais Ziska , dont les bûchers de Jean Hus (1) & de Jérôme de Prague avoient allumé le zèle , alloit disant qu'il n'agissoit ainsi , que par représailles.

Il a son tombeau dans l'Eglise de Tschaslav , Ville Royale , bâtie en 796 , dans le Cercle de Czaſaw. On y conserve son sabre & sa cuirasse. Procope , élève de Ziska , marcha sur les traces de son Maître après sa mort , & rendit redoutable le nom de Huffite , qui ne fait plus grand bruit de nos jours.

Jean Hus étoit le Confesseur de la seconde Femme de Winceslas , Sophie de Baviere ; Jean Nepomucene l'avoit été de la première Epouse du même Roi , Jeanne de Baviere. Ces deux Confesseurs eurent une destinée bien déplorable. L'un fut précipité dans l'eau , pour avoir été fidèle à la religion du Secret ; & l'autre fut jetté au feu , pour avoir douté de l'infaillibilité du Pape. Mais Nepomucene eut des Autels ; & Hus fit Secte , laquelle dure encore.

La Bohême exporte dans la Luface & dans l'Erzgebrig , du lin , du soufre , des perles artificielles , grenats ,

(1) Jean Hus & Jérôme de Prague ont été brûlés vifs sous l'Empereur Sigismond , dans la Ville de Constance , où l'Empereur Joseph II. vient d'accorder un Temple aux Protestants.

2 NOTICE HISTORIQUE, &c.

pierres fines , plumes , laine , peaux de lievre environ
400,000 par an ; cuirs & peaux de toute espèce , fil ,
toile , futaine , étoffes de laine , bas , draps & chapeaux ,
pour 9,000,000 florins , année commune.

Fin de la Notice Historique sur la Bohême.



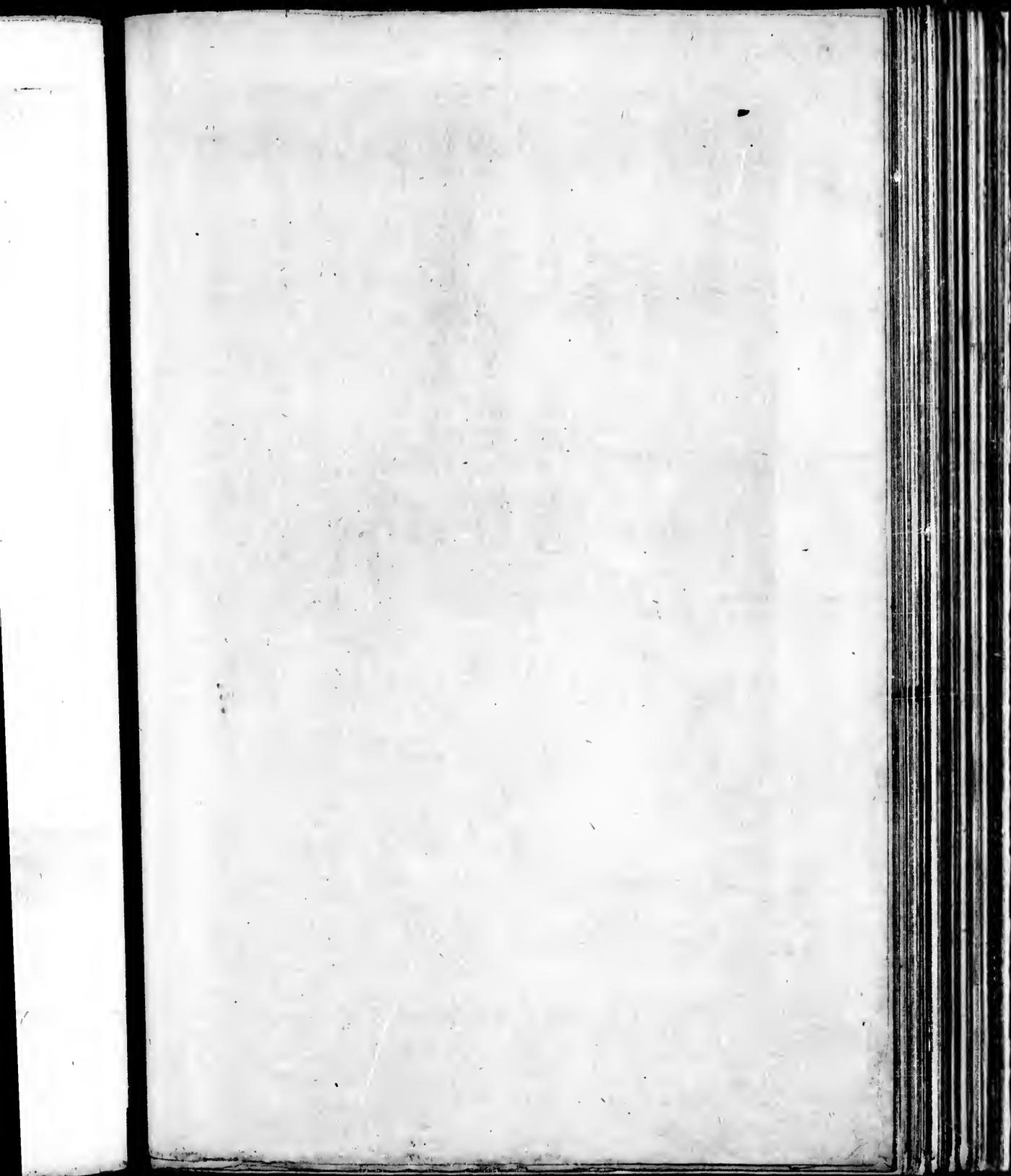


Bourgeoise de Passeau





Bourgeois de Paris





Marchande de Miel à Vienne.









Marchand d'Estampes à Vienne!





Marchand d'Estampes à Vienne.

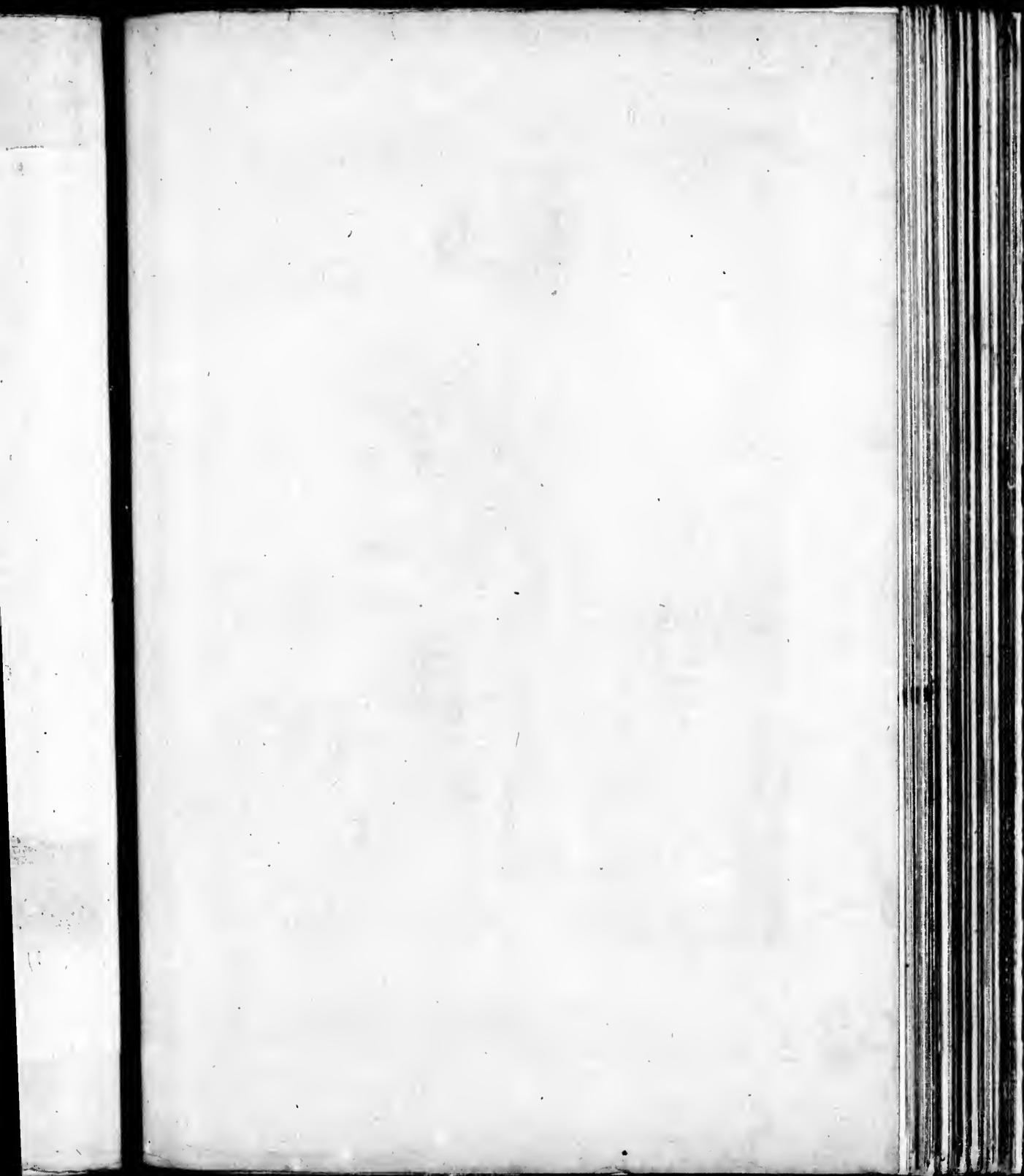




M^{de} de Bouquets à Vienne.









M^e de Broses, à Vienne.





W. H. Brown





Gouv. ^{te} L'Enfants de Vienne

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

Vienne en Autriche.

C'est à Rome qu'on a vu pour la première fois l'Autriche
 dans le rang qu'elle prit dans la suite par son alliance avec
 l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le prin-
 cipal chef de la Maison. Vienne en est la Capitale, Ville
 ancienne, arrosée par le Danube. Elle est sur de hautes
 montagnes, et sa situation imprenable ne répond
 pas au rôle brillant que son auguste Souverain lui fait
 jouer en ce moment. Vienne n'est encore aujourd'hui
 que ce qu'étoit Paris sous la seconde race de nos Rois,
 elle conserve toutes ses fortifications, qui ne l'ont fait
 cependant pas délivrer des Turcs, il y a un siècle,
 lors la présence du grand Socrate. Malgré encore
 menacée d'un siège par l'Electeur de Bavière, on en vit
 sortir précipitamment Marie-Thérèse, tenant dans ses
 bras Joseph II. son fils.



Portrait of a Woman of France

L
C
a
h
P
j
q
E
ce
fa
m
fo
bra



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE

VIENNE EN AUTRICHE.



CONQUISE d'abord par Charlemagne, l'Autriche dut le rang qu'elle prit dans la suite parmi les Etats de l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le principal fief de sa Maison. Vienne en est la Capitale, Ville ancienne, arrosée par le Danube, & voisine de plusieurs hautes montagnes : cette résidence Impériale ne répond pas au rôle brillant que son auguste Souverain lui fait jouer en ce moment. Vienne n'est encore aujourd'hui que ce qu'étoit Paris sous la seconde race de nos Rois. Elle conserve toutes ses fortifications, qui ne l'eussent cependant pas délivrée des Turcs, il y a un siècle, sans la présence du grand Sobieski. Naguère encore menacée d'un siège par l'Electeur de Bavière, on en vit sortir précipitamment Marie-Thérèse, tenant dans ses bras Joseph II. son fils.

Vienne est très-peu considérable, & n'a que quatre quartiers. Mais une saine politique nous ouvre enfin les yeux sur les inconvéniens attachés aux grandes Capitales, colosses imposans qui ne font fleurir un Etat qu'en un point, & aux dépens des autres Villes inférieures.

La partie des maisons de Vienne la plus recommandable est celle des Caves; ce sont de grandes & belles voutes où l'on renferme l'excellent vin du Rhin, & celui du Danube.

On rencontre peu de beaux édifices dans les rues de Vienne, & dans ses places publiques, peu de monumens dignes d'être cités. L'Empereur ne donne pas l'exemple du luxe des bâtimens. Son Palais renferme un superbe théâtre, un cabinet de médailles des mieux composés, & une bibliothèque, l'une des plus complètes qui existent.

C'est aux Capucins qu'on a confié la cendre des Princes de la Maison d'Autriche. Auroit-on mis quelque intention de moralité dans le choix de cette sépulture? Du moins on ne peut qu'être édifié de voir les premiers Potentats de l'Europe déposer à leur mort l'orgueil de leur naissance, en laissant le soin de leurs dépouilles au dernier des Ordres Religieux. L'humilité chrétienne & l'abnégation un peu tardive des grandeurs humaines, ne caractérisent pas la tombe de tous les Empereurs d'Allemagne. L'Eglise Cathédrale de Vienne offre un riche mausolée élevé en l'honneur de Frédéric IV. de pitieuse mémoire, Prince qui n'étoit pas né pour

le trône, qu'on surnomma *le Pacifique*, comme on avoit appelé *Louis-le-Débonnaire*, le fils & le successeur de Charlemagne. Couronné Roi des Romains, Frédéric craignoit les Italiens & trembloit devant le Pape (1). C'étoit autant les mœurs du temps que l'effet de son caractère presque nul. L'état des choses n'est pas tout-à-fait le même aujourd'hui, & nous venons d'être témoins de l'inverse. Ce n'est pas pour multiplier le récit des belles actions de cet Empereur, qui n'en fit point, que l'Imprimerie (2) fut découverte sous son règne.

Non loin de Frédéric est inhumé avec distinction, dans la même Métropole, le Prince Eugène, qui ne porta point la Couronne, mais qui aida trois Empereurs à la porter. Né à Paris, ses talens militaires eussent sans doute été consacrés au service de la France, si Louis XIV. qui se connoissoit cependant en grands Hommes, eût pu ne pas se méprendre sur son compte. A quoi tient

(1) Au reste, Nicolas V. étoit trop grand pour abuser de l'ascendant que sa place & son mérite lui donnoient sur l'esprit pusillanime de Frédéric. Ce Pape, élu malgré lui, soutint avec dignité le poids des honneurs auxquels il se refusoit modestement.

(2) Invention qui manquoit aux Anciens, & qui nous honore à jamais. L'Imprimerie doit servir de véhicule à la Vérité : c'est l'arme la plus forte entre des mains qui sauroient la manier. Grace à cette décou-

4 NOTICE HISTORIQUE

la destinée des plus grands personnages ? Qu'on eût accordé à Eugène l'Abbaye qu'il demandoit, il n'auroit peut-être fait que grossir le troupeau inutile des riches Bénéficiers. L'amour-propre, irrité d'un refus, développa en lui une vocation toute opposée, & qui coûta tant de sang à sa Patrie, dont il avoit été méconnu.

L'Empereur Léopold, né à Vienne, y éleva un monument pieux qui le représente comme faisant amende honorable à la Sainte-Trinité. Etoit-ce en réparation des longues & révoltantes exécutions qui eurent lieu par son ordre contre la Noblesse Hongroise ? Conduite digne d'un Prince qui, ne sachant que fuir, avoit abandonné sa Capitale aux armes des Turcs, devenus plus audacieux par sa lâcheté. Que seroit-il devenu, sans les secours généreux d'un Monarque étranger ? Léopold étoit le contemporain de Louis XIV. Ces deux Princes, qui possédoient à un égal degré le tact nécessaire

verte l'instruction peut pénétrer par tout où le jour s'insinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples

Voyez pages 12 & 13 de notre Discours préliminaire ou de l'influence des Lettres sur les hommes en société, imprimé immédiatement avant la Vie de Léon X. à la tête du tome I. in-8°. de la Galerie universelle des Hommes illustres, avec leurs portraits, publié chez Cailleau, Imprimeur, rue Gaillande, n°. 26.

pour bien choisir les instrumens de leur ambition, payèrent de leurs personnes sur-tout dans les Cabinets de Versailles & de Vienne. Tous deux aussi se virent une nombreuse lignée, à laquelle ils eurent le malheur de survivre.

Vienne n'est agréable & belle que dans ses fauxbourgs; celui de Léopold étoit autrefois la Ville des Juifs; mais cet Empereur eut la mal-adresse & l'injustice de les en chasser, comme Louis XIV renvoya les Protestans hors de son Royaume.

Marie-Thérèse fonda un Collège de son nom dans le quartier Wieden. Les Jésuites en faisoient assez bien les honneurs; le gymnase de l'Impératrice languit peut-être depuis que cet Ordre qu'il eût été plus raisonnable de réformer que de détruire, se vit contraint d'évacuer les lieux.

Dans le même fauxbourg, S. Charles a une superbe Eglise. Borromée méritoit un Autel pour ses vertus publiques & privées:

[.]
[.]
[.] Milan se souviendra long-temps de ce bon Prélat.

Il eut des ennemis, & ne fit que du bien.

Dans le fauxbourg d'Erdberg est une maison de chasse, jadis l'Auberge où l'imprudent Richard-Cœur-de-Lion travesti en Pèlerin fut reconnu comme il tournoit la broche, & arrêté par le lâche Léopold, Marequis d'Au-

triche : vainqueur du grand Saladin, ce Roi d'Angleterre, qui devoit l'être encore de Philippe-Auguste, resta pendant quinze mois détenu dans une tour (1), expiant son orgueil & ses violences. Pour le repos de l'humanité, que n'y termina-t-il ses jours? Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un Prince qui cependant les traitoit comme ses esclaves, & qui ne connoissoit d'autre droit que son épée (2).

Le *Prater*, Isle du Danube, étoit un bois interdit au public avant Joseph II. Ce Prince, aussi jaloux de se faire aimer que de se faire craindre, crut qu'un père ne devoit point avoir de réserves pour ses enfans, & veut que ses plaisirs soient aussi les leurs; malgré les murmures de la Noblesse allemande, dont on connoît la hauteur; laquelle se trouve compromise d'avoir quelque

(1) M. Sedaine vient d'agrandir la scène du Théâtre dit Italien, en y faisant figurer ce même Richard-Cœur-de-Lion qu'il a su rendre plus intéressant que dans l'Histoire. On doit regretter que Shakespéare n'ait pas choisi ce Prince pour sujet de l'un de ses Drames historiques, de préférence à son frère; le Roi Jean, surnommé sans Terre.

(2) C'est depuis Richard I. que les Rois d'Angleterre ont pris la Devise odieuse : *Dieu & mon épée*, expression imaginée par la superstition & le despotisme, qui consacre la loi du plus fort, & qui met les Souverains hors de page, comme disoit Louis XI.

chose de commun avec les bons Plébéïens qui la font vivre.

Près du Stadgut est l'amphithéâtre & l'arène consacrée à la force & au courage des animaux sauvages qu'on y met aux prises. Ce spectacle est bien autre chose que le combat du taureau qui a lieu aux portes de Paris, les jours de Fêtes solennelles.

Les étrangers qui abondent dans Vienne s'adonnent aux Arts, ou font le commerce. La diversité de Religion n'est point pour eux un titre d'exclusion aux graces du Prince. On desireroit, entr'eux, plus d'accord. Le temps seul & l'instruction distribuée également dans tous les rangs de la société, peuvent faire disparaître les traces déjà affoiblies des préjugés superstitieux qui les aliènent tacitement les uns contre les autres. Mais ils confondent trop souvent la jalousie avec l'émulation.

Une circonstance assez remarquable, c'est que les Turcs, qui inspirèrent tant d'effroi à Léopold, sont tous réunis précisément dans le fauxbourg qui porte le nom de cet Empereur pusillanime & sans capacité hors de son Conseil. Les Bourgeois de Vienne ont été gratifiés par lui du droit de porter l'épée, en mémoire du courage & de la fermeté qu'ils montrèrent lors du siège de leur Ville par Kara Mustapha.

Les gens de qualité, qui sont en même-temps riches, figurent à Vienne & y dépensent leurs revenus : les autres se retirent ordinairement à Neustadt.

Les mœurs du Peuple à Vienne, comme dans toute l'étendue de l'Archiduché, sont simples & grossières.

NOTICE HISTOR. SUR LA VILLE DE VIENNE.

L'habillement y est singulier, sur-tout celui des femmes; quelques hommes portent encore de longues barbes. Quant aux détails du costume, nous renvoyons aux quatre Figures que nous donnons ici d'après nature.

Ce seroit ici le cas de parler des réformes de toute espèce qui ont déjà mérité à Joseph II. de fixer les regards de l'Europe. Mais la prudence veut que nous abandonnions ce soin à la Postérité, qui seule peut être impartiale.

Fin de la Notice historique sur la Ville de Vienne en Autriche.

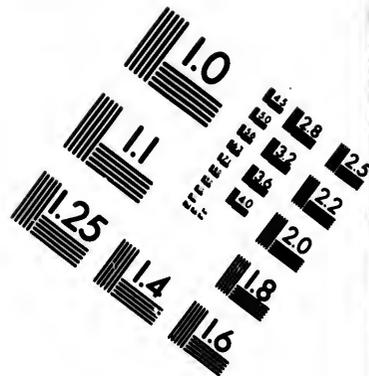
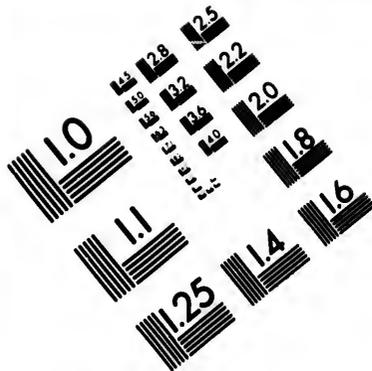




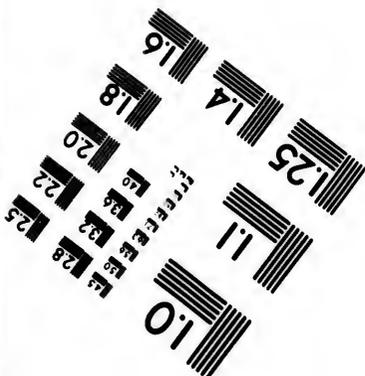
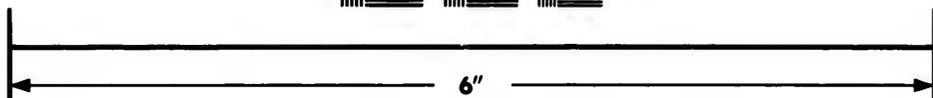
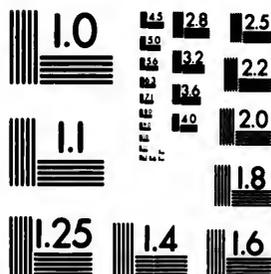
Hongroise





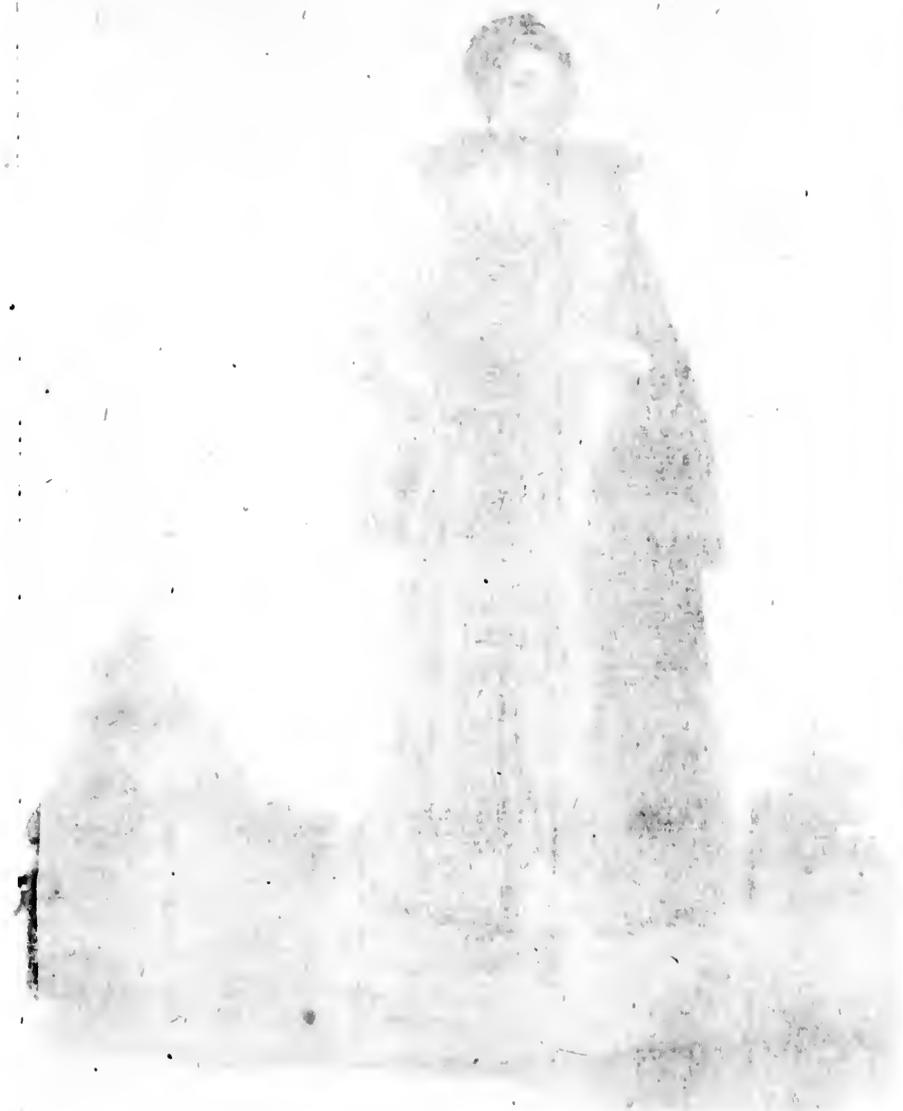


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Kongruet





L'ongrois



NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA HONGRIE.

ATTILA fut le Conquérant de la Hongrie ; Léopold en devint le tyran : le premier , à la tête des Huns , chassa les Gots des bords du Danube ; & content de sa gloire , mourut idolâtré des siens , dont il ne prétendit être , pour ainsi dire , que le compagnon d'armes. Le second (1) , du fond de son Cabinet Impérial , se servit de la main des Bourreaux , pour foumettre les Hongrois au pouvoir absolu. Attila du moins , étoit un Héros : Léopold ne fut qu'un Tibere. Mais les qualités brillantes du Roi des Huns , fondèrent une Puissance aussi fugitive que l'éclair : les sourdes (2) & cruelles menées de l'Empereur eurent des effets plus durables. Par elles , le Royaume de Hongrie est devenu serf de la Maison d'Autriche ; & les Habitans

(1) On ne vit jamais Léopold à la tête de ses Armées.

(2) On prit le prétexte d'une prétendue Révolte , pour affoiblir les Hongrois par des exécutions journalières. Quarante Bourreaux , pendant l'espace de 9 mois , suffisoient à peine pour torturer dans la place publique de la Ville d'Eperies. (en 1687)

de cette contrée ont perdu jusqu'au droit de nommer eux-mêmes leur Maître.

Où aboutit cette ambition de porter à la fois le Sceptre de Charlemagne & la Couronne d'Etienne ? Parce que deux grands Etats se touchent ; parce que le plus grand des Fleuves de l'Europe les arrose tous deux , étoit-il nécessaire à deux Peuples nombreux , de passer sous un seul & même joug ? Un Chef de maison n'a pas trop de toute la prudence humaine pour bien gouverner sa famille ; comment un seul individu ose-t-il se charger du Gouvernement de deux Nations entières ? Comment un Homme tel que Léopold , qu'Attila eût fait trembler au seul aspect de son (1) épée , a-t-il eu le front d'exiger d'un Peuple libre & généreux , qui , pendant six siècles , n'avoit reconnu pour Rois que ceux élus par lui & chez lui , d'exiger le consentement de cette Nation & son obéissance à un droit de Souveraineté héréditaire , & même le contraindre à souffrir l'épée d'Attila dans les mains d'une (1) Femme ? Et comment se fit-il que Léopold en vint à bout ? Les Politiques , que ces remarques feront sourire , expliquent tout cela : mais ils auroient peut-être de la peine à le justifier , & finiroient par nous fermer la bouche. Tenons-nous-en donc à une Notice simple

(1) Les Huns rendoient une sorte de culte au glaive d'Attila , qu'ils appelloient l'Epée du Dieu de la Guerre.

(2) Toutes les Femmes ne ressemblent pas à *Marie-Thérèse*.

simple & rapide d'une contrée, théâtre continuel des vicissitudes de la fortune.

Les premiers ancêtres des Hongrois, les Huns, sortis en grand nombre des Palus Méotides, & Maîtres de la Pannonie, étoient des Guerriers farouches, étrangers à toute civilisation, & ne reconnoissant d'autre Code que la Loi du plus fort. De la toile & des peaux de rats sauvages cousues ensemble, composoient leurs vêtemens (1). Ils ne quittoient leur tunique que lorsqu'elle tomboit en lambeaux. Des espèces de chapeaux recourbés, ombrageoient leur tête. Des peaux de bouc couvroient leurs jambes velues.

A l'exemple des Tartares, ils passoient leur vie à cheval, conduisant au milieu d'eux leurs familles dans des charriots couverts: enforte que leurs compagnes, pour la plupart, se voyoient successivement filles, femmes & mères, sans mettre une seule fois pied à terre. Il arrivoit delà que la Nation la plus ambulante, étoit en même temps la plus sédentaire. On regardoit le mariage comme conclu, quand la Future avoit accepté le don d'une espèce de petite idole priapique que lui envoyoit son Prétendu. Ce dernier usage n'étoit que superstitieux; ils n'y attachoient aucune idée d'indécence.

Fiers de leur indépendance, les Huns vénéroient

(1) Le Costume actuel n'est plus cela. Voyez les deux Planches ci-jointes.

jusqu'à l'adoration ceux de leurs Chefs qui leur donnoient l'exemple de la force & du courage. Leurs Princes inhabiles ou malheureux dans plusieurs expéditions, couroient le risque de se voir préférer le premier Guerrier qui se distinguoit par quelque coup d'éclat. Ce caractère national les maintint long-temps libres : si l'on ne compte pas beaucoup de Titus dans leurs Annales, il s'y trouve encore moins de Nérons.

Leurs descendans ont conservé quelque chose de leurs Mœurs. Encore aujourd'hui, au Couronnement de leur Souverain, les Hongrois mettent un fabre entre ses mains. Celui-ci, avec la lame nue, fend l'air autour de lui, comme pour assurer ses Sujets, qui le proclament, de sa bravoure & de son zèle à les défendre envers & contre tous. Puis, on le revêt du Manteau Royal d'Etienne, qui fut tout-à-la-fois l'Apôtre & le Législateur de la Hongrie. Ce Prince, élu Roi par la Nation, en compromit les privilèges constitutifs, en faisant confirmer son intronisation par le Pape. Aussi on le canonisa. Un autre encore l'a été après lui. Ladislas fut Saint pour avoir eu le courage de respecter la virginité de sa Femme. La Nation ratifia cette apothéose, à cause de sa bravoure contre les Ennemis de l'Etat.

Ladislas VI ne se fit pas tant aimer, en exigeant comme un droit de servitude, le tribut volontaire d'un Bœuf, dont chaque famille de la Haute-Hongrie s'acquittoit par affection, à la naissance de tous les

Enfans mâles qui naissoient au Roi. Cet ancien usage venoit encore des Huns.

Le sol de la Hongrie a moins changé que les Habitans. Il est cependant susceptible d'améliorations : Marie-Thérèse s'en est occupée ; & Joseph II lui en prépare. L'Agriculture n'y fera jamais le bien dont elle est capable, tant que l'Homme de la campagne ne sera pas le propriétaire du champ qu'il ensemence & qu'il récolte. Il y a peu de grandes Villes en Hongrie ; & ce ne seroit pas un mal, si les Villages étoient bien tenus. On y rencontre beaucoup de Noblesse ; mais un sol tel que celui-ci, a besoin de bras amis du travail.

Presbourg est la première Ville de tout le Royaume, sur les bords du Danube & à dix lieues seulement de la Capitale de l'Autriche. Le Palais du Prince sert en même temps de Citadelle ; la Couronne y est renfermée sous sept clefs, qui sont entre les mains d'autant de Nobles, foibles traces des anciennes constitutions ! Formalité vaine, mais qui du moins rappelle ce temps où les Rois (en Hongrie), n'étoient Rois que par la grace du Peuple.

Tyrnau est une Ville libre & Royale : il ne faut pas prendre ces deux qualifications dans toute la rigueur du sens ; elles se détruiraient l'une l'autre. Tyrnau a six Eglises & plusieurs Couvents ; voilà bien des secours pour le salut de l'ame : mais on n'en a pas encore trouvé pour rendre la salubrité à l'air.

Modra & Bosin sont deux petites Villes, libres & Royales à la manière de la précédente. Mais du moins on y recueille du bon Vin, au pied des Mont Crapacks. Si le bonheur est un fruit interdit aux Hommes, c'est quelque chose pour eux d'avoir à leur usage une liqueur qui fasse oublier la peine.

Le territoire de Golgotz, dans le Comté de Nytra, est fertile, agréable & peuplé de Vignerons & de Laboureurs, qui n'ont jamais eu recours aux bains chauds de leur voisinage. Le travail est le génie tutélaire de la santé.

Dans les montagnes du Comté de Hont, on trouve de l'or; mais l'air n'y est pas sain. Tout est compensé dans la Nature. L'Homme a le choix de l'opulence ou de la santé; rarement peut-il posséder à la fois, l'une & l'autre.

Les produits de la culture des champs dédommagent aujourd'hui les Habitans de Pugantz, des Mines riches qu'ils exploitoient jadis avec succès.

Ceux de Kremnitz, dans le Comté de Barsch, jouissent de plus d'aisance; mais ils ont moins de santé. Le voisinage des Mines abondantes en or, corrompent les eaux de leur territoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir dans la Ville de Pesth, c'est un Hôpital Militaire, bâti par l'Empereur Charles VI, dont le règne dut ses momens d'éclat à l'habileté du Prince Eugene.

Bude, jadis Capitale de Hongrie & le siège de ses

Rois, est une Ville très-ancienne, s'il est vrai qu'elle dut sa première existence & son nom aux Buduains, Colonie Scythe. Mais on ne peut lui disputer d'être aujourd'hui une Cité belle & forte, chère à ceux qui aiment le bon Vin. Ses vignobles soutiendroient, dit-on, la comparaison avec les plants de la Bourgogne. Nous n'attesterons pas ce fait. Nous croyons plutôt à l'excellence de ses Melons. Tout son territoire ressemble à une vaste serre-chaude, tant il y a de sources d'eaux thermales, (1) bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf.

Cette Ville essuya plusieurs fléaux; sans la foi des Habitans aux Mystères de la Ste. Trinité, la peste en eût fait un désert: une Colonne haute de 52 pieds, & placée dans le Fauxbourg de Neustift, atteste ce miracle signalé. Mais rien ne put la défendre contre l'invasion des Turcs; & cet événement malheureux lui fit perdre le titre de *Primaria Hungariæ*.

(1) Depuis cinq ans, il s'élève des vapeurs chaudes d'une colline située près du Village de Barana, dans la Seigneurie de Diosgyor: on creusa dernièrement dans cet endroit, & on trouva d'abord du charbon de terre; mais en approfondissant la fouille, on toucha à une terre jaune, argilleuse, & si brûlante, qu'il fut impossible de continuer ce travail. On suppose qu'il se trouve dessous cette terre, une matière ignée qui, par la suite, pourra faire de grands ravages.

C'est à Bude que la Reine de Hongrie , sortie précipitamment de Vienne , menacée par les armes des François , se refugia , emportant avec elle , ce qu'elle avoit de plus précieux , les Archives de sa Maison & sa Bibliothèque.

A Zchepel , Isle formée par le Danube , le célèbre Prince Eugène avoit un Château , & y faisoit élever un troupeau de brebis arabes. Les Héros se délassent de la gloire , en se livrant aux goûts les plus innocens,

C'est à Gran , Capitale du Comté de ce nom , que naquit le bon Roi Etienne , dont on fit un Saint par reconnoissance ; c'est là qu'il est inhumé , dans la Cathédrale bâtie par lui. Cette Ville fut enlevée aux Turcs en 1683.

Zchepreggh , dans le Comté d'Ûdenbourg , avoit une Imprimerie ; mais il lui reste des vignobles qui le disputent à ceux de Tokay, On goûte mieux un vin bon qu'un bon livre.

Albe-Royale est nommée ainsi , parce qu'autrefois cette Ville servoit au couronnement & à la sépulture des Souverains de la Hongrie. Ce rapprochement de deux époques aussi contrastées , devoit inspirer aux Princes, des réflexions salutaires à leurs Peuples.

C'est dans le Comté de Sarosch qu'est située la Ville d'Eperies, où fut établie , en 1687, une espèce d'Inquisition politique dont les Hongrois , qui en furent les victimes , n'ont pas encore perdu tout-à-fait le souvenir.

Eh ! comment put-on se livrer à de telles barbaries , dans un Canton où la Nature a placé le premier vignoble de la Terre ? Un tel présent devoit inspirer d'autres sentimens aux Hommes. Tokay , célèbre par l'excellence du Vin qu'on y recueille , n'est pas loin d'Eperies. On a donné le nom de Rayon de Miel à la montagne où se trouvent les meilleurs plants. Des Capucins avoient eu le bon esprit de dresser leurs tentes au beau milieu de ces côteaux précieux.

Pour donner une idée des réformes salutaires que le sage Joseph II médite pour la Hongrie , nous rapporterons la teneur d'un Décret émané du Trône Impérial , le 5 Octobre 1786. Il exempté les Payfans de tout le Royaume , d'offrir leurs denrées aux Seigneurs fonciers , avant de les vendre ailleurs : il défend en même temps aux Seigneurs Hongrois , d'interdire la vente de ces productions à ceux qui viendront les acheter sur les lieux.

Fin de la Notice Historique de Hongrie.

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is extremely faint and illegible due to the quality of the scan and the nature of the bleed-through. It appears to be organized into several paragraphs, with some lines starting with capital letters. The overall structure suggests a formal document or a letter.





Bavaroisette .





Bavaroisse?





Bavarois.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA BAVIERE

PARCE QUE nous ne parlons de la Bavière, nous ne pouvons pas ne pas parler des Habitans de la Bavière, dont les mœurs anciennes, connus sous le nom de *Boycen*, étoient originairement établis dans la Gaule Lyonnaise proprement dite. Contemporains de Jules-César, ils se distinguèrent par leur valeur, par une bravoure comme lui, & furent vaincus. Le Conquérant des Gaules leur assigna pour patrie, la contrée qu'ils occupent aujourd'hui. Il leur laissa la Ville de Ratisbonne, qui fut long-temps leur Capitale; & Claude fonda par là une Colonie Romaine, appartenant pour la contenance à divers fiefs, & gouvernés successivement par des Comtes, des Rois, & même des Ducs, les Bavirois ont perdu depuis long-temps, le goût de la Liberté dont ils jouissoient primitivement.

La Bavière n'est point dépeuplee & inculte, comme au temps de Strabon. Mais elle pourroit être plus peuplée & mieux cultivée; si elle comptoit encore des Châteaux & de Chapitres Nobles, elle ne s'en tiendroit pas plus mal. Elle manque d'émulation; & ce n'est que par l'Ordre de St. George qu'elle sera naître, & par les classes roturières & laborieuses.



Barnum's

NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA BAVIERE.

POLITIQUEMENT parlant , Charlemagne avoit quelques droits sur les Habitans de la Baviere , dont les premiers ancêtres , connus sous le nom de *Boyens* , étoient originaiement établis dans la Gaule Lyonnaise proprement dite. Contemporains de Jules - César , ils se joignirent aux Helvetiens pour une expédition contre lui , & furent vaincus. Le Conquérant des Gaules leur assigna pour patrie , la contrée qu'ils occupent aujourd'hui. Tibere leur fit bâtir la Ville de Ratisbonne , qui fut long - temps leur Capitale ; & Claude fonda parmi eux , une Colonie Romaine , apparemment pour les contenir. Gouvernés successivement par des Comtes , des Rois , & enfin des Ducs , les Bavaois ont perdu depuis long-temps , le goût de la Liberté dont ils jouissoient primitivement.

La Baviere n'est point déserte & inculte , comme du temps de Strabon. Mais elle pourroit être plus peuplée & mieux cultivée ; si elle comptoit moins de Châteaux & de Chapitres Nobles , elle ne s'en trouveroit pas plus mal. Elle manque d'émulation ; & ce ne sera pas l'Ordre de St. George qui la fera naître , sur-tout dans les classes roturières & laborieuses.

Cet Ordre fut institué de nouveau en 1719, pour réunir sous une même bannière, les généreux défenseurs de l'Immaculée Conception, attaquée jadis dans des siècles d'ignorance; mais à présent ces Chevaliers de la Vierge Marie, sont bien peu souvent en fonction; car aujourd'hui, qui oseroit élever des doutes sur ce Mystère ineffable?

La Légende inscrite au revers de la Croix de Saint-George, est belle & consolante :

Justus, ut palma, florebit.

Malheureusement un titre probatif d'une Noblesse de 16 Quartiers, est la principale condition qu'on exige de ceux qui la portent. Qu'il est triste pour l'Homme juste, d'avoir besoin de 16 Quartiers de Noblesse pour fleurir comme un palmier.

L'Académie de Munich & l'Université d'Ingolstadt font quelque bien à la Bavière. Mais une Chaire (1) de Grammaire ne l'enrichira pas, comme la culture de ses bonnes terres à bled. Une Chaire de Belles-Lettres Allemandes ne lui rapportera pas autant que ses riches Manufactures où l'on fabrique avec succès & profit, du gros drap, des étoffes de laine, de coton & de soie, du velours, de la tapifferie, des bas, &c. Qu'elle s'occupe moins à former une poignée de savans qu'à multiplier ces troupeaux de sangliers, qui jadis,

(1) Ces deux Chaires ont été fondées en 1765.

au rapport de Plinè , abondoient dans les forêts de la Bavière , & dont elle commerçoit avec toute l'Europe. Munich , capitale du Duché , tant de la Haute-Bavière , où se trouve cette Ville , que de la basse , fut bâtie par Henri-le-Lion , vers le milieu du 12^e siècle. Les débris d'un Monastere servirent , dit-on , de Matériaux pour sa construction : elle doit son (1) nom à cette circonstance qui parut de mauvais présage ; ce que l'évènement sembla confirmer. Son Fondateur Henri-le-Lion , Fils de Henri X , dit le Superbe , fut effectivement mis au banc de l'Empire & chassé de ses Etats pour avoir manqué de respect à Frédéric premier : conduite d'autant plus révoltante , que cet (2) Empereur lui avoit restitué la Bavière sortie de la branche de sa Maison , à laquelle elle appartenoit.

D'autres font honneur de la fondation de Munich , au Duc , Othon , vers 1180. Ce Prince fit à Munich le contraire de ce qu'il avoit fait à Scheyren , dont il avoit converti le Château en Monastere Abbatial ; il y fut inhumé en 1183.

L'Empereur Louis de Bavière donna de très-beaux privilèges à Munich , qui possède son tombeau ; &

(1) *Monachium* , ou *Monacum* , *Munich*.

(2) Il est vrai que Frédéric I étoit lui-même tout-à-la-fois orgueilleux & ingrat. C'est ce même Prince qui , pour être Empereur , consentit à servir de Palfreuxier au Pape , & fit deux fois le voyage de Rome , pour y tenir la bride de la Mule du successeur de St. Pierre.

Jean, Duc de Bavière, en fit sa résidence & le Chef-lieu de ses Etats. (1) Gustave-Adolphe, Roi de Suède, le prit en 1652; les Habitans se rachetèrent du pillage avec de l'or.

Parmi les antiques précieux qui sont le principal ornement du beau Palais Ducal qu'habite l'Electeur à Munich, on remarque une Statue d'Alexandre.

Si Munich est l'une des plus belles Villes d'Allemagne, Ingolstad sur le Danube, est l'une des plus fortes. Les Habitans n'en sont pas plus riches. Donauwerth étoit jadis Ville Impériale: le Duc la convoitoit apparamment pour arrondir son Cercle. Il lui manquoit un prétexte. En 1607, les Bénédictins de Ste. Croix, imaginent une Procession nouvelle. Les Habitans qui s'en tenoient aux solemnités de leurs ayeux, se refusèrent à celle-ci. On crie à l'impiété, au sacrilège. La Ville est citée au Ban de l'Empire, se voit déchue de tous ses droits, & confisquée au profit de l'Electeur de Bavière, au préjudice du Cercle de Souabe.

Dans la Régence de Burkhausen, on trouve la Ville de Neu-Oetting, sur un sol fertile en grains. Alt-Oetting est une autre Ville voisine, qui peut se passer des trésors de l'Agriculture. Il s'y fait un Pèlerinage qui l'enrichit assez. La terre la plus féconde rapporte

(1) Héros qui moururent jeunes, mais peut-être au moment où leur gloire parvenue à son comble, alloit céder le pas à leurs foiblesses.

encore moins que l'imagination , à ceux qui savent l'entretenir.

Dans une Isle voisine du Lac de Chiemsee, est un Couvent érigé en Evêché, par un Prélat de Salzbourg, vers l'an 1215. en sorte qu'aujourd'hui l'Archevêque nomme l'Evêque, le confirme, le sacre, reçoit son serment; & tout cela, sans que Rome s'en mêle. Il est bien étonnant qu'un pareil exemple n'ait point eu plus d'imitateurs.

Aurolz-Munster est un Bourg où l'on va admirer de belles Cascades, & où l'on devrait aller aussi pour encourager de pauvres Tisserans qui l'habitent.

Landshut, Ville principale de la basse Baviere, a un Clocher réputé le plus haut de toute l'Allemagne. Un Observateur y découvreroit bien des réformes & des établissemens à faire dans toute l'étendue de ce Duché.

Depuis quelque temps la Baviere est infestée de voleurs & d'assassins. Dans plusieurs endroits ils ont eu l'audace de commettre des effractions pendant le jour. On a compté 43 assassinats commis en 1786, dans le Bailliage de Landshut.

Abach, Bourg de la Régence de Straubing, se vante d'avoir donné le jour, dans le Château qu'on y voit encore, à Henri II, ce *Père des Moines*, qui le premier rendit foi & hommage du Trône Impérial, au St. Siège.

A Stadt-am-Hof, petite Ville qu'arrose le Danube, est un Hospice dédié à Ste. Catherine, & ouvert sans distinction, aux Protestans comme aux Catho-

liques. Et en effet , l'Humanité n'est d'aucune Secte ; le malheur , quel que soit la livrée qu'il porte , est toujours sacré à ses yeux.

Outre le Duché de la Baviere , le Cercle d'Allemagne qui porte ce nom , est composé de divers Etats , dont il faut dire un mot. L'Archevêché de Salzbourg est le premier & le plus considérable. C'est un bon pays , riche sur-tout en pâturages. On y fabrique du lin & une toile grossière , mais d'une longue durée. Les Paysans y ont un libre exercice des armes , & se gardent eux-mêmes ; précieux privilège qu'on ne leur laisse peut-être que parce que le frein de la Religion suffit pour les contenir dans l'obéissance la plus complète. Le Catholicisme dans toute sa rigueur , y règne exclusivement. Le Prince de Salzbourg réunit en sa personne , les deux caractères sacrés qui en imposent le plus au Peuple de la Baviere , la Souveraineté spirituelle & temporelle. L'Archevêque a un Conseil de Guerre , qu'il a plus d'une fois présidé lui-même ; mais il compte plus sur les mille fantassins qui forment son état Militaire , que sur le dévouement des 25000 Bavarois armés , qu'il fait marcher au premier geste.

L'Eglise de St. Rupert , Evêque & Patron de la Ville de Salzbourg , est une espèce de copie de St. Pierre de Rome. Cette Cathédrale a cinq jeux d'Orgues. Il semble que l'harmonie devoit en même temps régner davantage entre les Catholiques & les Protestans , enfans de la même Patrie. L'exemple de Joseph II hâtera peut-être cette heureuse révolution parmi les Princes de

L'Empire. Il faut espérer qu'on ne verra plus se renouveler les scènes d'intolérance contre les Luthériens , dont la vallée de Tesseregg a été le théâtre.

Aux environs de Salzbourg , les Naturalistes & les malades vont visiter des bains médicaux au Village d'*Aign*. Ceux qui ne sont point Naturalistes , vont en pèlerinage à *Plain* , où se trouve une Image de la Vierge , qui , dit on , fait encore aujourd'hui des Miracles.

La Baviere possède aussi une partie du Haut-Palatinat : près d'Amberg , Capitale du pays , sont deux montagnes qui ne donnent pas les mêmes produits. Dans les entrailles de l'une , on exploite une Mine de Fer. On gravit le sommet de l'autre pour y implorer les Graces de Marie , Mère de Jesus. Si ces deux montagnes étoient afferméés , le Bail de la seconde monteroit bien plus haut que celui de la première.

Des Religieux paisibles végètent à *Castel* , à l'ombre des Tombeaux des Comtes de ce nom , qui , pour ne point quitter leur Château , même après leur mort ; s'avisèrent de le métamorphoser en Monastère.

La Principauté de Neubourg est encore du Domaine de la Baviere. On y trouve quelques restes de Protestans. La Ville principale tire quelques revenus d'un péage sur le Danube ; mais elle compte davantage & avec plus de justice , sur le tribut bénévole que lui apportent en foule les Pèlerins dévôts à la Ste. Vierge ; Mère de Dieu.

La petite Ville de Lavingen se glorifie d'avoir été

la patrie d'Albert, qu'on n'a point surnommé *le Grand*, (comme quelques modernes semblent le croire); mais qui s'appelloit (1) *Grosz*; bon Religieux, bon Evêque, il étoit trop volumineux pour être bon Auteur. 21 gros *in-folio* supposent plutôt une main bien exercée qu'une tête fort judicieuse. On lui attribue un *Traité de Secretis Mulierum & Natura*. Albert-le-Grand pouvoit être initié aux mystères du cœur des Femmes; mais à coup sûr, la Nature ne lui avoit pas donné le mot de ses énigmes.

La Principauté de Soultzbach, dépendante du Duché de Bavière, n'est remarquable que par une circonstance. Les Habitans sont de deux cultes, qu'ils professent dans les mêmes Eglises. Pour être de diverses Communions, les Hommes n'en sont pas moins frères, & ont un Père commun à bénir. Le matin, les oiseaux d'espèces différentes, perchés sur les mêmes rameaux, saluent, chacun dans son ramage, le retour du Soleil sur l'horizon.

S. Corbinian fut le Fondateur & le premier Evêque de Freylingen. Ce pauvre Hermite a pour successeur, des Princes de l'Empire: la fréquence de ces sortes de métamorphoses les a placées dans l'ordre des choses naturelles & ordinaires. La Ville mérite considération.

Passau, siège d'un autre Evêché, a une Cathédrale, qu'on dit la plus belle Eglise de toute l'Allemagne.

(1) *Grosz* en Allemand, veut dire *grand*.

Cette Ville jouit d'un avantage bien plus précieux ; elle se gouverne par ses propres Loix.

On connoît ce qu'est la Ville de Ratisbonne.

La Maison de Baviere est une des plus anciennes d'Allemagne. Les opinions sur son origine sont si variées , qu'on la recule quelquefois jusqu'à Didon , Reine de Carthage. Les Généalogistes bien payés , se jouent sans pudeur , des convenances historiques. D'autres , plus sages , ne remontent que jusqu'à Charlemagne.

L'Elesteur de Baviere porte dans ses armes écartelé , au premier & quatrième , lozangé au fuselé d'argent & d'azur de 21 pièces mises en bande.

L'écu est timbré de deux casques ouverts & couronnés. L'un des deux , celui de la Baviere , est surmonté d'un lion acculé d'or , couronné de gueules , accosté d'un vol & bordé de feuilles d'or ; les lambrequins sont d'argent & d'azur.

Quant au Costume , il étoit déjà remarquable il y a long-temps ; car les Historiens en font mention en ces termes : *Gens ipsa vestitu ut plurimum flavo colore amicitur , ocreis libentius quàm caligis calciatur.*

Les Boïes ou Boyens , ancêtres des Bavaois , n'avoient pour toutes armes que des boucliers faits d'écorce d'arbre , & de grands couteaux sans pointe , dont ils ne pouvoient frapper que du tranchant , & que la pesanteur rendoit mal aisée à manier.

Nos deux Figures ci-jointes expliqueront suffisamment la forme du Costume actuel des Bavaois de la classe

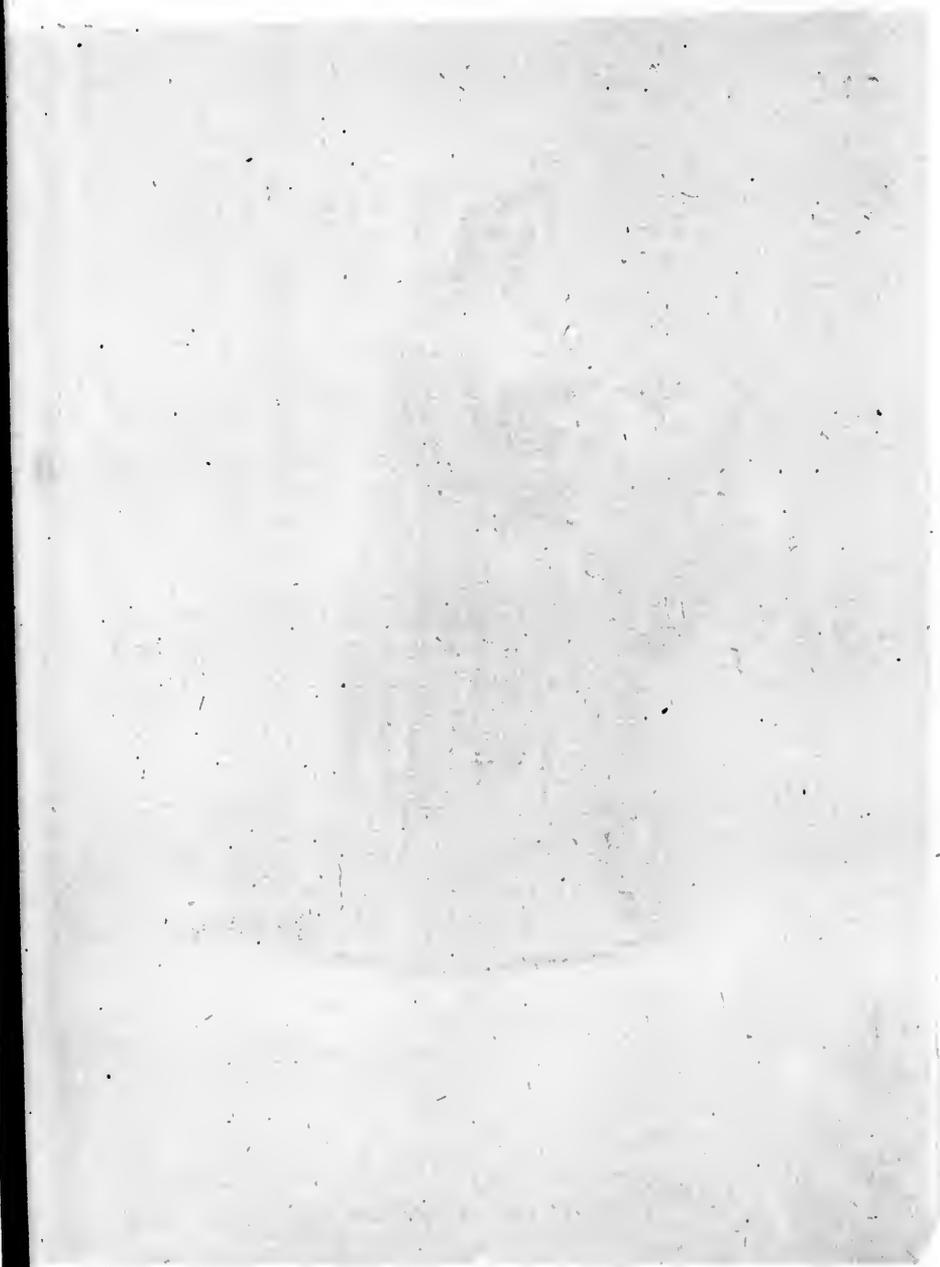
la plus nombreuse & la plus estimable de tout le Duché;
des Payfans.

Fin de la Notice Historique sur la Baviere.





Femme d'ausbourg





Faint, illegible handwritten text at the bottom of the page.





Dame d'Ausbourg





Dame d'Ardenne



[Faint, illegible text or signature]



Homme d'Ausbourg



Remains of an ancient

N O T I C E
SUR LA VILLE LIBRE
D' AUGSBOURG.

HENRI II, dit (1) *le Saint*, élu Empereur d'Allemagne l'an 1002, (qui n'étoit pas l'époque des lumières dans cette partie de l'Europe), étoit boîteux (2) de corps & d'esprit. Marié à la belle (3) Cunegonde, il ne voulut jamais être que le Frère de sa Femme. Mais il épousoit chaudement les intérêts de l'Eglise.

Il eut sur-tout à cœur, pendant son règne deux

(1) On l'appella encore l'*Amour des Hongrois*. Mais il dut ce surnom, pour le moins aussi précieux que l'autre, aux soins qu'il se donna d'ériger en Royaume le Duché de Hongrie, en faveur du Mari de la Sœur de sa Femme, qu'il prit lui-même la peine de convertir à la Foi.

(2) Lors de sa seconde expédition contre Ardouin, Marquis d'Ivrée, Henri II, pour se sauver d'une révolte, se cassa une jambe, en sautant du haut des murailles de Pavie:

(3) Cette chaste Epouse & Vierge, n'en fut pas plus à l'abri pour cela, des atteintes de la médisance ou de la calomnie. Sa fidélité conjugale eut besoin de l'épreuue du fer rouge Elle fut Sainte; car devenue Veuve, elle mourut Religieuse, dans un Couvent fondé de ses propres

NOTICE

Etablissemens bien importans (1) à ses yeux. : l'érection du Comté de Bamberg, en Evêché ; & l'élévation de l'Evêque (2) d'Augsbourg, à la dignité de Prince de l'Empire, vers l'an 1009. Ce Prélat-Souverain n'en est devenu guère plus puissant. Il n'est que le Titulaire de la Ville d'Augsbourg, dans laquelle il a un Palais qu'il ne peut pas habiter quand & tant qu'il le voudroit bien. Il est obligé de résider à Dilligen, Ville sur le Danube, & de se contenter d'être le Seigneur de quelques Bourgs. L'un des plus considérables de ces petits bailliages, est Schwabmünchen, où l'on fabrique des bas de coton.

Augsbourg, ou Augspourg, *Augusta Vindelicorum*, est nommée ainsi, parce que l'Empereur César Auguste y établit une Colonie (3) Romaine, après la réduction

deniers. Il faut lui rendre cette justice qu'elle devoit être plus à son aise & mieux à sa place dans une cellule que sur le Trône.

(1) Nous lui sommes encore redevables du *Credo* qu'on chante à la Messe.

Ce même pieux Henri fut le premier des Empereurs qui eut la modestie, lors de son couronnement à Rome, de placer dans ses mains, le globe du Monde, sans doute comme représentant le Créateur du Ciel & de la Terre; Et l'on remarquera qu'il avoit pris pour devise :

Ne quid nimis.

Rien de trop.

(2) L'Evêché d'Augsbourg étoit fondé dès le sixième siècle.

(3) Tacite l'appelle *splendidissima Colonia*.

de cette Ville , par Germanicus. Les Hongrois s'en emparèrent dans la suite ; mais ils en furent bientôt dépossédés par Othon I, (1) vers le milieu du dixième siècle. Elle est très - grande & fort magnifique. Les Comtes Fugger y ont de beaux Hôtels , & un Quartier qui porte leur nom , composé de 600 Maisons , pour y loger les pauvres Bourgeois à un prix modique. Les indigens , les orphelins & les malades de toutes Religions , y trouvent des Hôpitaux bien entretenus. Depuis long-temps Augsbourg mérite des éloges pour les soins qu'elle prend de l'humanité souffrante. Charles-Etienne , au seizième siècle , lui rendoit déjà cette justice , dans son Dictionnaire latin : *Incolis opulentissimis & diligenti pauperum curâ nobilitatur vulgò Aufpourg*. D'après cette conduite & ce témoignage , on est surpris & fâché d'apprendre que les Juifs qui demeurent à une lieue de la Ville , sont obligés de payer un florin (2) par heure , quand ils entrent.

Les Luthériens appellent leur Confession de Foi , du nom d'Augsbourg , parce qu'elle fut composée & publiée dans cette Ville. Elle en garde encore l'exercice en la même manière qu'elle l'avoit l'an 1624. La Magistrature étoit composée d'autant de Catholiques que de Protestans. Quant aux charges uniques , elles sont

(1) Cet Empereur , qu'on surnomma le Grand , avoit pris pour devise ces quatre mots :

Vita decora , vel mors. Vivre avec honneur , ou mourir.

(2) Le florin ou goulde , vaut 2 liv. 10 s. de notre monnoie.

administrées alternativement par les Catholiques & par les Protestans ; c'est-à-dire , le Catholique succède au Protestant , & *vice versa*.

Depuis l'an 1548 , l'autorité des Tribus a été anéantie dans cette Ville , par un Décret de Charles-Quint. Le Gouvernement y est entre les mains des Familles Patriciennes & Nobles. On les distingue en deux classes : les anciennes qui remplissoient les charges dès l'an 1368 , lorsque le Peuple se souleva & changea la forme du Gouvernement ; & les familles Modernes , qui n'ont eu entrée dans la Magistrature que depuis le règne de l'Empereur fuffit.

Ce Prince , assez connu , n'osa pas enlever tout de suite & tout-à-fait à la Ville d'Aug-bourg , le titre de *Libre* , & tous les Privilèges attachés à ce titre : mais en lui donnant ou en lui confirmant celui d'*Impériale* ; il avoit ses intentions. Il se flattoit de faire subir tôt ou tard , le joug à des Citoyens assez imprudens pour le nommer leur Protecteur : & ils eurent dans la suite plus d'une occa^sion de regretter l'influence immédiate du Peuple dans des Assemblées tenues au nom du Peuple , & traitant des affaires du Peuple. Une Cité peut-elle encote se dire Libre , du moment qu'un Prince puissant se réserve la voix préponderante dans les Délibérations ? L'entière indépendance des suffrages est la sauve-garde de la Liberté nationale.

Le Sénat est composé de 45 Membres , qui partagent entr'eux toute l'Administration des affaires. Il y a néanmoins un autre Sénat plus nombreux , & qui est de

260 personnes, tant Patriciennes que Plébeïennes ; mais il n'a le maniment d'aucune affaire, & il ne subsiste que pour conserver à cet Etat une forme de République.

Tous les Sénateurs & autres membres de l'Etat, portent l'épée avec l'habit noir, le colet & le manteau ; & même ils y sont obligés. Les Habitans sont diversément vêtus, mais tous très-proprement. Les Femmes, dans leur grande toilette, ornent leur chevelure avec des nattes de filasse de différentes couleurs. Mais en général, les habits sont plus riches qu'élégans. Le Costume privé a quelque chose de noble dans sa simplicité. Il y a dans Augsbourg une Fabrique d'Indiennes ou Perfiennes, qui égale tout ce qui se fait de mieux en ce genre.

Augsbourg est la Ville d'Allemagne qui approche le plus, pour la propreté, de celles de Hollande : Voici ses Armes : parti de gueules & d'argent, à une Pomme (1) de Pin de Sinope, posée en Pal, sur un piédestal de même.

L'Hôtel-de-Ville, bâti en six ans, est, dit-on, le plus beau de toute l'Allemagne : il est de belles pierres de taille, & le Portail de marbre. On y admire la Salle d'or, haute de 52 pieds, longue de 110, large

(1) Il y a quelque temps, on trouva dans une fouille de cette Ville, une Médaille de bronze d'Auguste, sur le revers de laquelle étoit représentée une Femme assise, tenant une Pomme de pin de la main droite, & une Corne d'abondance de la gauche.

de 85, pavée de marbre jaspé, & ornée de Tableaux rares. Nulle colonne ne la soutient.

On raconte que les Magistrats d'Augsbourg faisant voir un jour leur Hôtel - de - Ville au Roi Gustave-Adolphe, & lui ayant demandé ce qui lui sembloit; il leur répondit qu'il le trouvoit magnifique, mais que c'étoit dommage qu'ils n'avoient pas employé l'argent qu'il avoit couté, à fortifier leur Ville.

L'Arfénal est un bâtiment qui se soutient à côté de l'Hôtel - de - Ville. On y fabrique de fort bonnes cuirasses.

Les Fontaines publiques méritent l'accueil du Voyageur. Elles sont ornées des Statues en bronze de l'Amour, Mercure, Hercule & Cesar. Mais le Dieu du Commerce est à-peu-près le seul qui donne encore quelque éclat à la Ville d'Augsbourg.

Fin de la Notice sur la Ville libre d'Augsbourg.

c
t
-
;
ne
nt

de
es

du
de
ieu
ore



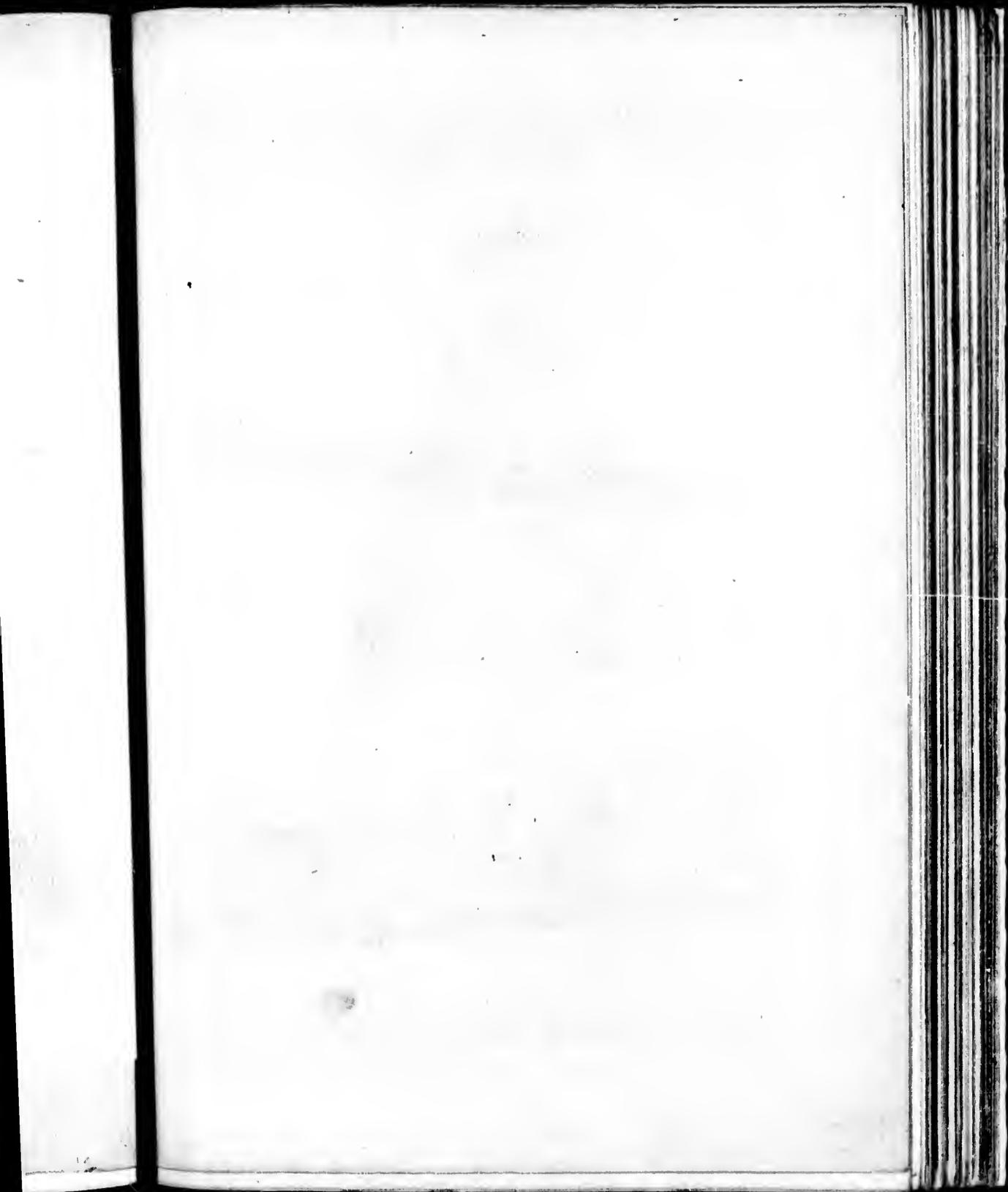
Desrais del.

Mirelle sculp.

femme de la Forêt Noire.

Micelle sculp.







Desrais del.

Micelle sculp.

Homme de la Forêt Noire.

NOTICE

sur la Sorcellerie.

La Sorcellerie est une des plus anciennes superstitions de l'humanité. Elle a été connue de tous les peuples, et elle a été pratiquée dans tous les siècles. Elle est une des plus terribles erreurs de l'esprit humain, et elle a été la cause de beaucoup de malheurs. Elle est une des plus anciennes superstitions de l'humanité. Elle a été connue de tous les peuples, et elle a été pratiquée dans tous les siècles. Elle est une des plus terribles erreurs de l'esprit humain, et elle a été la cause de beaucoup de malheurs.

Micelle sculp.



Handwritten text, possibly a signature or date, located below the sculpture.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA FORÊT NOIRE.

LA Forêt noire, connue des Anciens sous le nom de *Sylva Mariana*, est une portion considérable de la grande Forêt Hercynienne, comme semble l'attester encore aujourd'hui le Village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldsee*. Les modernes l'ont appelée Forêt noire, à cause de l'épaisseur de ses bois. On la trouve dans la Suabe, entre Furstenberg & Wirtemberg. Jadis elle s'étendoit jusqu'au Rhin: *Rhinfeld*, *Seckingen*, *Lauffenbourg* & *Valdshut*, ne se nomment les quatre Villes forestières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grand pays d'Allemagne est plein de montagnes qui s'avancent jusqu'au *Brigaw*, & qui sont couvertes de grands arbres, sur-tout de pins; les vallées seules sont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les semences, à moins qu'on n'ait soin de le brûler auparavant. Tous les sites y ont un caractère prononcé & des teintes fières & sauvages. Les chemins y sont tellement difficiles, que chaque Voiturier met une sonnette à un de ses chevaux pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun se place

convenablement pour passer sans danger. Les Couriers se servent d'un cor. Le Pâtre attache aussi une clochette au col de la vache qui mène le reste du troupeau.

S'il en faut croire les Commentaires de César, en fait d'Histoire naturelle, la Forêt noire (ainsi que l'Hercynienne), nourrissoit plusieurs bêtes sauvages inconnues aux autres pays. Il y a (dit le Conquérant des Gaules) des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande & plus droite que celle de pas un autre animal, & dont le haut se sépare en plusieurs branches; le mâle n'est point différent de la femelle. Il y a aussi une espèce d'ânes sauvages qui ressemblent aux chèvres, & qui ont la peau marquée; mais ils sont un peu plus grands & sans cornes, & n'ont aucunes jointures aux jambes; de sorte qu'ils ne se couchent point pour se reposer. S'ils tombent, ils ne se relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piste, on scie les arbres voisins, ou on les déchauffe; si bien que venant à s'appuyer contre pour se reposer, ils tombent à la renverse & sont facilement pris. Il y a aussi des taureaux sauvages qui sont un peu moindres que les éléphants; mais semblables du reste aux autres, & d'une force & d'une vitesse extraordinaires; peu d'hommes & d'animaux peuvent échapper leur rencontre. On leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiser, quelques petits qu'on les prenne. La jeunesse s'endurcit à la chasse des ces bêtes, & garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles sont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour la

la figure, & sont recherchées avec grand soin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

On ne rencontre plus dans la Forêt noire de ces animaux métis cités dans ce passage. Plus éclaircie & mieux cultivée que du temps de Jules-César (1), elle ne nourrit plus probablement de ces bêtes fauves, moitié cerfs & moitié bœufs, moitié chèvres & moitié ânes, dont les jambes n'ont point de jointures. Les habitans actuels, beaucoup moins aguerris que leurs ancêtres, ne s'adonnent plus à la chasse. Bergers ou Laboureurs, le gouvernement féodal & l'ascendant du Clergé les tiennent dans une contrainte habituelle & dans une pauvreté à laquelle ils paroissent accoutumés, Ce n'est que dans les Villes & aux environs qu'on trouve des maisons à deux étages. Le rez-de chaussée

(1) Un Journaliste estimable a reproché au Rédacteur du texte des Costumes civils de ne s'être pas toujours attaché aux Relations de Voyages les mieux constatées : comme si on ne devoit pas s'attendre aux usages les plus bizarres de la part des hommes! Le vrai (a dit quelqu'un) n'est pas toujours vraisemblable. Il faut appliquer cette maxime aux Journaux des Voyageurs célèbres. Un Rédacteur a rempli sa tâche, quand il s'est appuyé sur des témoignages imposans, tels que ceux de Pline, &c. Il ne faut point suspecter la véracité de Jules-César & de Tacite, & de ceux qui parlent d'après eux, parce que le François d'aujourd'hui n'a presque plus rien de commun avec les Francs leurs contemporains.

des fermes est abandonné aux vaches. Le ménage, proprement dit, est au-dessus. Le second étage est réservé pour les grands jours. Dans les Auberges, c'est l'appartement d'honneur, pour les Voyageurs distingués.

La Forêt noire renferme plusieurs Villes qui méritent d'être citées. Villengen, par exemple, est très-jolie, quoique peu considérable. Dans la grande rue, on voit placée sur une fontaine, la statue de Charles-Quint, dont rien ne pourra laver la mémoire; Charles-Quint, le premier des hommes en fait de politique, le dernier quant à la probité; Prince qu'on auroit dû condamner de bonne-hure au genre de vie dont il fit choix sur la fin de ses jours; car enfin, il vaut encore mieux, sans doute, troubler la paix d'un Couvent que celle du monde entier.

Fleschens, Ville d'Empire, & située dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un Village, si elle n'étoit pas fermée de murailles; mais ces murs sont dignes de la garnison; à gauche & à droite de la principale porte, on voit deux files de soldats peints sur du carton.

Près de *Donesching*, autre petite Ville non fermée, le Prince de Furstemberg possède dans la cour de son château, dans un réservoir haut de trois pieds, la source de ce grand fleuve, dont les Rois de Perse plaçoient avec orgueil un échantillon des eaux parmi leurs trésors de Gaza: le Danube, qui porte un double tribut à la mer noire, peut à peine fournir, à sa naissance, un

mince jet pour arroser les parterres du Prince Allemand.

La Forêt noire procure à Schaffhouse une partie des soldats que les Recruteurs étrangers y enrôlent; elle fait encore mieux, elle envoie du bled au même Canton. C'est d'ici que les Suisses catholiques, après la bataille de Copet, firent venir les légions de Prêtres qui repeuplèrent leurs Eglises.

Le costume de la noblesse & de la bourgeoisie des différentes Villes éparfes dans le pays qu'on désigne sous le nom de Forêt noire, est à-peu-près le même que dans toute l'Allemagne. La couleur de cérémonie est le noir.

Quant aux basses classes des habitans, & particulièrement des gens de la campagne, leur habillement mérite d'être décrit. Les deux sexes portent un chapeau à quatre cornes, le plus souvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme est un gillet blanc pour l'ordinaire, & par-dessus une veste ample, à grands pans; les culottes très-larges sont de la même matière; c'est un gros drap, espèce de bure, de la couleur du vestiaire des Capucins. Les payfans ne font usage de boucles, ni à leurs jarretières, ni à leurs souliers. Hommes & femmes rabattent par-dessus le coup de pied de leurs chaussures une plaque découpée ou dentelée d'étoffe rouge. Sous la veste pend une espèce de tablier plissé & garni par le bas.

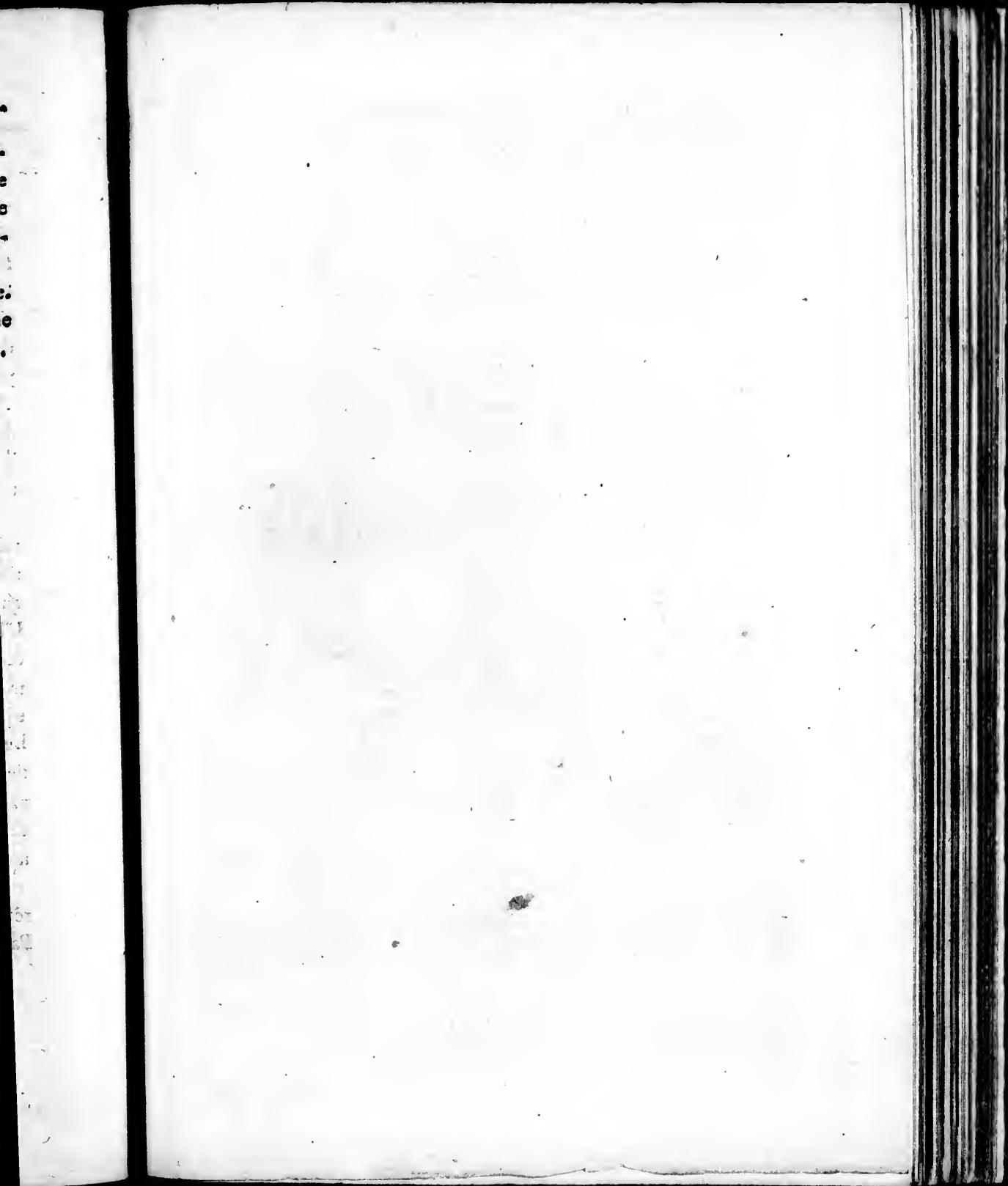
Les payfannes se couvrent la poitrine d'une pièce rouge couverte de plusieurs larges rubans qui se croisent. Par-dessus une petite camisole, ou bien un juste dont les

6 NOTICE HISTORIQUE SUR LA FORÊT NOIRE.

manches descendent jusqu'au poignet. Un jupon de dessous de la couleur de la pièce d'estomac; un autre jupon de la couleur du juste. Un tablier blanc, & par-dessus une ceinture en forme de petite chaîne.

Les vieillards se font un honneur de porter leur barbe. Ils se couvrent la tête d'un chapeau noir, dont la forme est très-haute & dont les rebords sont ronds & courts.

Fin de la Notice historique sur la Forêt noire.





Peysanne du Marquisat de Bade.



Jouy, on ne du marquisat de Brode

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE MARQUISAT DE BADEN.

CETTE parcelle du Cercle de Souabe , le long du Rhin , a pour Souverain une ancienne Maison d'origine Helvetique , & qui touche au berceau de la Famille Impériale. En effet, les premiers ancêtres des Maggraves de Baden ou Bade , étoient les Comtes d'Altembourg , les Ducs de Zeringen , & les Comtes de Habsburgou Habsbourg , devenus par la suite Archiducs d'Autriche. Herman , Fils de Berthold , Duc de Zering , nomma son Fils premier Marquis de Bade , au commencement du douzième siècle. Cette noble tige donna à l'Allemagne des Princes recommandables. La Ville de Rotembourg (1) , sur le Necker , eut pour Fondateur Albert , Marggrave de Bade en 1280. Rodolphe IX , surnommé le Grand , régnoit en 1353 (2) ; il avoit , dit-on ,

(1) Il existe en Allemagne plusieurs Villes de ce nom. Celle dont on entend parler ici , est dans la Souabe , & appartient à la Maison d'Autriche. Elle a un Château , & ce qui est plus utile , une source d'Eaux minérales.

(2) Epoque du grand Schisme d'Occident & de l'invention de la Poudre à canon ; deux fléaux qui , joints à la peste , ravagèrent l'Europe , & l'épuisèrent d'Hommes.

12 pieds de haut. Et les Chroniqueurs nous apprennent à ce sujet, que les Princes de cette Famille ont presque tous reçu de la Nature la taille la plus avantageuse. Celui-ci mourut en 1372, Favori de Charles IV, dont le règne fait époque en Allemagne par la Bulle d'Or qui lui rendit la paix. C'est cet Empereur, qui se modelant sur la politique (1) Romaine, se permit le népotisme sur le Trône. Il mourut à Prague en 1378.

La Maison de Baden, divisée en deux branches, convint par un accord passé en 1490, que celle des deux qui survivroit à l'autre, en hériteroit par cela même. Ce Traité, confirmé par l'Empereur Maximilien (2), eut son plein & entier effet en 1503, dans la personne de Christophe. Philibert, tué à la Bataille de Moncontour en 1569, laissa un Fils unique, Philippe : lequel ayant eu pour Tuteur, les Princes de Bavière, rétablit la Religion Chrétienne dans le Marquisat de Bade : en sorte que le culte Romain y subsiste encore depuis cette époque.

En 1670, Louis-Guillaume, né à Paris en 1655, succéda à Ferdinand-Maximilien dans la petite Souve-

(1) Charles IV, fit un Voyage à Rome; mais loin d'y étaler toute la Majesté Impériale, il ne s'y montra jaloux que de servir le Pape à l'Autel.

(2) Prince ambitieux qui, pour faire entrer l'Italie au nombre des vastes possessions de la Maison d'Autriche, s'imagina pouvoir devenir Coadjuteur du Pape, & même Souverain Pontife. Il aimoit l'argent presque autant qu'il haïssoit la France.

raineté de Baden. Capitaine des Gardes de l'Empereur, il se distingua en Hongrie dans la guerre contre les Turcs.

La branche des aînés, c'est-à-dire, des Marquis de Baden-Dourlach, eut pour Chef, Ernest, & produisit en 1573, George-Frédéric, qui fut disgracié de l'Empereur Ferdinand II (1), pour avoir perdu la Bataille de Wimpffen (2). Dans les cours le malheur est un crime, & on le punit en conséquence. Ce Prince infortuné avoit eu 15 enfans d'un premier mariage. Il professoit, ainsi que font encore les habitans de ce Marquisat, la Religion Luthérienne.

La Maison de Bade-Baden porte pour Armes parti de deux Traits & Coupe de même, avec différentes pièces d'Armes, selon les quartiers. Tout l'Ecu est surmonté & accosté de dix Casques ouverts, &c.

Le Marquisat de Baden n'est pas un pays d'Etat, comme le sont quelques autres Provinces d'Allemagne, Il est soumis à la domination de ses Princes-Régens, qui peuvent mettre des impositions sur leurs peuples pour les dépenses publiques & autres, soit d'Etat, soit de Famille, sans en demander le consentement aux

(1) On connoît ce Prince, qui n'étoit que politique, & qui se montra si petit devant Gustave. Il alluma la guerre dans toutes les parties de l'Allemagne, sans oser jamais sortir de son Palais.

(2) Ville Impériale d'Allemagne, dans la Suabe: détruite par les Huns, rétablie au treizième siècle, le Duc d'Enghien la prit en 1645. Elle est Luthérienne, mais bien peuplée.

Etats ; régime politique qui n'entraîne aucun inconvénient sous des Princes sages , tels que la plupart de ceux de cette Maison.

Le Marggrave de Baden jouit de trois suffrages à la Diète. Sa Famille , ses Officiers & ses sujets ne sont soumis qu'au Tribunal Aulique de l'Empire. Il a un Conseil d'Etat & un Aulique avec chacun , la Chancellerie , un Conseil Ecclesiastique , une Chambre des Finances , & une Chambre Matrimoniale. Le Souverain tolère tous les cultes , même les Juifs : aussi l'Agriculture & le Commerce y sont florissans , & y entretiennent l'aisance. Le Marggrave Charles y institua , en 1714 , l'Ordre de la Fidélité , qui consiste en une Croix à huit pointes , les coins chargés de deux C entrelassés , portant d'un côté un champ de fleurs , bordé de rochers ; & au revers , l'Ecu de Bade. Tous les Princes de cette Maison en sont Chevaliers-nés , & portent le Cordon au col.

Le pays de Bade , qui jadis faisoit partie de l'Austrasie , est beau , fertile en fruits , & abondant en bois. Il se divise en haut & bas Marquisat.

Corlsrouhe est une petite Ville moderne , située au milieu d'une forêt. Elle ne date que de 1715. On y compte

(1) En 1732 , Christian VI , Roi de Dannemarck , institua aussi un Ordre de la Fidélité , à l'occasion de son Mariage.

Un Ordre pareil en France n'y seroit pas déplacé. On y décerne un Prix à la Fille la plus vertueuse , au Jeune Homme le plus laborieux : pourquoi ne point réserver une Couronne civique aux Epoux les plus fidèles ? La Fidélité conjugale est la base des Mœurs.

SUR LE MARQUISAT DE BADEN. 5

à peine 400 maisons , & elle a déjà un Collège , deux Eglises, deux Prêches, une Synagogue, un Château, un Jardin Botanique, une Orangerie, une Faïanderie, une Ménagerie. Il y avoit autrefois un Couvent de Bénédictins. Quelques Villages des environs sont occupés par des François.

Dourlac, chef-lieu d'un autre grand Bailliage de ce nom, est une petite Ville où l'on bat Monnoie dans le Château. Il y a quelques Manufactures & une Ecole Latine.

Pforzheim est la Ville la plus considérable de tout le Marquisat de Baden : on y fait beaucoup de Commerce. Il y a une Maison de force où l'on prend les Orphelins, les Malades & les Foux. Les Marggraves y ont leur sepulture; autre sorte de Maison de correction, où les mauvais Souverains voient le terme de leurs folies.

Rastadt est encore une petite Ville de fraîche date, fondée par le Prince Louis de Bade. On y trouve plusieurs Tribunaux, un Couvent de Cordeliers & une Maison des Filles de la Congrégation de Notre-Dame. Le Château de la Favorite n'est pas le moindre ornement de ce Bailliage. Mais ce lieu tire son principal lustre de la Paix qu'on y traita en 1714, entre l'Empereur & le Roi de France.

Bade (1), Ville dont le Château a donné son nom

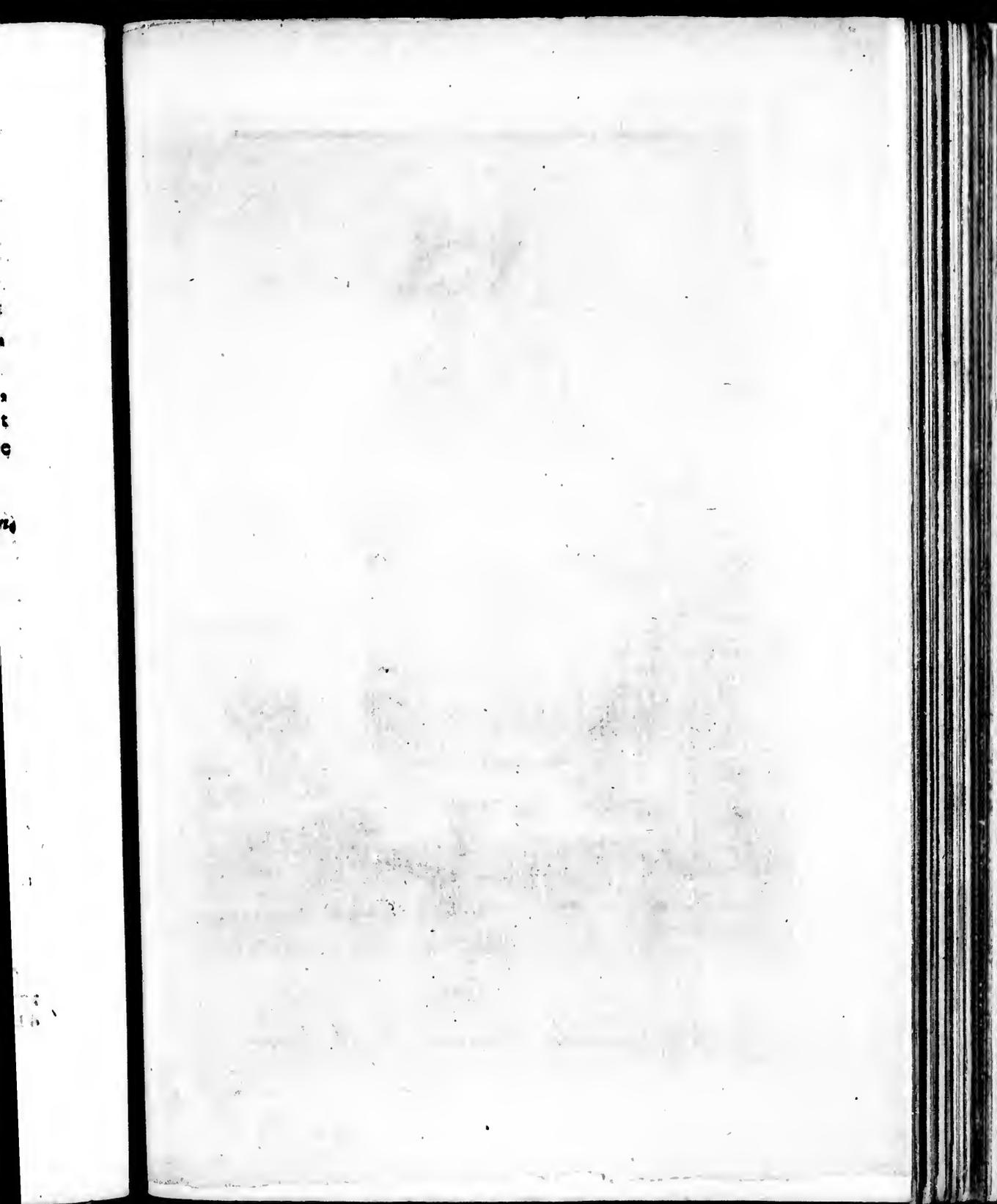
(1) Plusieurs Villes, tant en Allemagne qu'en Suisse, portent ce nom, & doivent cette similitude à des sources d'Eaux chaudes; le mot Allemand, Baden, signifie Bain.

G NOTICE HISTORIQUE

au Marggraviat , est sur une hauteur & environné de vignobles. Mais ce qui la rend célèbre depuis long-temps, ce sont les 12 sources d'Eau chaude qui coulent dans les rues par des espèces de canaux, Peu de bains sont plus salutaires, Le Bailliage compte deux Couvens, un de Capucins & un de Religieux de Citeaux,

Le Costume des Femmes, sur-tout des villageoises, a quelque chose d'agréable & de distingué. Elles portent des chapeaux tout-à-fait pittoresques. Voyez-en tout le détail dans la Figure ci-jointe,

Fin de la Notice Historique sur le Marquisat de Baden

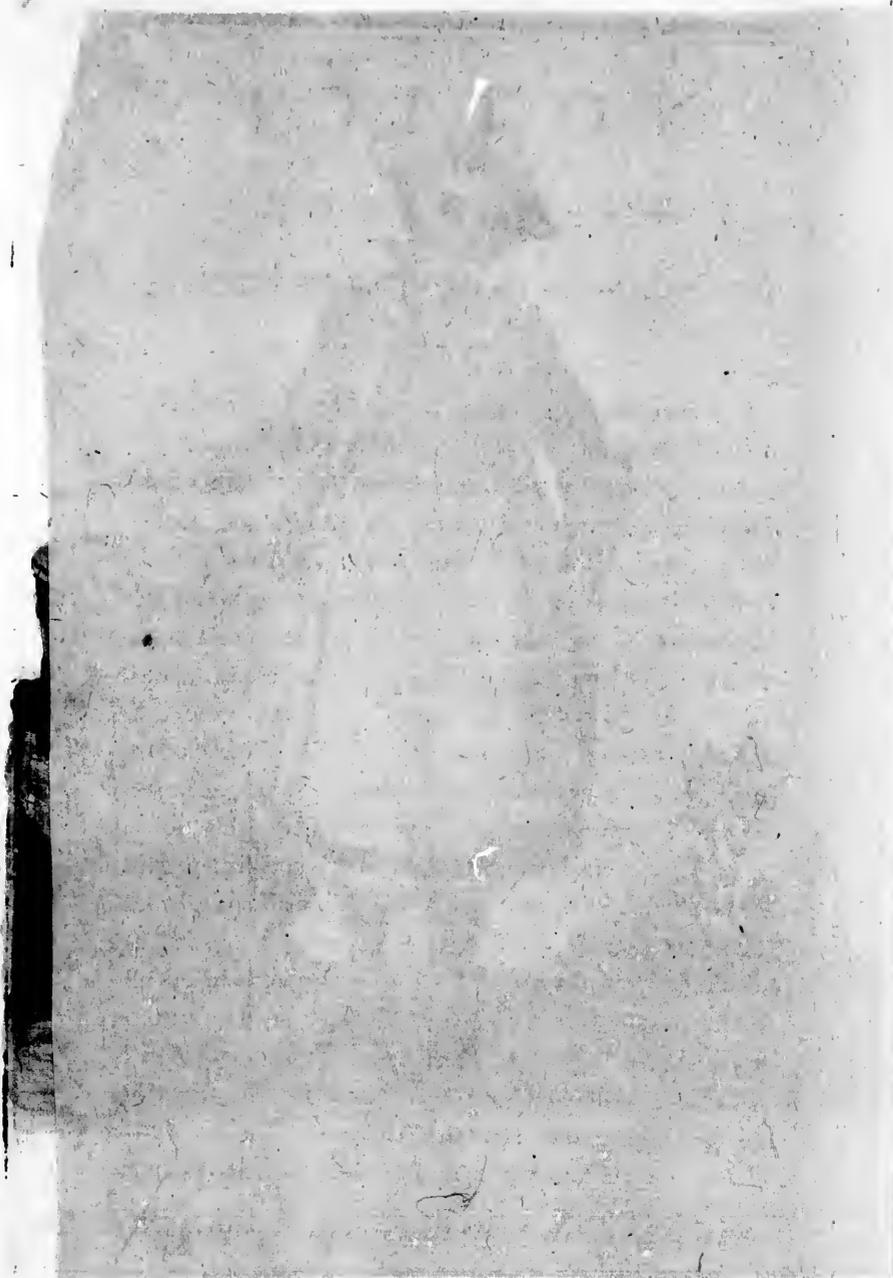




Payzanne des environs de Soleure.

0310
 10/10/10
 The following is a list of the
 names of the persons who
 were present at the meeting
 held on the 10th day of
 October 1910 at the
 residence of Mr. J. H. [Name]
 at [Address]. The names
 are as follows: [List of names]
 [Additional text, very faint and illegible]





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE CANTON ET LA VILLE DE SOLEURE.

TREIZE lieues de long, 4 à 9 de large, peuplées de 50 mille Habitans au plus, constituent le Canton de Soleure, limité par ceux de Berne & de Basle. Son Domaine comprend une partie du Mont-Jura. Deux Villes, quatre Bourgs & plusieurs Villages forment l'ensemble de toutes ses richesses politiques. Mais le sol est d'une fertilité extrême : & ce n'est pas ici que la terre manque aux Hommes ; ce sont plutôt les Hommes qui manquent à la terre. Le Service Militaire enlève à l'Agriculture les sujets dont elle a besoin. Une Nation qui ne se croit née que pour la Guerre, dédaigne la vie agricole. Trafiquer de son sang lui paroît plus noble que vendre ses denrées. De paisibles Républicains descendent de leurs montagnes, désertent leurs plaines fécondes pour se mêler dans les querelles des Rois, & s'offrent à qui les paye. Tout cela, ce semble, n'est guère dans la Nature. Encore, si l'Helvétien ne laissoit sortir de son pays que l'excédent de sa population !
 Mais l'amour de la gloire & du gain fait calculer autrement ; & tout, jusqu'aux Traités d'Alliance, a été mis à prix. Ensorte que l'un des Peuples

qui pourroient faire le plus d'honneur à l'espèce humaine, semble n'exister que pour fournir des Soldats aux Souverains en état de les stipendier.

Le territoire de Soleure faisoit jadis partie du pays des *Saliens*, petite Peuplade issue des Francs, espèce de milice indépendante, dans le genre des Cosaques actuels. Toujours en guerre contre les Romains, elle vint à bout de les chasser de la Gaule; & à leur joug, substitua la Loi *Salique*, dont encore aujourd'hui on parle abusivement. Le nom de *Soleure*, *Salodurum*, n'est pas la seule trace de ces Saliens; on prétend les retrouver aussi dans le nom de *Salsach*, que portoit naguères un Village voisin de Soleure. Une vieille Inscription latine, trouvée dans cette Ville, est encore plus décisive. Elle est conçue à-peu-près en ces termes: :

Dea (1) Eponæ maximæ,

Opilius restio

Miles

Leg. XXII. Antoniana

Primigeniæ, Piæ, Felicis,

Immunis Custos

Curat Salens.

Vico Salodorens.

&c.

Les petits États se consolent du temps présent par le souvenir du temps passé, & vantent beaucoup ce qu'ils

(1) Epone ou Hippone, Divinité des Chevaux & des Palfreniers.

ont été , pour se dédommager du peu qu'ils font : cet orgueil national , presqu'universel , est bien excusable. Laissons donc Soleure se dire la Sœur du Trêve & de Damas , Villes bâties , selon de vieilles chroniques , par les premiers enfans de Noë , ou tout au moins , quant & quant Babylone. On a beau jeu de reculer ainsi son origine jusqu'à une époque dont il n'existe aucun monument ; car , si l'on n'a pas de preuves pour justifier cette assertion , on n'en a pas davantage pour la contredire.

D'autres Antiquaires Etymologistes ont prétendu que Soleure s'est jadis appelée *Soloturn* , la Tour du Soleil ; & pour garant , montraient une Tour antique , placée au centre de la Ville.

Sans remonter au Déluge , & sans l'intervention du Soleil , nous accorderons à cette Cité une existence assez vetuste encore pour s'en glorifier. On peut croire avec assez de vraisemblance , que Soleure fut l'une des douze Villes brûlées par les Suisses eux-mêmes , lors de leur départ pour la Gaule , au temps de Jules-César. Dans la suite , devenue Colonie Romaine , elle fut désignée sous le nom de *Castrum Solodurense*. Sur le déclin de l'Empire , elle fut détruite à plusieurs reprises par les Allemands , les Huns & les Francons. Par ceux-ci , dit une chronique , elle fut rebâtie. » Du temps des » Empereurs d'Allemagne , Soleure a toujours été au » nombre des Villes impériales. Les Ducs de » Suabe estoient Prévosts ou Gouverneurs de ceste » Ville Ceux de Soleure firent anciennement » une Alliance avec les Bernois ; je ne say pas bonne-

ment en quelle année ; mais depuis ce temps-là , les
 deux Villes se portèrent bonne & loyale amitié , &
 presqu'en toutes les Guerres qu'eurent les Bernois , ceux
 de Soleure les ont secourus avec heureux succès.....
 Depuis , parmi les haines & envies de la Maison
 d'Autriche contre les Suisses , ceux de Soleure , après
 les Guerres de Bourgogne furent reçus , après les
 Frybourgeois au nombre des Cantons «.

Cette Ville dut un de ses établissemens à la Reine
 Berthe , qui y fonda l'Eglise de S. Urse , environ l'an
 937. Le Collège des Chanoines est redevable de ses
 accroissemens à Vertrade , femme de Pepin.

Le Gouvernement de Soleure est une aristocratie ,
 modelée sur celle de Fribourg ; & elle a pour culte le
 Catholicisme. L'Ambassadeur de France y réside. Plus-
 sieurs Rois & Empereurs y ont jadis séjourné. On y a
 tenu plusieurs fois des Etats ; & plus d'un Traité sont
 datés de cette Ville.

Voici un échantillon de son Histoire , extrait de ses
 Annales , écrites en toute franchise.

« Sur les desbats esmeus entre Louis de Bavière , &
 Frédéric d'Autriche , qui seroit Empereur , ceux de
 Soleure suivirent le parti de Louys , à cause de quoy
 le Pape les excommunia : puis ils furent assiégés par
 le Duc d'Autriche. Mais ceux de Berne leur envoye-
 rent 400 Hommes pour Garnison. Outre plus , ils
 eurent guerre contre le Comte (1) de Kibourg , qui

(1) Ce Comté , après diverses révolutions , fut acheté

» gagna une Bataille sur eux , par la trahison d'un de
 » leurs citoyens. Finalement en l'an 1351 , ils firent
 » Alliance perpétuelle avec les Bernois , & demeurèrent ,
 » toujours bons amis des autres Cantons. Tellement
 » qu'après la guerre d'Auftriche , en laquelle Léopol fut
 » tué , ils firent Paix & Alliance avec la Maison d'Auf-
 » triche , à mesme condition que les autres Cantons ,
 » avec lesquels ils sont joints en Lettres & Contrats de
 » l'Alliance , & d'un commun avis établirent & jugerent
 » ensemble les Ordonnances Militaires. Dans la Guerre
 » contre le Duc de Bourgogne , ils remporterent tesmoi-
 » gnage de vaillance & prouesse , au jugement de tous.

En 1632 , il survint une petite rixe entre Soleure & Berne , qui pensa devenir serieuse. Les onze Cantons assemblés en Diette , & l'intervention du Duc de Rohan , Ambassadeur de France , remirent le calme ; & la mort de quelques coupables termina ce différend en 1633.

Une des principales propriétés du Canton de Soleure , c'est la Baronnie de Falkenstein , dont il fit l'acquisition au commencement du quinziesme siècle. Elle est située entre deux sommets du Mont-Jura. Ce fut dans le Château de Falkenstein , que les Habitans de Basse , en 1370 , prirent Jean (1) , Comte de Thyerstein & le

par le Canton de Zurich. C'est aujourd'hui le Bailliage le plus étendu de la Suisse. Ce pays abonde sur-tout en cerises qui sert de base au Keyserwasser , liqueur forte , dont on fait trop d'usage.

(1) Ce Comté n'est plus aujourd'hui qu'un Bailliage , que le Canton de Soleure possède en toute propriété , depuis 1519.

Comte (1) de Nidow. Thomas de Falkenstein vendit à Soleure, en 1458, la Seigneurie de Yosghen, qui est aujourd'hui un Bailliage composé de 7 Paroisses.

Il faut distinguer la Baronnie de Falkenstein, d'un Comté de ce nom, situé entre la Lorraine & l'Alsace, & devenu Fief de l'Empire, par la réserve qui en a été faite dans le Traité de cession de la Lorraine, en 1735. L'Empereur Joseph II, lors de son Voyage à Paris, en 1777, n'y prit que le titre modeste de Comte de Falkenstein.

Le Costume des Habitans du Canton de Soleure n'est pas élégant; ce n'est pas là qu'on s'habille pour se parer. Les Femmes portent les jupons très courts, &c. Voyez la Figure.

(1) Démembrement du Comté de Neuchâtel que Soleure & Berne enlevèrent aux Ducs d'Autriche en 1388.

Fin de la Notice historique sur le Canton & la Ville de Soleure.





Desrais del.

Mivelle sculp.

Femme de l'Argou.

[Faint, illegible text at the top of the page, possibly a title or header.]

NOTICE

[Faint, illegible text below the title, possibly a subtitle or introductory paragraph.]

[Faint, illegible text, possibly a list or a paragraph.]

[Faint, illegible text, possibly a list or a paragraph.]

[Faint, illegible text, possibly a list or a paragraph.]

[Faint, illegible text, possibly a list or a paragraph.]



ivelle sculp.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ARGOW.

CE Pays, baigné par l'une des rivières les plus considérables de la Suisse, étoit jadis le patrimoine des Comtes de Hasbourg. Le Canton de Berne l'enleva à la Maison d'Autriche. On le divise en haut & bas; & c'est la petite Ville de Aarbourg qui leur sert de limite. On y rencontre presque à chaque pas de vieux châteaux, dont quelques-uns sont encore fortifiés. Les Bourgs & les Villages y sont aussi en assez grand nombre. Mais le paysan n'y est pas riche. Les subsides & les corvées dissipent le bien-être que pourroient lui procurer son travail & le sol qu'il cultive. La population abonde, mais il n'y a pas assez de commerce; & les Manufactures bien montées y sont rares. Des restes de murailles, d'aqueducs & de grands chemins y attesteroient le séjour des Romains, quand bien même on ne trouveroit pas quantité de médailles à leur empreinte.

Dans le haut Argow, on distingue Burgdorf, jadis fief de l'Empire, petite Ville qui jouit maintenant du droit précieux de se gouverner elle-même. Son territoire renferme une vingtaine de Villages qui relèvent

d'elle. Un château élevé sur un roc sert de siège au Prédial & de demeure à l'Avoyer qu'y envoie Berne. Il y a une douane & deux hôpitaux. Les habitans de ce district font à leur aise, ils font valoir de bonnes fermes & exploitent de grandes forêts. Dans les premiers temps, ce n'étoit qu'un Bourg que Berthold fit ceindre de murailles; comme nous l'apprend une Inscription latine placée sur la porte qui mène au Marché vieux.

*Berchtoldus
Duc Zeringæ,
Qui vicit Burgurdiones,
Fecit hanc portam.*

Berchtold
Duc de Zœringuen,
Qui battit les Bourguignons;
Construisit cette porte.

Les Comtes de Kyburg (1), devenus Seigneurs de Burgdorf, vendirent ce Bailliage aux Bernois, l'an 1385, & au prix de quarante mille écus. Le Couvent des Minimes qu'y avoit fondé Eberhard, Comte de

(1) C'étoient des Seigneurs puissans, dont la race éteinte laissa passer le domaine aux Ducs d'Autriche, puis au Canton de Zurich.

Habsburg, en 1284, fut sagement converti en maison d'institution pour la jeunesse.

Aarberg, qui veut dire montagne de l'Aar, est une autre petite Ville bâtie dès l'an 1220, à quelques lieues au-dessous de Berne. A ses deux extrémités sont deux ponts de bois couverts. Elle fut deux fois totalement brûlée, en 1419 & 1477. C'étoit autrefois un Comté qui fut vendu au Canton de Berne, l'an 1351; l'an 1397, il la fit gouverner par un Bailli. Les descendans de ces anciens maîtres se sont retirés en Autriche, où ils ont bâti un château portant le même nom que cette petite Cité. Ce Bailliage, qui compte sept Paroisses, est sur un endroit de passage très-fréquenté.

Entre Aarberg & Solure, est Buren, petite Ville; bien ancienne si c'est la *Petinesca*, ou *Pyrenesca*, dont il est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Il y a eu des Comtes de Montburen. Les Bernois en sont propriétaires depuis l'an 1387. Elle a un site heureux. Mais l'Aar lui fait payer cher son voisinage, par ses fréquentes inondations. Le sol offre de bons pâturages aux chevaux, dont on fait des élèves.

Le Bailliage de Wangen est considérable; il comprend huit Paroisses, le château Inderberg, & plusieurs forts Villages, dont les principaux sont *Herzogenbuchsi*, qui fut presque brûlé en 1653, veille de la Pentecôte, lors de la guerre des paysans: & Langenthal, où se tiennent trois foires très-suívies; les principaux objets du

commerce qui s'y fait, consistent en pièces de toile, & en fromages.

Dans le bas Argow, on trouve Zoffingen, bâtie par les Vandales & les Teutons, s'il faut en croire les chroniques de Vaud. Guilliman nous assure que du temps du Roi Charles-le-Gros, c'étoit une Ville jouissant du droit de battre monnoie, tandis que Zurich n'étoit alors qu'un Bourg. On croit aussi qu'elle appartient aux Comtes de Spitzemberg, dont elle porte encore aujourd'hui les armes. Les Comtes de Froburg y avoient fondé un Collège de Chanoines; mais les Bernois en appliquèrent les revenus au soulagement des pauvres, & à l'entretien des Ministres : cette réforme en vaut bien une autre. Zoffingen a des Tribunaux, une bibliothèque & une école, qui devoient rendre les Tribunaux inutiles.

Bruck ou Brugg, est une autre petite Ville sur l'Aar; Guilliman croit qu'elle étoit jadis un des fauxbourgs de l'ancienne *Vindonisse* (1), à laquelle il étoit joint par

(1) Originellement ce lieu s'appelloit *Vindonisse*. Tacite & Antonin en parlent. Se trouvant malheureusement sur le passage d'Attila, tout y fut détruit. Dans la suite il fut érigé en Comté, qu'on appella *Altembourg*. Le château, dont on voit encore des restes, fut bâti vers l'an 1070 par un Duc nommé Rapoton. On y a trouvé une statue de Mercure & quelques inscriptions latines.

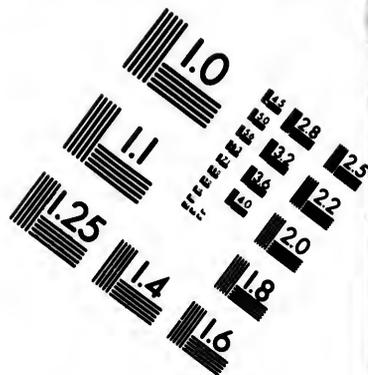
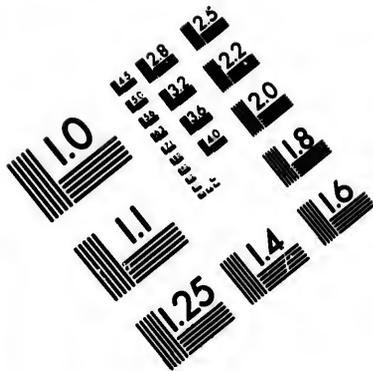
un pont que les Allemands appellent Bruck. Il y a un Collège pour l'instruction de la jeunesse; on y donne un Prix au Vainqueur à la course : usage qu'on devroit bien introduire dans toutes les maisons d'éducation où se distribuent tant de couronnes pour des jeux de mots qui ne sont profitables ni à l'esprit ni au corps.

Lentzbourg, riche de vingt Paroisses, est un des plus grands Bailliages possédés dans l'Argow par les Bernois. Ils s'en emparèrent vers l'an 1415, lors du Concile de Constance. Quelques années après, ils l'achetèrent entièrement : la Ville qui donna son nom à tout ce district eut pour Fondateurs les Vandales, dit le chroniqueur de Vaud. Elle fut consumée par le feu l'an 1490; mais rebâtie aussi-tôt après. Le château posé sur un rocher à un puits profond de trente-six toises.

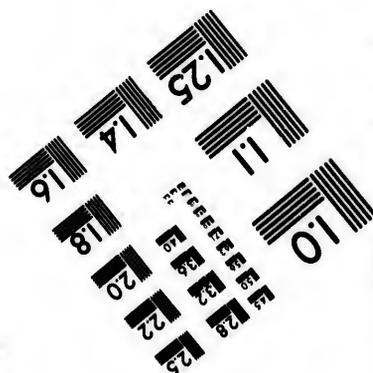
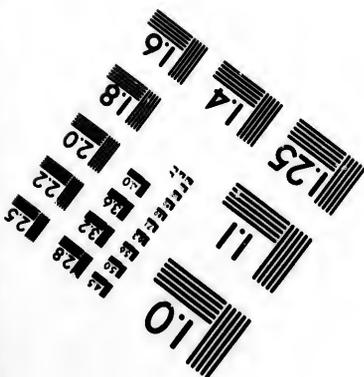
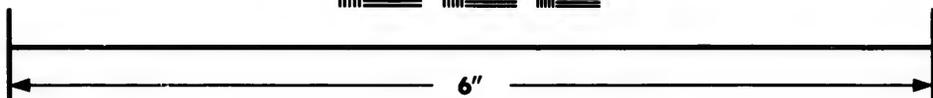
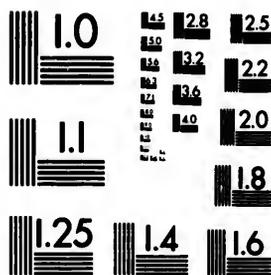
Arau ou Aarow s'appelloit autrefois, dit-on, Rore, & servit à tenir les Etats de tout l'ancien Comté de Vindonisse, après la destruction de cette Ville. Les Comtes de Hasbourg & les Ducs d'Autriche y séjournoient volontiers. Les Citoyens d'Arau rasèrent le château de leurs anciens maîtres, en comblèrent les fossés, & y bâtirent une maison de Ville. Il y a près de deux mille habitans industrieux, & par conséquent aisés. Berne leur a conservés les privilèges dont ils jouissoient avant la révolution.

Toutes ces Villes dites franchises, relèvent de Berne & sont libres, si on peut l'être (dit un Historien géo-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
E 28
E 32
E 22
E 20
E 18
E 16

10
E 28
E 32
E 22
E 20
E 18
E 16

2 NOTICE HISTORIQUE SUR L'ARGOW.

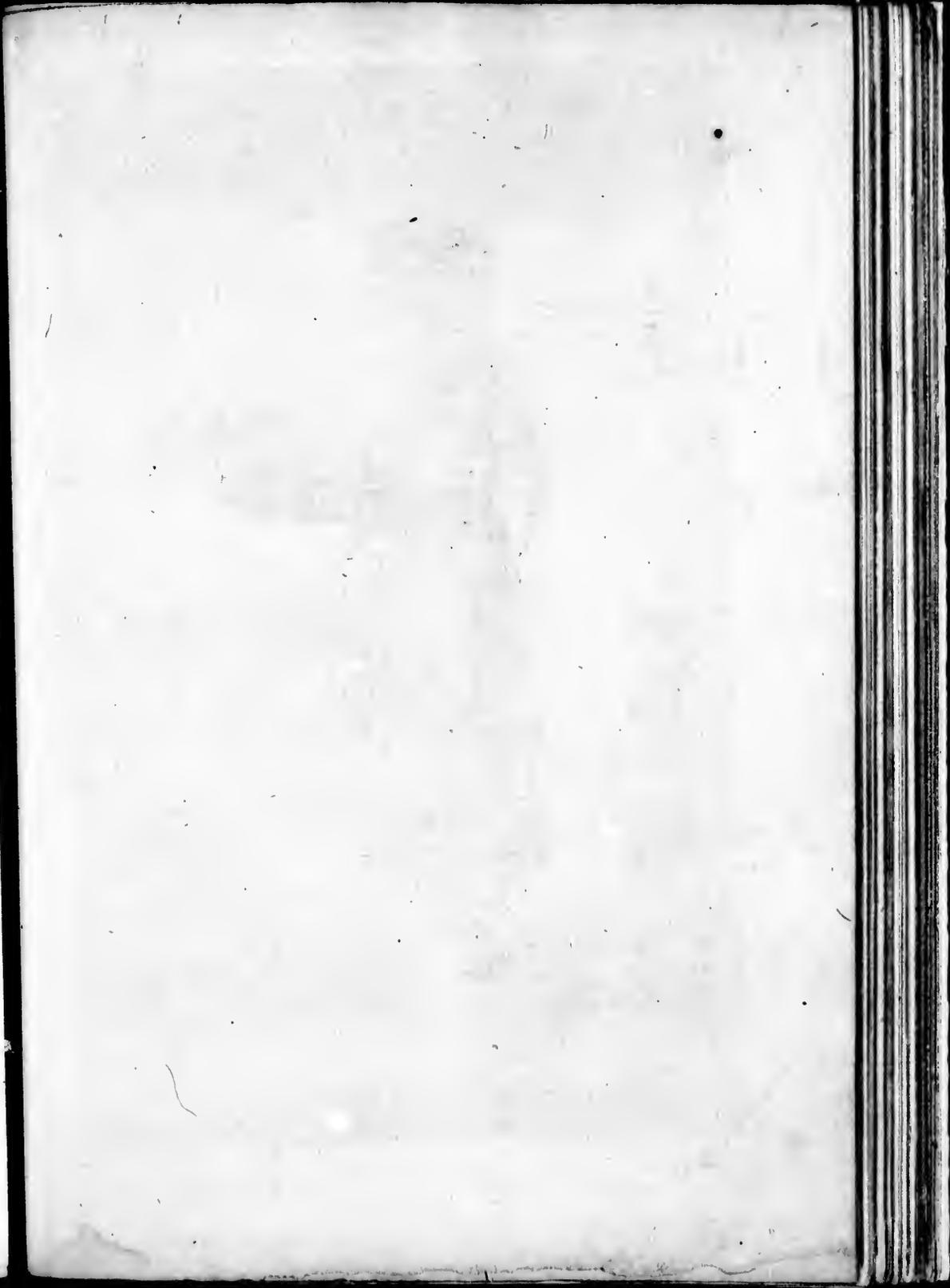
graphie moderne) quand on a un Souverain, quelque léger qu'y soit le poids de son pouvoir.

Les habitans de l'Argow se costument absolument comme leurs Patrons de Berne. Il y a quelques variations dans l'habit de femme, comme on peut le voir dans la figure ci-jointe.

Fin de la Notice historique sur l'Argow.

e.
t
f

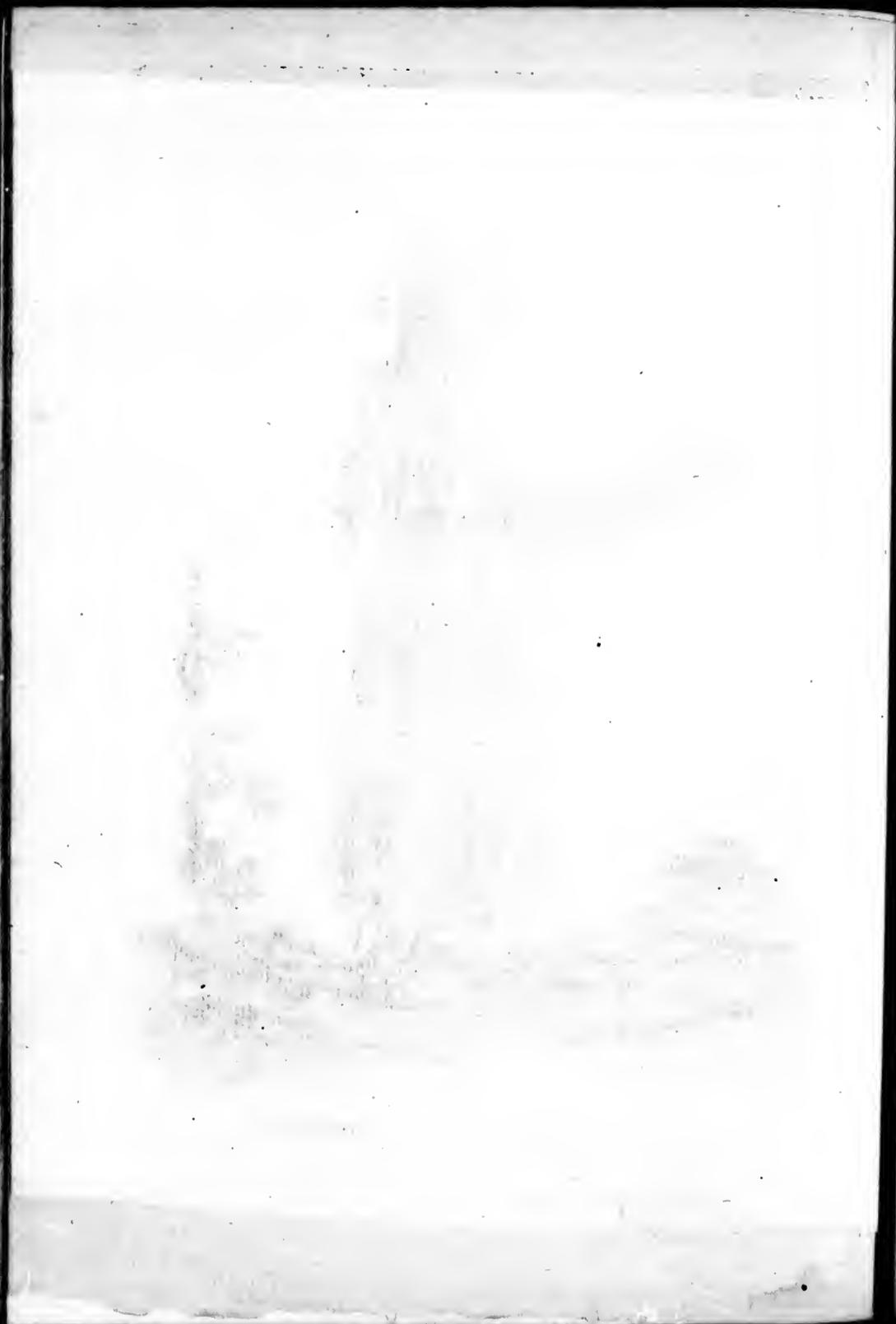
26
111
3





Darras del. *Mirelle sculp.*
paysanne des Environs de Berne.

elle sculp.







Desrais del.

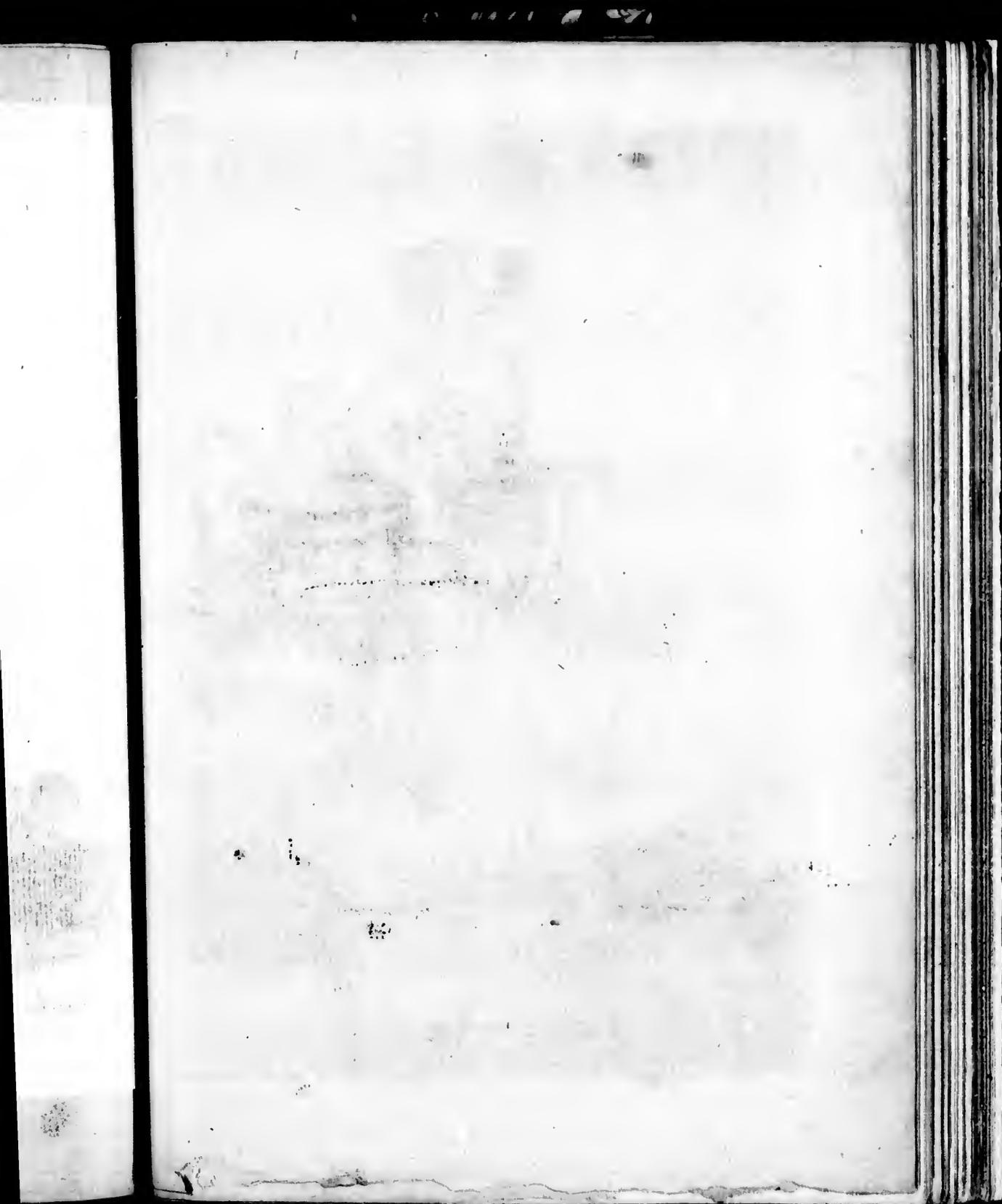
Marelle sculp.

Peysan des Environs de Berne.

celle sculp.



Faint, illegible text, possibly a title or description of the figure above.





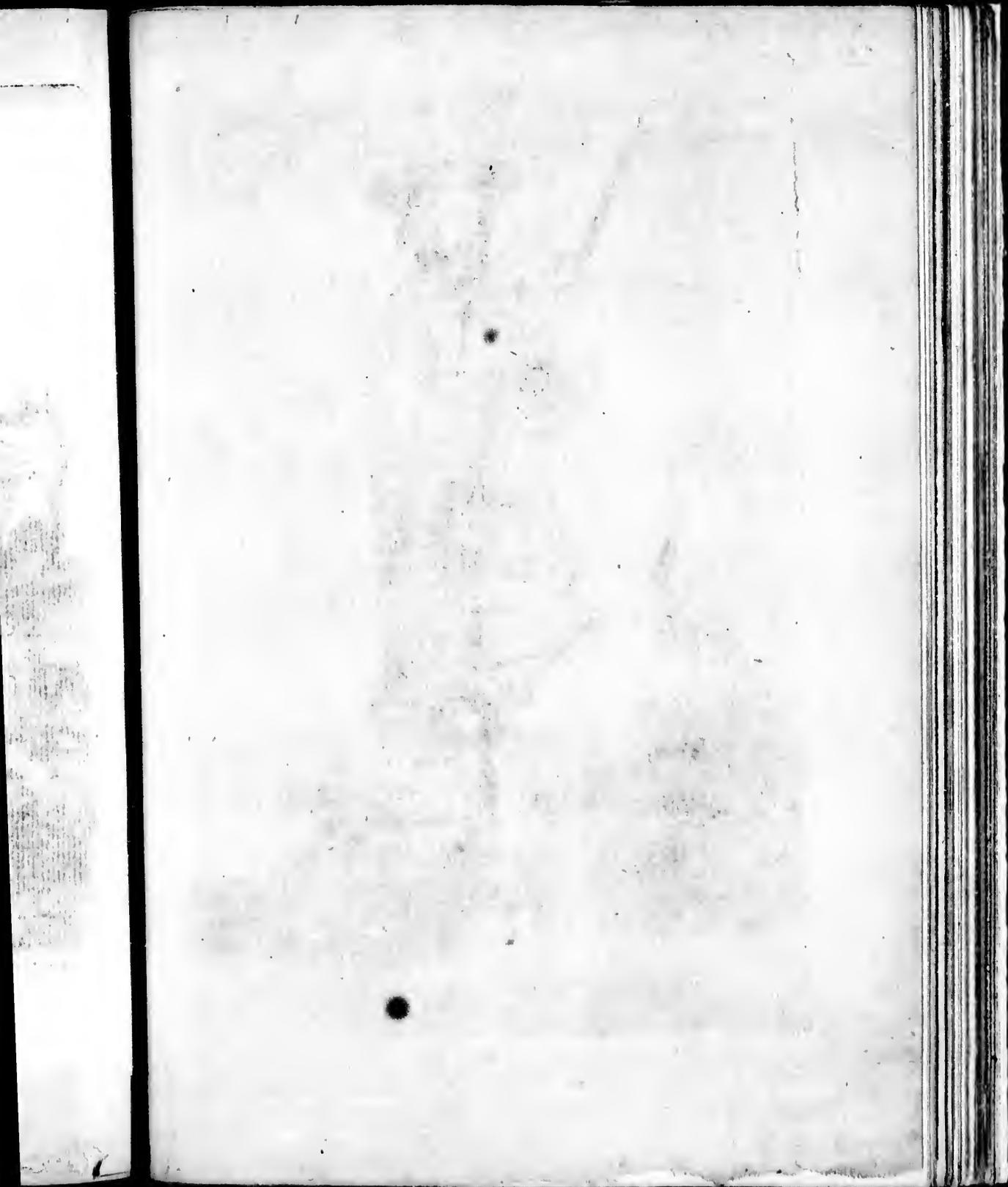
Desrais del.

Yvette sculp.

Laitière des Environs de Berne.

ette sculp.







Bernas del.

Paysan des Environs de Berne.





N O T I C E
 HISTORIQUE
 SUR LE CANTON
 DE BERNE.

TROIS Cantons de la Suisse avoient arboré sur leurs montagnes le chapeau de la Liberté; & depuis plusieurs années montraient le plus bel exemple de courage & de constance pour la cause la plus légitime. Berne, Ville Impériale, ne tarda pas à l'imiter, & résolut de tenir d'elle-même les franchises que lui accordoient les Ducs de Zœhringen ses Fondateurs. Son poids dans la balance politique contribua beaucoup à déterminer la révolution; & bientôt l'indépendance déjà obtenue par les armes, fut reconnue dans un Traité que le Despotisme se vit contraint de ratifier. Evénement mémorable qui ne s'est renouvelé que deux fois depuis! Peu de temps après cette époque si chère, un événement d'un autre ordre eut lieu parmi les Bernois; ils jugèrent à propos de changer de religion, ou plutôt de secte: mais cette seconde révolution, dont le sujet servit tant de fois ailleurs de prétexte pour répandre le sang humain, se passa sans coup férir. Les Docteurs des

deux partis furent appellés pour discuter leurs opinions respectives, & on crut voir la Vérité là où se trouva le plus grand nombre de suffrages. Le catholicisme fit une grande perte en cette occasion ; car le Canton de Berne avec ses dépendances occupe le tiers de la Suisse, & renferme le quart de ses habitans. Les Bernois sont les plus riches de leurs compatriotes. On fait monter la fortune de plusieurs payfans jusqu'à 200000 livres foncières. Si l'extrême opulence traîne à sa suite le luxe ; la propreté accompagne toujours l'aifance : en cela la Ville de Berne est comparable à celle d'Amsterdam. Les maisons, simples en dehors, sont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie intérieure agréable ; & jusques dans les campagnes, les fenêtres sont garnies de jaloufies. On ne se contente pas toujours de la fayence pour le service de la table : & il s'y fait une grande consommation du vin le meilleur venu de l'étranger. Loin de se négliger, les villageoifes portent des jupes si peu longues, si peu, qu'elles donnent des distractions au Voyageur occupé de tout autre chose. Le bras presque nud est de l'embonpoint le plus appétissant. Pour le corfet, on seroit tenté de supposer plus que de la coquetterie à celle qui a l'art de l'ajuster avec tant d'art sans qu'il y paroisse. La plupart d'entr'elles fréquentent le cabaret ; & parmi les flots de vin ou d'eau de cerise plus corrosive encore pour leur jolie bouche, il n'en fort pas toujours les expressions les plus réservées. Elles ne se chargent que de poids légers ; le tout est enfermé dans un sac de moquette, à-peu-près
comme

comme les sacs dans lesquels un Laquais porte à la Messe le livre & le mouchoir de sa maîtresse. Ce sac est suspendu à leurs bras; & elles en badinent avec grace. Il faut les voir marcher droites, pas ferré, tête haute, épaules effacées. Sur les grandes routes, on rencontre aussi à certains jours des carabas ornés, voitures légères où tout une famille endimanchée se fait traîner & va en promenade (1).

Rien de plus touchant sans doute que l'aspect d'un Peuple heureux : mais qu'il est triste d'apprendre & de vérifier que presque toujours une Nation n'est fortunée qu'aux dépens de ses mœurs. Tant que les hommes ne possèdent que le nécessaire, on peut compter sur leur vertu : mais du moment qu'on remarque chez eux du superflu, il est rare que l'innocence y habite, en même-temps.

C'est ce dont on ne s'apperçoit que trop dans le Canton de Berne. L'abondance y a donné lieu au luxe, à la dissipation, & à leurs suites. Depuis la réforme, on n'affiche pas les endroits consacrés à la débauche; mais le libertinage n'y a rien perdu. L'*incognito* du vice lui est favorable; & pour nous servir des propres expressions du voyage de M. Mayer : « Il faut croire que cela ne » passe, ni la paysanne, ni la servante, ni la *camériste*. » Vous ne savez pas ce que c'est qu'une *camériste*? » (continue l'agréable Voyageur.) Le voici; c'est la

(1) Nous avons puisé ces détails dans un Voyage intéressant, fait tout récemment en Suisse par M. Mayer.

» plus jolie figure possible. C'est une femme de chambre
» qui est aussi l'aimable sommelier ; qui est vêtue en
» demoiselle, qui porte une fontange, de la mouffeline
» ou l'indienne bien fine. Elle est à table le *puer* d'Ho-
» race. Les garçons ont aussi une camériste, &
» gare au sabre. » A Berne, on coupe la tête aux infan-
ticides ; & la honte d'être mère rend les filles capables
de ce crime dû aux préjugés de la société, plus forts que
le cri de la nature. Au moment de l'ivresse, l'amour
aveugle peut-il voir le glaive suspendu derrière la porte
de l'Arсенal de Berne ? Et alors sent-on tout le poids
de l'avilissement qui va être le premier châtement d'une
première foiblesse ? Et c'est ainsi qu'on passe d'une faute
bien excusable au forfait le plus inoui. Dans les Etats
du Roi de Prusse, il n'y a point d'infanticide ; parce
qu'une fille enceinte n'est aux yeux de la Loi & du
Magistrat qu'une mère qu'il faut protéger & secourir.

Le Code de Berne, ouvrage des Ducs & des Empe-
reurs ses anciens maîtres, vient de subir une modification
qui fait espérer la réforme du reste. On ne renferme
plus les criminels dans d'étroits cachots, pour y végéter
inutiles. Condamnés aux plus rudes travaux publics,
leur punition tourne à l'avantage de la société & répare
le mal qu'ils y ont commis.

Le commerce n'est pas ce qu'il pourroit être dans le
Canton de Berne ; & on devrait en féliciter les habitans
si, satisfaits des productions d'un sol heureux fécondé
par leurs soins, ils appréhendoient les influences d'un
riche négoce sur les mœurs simples que suppose l'agri-

culture. Mais un motif bien moins raisonnable les fait spéculer autrement. Ils craindroient de déroger, & par conséquent de se fermer les places de la Magistrature. Quoique République, Berne admet des distinctions entre les individus qui la composent : les Patriciens qui ont succédé à la Noblesse, & les Plébéiens qui se croient libres, parce qu'ils n'ont pas de Rois : comme si un certain nombre de Sénateurs, choisis dans un certain ordre de Citoyens, n'équivaloit pas à la souveraineté, interdite au Peuple, puisqu'il ne s'assemble jamais. Les plus intrigans ou les plus riches peuvent seuls entrer dans le Gouvernement. Le Canton est divisé en plusieurs districts auxquels le Conseil souverain nomme des Baillis, postes trop lucratifs pour n'être pas convoités ; & c'est peut-être là le principal vice du régime politique de Berne. D'un côté, on fait tout pour plaire aux Deux-Cents ; ceux-ci d'une autre part ne donnent leurs voix qu'aux Candidats qui leur seront dévoués dans l'occasion : de façon que le Bernois pauvre ou patriote trop sage, ne peut prétendre aux Offices de l'Etat dont il porte les charges, ou du moins dont il est membre. Car en vertu de la réforme qui peut-être n'a pas eu d'autre cause, tout l'or du Clergé appliqué à l'entretien de la chose publique, a beaucoup allégé les contributions particulières.

La Magistrature étant le *nec plus ultra* de l'ambition des familles Patriciennes, les jeunes gens nés pour siéger un jour au Grand-Conseil, où l'on ne peut prendre place avant la vingt-neuvième année révolue, se comportent jusqu'à cet âge comme nos enfans de qualité.

Ils ne se refusent à aucun de leurs caprices, donnent le ton & se croient quittes quand ils ont été figurés dans les Assemblées de l'état extérieur. C'est une espèce de Collège politique où les fils des principaux Bernois font comme la répétition des emplois qu'ils espèrent gérer un jour sérieusement dans l'Etat. On peut faire deux reproches à cet établissement patriotique qui ne remplit pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre. Le premier, c'est qu'il dégénère trop souvent en caricatures & en dissipations qui font perdre de vue l'objet principal. Le second inconvénient, c'est qu'on n'y admet pas indistinctement tous les enfans de la République, & que le premier grade, l'*Avoyer*, n'est accordé qu'au jeune homme dont les parens peuvent sacrifier beaucoup de frais à son avancement.

La jeunesse du Canton pourroit trouver un frein dans la classe des Ministres du S. Evangile; c'est la partie la plus saine du corps républicain. On y trouve beaucoup de mœurs (1) & de lumières. La conduite des ces Pasteurs prouve beaucoup en faveur de la réforme.

Sans perdre de cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, nous renvoyons nos Lecteurs à l'*Année évangélique, Recueil des Sermons de Fr. J. Durand*, que ce Ministre recommandable vient de publier à Berne & à Lausanne, en 7 vol. in-8°. On y trouve une morale saine & dégagée de tout accessoire.

urbanité, ces prévenances que les étrangers rompus aux usages des brillantes Capitales de l'Europe, desireroient rencontrer dans les autres Cantons de la Suisse. Leurs compatriotes, moins opulens qu'eux, & par conséquent plus fidèles à l'esprit national, croient s'appercevoir que les Bernois ne fraternisent plus avec la même cordialité qu'autrefois, & qu'ils semblent quelquefois dédaigner les autres Républiques confédérées, leurs inférieures quant à la puissance, mais leurs égales quant aux droits. Il est par fois besoin de leur rappeler que la force des Cantons n'est que dans leur parfaite union. & dans leurs mœurs antiques. Sparte seroit peut-être encore debout, si elle ne s'étoit à la fin laissé entraîner à l'exemple séduisant & contagieux d'Athènes.

Ce qui rend Berne le plus important des treize Cantons, ce sont ses dépendances qu'il n'a point acquises à main armée. Ses épargnes l'ont mis à même d'acheter successivement quantité de petits fiefs dont les habitans sont devenus presque libres, de serfs qu'ils étoient sous leurs anciens Seigneurs. La plupart sont plutôt des confédérés que des sujets de la Métropole, qui ne s'est réservée sur eux qu'une sorte d'inspection, suite de sa prépondérance. En sorte que tous ces districts semblent n'offrir qu'un amas épars de familles conduites par leurs Chefs, & ne tenant l'une à l'autre que par le lien de fraternité qui devrait être commun à tous les hommes. Pourquoi un spectacle si doux n'a-t-il lieu qu'en Suisse ? Quel inconvénient y auroit-il à ce que toute la terre

adoptât ce régime plus naturel sans doute que le despotisme asiatique ?

On trouve près de ce Canton une petite source d'eaux thermales qui ont rendu plus de services à l'humanité souffrante, que les plus brillans exploits de ses premiers maîtres. Avant la réforme, il y avoit dans ce district deux Couvens dont le revenu depuis est appliqué au traitement des imbéciles & aux secours des voyageurs. Presque tous les autres Monastères ont été ainsi convertis en hôpitaux ; & les bons esprits applaudiront sans doute à cette réforme.

C'est dans la Province d'Emmethal que se trouvent les paysans les plus aisés de tout le Canton de Berne. Tout concourt, il est vrai, à leur bien-être, l'abondance du sol & la simplicité des mœurs. Puissent ces heureux villageois ne jamais se dégoûter de leurs maisons de bois ; qu'ils y fassent régner la propreté ; qu'on y rencontre toutes les douceurs de la vie ! Mais ils sont perdus, si le luxe s'introduit sous leurs toits de sapins. On pourroit leur conseiller d'écrire sur leur foyer ces quatre Vers tirés du *Recueil des Poètes moralistes François* (1) :

Interdis ta maison au Luxe corrupteur :

Il dévore en un jour le plus riche héritage.

O Médiocrité ! c'est à toi que le Sage

Doit toutes ses vertus, ses talens, son bonheur :

P. S. M.

(1) Ou choix des quatrains moraux de Pibrac, Faure, Mathieu, Godeau, Fénelon, Sylv, Maréchal, François de

Non loin de-là, dans le même district, on trouve le village de Langnau, si célèbre naguère par le séjour de *Michel Schuppach* (le génie salutaire de l'endroit), si connu sous le nom de Médecin de la montagne, ou de Docteur aux urines, & qui fit plus de cures par les conseils toujours certains de l'expérience, que n'en fit jamais *Haller*, son savant compatriote, avec la théorie la plus ingénieuse & la plus profonde.

Laupen, Bailliage dont les Bernois sont propriétaires depuis 1308, est une petite Ville, jadis Impériale, mais qui jouit maintenant du droit d'élire son Magistrat. Les citadins, qui ne savent plus lire leurs anciennes chartres, aiment mieux conserver leurs titres sans en profiter, que de courir le risque de les confier à des Lecteurs plus savans, mais mal intentionnés, lesquels peut-être leur en donneroient une interprétation fautive dont on prendroit acte.

Dans la vallée de Grindelwald, près le Grimsen, est le pays de Halli, occupé par une peuplade d'hommes robustes & simples qui se sont mis sous la sauve-garde des Bernois, afin de mieux conserver leurs usages qu'ils disent tenir des Goths leurs premiers ancêtres. Quoiqu'il en soit, cette petite Nation, éloignée de tout autre Peuple, & ne communiquant avec personne, vit heu-

Neuchâteau, &c. A Gnomopolis & à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande, 1784. 2 vol. in-12, jolie édition, livre classique, & qui peut servir de complément à toute bonne éducation.

reuse, parce qu'elle jouit d'une paix profonde. On n'y connoît l'usage ni de la chair, ni du pain, ni du vin. Du lait forme tout son comestible; & son négoce ne consiste qu'en fromages. On y trouve cependant de quoi entretenir un hospice au milieu des rochers environnans ce pays fertile. Plusieurs d'entre ces bonnes gens se détachent pour desservir cet hôpital. Quand les neiges en ont rendu le séjour tout-à-fait impraticable, on a soin d'y laisser des provisions pour les malheureux voyageurs égarés ou surpris par les approches de la mauvaise saison.

Cette intéressante

Cette intéressante peuplade rappelle la petite Colonie de Quakers établie dans le hameau d'Heimberg, à quatre lieues de Berne. Ceux-ci exercent par principes les douces vertus que les habitans de Hasli pratiquent comme par instinct. Presque tous sont Potiers de terre, profession innocente, bien analogue à leurs goûts paisibles. On a eu le bon esprit de ne pas les forcer à s'enrôler, avec d'autant plus de justice, qu'ils contribuent à la milice par une taxe. On ne les persécute pas non plus, quoiqu'ils ne fréquentent pas les Temples, & qu'ils fuient la présence des Ministres. Loin de convoiter la femme du prochain, ou son serviteur, ou sa servante, ou son âne ou son bœuf, ils se laisseroient dépouiller de tout, sans être tentés de réclamer rien. Jamais ils n'ont porté de plaintes pardevant le Bailli. Si les hommes aiment à faire secte, puisse celle-ci devenir un jour commune au monde entier !

Le Bailliage d'Aubonne a reçu son principal lustre du choix qu'en a fait pour son lieu de repos un homme qui avoit couru l'Univers pendant quarante ans. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Perse & les Indes, Paris même où il étoit né, ne purent offrir à Tavernier un séjour pour y mourir (1) en paix & libre, comparable à la Baronnie d'Aubonne.

L'Eglise renferme le cénotaphe de l'Amiral Duquesne,

(1) Malgré ses vœux, par une suite de circonstances dont l'homme est le jouet, ce célèbre Voyageur termina à Moccow une carrière de quatre-vingt-quatre années.

grand homme, modeste & sensible au milieu des trophées de la Victoire, & l'un des Héros qui immortalisèrent le siècle & le nom de Louis XIV dit le Grand.

Lausanne & Yverdon sont trop considérables pour n'en parler ici qu'en passant.

Un château remplace aujourd'hui une Abbaye de Religieuses jadis fondée à Frauenbrunnen, lieu remarquable par la victoire des Bernois sur les Anglois, l'an 1375. Une colonne attesta pendant long-temps ce fait mémorable.

« Kunigsfelden (dit une vieille chronique) étoit une » Abbaye bâtie par la femme d'Albert, Duc d'Autriche » & Roi des Romains, l'an 1308. Là furent mis Moines » de S. François, Nonnains de Sainte-Claire, & les uns » & les autres demeuroient dans une même enceinte ; » toutefois leurs demeurances étoient distinctes. »

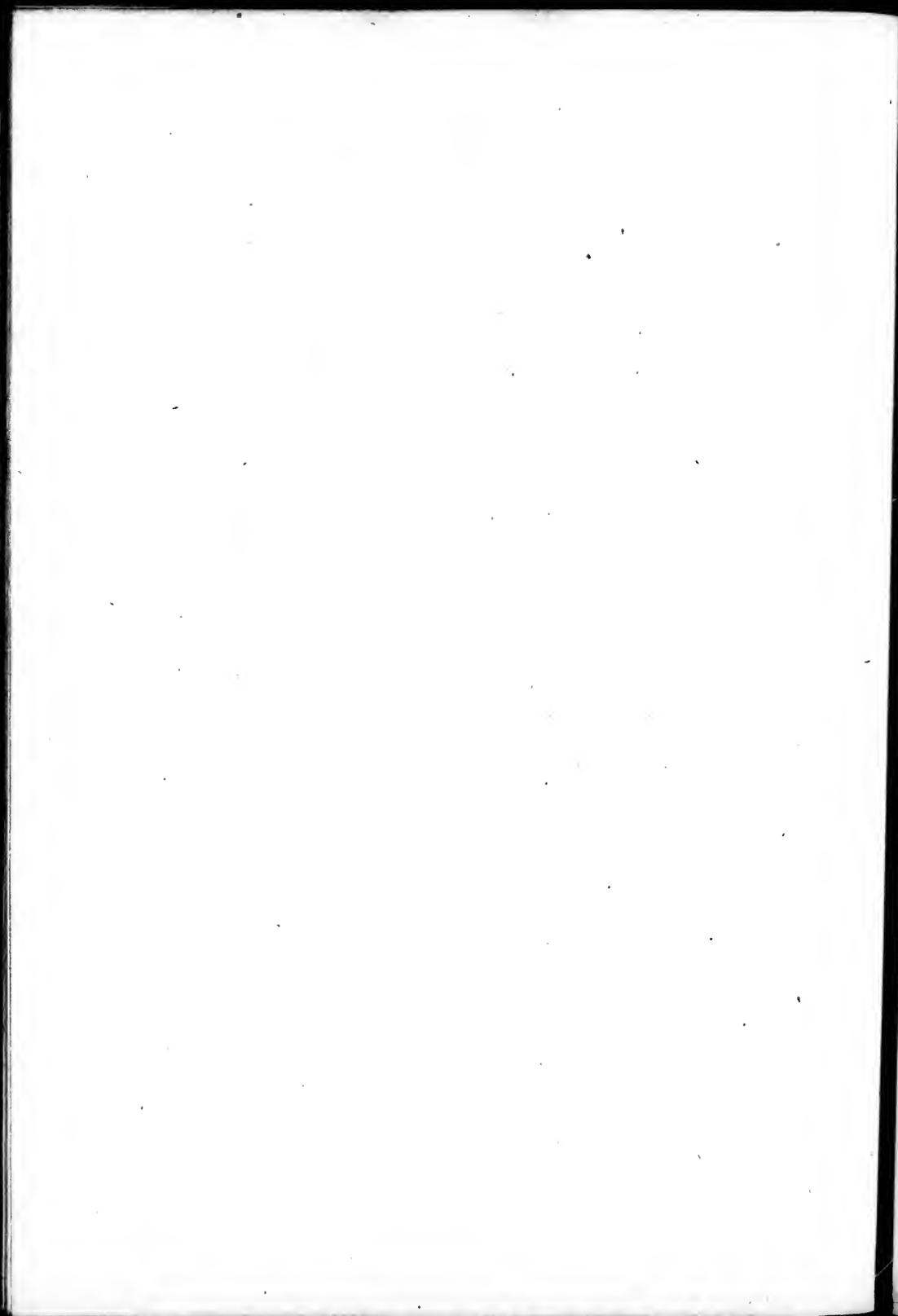
Difons un mot d'*Avanche*, la première Ville en date, & selon Tacite, la Capitale des Suiffes. Les chroniques de Vaud racontent que le Roi Helvétique, duquel l'Helvétie ancienne a pris son nom, aux prières d'Aventica sa concubine, bâtit cette Ville vers l'an du monde 4071. D'autres affurent qu'elle existoit du temps de Brennus. Vespasien & Titus y envoyèrent une Colonie romaine.

Le costume varie un peu dans chacun de ces districts; mais voici la mode la plus universelle.

La plupart des hommes portent de longues & d'épaiffes barbes. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille semblable à ceux des femmes; mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. On voit cepen-

dant aussi des chapeaux à trois cornes. L'habillement consiste principalement en un pourpoint sans manches, d'un gros drap brun, & des chausses bouffantes de coutil qui sont d'une énorme largeur. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban qui pend jusqu'au dessous de la ceinture. Elles se coëffent d'un chapeau de paille plat & sans ornement, qui leur sied très-bien. Elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches, & une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine au-dessous des genoux. Cette dernière circonstance souffre quelques variantes. Nous renvoyons à nos estampes faites d'après de bons originaux dessinés sur les lieux. Les souliers sont plats & les bas rouges à coins noirs. La chemise est fixée autour du col par un collier noir orné de rouge. Les femmes les plus considérables ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules, & dont les deux bouts passant sous les bras sont rattachés au-dessous du sein, & retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y sont suspendus. Nos deux figures diront le reste.

Fin de la Notice historique sur le Canton de Berne.



[Faint, illegible text covering the majority of the page, possibly bleed-through from the reverse side.]



Desraio del.

Mivelle sculp.

Paysan des Environs du Lac de Morat.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR MORAT.

LE Bailliage de Morat, dont la souveraineté appartient en commun aux Cantons de Fribourg & de Berne, est borné au nord par Aarberg, à l'est par Louppen, au midi & à l'ouest par Avanches. Le terroir est fertile en grains, en vins, & particulièrement en choux cabus de la plus grosse & de la plus belle espèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On fait que Charles (1), Duc de Bourgogne, fut défait & contraint de lever le siège de cette Ville de la Suisse. En mémoire de cet événement, les Vainqueurs ont construit une Chapelle près du Village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les ossemens de leurs ennemis vaincus, & restés sur le champ de bataille.

(1) A Berne, dans le Cabinet d'antiquités de la Bibliothèque du gymnase académique (jadis le Couvent des Cordeliers), on conserve des tapis magnifiques brodés en or, avec les armoiries de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, & qu'on donne aux curieux pour les restes de la tente de ce Prince plus téméraire encore que brave.

2 NOTICE HISTORIQUE

On y joignit une inscription que le Sénat de Berne fit renouveler en ces termes :

D. O. M.

Caroli

Inclyti & fortissimi

Burgundia Ducis

exercitus

Moratum obsidens,

ab Helvetiis casus

Hoc sui monumentum

reliquit

anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon, très-grand.

L'armée de Charles

Puissant Duc de Bourgogne

Affégeant Morat

Fut battue par les Suisses

Et laissa ce témoignage de sa défaite

L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois se saisirent de Morat, avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la suite leur part; & depuis cette époque les deux Cantons y envoient tour-à-tour, & de cinq ans en cinq ans, un Avoyer ou Bailli qui réside dans le château. Ce château (disent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815, du temps de Louis-le-Débonnaire, par un

certain Fabius. La Ville a reçu son nom du lac qu'elle avoisine; ou lui a donné le sien.

Sur la plus grande des trois cloches du Prêche François, on lit ce distique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du Poëte qui l'a composé :

» *Quid toties Hominum noster sonus advolat aures,*
» *Si sacra cunctentur solvere vota Deo.* »

» Le son de cette cloche invite à louer Dieu. »

Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inscriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle est la plus courte.

Julia Censorina

Ca. Jul. C. Aug.

Pius Pater.

Pour le costume, consultez notre article de Berne; nous n'avons indiqué dans la Figure ci-jointe que les variantes les plus pittoresques.

Fin de la Notice historique sur Morat.

Blank page with faint horizontal lines at the top, possibly indicating a header or separator.

The first part of the year was spent in the
 country, and the second part in the
 city. The weather was very good, and
 the people were very kind. I was
 very happy to see you, and to hear
 of your health. I hope you are
 well, and that you are happy.
 I am very much obliged to you for
 the letter you wrote me, and for
 the trouble you took to write it.
 I am, my dear friend, ever
 your affectionate friend,
 J. B.



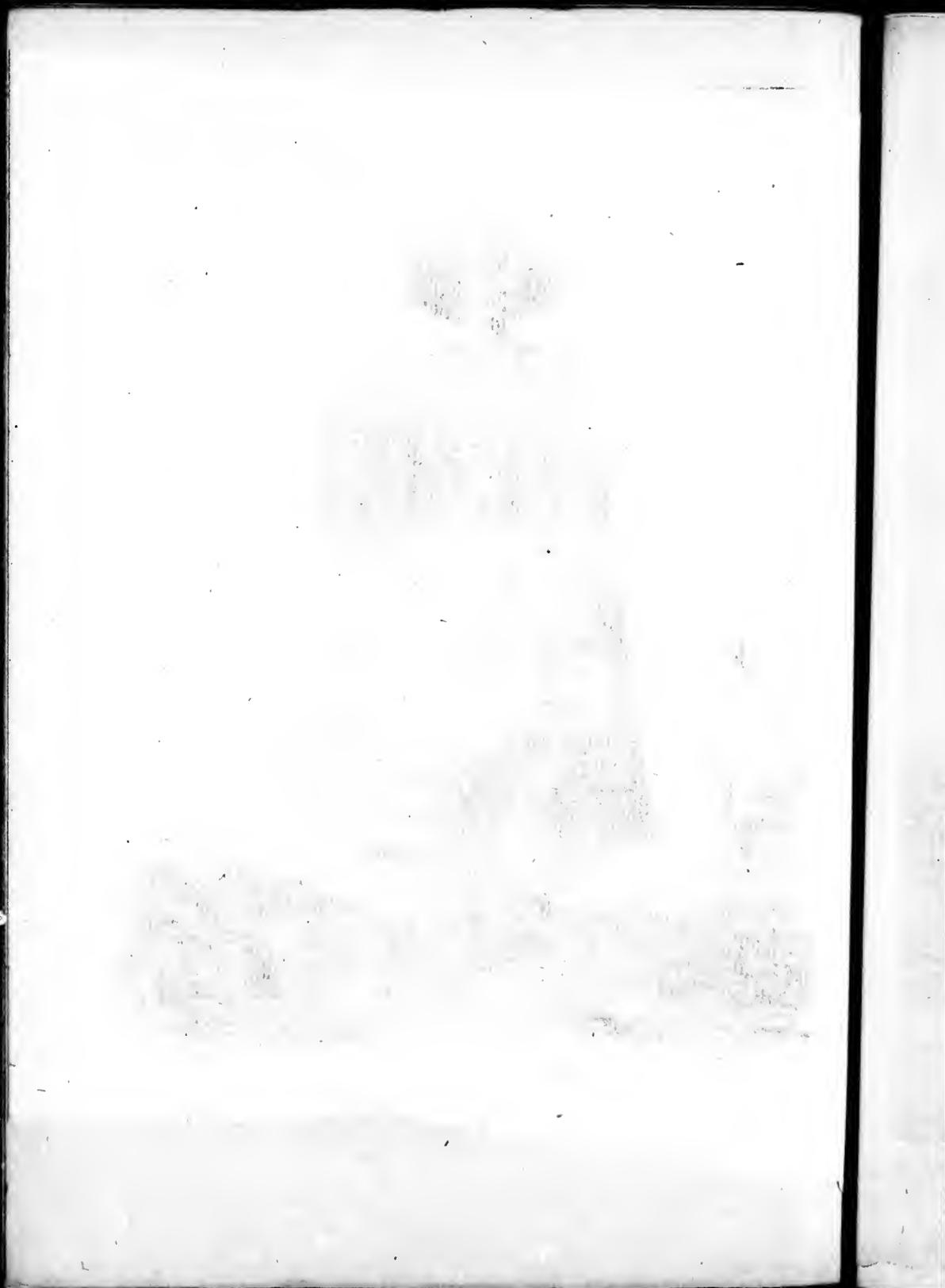
Deorais del.

Mizelle sculp.

Habitante du Tyrol.



elle sculp.







Desrais del.

Micelle sculp.

Habitant du Tyrol.

[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]

the sculp.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE TYROL.

LE Comté du Tyrol, qui faisoit partie de l'ancienne Rhétie, appartient aujourd'hui à la Maison d'Autriche. Elle confine à la Bavière, aux Etats Vénitiens, à la Souabe & aux Grisons. C'est un pays de montagnes généralement fertiles, & capables de nourrir leurs habitans. Mais les Tyroliens ne séjournent pas volontiers dans leur terre natale : si-tôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Ils feroient peut-être tout aussi-bien de vivre où ils sont nés. Ils ne trouvent presque nulle part le beau privilège dont ils jouissent chez eux : aux Etats du Tyrol, les paysans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, & forment un Ordre dont le suffrage est nécessaire pour asséoir une imposition proposée par le Souverain. Le Tyrol est favorisé aussi d'une autre immunité non moins précieuse ; il est exempt de la garnison impériale, & a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desireroit plus d'instruction dans ce pays, où la Religion romaine est exclusive. Mais il n'y a d'Université

qu'à Inspruck, Capitale de tout le Comté, belle Ville, érigée comme telle depuis 1234. Marie-Thérèse y fonda un Chapitre de six Dames nobles; & ce qui étoit plus utile, y fit dresser une bibliothèque. Les hommes ne peuvent pas plus se passer de lumières que de prières.

Hall est une autre jolie petite Ville voisine d'Inspruck & presqu'aussi ancienne. On y trouve une Abbaye royale dont les Chanoinesses sont habillées-encore aujourd'hui, comme l'étoient leurs Fondatrices, les trois filles de Ferdinand I. Elles portent des habits de deuil. & des chapeaux pointus.

A une lieue d'Inspruck est un château antique (*Ambras*) qui renferme les pesantes armures de deux cents guerriers, parmi lesquelles figure la lourde lance de l'Archiduc Ferdinand, dont la force du corps passoit pour un prodige. Les gens de guerre d'alors étoient des espèces de Porte-faix. Aujourd'hui on veut plus de vigueur de tête que de bras; & le Maréchal de Saxe n'eût point été nommé le Héros de son siècle, s'il n'avoit eu que les membres d'un Athlète.

En général les femmes sont peu distinguées des hommes par les habits. Les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Le costume d'hyver pour toutes les classes, est noir. On fait beaucoup de consommation de l'étoffe de laine qu'on nomme prunelle, & de blondes noires. Les femmes ont un bonnet de velours de différentes couleurs, bordé de fourrures; il a des abajoues, & est applati par le haut à la manière d'un mortier. La chevelure est séparée en:

plusieurs tresses roulées sur la tête. Le col est chargé d'esclavages, ou colliers à plus d'un rang, qui tombent jusqu'au bas du corps. Celles qui passent pour se mettre le mieux, portent une espèce de fraise à petits plis, fixés & recouverts de blondes. On a soin de laisser toujours un espace nud entre le collier & le corset. Le corset de la paysanne est boutonné comme une veste jusqu'en haut. Le jupon est garni pour l'ordinaire. Le paysan conserve les larges haut-de-chausses de ses pères. Il porte une aigrette à son chapeau de forme ronde, & un tablier pointu par le bas, & placé fort haut sur son estomac.

Fin de la Notice historique sur les Tyroliens.

[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]





Piemontoise dasti.





N O T I C E

HISTORIQUE

SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'est pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le Voyageur curieux ne fait qu'y passer & y séjourne peu; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'Art; & la Nature ne déploie à ses yeux que des aspects imposans & sévères. Mais aussi le Piémontois, paisible au sein de ses montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il est loin de ces volcans destructeurs, il est à l'abri de ces secousses violentes qui changent en abîmes les Villes les plus superbes. Le luxe, plus redoutable encore que les tremblemens de terre, n'y trouve point assez de moyens pour y bouleverser l'empire des mœurs.

Turin en est la Capitale. Annibal, Jules-César, César-Auguste, les Lombards & Charlemagne, en furent successivement les maîtres. C'est en effet une Ville intéressante par sa position. Elle l'est devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a passé sous le sceptre Sarde; & l'Italie n'a pas beaucoup de Cités à lui opposer pour la richesse & le goût. La plupart des Eglises (&

on en compte beaucoup) sont revêtues de marbre, & chargées d'ornemens. Sainte - Thérèse, dont la piété toute en sentiment lui faisoit aimer J. C. comme Héloïse aimoit Abailard; Sainte-Thérèse a un Temple à Turin desservi par les Carmes non - chaussés, depuis qu'elle les a réformés. On voit dans cette même Eglise une précieuse statue d'albâtre représentant Saint - Joseph, Patron de la Patrone du lieu. La Cathédrale offre aux âmes dévotes, sur un Autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire qu'elle oppose en vain à ceux dont la France se glorifie, appuyée de titres tout aussi irréfragables. Mais personne ne conteste aux Feuillans de la *Consolata* l'authenticité des boulets de canon que la Vierge (disent encore les bons pères aux Pélerins qui ont le loisir de les écouter) que la Vierge détournoit avec sa main & mettoit de côté, lors du siège de Turin par les François.

Au Cabinet des antiques annexé à la belle Bibliothèque des Rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux Voyageurs curieux, quand ils sont savans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du *Taureau - Dieu - Apis*, tracés sur la table Isiaque que possède le riche Muséum de cette Ville

Le Palais est vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les Jardins.

Mais quittons Turin, & faisons parcourir rapidement à nos Lecteurs les endroits les plus curieux du Piémont. Malheur à une contrée qui n'auroit d'intéressant que sa Capitale.

La Ville de Suze, chef-lieu du Marquisat de ce nom, n'est plus ce qu'elle étoit. Hélas! elle a payé cher sa célébrité. Elle servit aux ennemis de l'Empire Romain commé de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois & les Carthaginois, les Goths & les Vandales, les Lombards & les Sarrafins n'embellissoient pas les lieux par où ils passoiient; & leur présence n'étoit pas un bienfait. Constantin & Barberouffe se conduisirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette Cité malheureuse dont tout le crime étoit sa position, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un Héros, conseillé par Richelieu, & secondé par Créquy & Passompierre, disputa avec succès les droits que la couronne de Charlemagne avoient donné à la France sur la Ville de Suze, à la Maison de Savoie qui est restée enfin maîtresse de ses ruines.

Chassés du Marquisat de Suze, les malheureux Vaudois se réfugièrent dans les Vallées d'Angrogne ou de Lucerne & de Perouze, pays fortifié par lui-même, & que la Nature semble avoir destiné aux victimes de la persécution. Répandus dans les endroits écartés de ce district du Piémont, c'est-là que vivent aujourd'hui en paix quelques milliers d'hommes simples de mœurs, dont l'Eglise sans doute a désavoué les persécuteurs. Enfin on a pris le parti sage de ne plus violenter des gens dont la conduite excuse les erreurs. On se contente maintenant de plaindre des Sectaires de bonne-foi, qui, appellant tout abus & se bornant à la morale de l'Evangile, dégagée de tout accessoire, n'ont pas le bonheur de

fentir tout le prix de nos Saints Myftères, & tous les avantages d'une hiérarchie apoftolique.

Le Marquisat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Vifo*, l'une des plus grandes élévations des Alpes; c'est-là que se trouve la source du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus.

Virgilius, Georg. Lib. I. V. 482.

Fleuve digne en effet d'être désigné ainsi; toujours prêt à rompre ses digues, le débordement de ses eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laissent sur leur passage.

Dans la même Province du Piémont, Staffarda, lieu paisible où végoient pieusement quelques Moines de Cîteaux, fut le témoin & presque le théâtre d'une action mémorable entre le Prince Eugène & Catinat; c'est-là qu'après une Victoire complète gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui proposèrent ses soldats. La France a donc eu aussi ses Cincinnatus. Trois ans après, une autre Victoire l'attendoit à Marsaglia, dans le district de Mondovi; mais les trophées en furent teints du sang de son ami: le brave La Hoguette mourut dans ses bras sur le champ de bataille.

L'une des Villes les plus importantes du Piémont, est Nice. Fondée long-temps avant l'ère vulgaire par une Colonie de Marseillois, sa position sur le bord de la mer devoit lui faire jouer un rôle considérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat est aujourd'hui son Patron. C'étoit un Diacre

Mauritain qui, par ordre d'un Roi Vandale protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typase (1), de compagnie avec une foule d'autres Catholiques. Cette scène cruelle se passa vers l'an 484. Saint-Victor (2), Evêque de Vite, Enée de Gore (3), Philosophe Platonicien, Procope l'Historien, le Comte Marcellin (4) le Chroniqueur, l'Empereur Justinien lui-même, qui en consacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, attestent, dit-on, que ces généreux Confesseurs de la Foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint Reparat la considération de toute la Cour de Zénon à Constantinople, & sur-tout de l'Impératrice. Reparat en conséquence est devenu le Saint des Bègues.

(1) Jadis Colonie Romaine, Typase, à ce que l'on conjecture, est aujourd'hui SAÇA, ou SASA, au Royaume d'Alger.

(2) Ce Saint Evêque n'est pas le même apparemment que Saint-Victor, Officier dans l'armée de l'Empereur Maximilien, & Martyr, vers l'an 290.

(3) Cet Enée de Gore, Philosophe Platonicien, venoit de se faire tout récemment Chrétien.

(4) Le Comte d'Illyrie, ainsi que Procope, Préfet de Constantinople, étoit des Familiers de l'Empereur Justinien.

Mas parmi les dévots Pélerins qui fréquentent la Cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, Capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les Annales de la Guerre & de la Politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un Affranchi, fut successivement Briquetier, Professeur de Belles-Lettres, Soldat, Consul, Préfet de Rome, Gouverneur, & enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce Prince recommandable qui disoit que rien dans l'Empire n'appartenoit à l'Empereur, & qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais, hélas! son exemple n'est pas encourageant pour les Souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, Bourg de la même Province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V. Pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'Evangile. Il ignoroit apparemment que la Religion, qui ne doit se servir d'autres armes que de la persuasion, perd ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'Eglise en mettant ce Pape (1) au répertoire des Saints, n'a pas sans doute

(1) N. T. S. P. Pie VI. à cet égard n'a que le nom de commun avec son Prédécesseur, Promoteur ardent de Pétra ng Bulle in *Cana Domini* . . .

prétendu consacrer son intolérance , mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara , petite Ville de la Province de Lumelline , n'existe que pour rappeler la Victoire de Charlemagne sur Didier , dernier Roi des Lombards.

Novarre est une autre petite Cité assez agréable & bien fortifiée. Son Evêque a le droit de porter l'épée (1).

Arona , petite Ville du val d'Orsola , mérite l'accueil du Voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée ; on y a rendu hommage à sa mémoire , en lui consacrant sur le sommet d'un mont une statue colossale , de cuivre battu , & haute de cent onze pieds , en y comprenant le piedestal. On fit pour être mise sur cette base , une Inscription latine dont voici la traduction :

Modèle des Evêques (2),

(1) L'Eglise , dont le règne n'est pas de ce monde , devroit peut-être se désaisir tout-à-fait de ses prétentions à ce droit de Justice temporelle , qu'on ne peut exercer sans frémir. La place d'un glaive teint de sang n'est pas dans les mains d'un Ministre de paix & de charité. --- Extrait de l'article de l'Eglise de Notre - Dame , p. 4 , première livraison de *Paris & la Province* , ou choix des plus beaux monumens d'architecture en France , in-4°. Fig. chez Le Campion , Graveur rue Saint-Jacques

(2) Saint Charles Borromée réforma le train de sa maison , en bannit la livrée , & ne souffrit plus autour de lui que

Charles Borromée
 Essuya des persécutions,
 Auxquelles
 Il échappa,
 Comme par miracle (1);
 La Religion
 En effet
 Lui en devoit
 Un ;
 Son Corps est à Milan (2).

Une Image miraculeuse de la Vierge que possède la Ville de Biella, y enrichit sept mille habitans par les pèlerinages multipliés qu'elle y occasionne : est bien ici le cas de dire que la foi fait vivre l'homme.

des Prêtres qu'il édifioit autant par son exemple que par ses préceptes.

(1) Trois misérables de l'Ordre des Humiliés, qu'il vouloit réformer ; tirèrent sur lui pendant sa prière une arquebuse chargée à balles ; le saint Prélat en fut atteint, mais non blessé.

(2) Dans la Cathédrale de Milan, le pieux Archevêque a une Chapelle superbe qui renferme son Corps, revêtu de ses habits pontificaux. La Châsse est d'argent ; & la Crosse épiscopale est chargée de diamans.

Le

Le Duché d'Aoste est un pays de montagnes dont les vallées fécondes nourrissent des hommes sortis à peine des mains de la Nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voisinage des grandes routes. La plupart sont goitreux & Catholiques. La Ville qui a donné le nom au Duché, fondée par *Auguste*, est remplie de monumens Romains.

Le Comté d'Asti, assez étendu, est peuplé & fertile. La Ville principale qui lui donne son nom est *Hastapompéia*; grande & bien bâtie, elle n'est pas beaucoup habitée, & le Peuple y est pauvre; d'abord Colonie Romaine, puis République, les Ducs de Milan se l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, & celui-ci au Duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près & hors du Duché, les habitans formèrent des ruines de divers Villages, *Villa-Nova d'Asti*; non loin de ce Bourg entouré d'un fossé, est le Village de *Cerisole*, célèbre par la Victoire qu'y remportèrent sur les Espagnols les François commandés par François I^{er}. en personne.

Le costume de la Nation piémontoise n'est pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux sont retrouffés en nattes sur le sommet de la tête dans la forme du chapeau. Une étoffe grossière est presque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corset. Un mouchoir jetté sur le col n'annonce

aucune prétention à la coquetterie; mais la propreté est la principale parure des femmes; & on ne sauroit leur en faire trop de gré.

Fin de la Notice historique sur le Piémont.



1777



Matelot Italien

[Faint, illegible text or bleed-through from the reverse side of the page]

[Faint text or markings on the left edge of the page]



Dame' genoise



Deus pater

N O T I C E
H I S T O R I Q U E
S U R L A R É P U B L I Q U E
D E G È N E S.

LE bon Janus qui , dit-on , liſoit dans l'avenir comme dans le paſſé , ne prévît pas ſans doute , en fondant Gènes , que cette Cité prendroit le titre de *Superbe* , en même temps qu'elle ſubiroit le joug de l'Inquiſition. Ce Prince , qui poſoit l'Agriculture pour principale baſe d'un Etat , auroit été peu flatté de donner aſyle à quelques milliers de Marchands & de Banquiers. La Liberté que ce Légiflateur , ennemi du faſte , étoit jaloux de conſerver parmi les Liguriens , civilifés par lui , ne lui eût pas ſemblé pouvoir ſe ſoutenir long-temps parmi des Citadins avides d'or , & fiers d'un luxe diſproportionné à leurs moyens.

Les Manufactures ne ſont plus floriffantes à Gènes , comme autrefois. Les plus conſidérables ſont celles de velours , de pluche , de damas , de diverſes étoffes , pour leſquelles on tire beaucoup de ſoies crues de Meſſine & autres lieux , d'étoffes d'or & d'argent , de dentelles inférieures à celles de Brabant , de gants , de bas , de rubans , &c. Le velours noir de Gènes eſt fort eſtimé. Plusieurs Sénateurs tiennent pour leur compte , des Fabriques de velours de ſoie , de



toile , &c. Les Génois qui se promènent dans la Ville , sont vêtus de noir ; presque tous les Commerçans s'habillent ainsi. Les Femmes mêmes des Nobles sont couvertes de noir. Celles du Peuple peuvent , à leur gré , suivre les caprices de la mode. Les Dames , il y a cinquante ans , portoient des vertugadins à l'Espagnole , qui embarrassoient fort leur marche , sur-tout quand elles se rencontroient dans les rues , pour la plûpart assez étroites. On raconte à ce sujet , une aventure plaisante. Un jeune homme de 18 ans , étoit détenu dans les prisons , & condamné à mort. Sa Mère ayant obtenu la grace de le voir pour lui faire ses derniers adieux , elle se servit de son grand panier pour sauver son fils , caché sous sa jupe ; laquelle étoit montée sur un cercle d'acier , au lieu de baleine.

La plûpart des maisons de Gênes sont bâties avec des terrasses au-dessus , où les Femmes vont secher leurs cheveux , après les avoir lavés , afin de les faire jaunir.

L'Histoire de Gênes n'est que trop féconde en évènements. Il en est un sur-tout qui prêteroit , ce semble , beaucoup au pinceau d'un grand Artiste. Notre bon Louis XII prit cette Ville d'affaut en 1499 , & il avoit résolu , pour châtier l'arrogance des Habitans , de les faire tous passer au fil de l'épée. Les Génois , pour attendre le Vainqueur qu'ils avoient poussé à bout , rassemblèrent dans la Place publique , leurs enfans , au nombre de quatre mille. Ce spectacle en effet , désarma le Monarque François.

Gènes doit sa liberté ou du moins son indépendance, au célèbre André Doria, vers l'an 1528. C'est de cette époque qu'elle date ses Constitutions, & qu'elle se nomme un Doge ou Régent biennal. On a voulu donner l'air d'un couronnement à l'élection de ce Magistrat suprême : on charge sa main d'un Sceptre ; mais ce n'est qu'une vaine commémoration de la Souveraineté que Gènes exerça trop-long-temps sur l'Isle de Corse. Le Doge est revêtu d'une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi. On le coëffe d'un bonnet pointu, qui avance sur le devant en forme de corne. Ce bonnet est de même étoffe que sa robe longue. Son habit ordinaire, ses bas, ses chaussures sont cramoisis. Il porte une ample perruque & une cravatte de dentelles. Les Sénateurs ont la même forme de costume : il n'y a de différence que dans la couleur. Ils sont toujours en noir, & sans bonnet.

Dans le Palais du Doge est la Statue du Maréchal de Richelieu, très-bien exécutée par un Artiste Génois, *Schiaffino* ; sur le piedestal on lit cette Inscription :

Ludovico-Francisco Armando Plessio
Duci Richeliensi,

Quod

Imperatoris max. civisque opt. officie

Difficill. temporibus

Erga Rempublicam perfunctus,

Inter patricias

Cum agnatis posterisque

Judicem in comitio collocandum

Senatus decrevit

Anno 1747.

Ces mots *difficillimis temporibus*, rappellent la révolution qui commença le 10 Décembre 1746, & en mémoire de laquelle on ne répare jamais le pavé de la rue *Portoria*, lieu de la scène.

On a gravé ces trois mots sur la porte du Palais *Doria* :

Nulli certa Domus:

Gênes a donné naissance à une Sainte. Nous regrettons beaucoup que la nature de cet Ouvrage nous prive de consacrer quelques lignes à la bienheureuse Catherine, appelée vulgairement la Veuve *Cattarinetta*, *Fiesca Adorna*. Nous nous contenterons de dire qu'elle vint au monde, l'an de grace 1448.

Le Doge de Venise épouse la Mer ; à Gênes, on se contente de la bénir.

Savone est la seconde Ville de l'Etat de Gênes. On y commerce en soie. Mais on y compte treize Couvents d'Hommes & quatre de Femmes. Le Pape Sixte IV y a fondé une petite Eglise pour placer la sépulture de son Père & de sa Mère. En voici l'Épithaphe. Les vers n'en sont pas bien poétiques ; mais le sentiment qui les a dictés les rend précieux :

Juncta Leonardo conjux Luchina quiescit.

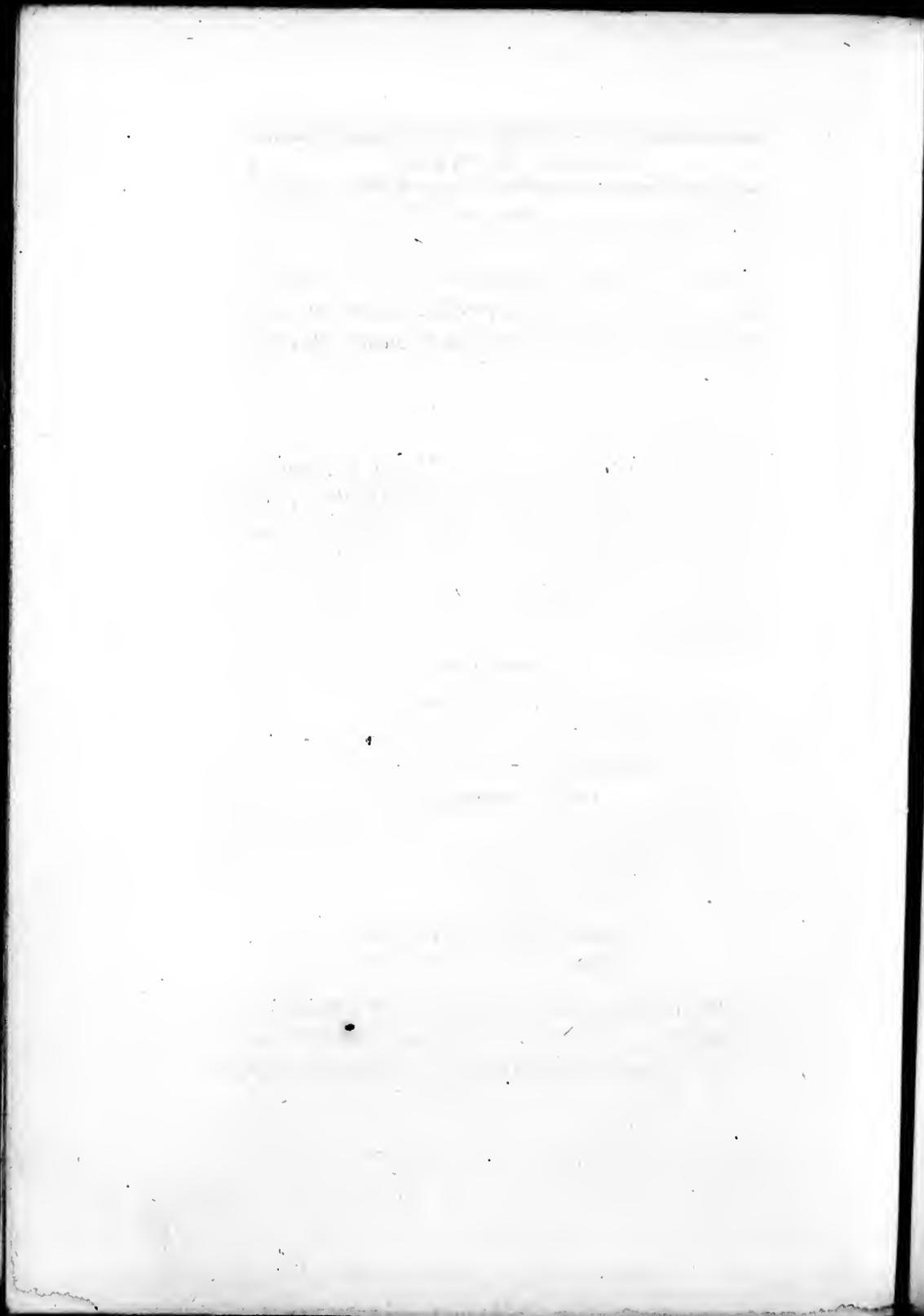
Filius hæc Sixtus Papa sepulchra dedit.

Ce monument est d'autant plus édifiant, que Sixte IV, fils d'un Pécheur, aimoit le faste. C'est à ce Pontife de l'Eglise Romaine, que nous sommes redevables de

deux Fêtes ; celle de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie , & celle de son Epoux , le bienheureux Joseph. C'est encore lui qui enleva à Ste. Catherine de Sienne , le rare & glorieux privilège de partager avec St. François , l'insigne faveur des Stigmates. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur sans doute , c'est d'avoir enrichi la Bibliothèque du Vatican , d'un grand nombre de Manuscrits.

Non loin de Savone , est le Village de Legine , célèbre par le séjour qu'y fit *Gabriel Chiabrera*. Sur la porte de la maison que ce Poète , l'Anacréon des Italiens , s'y fit bâtir , on lit encore cette Inscription Latine , composée par lui - même , & digne d'être rapportée :

Musarum opibus
Domum hanc , nil cupientibus ,
Extruxit Gabriel Chiabrera.
Si rebus egenis non asper advenis ,
Hospes , ingredere.







Femme d'ajaccio isle de Corse



M Œ U R S E T C O U T U M E S DES INHABITANS DE CORSE.

LA Corse, située dans la Méditerranée, compte dans sa plus grande largeur, cent cinquante lieues de longueur, est de 27. Cette île se divise en deux Juridictions; la Ville d'Ajaccio (1) en est une.

C'est le sort des petites portions de la Terre d'être à la merci du reste du Globe, de ne devenir la proie de celui qui s'accroît le premier, de jeter les yeux d'un côté, puis de l'autre, et de se laisser aller à la Liberté chaude du continent. C'est à ce point que les Phocéens vinrent se réfugier, abandonnèrent leur sol natal au Roi de Perse. Devenus voisins à leur tour, ils furent en proie aux Étrusques, & les Étrusques, non moins envahis, par les Carthaginois, qui ne se contentèrent pas même. Le Grand S. parvint à les enlever de ce pays, & l'oppression de leurs nouveaux Maîtres. Mais les Carthaginois furent plus habiles, & se firent un jour de la Corse une Colonie, & en firent un jour un État indépendant. C'est à



Femme v. J.

M Œ U R S

ET C O U T U M E S

DES INSULAIRES DE CORSE.

LA Corse, située dans la Méditerranée, compte dans sa plus grande largeur, cent soixante lieues; sa longueur est de 75. Cette Ile se divise en dix Jurisdictions; la Ville d'Ajaccio (1) en est une.

C'est le sort des petites portions de la Terre, d'être à la merci du reste du Globe, & de devenir la proie du plus fort qui s'avise le premier d'y jeter les yeux. Quelquefois cependant la Corse fut plus heureuse, & servit d'asyle à la Liberté chassée du continent. C'est là que les Phocéens vinrent se réfugier, abandonnant leur sol natal au Roi de Perse. Devenus injustes à leur tour, ils furent expulsés par les Etrusques; & les Etrusques, non moins coupables, par les Carthaginois, qui ne se conduisirent pas mieux. Le Grand Scipion délivra les naturels du pays, de l'oppression de leurs nouveaux Maîtres. Mais les Corfès n'en furent pas plus Maîtres chez eux: trop heureux cependant, s'ils eussent toujours eu Caton pour Préteur. Du moins la Corse vendit cher aux Romains, la gloire de la soumettre. D'autres

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

Vainqueurs , moins dignes de lui commander , se l'arrachèrent tour-à-tour des mains ; les Ostrogoths & les Sarrafins ; puis les Pisans , & enfin les Génois. Au milieu de tant de révolutions , plus rapides les unes que les autres , une Peuplade foible & bornée , doit nécessairement prendre la teinte des objets qui l'agitent en tout sens , & finir par n'avoir aucun caractère ; ou bien réunir les qualités & les défauts les plus disparates : c'est ce qui est arrivé aux Corfès , dont les Mœurs offrent un mélange de bien & de mal .

Le sol de l'Isle s'est senti de l'existence précaire de ceux qui le foulent. Fertile assez pour nourrir l'Homme laborieux qui lui donneroit des soins , il ne rapporte pas , à beaucoup près , tout ce qu'on pourroit en tirer. Le Corse s'est vu presque toujours contraint de mettre sa personne en sûreté. Dans cet état , on se nourrit de ce qu'on trouve sous la main. On est bien loin de faire des avances , pour s'assurer des provisions ; on vit au jour la journée. Occupé sans cesse de l'attaque & de la défense , les momens de la paix sont consacrés au repos & à la réparation de ses forces , bien loin de les épuiser sur une terre qui ne prodigue rien d'elle-même.

La position de la Corse est pourtant des plus favorables au Commerce (1) , & à l'Industrie : placée immédiatement entre l'Europe & l'Afrique , dans une

(1) Le Port de Vechio peut recevoir des Vaisseaux de ligne.

Mer qui communique aux deux Indes , elle pourroit devenir le centre des opérations des quatre parties du Monde.

Toute l'Isle est parsemée de petits Villages, dont les maisons sont construites de façon à pouvoir se prêter secours les unes aux autres. On remarque en tous lieux l'image de la Guerre , parmi des Hommes que la Nature a faits cependant tous Frères. Hélas ! on ne peut donc faire un pas sur la terre , sans rencontrer par-tout des marques de défiance. Ce n'est pas seulement dans tout ce qui les entoure , que les Corfes annoncent l'esprit de violence qui fait la base de leur caractère. Ils portent dans leurs traits , l'empreinte d'un courage trop souvent digne du nom de férocité. (1). Toujours armés , même pendant leur sommeil , ils

(1) *Prima est ulcisci lex , altera vivere raptu ;
Tertia mentiri , quarta negare Deos.*

SENECA.

La vengeance & le brigandage ,
Le mensonge & l'impiété :
Telle est la trop fidelle image
Du Corfe toujours indompté.

Sénéque le Philosophe étoit abandonné de la Philosophie , & avoit de l'humeur sans doute , quand il écrivit ce distique latin ; & on auroit de l'humeur à moins. L'Isle de Corfe , où Claude le tenoit en exil , ne ressembloit guère à la Cour de l'Empereur. Mais un vrai Sage , devoit , ce semble , être heureux par-tout ; il porte en lui son bonheur. Sénéque étoit Homme par fois , & en avoit

affichent un extérieur plus que négligé. Les Hommes heureux soignent leur costume ; les Hommes effeminés y mettent de la recherche : mais une petite Nation , toujours sur le qui vive , & n'existant qu'au milieu des alarmes & des besoins impérieux , n'a pour parure que des instrumens homicides. En Corse , tout le monde est Soldat , jusqu'aux Bergers. Les Pasteurs des montagnes de *Borgoniano* ou de *Vivario* , ne ressemblent point aux Palemons de l'heureuse *Tempé* : la garde paisible des troupeaux n'a point adouci leurs Mœurs.

Au son discordant du cornet , ils quittoient autrefois & Bergères & troupeaux , pour courir à leur poignard , & se rendre dans la plaine près de leurs compatriotes , impatiens du meurtre , & méditant quelque expédition sanguinaire. Ils ont à peine cessé ces attroupemens subits qu'ils aimoient tant à faire , lors des vexations de leurs anciens tyrans. Autrefois , ramassés sans ordre , sans discipline ; il étoit difficile de se garantir de leurs escarmouches , & de leur en faire supporter la peine. Divisés aulli-tôt que ralliés , on ne sçavoit où les trouver. Jamais on ne pouvoit les surprendre en corps. D'ailleurs , familiarisés avec tous les défilés d'un pays

quelques foibleffes. Quoi qu'il en soit , on ne doit pas prendre à la lettre , un dépit , échappé à un Courtisan disgracié : & quand bien même l'Insulaire de la Corse eût mérité les reproches graves qu'on lui fait ici , on ne devroit pas en être étonné de la part d'une Peuplade qui n'a jamais eu une consistance bien décidée.

montueux , ils attaquoient à l'improviste , se cachent à temps ; & par cette manœuvre , se rendoient quelquefois très redoutables.

Une existence aussi précaire , s'accorde mal avec un culte réglé & raisonnable. Aussi la superstition y régnoit dans toute son absurdité ; il en reste encore quelques traces. La Religion , ce frein pour les âmes timorées , ne leur servoit de barrière , qu'autant que leur intérêt n'en souffroit pas. Ils se faisoient moins de scrupule d'un homicide que d'un jeûne rompu. Ainsi que toutes les Nations mal éclairées , ils se monroient bien plus dévots envers la Vierge qu'à l'égard de Dieu même. Leur foi étoit à la merci de leurs sens grossiers. L'esprit du Christianisme les frappoit moins que les menues pratiques de la bigoterie. Leurs Prêtres & leurs Moines étoient aussi ignorans que paresseux : plus mauvais sujets encore que les Corfes , ils abusoient de la crédulité de ceux-ci , au point de faire prendre le change à leur jalousie , qui n'est pas la moindre de leurs passions. Un Mari ou un Père se croyoit honoré des privautés d'un Prêtre avec sa Femme ou sa Fille. Ces usages ont lieu encore dans les hameaux des montagnes & au cœur de l'Isle , où les lumières pénètrent difficilement.

La Corse , même de nos jours , n'est pas l'asyle du bonheur pour les Femmes. Ce sexe , né pour plaire & fait pour être aimé , ne règne point dans cette Isle. La Nature lui donne en pure perte , des graces & un cœur sensible. Les Hommes , qui sont les plus forts par-tout , abusent de leurs avantages , & ne regardent :

les Femmes que comme des êtres inférieurs à eux , comme des instrumens de plaisir , qu'ils rejettent , quand ils sont rassasiés.

Le Gendre d'une maison est choisi par un Prêtre ; & les deux victimes que l'on fait courber sous le même joug , sont tenues à une obéissance passive. Le temps des amours n'est pas long , & il l'est encore trop ; car les Corfes montagnards ne sont rien moins que galans. Après la Bénédiction nuptiale , les Femmes du Village jettent quelques poignées de grains sur la tête de la Mariée. C'est un reste d'anciennes coutumes Greques & Romaines , qui florissoient dans l'Isle. L'Epoux , sans attendre la nuit , quitte l'assemblée , en faisant un signe à sa Compagne. L'infortunée , plus par la crainte des suites d'une désobéissance , que par un autre motif , suit son Mari , ou plutôt son Maître ; & se dépouillant elle-même jusqu'à son dernier vêtement , entre au lit conjugal , sans y être attendue par le désir , sans y être précédée par le mystère. L'Amour n'y échange pas son flambeau avec celui de l'Hymen ; les Graces n'y laissent point tomber leur ceinture aux pieds d'un vainqueur délicat & passionné ; la pudeur n'y dispute rien ; les jouissances n'y sont pas graduées : tout y est brusqué , sans être senti. Immédiatement près le sacrifice , qui dure aussi peu qu'il est pénible & repoussant , le Mari heureux , ou plutôt rassasié , ouvre les portes de la chambre nuptiale aux Filles du Village , qui attendent le moment de pouvoir féliciter celle d'entre elles qui vient de mériter le titre de Femme.

Il est difficile de concilier le mépris que les Corfes portent à leurs Moitiés , avec la jalousie qu'ils en ont. Mais tout s'explique , quand il s'agit du cœur humain ; on sçait qu'il est susceptible des affections les plus contradictoires. Les Corfes vantent beaucoup la fidélité de leurs Femmes , & la mettent au plus haut prix : ils ont trouvé en effet , le secret d'être tranquilles sur leur honneur. La vie pénible que mènent leurs Compagnes , leur enlève bientôt tout moyen & toute tentation de plaire.

Ces Insulaires , qui se font servir impérieusement par leurs Femmes , aimeroient mieux mourir de misère , que de se mettre au service d'un Maître, soit national , soit étranger. L'idée d'un Maître les révolte. La domesticité leur paroît l'état le plus flétrissant. Pourquoi que ce soit , on ne leur feroit pas dire : *j'appartiens à tel ou tel*. Il n'est aucun Peuple sur la Terre , qui sente mieux que le Corfe , toute la dignité attachée au titre d'Homme libre. Le Corfe montagnard , dont l'ame est aussi élevée que le sol qu'il habite , sert son Père , se fait servir par ses enfans , mais ne pourroit jamais se résoudre à entrer en condition ; chez l'un de ses semblables. Les Hommes , selon lui , doivent tous marcher d'un pas égal & sur la même ligne , d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la Nature , peut louer ou vendre sa personne à l'un de ses frères ; il ne comprend pas comment on peut exister & se mouvoir pour un autre que pour soi. A la tête du troupeau le plus vil , mais qui est le sien , un Corfe ,

vêtu de haillons , se croit le pair d'un Grand , chargé de décorations & suivi d'une nombreuse livrée. Il ne pourroit se faire à nos convenances civiles. Il se compare à ces Patriarches des temps primitifs , qui , Rois de leurs familles , n'admettoient que deux Loix dans la Nature , celle de l'autorité paternelle , & celle de l'obéissance filiale. Qu'est devenu cet âge antique , pendant lequel chaque famille , se suffisant à elle-même , ne se voyoit pas contrainte de se mettre aux gages de sa voisine ; ou quand on appercevoit un Homme aux genoux d'un autre , on pouvoit dire : c'est un Fils qui rend ses devoirs à son Père. Alors toute la Terre ressembloit aux montagnes de la Corse. En tous lieux , on se servoit soi-même ; on ne labouroit point le champ de son voisin , en état de le faire lui-même. Alors on ne travailloit que pour soi & les siens : on ne recevoit d'ordres que de son Père ; on ne donnoit d'ordres qu'à ses Enfans ; les mots de *Valet* & de *Maître* n'entroient dans aucun idiome. En un mot , tous les Hommes étoient appelés à la même succession , & il n'y avoit qu'une seule table dressée pour tout le genre humain.

Mais j'oublie que nous ne sommes pas même en Corse. Retournons-y.

On connoît en Corse , les amusemens du Carnaval ; mais les Femmes qui , par-tout ailleurs , sont les législatrices du plaisir , & sans lesquelles il n'est pas de bonnes Fêtes , ne sont que les spectatrices éloignées de ces mascarades grossières , où les Hommes , revêtus des habits de nocés de leurs Compagnes , se livrent à
toutes

toutes les charges, plus ou moins indécentes, qu'un tel déguisement peut inspirer. Mais parmi tous ces masques, on ne rencontre pas les livrées de l'esclavage & de la domesticité. Les Corfes abhorrent jusqu'à l'ombre de la servitude; ou s'ils se permettent cette caricature, c'est pour témoigner tout le mépris qu'ils portent à ces êtres passifs ou neutres qui se mettent aux ordres & aux gages de leur égal.

Les Filles Corfes ne font point usage de corps de baleine; si leur taille en devient plus forte, elle est en même temps plus souple & plus droite. Leur sein a beaucoup d'ampleur; & la mode, parmi elles, en fait un charme de plus. Le beau est donc aussi de convention, comme tout le reste.

Nos Femmes de Paris envieront aux Filles de Corse, l'art avec lequel celles ci placent leur rouge; car la plus mince paysanne connoît toutes les ressources du fard; elles savent si bien contrefaire les couleurs naturelles, que l'Amateur le plus exercé, le Petit-Maitre de France le plus initié aux mystères de la toilette, s'y trouveroit pris lui-même le premier. Leur costume leur sied bien; elles ne renferment qu'une partie de leur chevelure, dans des coëffes plus ou moins élégamment garnies. Le reste tombe en tresse, sur les épaules: leurs chemises ressemblent à celles d'hommes; sur un corset garni de manches, elles passent une robe qui n'en a point. Cette robe longue, & les jupes, quand on en porte, sont assujetties par une ceinture placée fort haut; ensorte qu'elle peut

fervir à soutenir le sein dans le besoin. La chaussure consiste en bas rouges & fouliers blancs.

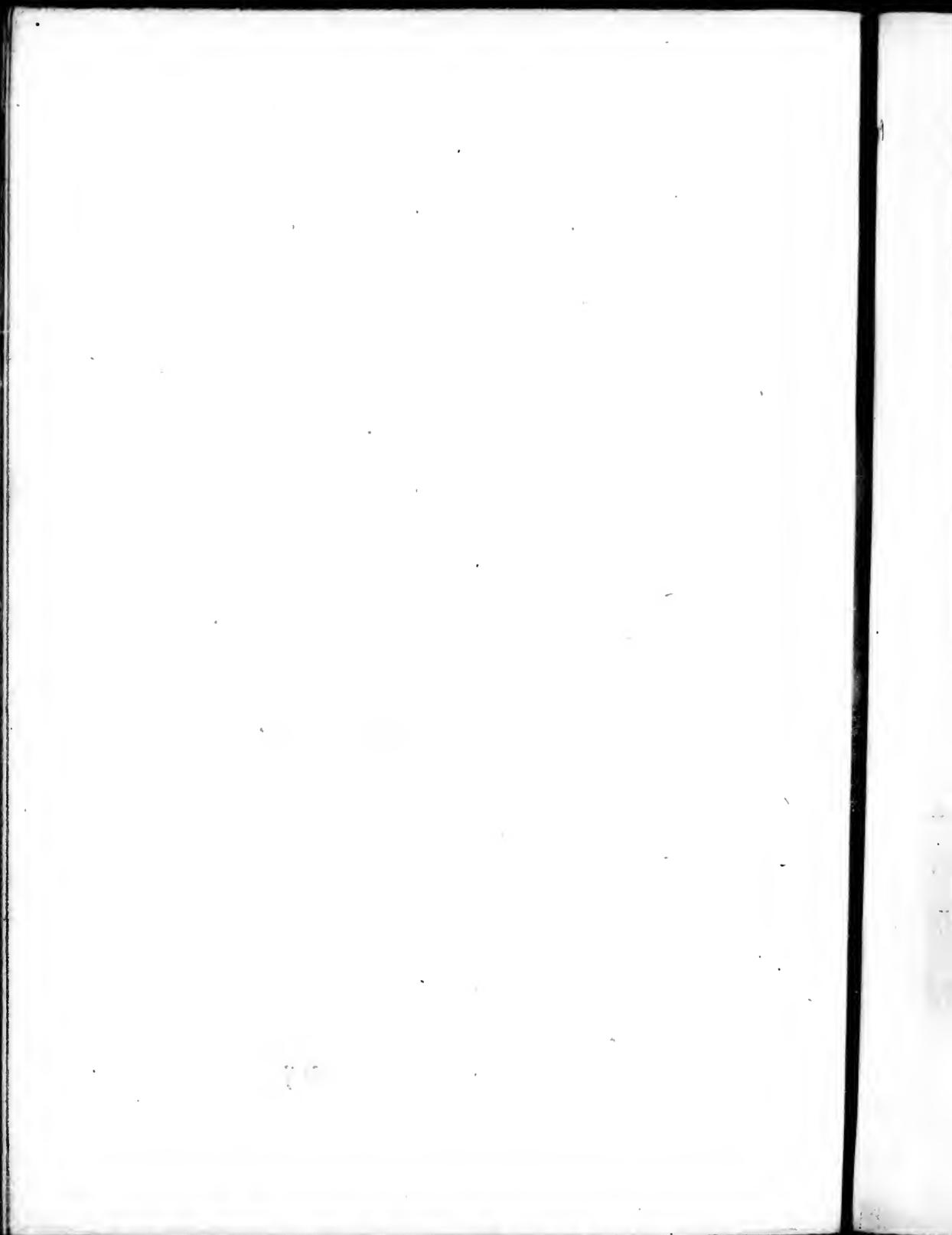
Ces bonnes Filles sont constantes dans leur attachement ; mais elles aiment avec toute la violence du climat qu'elles habitent. Douces & modestes tant que leur passion n'est pas contrariée : est-elle irritée ? aucun frein ne les arrête. On en a vu traverser les Mers, & à la faveur d'un déguisement, chercher dans le Continent, l'Ami qui leur faisoit infidélité, le trouver à travers mille obstacles, lui faire les reproches les plus vifs, & se poignarder en sa présence. Elles sont toutes spirituelles, même avant d'aimer.

En général, la Nation est née, pour ainsi dire, éloquente. Le Pasteur le plus chétif pérore avec une facilité qui rendroit stupéfaits nos Rheteurs & leurs Ecoliers. Il connoît toutes les ressources des figures ; & les tours les plus adroits lui sont familiers plus qu'à aucun de nos Orateurs de profession. Mais leur génie s'éteint dans la servitude. D'ailleurs, ils se sont toujours montrés jaloux de leur indépendance, plus que de tout le reste ; & s'ils n'eussent pas été si souvent en butte aux projet de conquête & de despotisme de leurs voisins ambitieux, ils auroient préféré la vie Patriarchale à toutes les recherches du luxe & à tous les raffinemens de l'art. Sobre & tempérant, paresseux, mais modéré, la Nature fait plus pour le Corse qu'il ne lui demande. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard, quand il possède une maisonnette, six chevres, autant de brebis & six chataigniers.

Si la terre étoit répartie ainsi également entre tous les Habitans , il n'y auroit point de riches ; mais en même temps, il n'y auroit plus de pauvres , & tout le monde seroit content. L'inégalité des fortunes est la cause première de tous les maux qui affligent le genre humain. Trop d'un côté , pas assez de l'autre , voilà le germe de tous les crimes & de tous les malheurs. L'innocence régnera , quand chacun n'aura que ce qu'il lui faut.

Ces réflexions politico-morales , loin d'être toutes en spéculations vagues & chimériques , sont au contraire , appuyées sur les observations économiques , faites avec soin dans cette Isle. La Corse , d'après l'examen détaillé de son sol , pourroit nourrir dans l'aisance , plus de 600000 habitans : car ici , comme par-tout ailleurs , ce n'est pas la Terre qui ferme son sein aux Hommes ; ce sont les Hommes qui refusent leurs bras à la Terre.

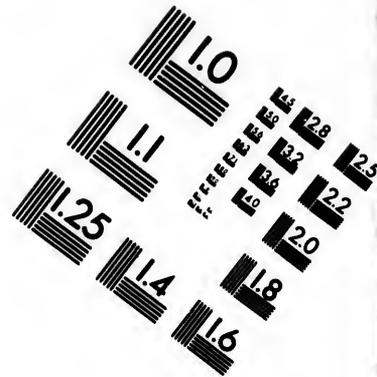
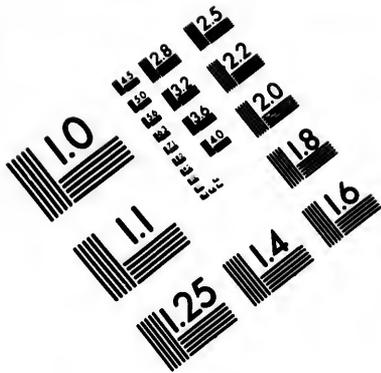
Fin des Mœurs & Coutumes des Corfes.



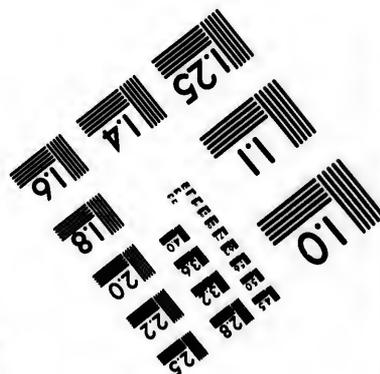
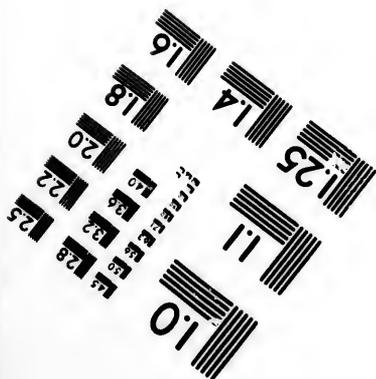
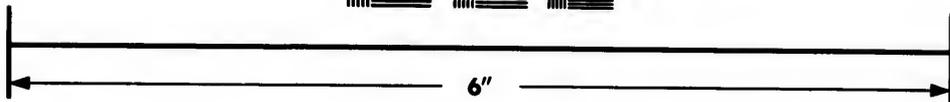
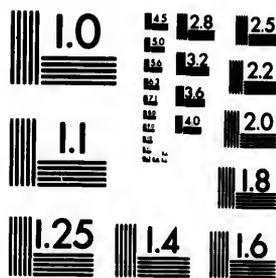


... ..





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0
28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0
90.0 100.0 112.0 125.0 140.0 160.0 180.0 200.0 225.0 250.0
280.0 315.0 360.0 400.0 450.0 500.0 560.0 630.0 710.0 800.0
900.0 1000.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



Femme Insulaire de Minorque.





Femme Insulaire de Minorque.





Homme Insulaire de Minorque.

M E M O I R E S

ET COUTUMES

DES ISLANDAIS DE MINORQUE.

Les coutumes de Minorque se distinguent avec le temps, les parties de l'île ont échappé par leur position à l'influence de la France, mais les parties qui ont été occupées par les Français ont subi de leur part une influence qui a été la cause de leur décadence. Les coutumes de Minorque ont été en partie détruites par les Français, mais les coutumes de la France ont été introduites dans les parties qui ont été occupées par les Français. Les coutumes de Minorque ont été en partie détruites par les Français, mais les coutumes de la France ont été introduites dans les parties qui ont été occupées par les Français.

Les coutumes de Minorque ont été en partie détruites par les Français, mais les coutumes de la France ont été introduites dans les parties qui ont été occupées par les Français. Les coutumes de Minorque ont été en partie détruites par les Français, mais les coutumes de la France ont été introduites dans les parties qui ont été occupées par les Français.



Homme insulaire de Minorque

M Œ U R S

ET COUTUMES

DES INSULAIRES DE MINORQUE.

LES grandes masses politiques se dissolvent avec le temps ; les petits établissemens n'échappent pas non plus à cette loi universelle. Minorque , l'une des îles Baléares célèbres dans l'Antiquité , n'est plus la patrie d'une Nation gigantesque , dont le Chef (1) ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette île n'a point perdu de son étendue ; elle est la même que du temps des Phéniciens , des Carthaginois & des Romains qui se la disputèrent tour-à-tour ; mais l'adresse & le courage de ses anciens Habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre isolé. Si les Goths & les Sarasins , si l'Espagne , l'Angleterre & la France n'en dédaignèrent

(1) Le fameux Gerion , Géant qui avoit trois corps & une seule ame , selon le style de la Mythologie ; c'est-à-dire , Prince des trois îles , Ebusc ou Ivica , Majorque & Minorque. Hercule , ajoute-t-on , emmena les troupeaux que le Tiran nourrissoit avec de la chair humaine : autre tournure poétique , pour dire que ce Gerion s'engraissoit de la sueur de ses sujets. L'Insulaire des Baléares fut soustrait au despotisme par le grand Alcide , bien digne de l'apothéose après de tels travaux.

pas la conquête ; les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'Insulaire de Minorque, témoin de ces scènes, & indifférent au joug de tel ou tel maître, n'a pas encore recouvré son énergie primitive, & n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses Mœurs sont moins grossières sans doute, que du temps où il avoit pour habitation le creux des rochers, que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors, il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un Sauvage libre est plus près de devenir Homme, qu'un esclave énervé. L'étendue & la position de Minarque devoient, ce semble, la préserver de la servitude. S'il faut que les grands Etats succombent, tôt ou tard, sous leur propre poids, & se corrompent en raison de la multiplicité des mauvais levains qui fermentent au sein de leurs constitutions compliquées ; une possession très-bornée semble ne donner aucune prise sur elle, & pourroit esquiver plus long-temps les vices politiques. Mais qu'attendre d'une petite Peuplade qui ne profite de sa liberté, que pour s'adonner à la piraterie ?

L'île Minorque, placée dans la Méditerranée, à 70 lieues de Marseille, compte dix-huit lieues de longueur, sur 9 dans sa plus grande largeur, & 28 lieues carrées de surface. Mahon en est comme la Capitale. Tous les carrefours des Villes de France ont

retenti long-temps de ce nom , depuis la brillante expédition du Maréchal de Richelieu (1) en 1756.

Le Port de cette Ville lui donne quelque consistance; bâtie sur une éminence , si elle n'offre pas de beaux édifices , on y jouit du moins de la plus superbe vue , & de l'air le plus salubre. Les Eglises y sont mal éclairées ; mais le Peuple n'en est que plus religieux : un demi-jour , dit-on , favorise la beauté des Femmes ; on pourroit ajouter , & le recueillement des ames dévotes. Sur le chemin qui mène de Mahon au Fort de St. Philippe , on rencontre un Couvent de Carmes , établi sur l'emplacement d'un Cimetière Romain ; car les Anciens n'enterroient ni ne brûloient leurs cadavres dans l'enceinte des Villes ni dans l'intérieur des Temples : & ils avoient pour les morts , au moins autant de respect que les modernes.

Alajor , Capitale de la Province ou Terminos de ce nom , est une autre Ville assez considérable. Dans les

(1) On se rappelle que le 19 Août 1781 , les Espagnols , commandés par le Duc de Crillon , firent une descente à Minorque , après trente jours de navigation depuis leur départ de Cadix , & s'emparèrent de toute l'île , à l'exception du Fort de St. Philippe. L'Armement commandé par le Général François , étoit composé de 105 voiles , dont deux Vaisseaux de 70 , cinq Frégates , six Chebecks & six Bombardes.

Eglises , qui sont bien bâties & ornées avec quelque goût , les deux sexes se tiennent séparés l'un de l'autre pendant les Offices , & n'ont point de sièges pour s'asseoir , à la grande édification des Voyageurs , pénétrés de respect pour les Temples & pour ce qui s'y passe. Les Citoyens d'Alajor , quoique dévotieux , n'en sont pas moins obligeans & sociables. Les Cordeliers de cette Ville ont une Bibliothèque.

Les Amateurs ne séjournent pas long - temps à Mercadal ; les Femmes dit-on , y sont laides jusqu'à la difformité ; & on attribue cet inconvénient grave aux eaux mal-saines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'est dans ce quartier de Minorque , que s'élève le Mont-Toro , l'éminence la plus haute de toute l'île ; Cône de terre qui pourroit devenir le séjour le plus délicieux , si aux Moines Augustins qui y végètent , on substituoit quelques familles laborieuses.

A l'autre extrémité du district de Mercadal , est le Mont-Agatha , fréquenté par les Naturalistes & par les âmes dévotes. Les premiers y vont étudier & admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les Femmes y viennent invoquer la bienheureuse Agathe , Vierge & Martyre. Un certain Quintien , Gouverneur de la Sicile , patrie de notre Héroïne Chrétienne , pour l'Empereur Dece , éprouva sa vertu par mille tortures qu'il lui fit endurer , dit-on , dans cette partie du corps , objet des premiers desirs de l'amour charnel : Agathe perdit la vie au milieu des tourmens ; mais elle conserva son innocence , & obtint

avec l'aurole céleste , la réputation de guérir les jeunes beautés malades au sein.

Etranger à tout ce qui se passe au-dessous de lui , un Berger occupe le sommet de la montagne de Sainte Agathe , surface de six acres de terre au plus , & règne paisiblement sur un petit troupeau qui le nourrit & qu'il rend heureux.

Citadella , jadis Capitale de Minorque , a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon : au Commerce qui l'enrichissoit , à l'industrie qui la vivifioit , a succédé l'indolence pleine d'urbanité de la Noblesse oisive , cantonnée habituellement dans cette petite Ville. Les Nobles ont autour d'eux quantité de Maisons Religieuses , qui ne contribuent sans doute pas à la population de cette Province. Sur les bords de la Mer est une Chapelle consacrée à St. Nicolas ; les Matelots n'ont pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur Patron.

Chaque district de l'île a ses Magistrats particuliers : les Jurats représentent la Noblesse , les Bourgeois , les Marchands , les Artisans & les gens de la campagne , parmi lesquels ils sont élus. Veiller aux besoins de leurs compatriotes , & porter au Gouverneur les plaintes du Peuple , sont les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un Conseil général , composé des Magistrats & des Députés de tous les Terminos. Chaque contrée en outre , a son Bailli , portant la verge de Justice , comme en Espagne.

L'île est divisée en cinq Paroisses , gouvernées par

des Recteurs ou Curés, jouissant des honneurs de la dixme. On ne regrette pas sans doute, le Tribunal de l'Inquisition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois sont indolens & sans industrie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la suite des révolutions de tout genre & sans nombre que l'île a éprouvées. Doit-on mettre beaucoup d'activité à se procurer l'aisance & des richesses qu'on est exposé à perdre au premier caprice d'un maître ou d'un voisin ambitieux. Ils ont tous les vices d'un Peuple qui n'est plus libre. Dociles & patients sous le joug que le plus fort leur impose, l'habitude de le porter en allège pour eux le poids. Ils ne se passent rien entr'eux; & ils semblent se dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils se font fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs supérieurs.

Peu disposés au travail, quoiqu'en état d'en soutenir les fatigues, la nécessité les rend sobres; & cependant on les croiroit blasés, car ils font usage de beaucoup d'épicerie & d'ail. Un oignon & du pain, un verre d'eau & d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a son siége à Minorque; & le Clergé n'est sçavant qu'autant qu'il le faut précisément pour mettre à profit la cagoterie stupide du Peuple. Les Femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans le cas de recevoir des billets; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoient pas. Mais l'Amour est un truchement habile, qui met en défaut la jalousie

des Hommes. D'ailleurs, si les Minorquaines possédoient le talent de peindre la parole & de parler aux yeux, elles sont trop discrètes pour en emprunter des secours. Le voile de la prudence leur interdiroit cette ressource dont elles savent très-bien se passer.

Les Hommes font leur cour aux Femmes, à la manière Espagnole. Ils se morfondent pendant toute une nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses, & supportent avec résignation, leurs mauvais traitemens; ils savent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs, ils auront bientôt leur revanche; car ordinairement l'amant esclave devient mari despote.

Les Marins qui mouillent au Port, observent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel. Mais quand l'époux va pour rentrer chez lui; sa compagne, sur la porte, le voit franchir le seuil sans paroître s'apercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après, les deux conjoints se retrouvent; & abandonnés à eux-mêmes, ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne à Minorque. Les preuves de tendresse que se prodigeroient deux époux réunis, après une longue absence, ne manqueroient pas d'allumer dans le cœur de leurs amis, témoins de cette scène, des desirs que le climat rend toujours violens.

On assure que les Prêtres ont un peu plus de mœurs que les Moines; mais les uns & les autres passent pour

aimer du moins les plaisirs de la table ; & l'on se trouve heureux , quand ils veulent bien se borner à n'être que de bons convives. Les Nobles les imiteroient vraisemblablement , s'ils étoient aussi riches.

Le Carnaval donne une toute autre physionomie aux Insulaires de Minorque. Les Femmes sur-tout , prennent au mot les licences permises dans ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour , amende honorable aux pieds des SS. Autels, du scandale consacré par cette fête toute profane ; elles s'abandonnent pendant la nuit , en toute sécurité de conscience , à tout ce qu'on se croit en droit de faire , quand on n'a plus de pudeur à conserver, ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif ; elles s'en acquittent avec gravité , d'après une musique lourde & monotone , & au son de la guitare , seul instrument connu dans l'île. Les Hommes ont oublié depuis longtemps les exercices militaires, dont jadis ils tiroient vanité. La fronde même , qui leur mérita l'honneur de figurer dans l'Histoire ancienne , ne se trouve plus qu'entre les mains de quelques Pâtres des montagnes. Le Peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être Gentilhomme pour avoir le droit de suspendre à son côté le fer homicide.

Les Femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne , en ployant les genouils ; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres, & se contentent d'incliner plus ou moins la tête ; leur baiser les joues ou simplement la main, passeroit pour une impolitesse

des

des plus grossières ; car elles se plaisent beaucoup au *décorum* ; & se regardent comme de belles roses , auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins , & sur-tout les Femmes , pratiquent encore une dévotion , depuis long-temps tombée en désuétude dans tout le reste de l'Europe. L'habit monachal a conservé pour eux les idées de vénération qu'il inspiroit jadis à toute la Chrétienté ; il n'est pas encore rare de voir à Minorque , un moribond endosser le froc de St. François , ceindre son cordon , & expirer dans ce Costume bizarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs Mœurs par un trait digne d'éloges , il n'est pas d'endroits sur la terre où l'on rencontre moins d'Hommes vivans à la merci de leurs semblables. Les Minorquins , plus que tout autre Peuple , ont trouvé le secret (& devrait-ce en être un ?) de se suffire tous à eux-mêmes , & de ne se trouver jamais dans l'humiliante nécessité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces Insulaires , sur-tout les Payfans , sont extrêmement bazannés ; mais les Femmes & les Enfans ont les traits réguliers , les yeux & les cheveux noirs , & les dents fort blanches.

L'habillement des Hommes du commun , consiste en une jaquette & une camisole , qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réseau , ou une grande lanierie de cuir ; une chemise grossière , un mouchoir de couleur autour du col , un mauvais manteau rouge , une paire de culottes qui leur descendent jusqu'à la

cheville, de gros bas, des souliers larges & plats, sans talons, faits avec du cuir blanc, & un chapeau rabattu.

Les Gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retrouffés, & l'épée. Leurs habits sont faits comme les nôtres, excepté qu'ils sont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir; ce qu'ils regardent comme une marque de distinction.

L'Habillement des Femmes consiste en une camisole d'étoffe noire, ouverte vers le col, & fermée vers le poignet, sur laquelle elles retrouffent les manches de leurs chemises. Elles mettent par-dessus, un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camisole. Elles plissent le jupon vers les hanches, pour paroître plus grosses; & il est si court, qu'il leur descend à peine jusqu'au gras de la jambe. Elles portent les bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'une autre couleur; des souliers blancs, dont le talon est assez haut; les houpes sont rouges. Ces chaussures, larges vers les orteils, & découpées de plusieurs petits trous, tiennent le pied frais, & font qu'elles marchent plus à leur aise.

Leur coëffure est une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de soie, qui s'attache sous le menton, & leur tombe sur les épaules de telle sorte, qu'elles ont le col découvert, pour peu qu'il fasse du vent. Elles ont soin de la bien ferrer sous le menton pour paroître plus grasses. Encore qu'elles ne portent point de corps,

elles ne laissent pas que d'être droites & bienfaites. Lorsqu'elles sont en visite, elles mettent un voile noir qui ne leur couvre jamais le visage. Elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les tressent avec un ruban couleur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail & un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième & à la quatrième génération; & l'on voit souvent une jeune mariée avec des robes de sa grand'maman.

Fin des Mœurs & Coutumes des Minorquins.

